This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

156.a.17.

# LE CABINET DES FÉES.

## *CE VOLUME CONTIENT*

Les CONTES ET FABLES INDIENNES DE BIDPAÏ ET DE LOKMAN, traduits d'Ali-Tchélébi-ben-Saleh, auteur turc. Ouvrage commencé par feu M. GALLAND, continué & fini par M. CARDONNE, secrétaire-interprète du roi pour les langues orientales, professeur en langue arabe au collège royal, inspecteur de la librairie & censeur royal :

TOME DIX-SEPTIÈME.

# LE CABINET
## *DES FÉES,*
## OU
## COLLECTION CHOISIE
### DES CONTES DES FÉES,
### ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,
*Ornés de Figures.*

TOME DIX-SEPTIÈME.

A AMSTERDAM,
*Et se trouve à PARIS,*
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXV.

# PRÉFACE.

Les fables de Bidpaï, ſi célèbres dans tout l'Orient depuis pluſieurs ſiècles, ont ſervi ſinon de modèle, au moins de matière à pluſieurs bons ouvrages françois. J'oſe eſpérer que le public en verra volontiers une traduction complette. Feu M. Galland, auteur des *Mille & une Nuits*, avoit traduit les quatre premiers chapitres de ce livre, qui furent imprimés à Paris en 1724; ſa mort priva le public des dix chapitres ſuivans. L'accueil favorable que l'on fit à cet ouvrage m'a enhardi à en donner la ſuite.

L'origine de ces fables remonte à la plus haute antiquité. Voici ce qu'en dit la Fontaine dans une préface : *Seulement je dirai par reconnoiſſance que je dois une partie de mes fables à Bidpaï, ſage in-*

*dien : les gens du pays le croyent fort ancien, & original à l'égard d'Eſope, ſi ce n'eſt Eſope lui-même ſous le nom du ſage Lokman.*

Bidpaï étoit un brachmane ou philoſophe indien : il vivoit ſous la domination d'un roi des Indes très-puiſſant. Ce philoſophe ayant reconnu dans le prince, qui étoit encore fort jeune, des inclinations nobles & un heureux naturel, réſolut de compoſer un livre pour ſon inſtruction ; mais comme dans les monarchies orientales, les princes ſont accoutumés à la plus groſſière flaterie, & que perſonne n'oſe donner des conſeils à celui qui peut ôter la vie, Bidpaï crut devoir préſenter la vérité ſous l'emblême de la fable.

Dabchelim, c'étoit le nom du monarque, lut avec plaiſir ce livre qui renfermoit les maximes de la plus ſaine morale.

Perſuadé que perſonne n'étoit plus en état de les mettre en pratique que celui qui les avoit dictées, il força le brachmane, malgré ſon indifférence pour les grandeurs, d'accepter le fardeau du miniſtère.

Dabchelim régna long-tems & rendit ſes ſujets heureux. En mourant, il remit à ſes enfans l'ouvrage de Bidpaï, comme l'héritage le plus précieux qu'il pût leur laiſſer, & leur recommanda de ſuivre les conſeils que ce livre renfermoit.

Ces princes & leurs ſucceſſeurs ſuivirent les intentions de Dabchelim : ils ſe maintinrent pluſieurs années ſur le trône, aimés & adorés de leurs ſujets, & redoutés de leurs voiſins.

L'on ſavoit bien que les ſages ſucceſſeurs de Dabchelim ſe gouvernoient par des maximes écrites ; mais l'on ſavoit auſſi qu'ils s'étoient fait une loi de ne point

communiquer le livre dans lequel ſe trouvoient ces maximes.

Koſroès premier, ſurnommé Nouchirevan par les orientaux, qui régnoit vers la fin du ſixième ſiècle, voulut avoir une copie de cet ouvrage, eſpérant y trouver des préceptes qui contribueroient à la gloire de ſon règne & au bonheur de ſes ſujets. Il choiſit un médecin de ſa cour, nommé Barzoviah, pour le charger de cette difficile entrepriſe. Celui-ci ſe rendit dans les états des ſucceſſeurs de Dabchelim. Après y avoir fait un ſéjour aſſez long, pendant lequel il avoit eu le tems d'apprendre la langue du pays, il s'introduiſit à la cour du prince régnant, à la faveur de la médecine, & parvint enfin à avoir une copie du livre de Bidpaï. De retour en Perſe il en fit une traduction en langue du pays, qu'il préſenta à Koſroès. Ce prince en fut très-content.

Les rois de Perſe, ſucceſſeurs de Koſroès, conſervèrent précieuſement cet ouvrage; mais les arabes, ſous le règne d'Omar, s'étant emparés de la Perſe, ces fables demeurèrent dans l'oubli.

Abou-Hiafer-Almanſor, ſecond calife de la race des Abbaſſides, qui connoiſſoit par la renommée le mérite de ces fables, en fit faire une recherche exacte. Il fut aſſez heureux pour recouvrer l'exemplaire même que Barzoviah avoit préſenté à Koſroès : il le fit traduire en arabe par Abdallah-ben-Mocannah, ſon ſecrétaire, qui étoit fort verſé dans les deux langues. Bientôt ce livre devint fameux dans tout l'Orient. Mamoun, ſeptième calife de la même dinaſtie des Abbaſſides, prince ſous le règne duquel les ſciences fleurirent, qui les protégeoit & les cultivoit lui-même, fit traduire de nouveau ces fables par Sahal-ben-Haroun.

Aboulhaſan troiſième, prince de la race des Samanides, qui régnoit dans le pays au-delà de l'Oxus, en fit faire une autre traduction en langue perſienne, telle qu'on l'écrivoit alors, celle de Barzoviah étant devenue preſqu'inintelligible par les changemens qui étoient arrivés dans cette langue depuis l'établiſſement du mahométiſme dans ces contrées.

Voilà quel fut le ſort des fables de Bidpaï en Perſe, en Arabie & aux Indes, qui étoient leur berceau. Il faut parler du ſort qu'elles eurent en Turquie. Elles n'étoient guère connues que de ceux qui avoient l'intelligence de la langue perſienne. Ali-Tchélébi-ben-ſaleh, molla très-habile, qui enſeignoit la théologie & le droit ſuivant les principes du mahométiſme à Andrinople, crut rendre ſervice à ſa nation en traduiſant ces contes en langue turque. Il préféra pour ſon ou-

vrage la traduction d'Huſſein-Vaëz, ſupérieure à toutes celles qui avoient paru : il y travailla pendant vingt années, & la dédia à ſultan Seuleiman ; c'eſt Soliman ſecond, l'ami de François premier & l'ennemi de Charles-Quint. Ce molla donna à ſon ouvrage le titre d'*Humaiounnamé*, ou Livre Impérial.

Après avoir mis la dernière main à ſon livre, il en fit mettre deux exemplaires au net ; il en préſenta un à Loutfi, pacha, alors grand-viſir, & le ſupplia de faire parvenir le ſecond au ſultan.

L'auteur qui s'attendoit à des louanges, peut-être à des récompenſes, fut bien mortifié d'eſſuyer de la part du viſir des reproches aſſez amers. Vous devriez pleurer, lui dit ce miniſtre, un tems que vous euſſiez mieux employé à travailler à la déciſion de quelque queſtion du droit des muſulmans ; mais le bon accueil du ſultan

& les bienfaits dont il combla Ali-Tchélébi, le consolèrent de la mauvaise réception du visir. Ce prince qui aimoit les belles-lettres, enchanté de cet ouvrage, nomma Ali-Tchélébi, cadi ou juge de Brousse, dignité très-considérable, & qui lui frayoit le chemin à celle de cadiasker ou même de mufti. En vain le grand-visir, honteux de s'être trompé, & ne voulant point revenir de son erreur, fit des représentations au sultan.

Ce livre, depuis ce tems-là, c'est-à-dire, depuis environ l'an 1540, est regardé par les savans de l'empire ottoman, comme le modèle de la plus parfaite éloquence dont la langue turque puisse être susceptible.

Le lecteur trouvera ici les quatre premiers chapitres tels qu'ils furent imprimés à Paris en 1724; je n'ai pas eu la témérité de les retoucher d'après M. Galland, dont les ouvrages ont eu tant de succès.

CONTES

# CONTES
## ET
# FABLES INDIENNES,
## DE BIDPAÏ ET DE LOKMAN,

*Traduites d'Ali Tchelebi-ben-Saleh, Auteur Turc.*

## AVENTURE
### D'HUMAIOUN-FAL.

ENTRE les choſes mémorables dont les hiſtoires des ſiècles paſſés font mention, rien n'eſt plus remarquable que ce que l'on raconte d'un empereur de la Chine. Sa puiſſance & ſa grandeur étoient ſi extraordinaires, que l'univers étoit rempli de ſon nom & de ſes vertus. Il

s'étoit même rendu si redoutable aux sultans & aux khans ses voisins, qu'ils se trouvoient honorés d'être ses tributaires, & de se dire ses esclaves. Il avoit la magnificence de Feridoun, la majesté de Gemschiĉt (1), les forces d'Alexandre le Grand, & la gravité de Darius. Ses ministres étoient remplis de sagesse, les gouverneurs de ses provinces, expérimentés dans la guerre; ses conseillers, gens de probité, & distingués par leur savoir. Ses trésors étoient remplis de pierreries, d'or & d'argent; ses armées composées de braves soldats, & de troupes innombrables. Il étoit vaillant, libéral & juste : sa valeur le faisoit triompher de tous ceux qui entreprenoient de troubler la tranquillité de son règne. Il enrichissoit ses sujets par ses libéralités, & les rendoit heureux par sa justice. Ce prince s'appeloit Humaioun-fal, c'est-à-dire, *Heureux augure;* nom qui lui fut donné à l'occasion de ce qu'au moment de sa naissance, on conçut les plus grandes espérances de ce qu'il devoit être un jour.

Le visir qui administroit les affaires de son empire, avoit les mêmes inclinations, &, après lui, il servoit de père à ses sujets, par le soin qu'il prenoit de les rendre heureux. Il étoit

(1) Anciens rois de Perse, selon les orientaux.

naturellement touché de compaſſion pour tous les affligés qui avoient recours à lui. Sa valeur à la guerre, ne le cédoit en rien à ſa prudence dans les conſeils. Il étouffoit dès leur naiſſance tous les troubles capables d'interrompre le repos de l'état. Son habileté dans les affaires publiques & particulières, étoit montée à un tel point, qu'un ſeul de ſes conſeils eût procuré la paix à cent peuples armés les uns contre les autres, de même qu'une ſeule de ſes lettres eût conquis à ſon prince un climat entier. En quelque fâcheux événement qu'il ſe trouvât, il étoit inébranlable, & auſſi ferme qu'un navire à l'ancre dans la tempête la plus violente. Enfin ſa vigilance prévint, dans tous les cas, juſqu'à la moindre apparence de révolte & de ſédition. Auſſi le bonheur, qui accompagnoit toujours ſes entrepriſes, lui avoit-il fait donner le nom de *Khogeſteh-ruï*, ou *Heureux conſeil*. Humaioun-fal, qui avoit une parfaite connoiſſance de ſa capacité, n'entreprenoit rien ſans le conſulter.

Un jour, le monarque, accompagné de ce ſage miniſtre & des gouverneurs de ſes états, qui faiſoient alors l'ornement de ſa cour, ſortit de ſa capitale pour prendre le divertiſſement de la chaſſe, & jouir de la beauté de la campagne. Dès qu'il fut arrivé dans la plaine qui

avoit été choiſie, les lions, les léopards, les tigres, les cerfs, les daims, les lièvres, les lapins & les renards furent épouvantés par le bruit des chevaux & les cris des chaſſeurs; & ſi quelques-uns d'eux étoient aſſez heureux pour éviter une grêle de flèches, dont l'air étoit obſcurci, ils étoient auſſitôt arrêtés par les chiens qui ne les épargnoient pas. En même-tems les éperviers & les faucons lâchés de la main, après avoir, à l'imitation de l'aigle qui pénètre juſqu'aux cieux, percé l'air, & s'être élevés à perte de vue, fondoient ſur les oiſeaux, & ſe repaiſſoient de leur ſang. La chaſſe fut enfin ſi complette, qu'en peu de tems on ne vit plus de bêtes courir par la campagne, ni oiſeaux voler dans l'air; ce qui obligea Humaioun-ſal de la faire ceſſer, après en avoir pris tout le divertiſſement qu'il pouvoit ſouhaiter. Il permit à ſes gens de prendre le devant, & reprit le chemin de ſon palais au petit pas, avec ſon grand-viſir & le reſte de ſa cour.

La chaleur étoit ſi exceſſive ce jour-là, qu'Humaioun-ſal, ne pouvant plus en ſupporter l'incommodité, ſe tourna du côté du grand-viſir : Arrêtons-nous, lui dit-il, il eſt contre le bon ſens, non-ſeulement de marcher, mais même de ſe mouvoir, par une chaleur auſſi

vive ; je ſuis fâché, dit-il, de n'avoir pas fait apporter mon pavillon. Ton eſprit inventif ne pourroit-il pas, en cette occaſion, me trouver un abri où je puiſſe attendre le retour de la fraîcheur?

Sire, répondit le viſir, votre majeſté, qui eſt le ſoleil de ſes états, & l'ombre de dieu, devroit être à l'abri des atteintes de l'aſtre qui éclaire l'univers. Pour moi, cette incommodité m'eſt tolérable avec le bonheur & l'avantage d'être à l'ombre de ſes bonnes grâces. Mais puiſqu'il s'agit de conſerver une ſanté ſi précieuſe & ſi néceſſaire à ſes peuples, il eſt juſte de la mettre à couvert de cette chaleur inſupportable. La montagne que nous voyons eſt couverte de verdure depuis le haut juſqu'en bas ; elle eſt la plus agréable que l'on puiſſe ſouhaiter, par les ruiſſeaux d'eau vive qui y coulent, & par la quantité de roſſignols qui y font un ramage charmant. Votre majeſté pourra reſter autant qu'il lui plaira ſur le bord de l'eau, à l'ombre des arbres dont elle eſt bordée.

Le grand-viſir n'avoit pas achevé de parler, que le ſultan marchoit du côté qu'il lui avoit marqué, & preſſoit le pas pour être plutôt délivré de l'incommodité qu'il éprouvoit. Quoique la montagne fût fort haute, néanmoins elle n'étoit pas difficile, & l'on y montoit de la

plaine preſqu'inſenſiblement par un chemin un peu détourné. Son cheval, qui égaloit l'alborat (1) en vîteſſe, le porta, en peu de tems, juſqu'au ſommet, où il fut agréablement ſurpris de voir mille beautés, & d'appercevoir une plaine d'une ſi longue étendue, que l'on n'en voyoit pas plus l'extrémité que celle des ſables des déſerts : la verdure qui couvroit la montagne, les ruiſſeaux dont elle étoit arroſée, la fraîcheur que l'ombrage des arbres touffus y procuroit, l'émail des fleurs qui embaumoient l'air de leur odeur, le doux concert des oiſeaux qui y faiſoient leur ſéjour ordinaire ; & enfin la beauté des cyprès, des pins, des ſapins & des platanes plantés ſi près les uns des autres, qu'ils ſembloient ſe donner la main, & n'être là que pour faire honneur à ceux qui venoient y chercher du repos, rendoient ce lieu ſi charmant, que le ſultan ne put voir tant d'agrémens réunis, ſans s'imaginer être dans un paradis terreſtre.

(1) L'alborat ou le bourak, ſelon les rêveries du mahométiſme, eſt la monture qui enleva Mahomet au ciel, & qui lui en fit faire le voyage en ſi peu de tems, que l'eau de ſon pot-de-chambre qu'il avoit renverſé en partant, n'avoit pas achevé de ſe vuider lorſqu'il fut de retour.

Au milieu de ce jardin, formé par les ſoins de la nature, étoit un grand baſſin d'eau ſi claire, que les poiſſons de couleur d'argent, ſembloient autant de nouvelles lunes, qui donnoient de la lumière dans ce miroir des cieux. Ce fut ſur le bord de ce baſſin que le grand-viſir fit poſer le ſiège de campagne du ſultan, & que ce monarque, qui avoit déjà mis pié à terre, s'aſſit, & commença à jouir de la fraîcheur qu'il cherchoit. Alors, les courtiſans & les officiers qui l'accompagnoient, s'éloignèrent par reſpect, & le laiſsèrent en liberté avec le grand-viſir, pour aller ſe repoſer à l'écart.

La première choſe que firent le ſultan & le grand-viſir, fut, dans leur entretien, de comparer avec plaiſir la chaleur incommode qu'ils venoient de ſouffrir, à la douceur de l'air qu'ils reſpiroient, & de réciter là-deſſus des vers, dont le ſujet étoit que l'état agréable où ils ſe trouvoient, étoit bien différent de celui dont ils venoient d'éprouver la rigueur, puiſqu'au ſortir des plaines arides & brûlantes d'un déſert affreux, ils ſe trouvoient tranſportés dans un jardin délicieux & frais.

Enſuite, comme s'ils euſſent oublié le ſoin & l'embarras de toutes ſortes d'affaires, ils firent pluſieurs réflexions ſur les ouvrages merveilleux & infinis du créateur; ils louèrent ſa

toute-puiſſance, & cet art avec lequel il perfectionnoit tous ſes ouvrages, & la manière dont il avoit diſpoſé ſur cette montagne, avec tant d'éclat & de ſageſſe, une ſi grande variété de plantes. Puis paſſant à d'autres penſées, ils récitoient des vers qui marquoient que le roſſignol ne ſe poſoit pas ſur les roſes vermeilles qu'ils voyoient devant leurs yeux, pour chanter les louanges de dieu, parce que les épines dont elles étoient environnées, étoient autant de langues qui faiſoient le même office. Enſuite ils en récitoient d'autres, qui ſignifioient que quelquefois dieu prenoit plaiſir à faire tranſporter ſur le dos des zéphirs les feuilles qui tomboient des branches des roſiers; & que d'autres fois il humectoit d'une douce pluie le pié du cyprès, pour lui fournir une sève abondante, & lui donner lieu de s'élever plus haut. Rien enfin ne ſe préſentoit à leurs yeux, qui ne leur donnât lieu d'exercer leur mémoire, & de faire paroître la vivacité de leur eſprit.

Près de l'endroit où ils étoient aſſis, il y avoit un arbre d'une hauteur ſi démeſurée, qu'il égaloit, ou même ſurpaſſoit les colonnes qui ſoutiennent le palais du paradis terreſtre, & les poutres qui avoient ſervi à la conſtruction de l'arche de Noé. Ses branches étoient toutes rompues, & il étoit ſi vieux, que non-

ſeulement il ne portoit plus de feuilles ni de fruits, mais même, ſemblable à ces vieillards décrépits, il n'avoit plus de mouvement; de ſorte qu'à le voir, on pouvoit dire que le vent d'aquilon lui avoit enlevé plumes & aîles; & que le tems, qui renverſe tout, l'avoit déjà endommagé de ſa faux : quoiqu'il fût en cet état, ſon tronc étoit rempli d'eſſaims d'abeilles qui y dépoſoient leur miel.

Elles y travailloient encore, lorſque le ſultan, jetant les yeux par haſard ſur cet arbre, s'attacha fortement à remarquer ces petits animaux, & fut ſurpris de leur induſtrie merveilleuſe : leurs mouvemens, & l'application avec laquelle ils travailloient, lui causèrent une ſi grande admiration, qu'il ne put s'empêcher de s'adreſſer à ſon viſir, dont les vaſtes connoiſſances s'étendoient ſur toutes choſes. Dites-moi quel deſſein ont ces petits oiſeaux, qui volent avec tant de légèreté, de s'aſſembler autour de cet arbre, & ce qu'ils prétendent en allant & venant de côté & d'autre dans ce bocage ? A qui appartient cette armée ſi nombreuſe ? qui eſt le chef de ce petit peuple ? à qui obéit-il ?

Le viſir reprenant la parole avec reſpect : Sire, répondit-il, ces animaux, malgré leur petiteſſe, ſont très-utiles par le profit que l'on

peut retirer de leur conduite admirable. Ce ſont des mouches à miel, qui ne font de mal à perſonne; & leur nature eſt telle, qu'il ſemble qu'elles ſoient animées de l'eſprit de dieu qui les fait agir en toutes choſes, & exécutent ſa volonté, comme toutes les autres créatures. Elles ont un roi qui ſe nomme iaſoub, plus gros de corps qu'elles, ſous les ordres de qui elles tremblent comme la feuille d'un ſaule, & tombent devant lui, comme les feuilles deſſéchées dans l'automne, au ſouffle impétueux de l'aquilon. Il fait ſa réſidence dans une demeure quarrée & bien éclairée, en forme de palais. Pour marque de ſa grandeur, & pour l'exécution de ſes ordres, il a un viſir, des huiſſiers de ſa chambre, des chaoux, des lieutenans, des portiers & des gardes. Ses favoris, ſes courtiſans & ſes ſujets ont un eſprit merveilleux; & ils ſont ſi expérimentés dans l'architecture, qu'ils lui bâtiſſent eux-mêmes ſon palais avec tant d'art, que Simmar (1) & Archimède, ces architectes célèbres, ſeroient ſurpris en voyant un édifice ſi admirable, bâti par un peuple d'inſectes. Le palais achevé, le roi reçoit le ſerment des mouches à miel ſes

(1) Simmar étoit un architecte célèbre chez les anciens perſans.

ſujettes, par lequel elles s'engagent à ne ſe ſouiller d'aucune ordure. Conformément à cet engagement, on ne les voit jamais ſe poſer que ſur les feuilles de roſes, d'hyacinthe, de baſilic, & ſur toutes ſortes de fleurs belles & fraîches. Elles en tirent une nourriture délicate, dont ſe forme dans leur eſtomac le ſuc admirable que nous appelons miel, qui ſert à compoſer une boiſſon très-utile pour la ſanté. Lorſqu'elles retournent à leur demeure, les portiers examinent avec ſoin ſi elles ne ſont pas ſales. Quand elles ſont pures, ils leur donnent entrée; ſi au contraire elles ſont infectées d'ordures, ils les tuent auſſitôt de leur aiguillon. Lorſque, par négligence, les portiers en laiſſent entrer quelques-unes d'impures, le roi qui s'en apperçoit, en fait lui-même la recherche; & après avoir fait venir les portiers & les coupables au lieu du ſupplice, il fait d'abord punir de mort les portiers, & enſuite les mouches à miel convaincues d'avoir contrevenu à la diſcipline de l'état, afin que ce terrible exemple en impoſe à ceux qui auroient la hardieſſe de tomber dans la même faute. Les hiſtoires rapportent que c'eſt à l'exemple des abeilles, que le fameux empereur Gemſchid établit le premier des portiers, des gardes, des huiſſiers de ſa chambre, & des lieutenans à ſa cour, &

ſe fit dreſſer un trône ; que depuis lui, les autres rois mirent la dernière perfection au bel ordre que l'on remarque préſentement dans leurs cours & dans leurs armées.

Lorſque le viſir eut ceſſé de parler, le ſultan curieux de voir ces merveilles par lui-même, s'approcha de l'arbre, & obſerva pendant quelque tems, avec ſurpriſe, la conſtruction de leur palais, le bel ordre qu'on y gardoit, la majeſté avec laquelle toutes choſes s'y paſſoient, la modeſtie des courtiſans, la conduite, les manières & les mouvemens de chaque abeille en particulier. Il admira ce corps de petits animaux, qui agiſſoient par l'inſtinct que dieu leur avoit donné : & convaincu enfin qu'elles faiſoient toutes leur devoir avec action, qu'elles ne ſe repaiſſoient que de nourritures très-délicates, ne buvant que l'eau très-pure ; qu'elles vivoient enſemble ſans ſe faire mal les unes aux autres, & ſe gouvernoient avec l'exactitude de la pointe d'un compas, qui ne ſort point de la circonférence qu'elle décrit, il ne put s'empêcher de s'écrier : Heureux l'état où les plus élevés & les plus puiſſans, ſe comportent avec la même retenue que s'ils étoient les plus petits ! Enſuite, s'adreſſant au viſir : Il eſt ſurprenant, dit-il, que ces abeilles, quoique ſauvages, n'aient pas d'animoſité les unes contre

les autres, qu'elles ne ſe ſervent de leur aiguillon que pour prendre leur nourriture, & qu'elles montrent tant de douceur, quoiqu'elles paroiſſent avoir un air farouche. Tout le contraire ſe remarque parmi les hommes. On ſe chagrine les uns les autres, on ne ſonge qu'à inſulter, ou à ſe venger; & l'on n'a d'autre embarras que celui d'être continuellement ſur ſes gardes.

Le viſir reprit alors la parole : Sire, dit-il, ces animaux que votre majeſté vient de conſidérer avec tant d'application & tant de profit, ne ſe gouvernent tous que par un ſeul inſtinct; mais il en eſt autrement des hommes, qui ont chacun un naturel différent. Comme ils ſont compoſés d'ame & de corps, c'eſt-à-dire, de deux choſes bien différentes, l'une ſubtile, & l'autre groſſière, de lumière & de ténèbres, d'une ſubſtance qui domine, & d'une ſubſtance qui eſt dominée, d'un être relevé, & en même-tems d'un être vil & bas, l'un veut l'emporter ſur l'autre, & c'eſt ce qui fait en eux toutes les différences que l'on y remarque. De-là vient qu'ils s'abandonnent à la convoitiſe, à l'envie, à la haine, à la colère, aux cruautés, aux injures, à la médiſance, aux impoſtures, à la calomnie, enfin à toutes les paſſions déréglées. Ils négligent de s'appliquer à la connoiſſance

de leurs propres défauts, pour faire un examen ſérieux de ceux d'autrui, & jeter du ridicule ſur le bien qu'il fait.

Le ſultan, pénétré de ces paroles, reprit ainſi. Puiſque les hommes, & particulièrement ceux qui lâchent la bride à leurs paſſions, ſont faits de la manière que vous venez de les repréſenter, le plus ſûr ſeroit d'abandonner le monde, & de ſe jeter dans une profonde retraite, où l'on travailleroit à corriger ſes mœurs. Peut-être que par ce moyen, l'on éviteroit le riſque où l'on eſt de ſe laiſſer corrompre, en reſtant parmi eux. Selon mon ſentiment, il faut ſe tirer du milieu de cette mer orageuſe, & gagner le rivage. Je n'avois pu concevoir juſqu'à préſent, que le véritable repos conſiſtât dans l'éloignement de la foule des hommes; je connois enfin qu'il eſt plus dangereux de les fréquenter, que d'être environné de vipères, & qu'il eſt très-difficile de ſe ſauver en leur compagnie. Je ne ſuis plus étonné, d'après cela, que tant de ſaints perſonnages aient pu ſe réſoudre à choiſir une caverne pour demeure, & à paſſer le reſte de leurs jours dans la pauvreté. Je vois bien qu'ils ſe ſont réglés ſur ce principe de morale, qui dit que le bon ſens conſiſte à ſe cacher. En effet, le véritable contentement ſe trouve dans

la retraite ; & il vaut mieux vivre dans les ténèbres, que dans un chaos de mœurs corrompues. Ainſi, comme un homme de bien qui veut ſe conformer entièrement à dieu & jouir du calme de ſon ame, doit rompre tout commerce avec les humains, c'eſt le parti que je me décide à prendre, afin que, lorſqu'il plaira à l'être-ſuprême de me rappeler à lui, je ſois entièrement détaché du monde & de ſes erreurs.

A ce diſcours, le viſir voyant que l'intention du ſultan, étoit d'abandonner toutes choſes, voulut le détourner de cette réſolution. Sire, lui dit-il, tout ce que vient de dire votre majeſté, eſt véritable, & procède d'un génie très-éclairé. Je conviens que la ſociété des hommes corrompt ſouvent le cœur, & jette dans de grands égaremens ; que la retraite fait rentrer en ſoi-même, tant pour ce qui regarde l'intérieur, que l'extérieur ; néanmoins, tout bien conſidéré, d'habiles gens, & d'une intelligence profonde, ſoutiennent que la ſociété eſt préférable à la ſolitude, parce que c'eſt dans le monde qu'on acquiert plus de vertus en combattant les vices.

Le ſentiment de ces ſages, eſt qu'il ne faut pas abandonner le grand monde ; parce que, diſent-ils, l'on eſt en danger de perdre l'eſprit

& le bon ſens dans la retraite. Votre majeſté ſe ſouviendra auſſi de la maxime de ſa religion (1), qui rejette la vie ſolitaire, & qui dit qu'il n'y a pas de célibat dans la religion muſulmane; & elle en tirera cette conſéquence, que la ſociété lui eſt préférable. De plus, comment peut-on s'imaginer qu'il faille préférer la ſolitude à la vie civile, lorſque dieu met les hommes dans la néceſſité d'avoir beſoin les uns des autres? De-là, il eſt aiſé de conclure qu'il faut rechercher la ſociété.

A ces choſes, j'ajouterai à votre majeſté, que les hommes ne pouvant vivre ſans un ſecours mutuel, il eſt impoſſible qu'ils ſe le donnent, s'ils ne vivent enſemble. Suppoſons qu'un homme dans la ſolitude, veuille vivre, ſe vêtir, & ſe faire une maiſon: pour être en état de pourvoir à ſa ſubſiſtance, il faut d'abord qu'il ſe faſſe des inſtrumens propres à labourer la terre. Pendant qu'il y travaillera, demeurera-t-il ſans nourriture? C'eſt cependant tout ce qu'il pourroit faire dans le cours de ſa vie, que d'achever, je ne dis pas tous les inſtrumens & tout l'attirail qui lui ſeroient néceſſaires, mais même la moindre partie de tout cela. C'eſt à ce ſujet que des ſages ont dit

(1) C'eſt la religion mahométane.

qu'il

qu'il falloit que mille ouvriers eussent employé leur travail, avant de pouvoir porter un morceau de pain à la bouche. Cela fait voir qu'un homme seul ne peut rien sans secours, & ce secours ne peut s'obtenir que par la société. Ainsi, loin que l'on puisse prétendre que la vie solitaire soit avantageuse à l'homme, ce que je viens de dire fait connoître que c'est une vie dans laquelle il est impossible de subsister, & que votre majesté doit se tenir à l'état dans lequel elle se trouve; car, à le bien prendre, la vie solitaire est une vie de gens qui ne peuvent, ou qui ne veulent rien faire.

C'est la philosophie, reprit le sultan, & les connoissances que vous avez, qui vous font dire de si belles choses. Mais, quoi que vous puissiez dire, vous ne pourrez vous empêcher de convenir que les hommes ne peuvent vivre en communauté, sans avoir des différends, des disputes & des procès les uns avec les autres; il faut juger ces procès; on ne peut donner gain de cause aux uns, sans désoler les autres en les condamnant. Si ceux qui auront perdu leur procès sont opiniâtres, & ne veulent pas se tenir à la décision prononcée, jugez quel désordre ce doit être.

A cela, repartit le visir, je répondrai à

votre majeſté, qu'il n'eſt pas ſi difficile d'étouffer les diſputes & les procès, qu'elle s'imagine, en obſervant la loi conſtante & certaine, qui veut que chaque particulier ſe contienne dans les bornes de ſon devoir & de ſon état, & ſoit réprimé dès qu'il en ſort. C'eſt par cette obſervation que l'on arrive à la diſtribution de la juſtice, qui conſiſte dans la médiocrité; & la médiocrité n'eſt autre choſe que la réduction de chaque choſe dans ſes propres limites. Je ſupplie votre majeſté de ſe ſouvenir de la maxime, qui dit que la médiocrité eſt la règle de toutes les affaires.

Voilà, dit le ſultan Humaioun-fal, qui eſt le mieux du monde: mais qui ſera le particulier aſſez ſage pour adminiſtrer cette juſtice avec équité? Le viſir reprit auſſitôt ſans héſiter: Sire, celui que dieu aura choiſi pour commander aux autres. Comme les hommes négligent de faire leur devoir, par le penchant qu'ils ont à ſe gouverner ſelon leurs paſſions, dieu leur donne un chef pour les obliger à pratiquer ce qui eſt ſelon l'ordre de la juſtice, & à s'abſtenir de ce qui lui eſt oppoſé.

Mais quelles qualités, demanda le ſultan, doit avoir ce chef que vous dites? car vous le chargez d'une fonction qui demande bien des ſoins, & beaucoup d'exactitude; & je ne ſais

s'il eſt aiſé d'en trouver qui puiſſe s'en acquitter dignement.

Ce chef, ſire, répondit le viſir, doit avoir une connoiſſance profonde des règles du gouvernement, & de ce qu'il y a de plus ſingulier dans la diſtribution de la juſtice ; autrement ſa puiſſance ne ſera pas aſſurée, & ſes états ſeront expoſés à changer de maître. Un empire n'eſt affermi que par la juſtice : tout l'univers ne ſubſiſte que par elle.

Il faut auſſi que ce chef connoiſſe parfaitement les perſonnes de la plus haute qualité, & les principaux officiers de ſes états, afin qu'il ſache, autant qu'il eſt poſſible, proportionner ſes égards pour eux, ſelon leur rang & leur mérite. Il n'eſt pas moins néceſſaire qu'il connoiſſe juſqu'à quel point il doit tenir ſes peuples dans la ſoumiſſion, afin qu'il en tire tout le ſervice & tout le ſecours qu'il en doit attendre. Il doit particulièrement s'étudier à connoître ceux qui approchent le plus près de ſa perſonne ; parce qu'il y en a peu qui ſoient aſſez dévoués aux intérêts de leur ſouverain ; pour n'avoir autre choſe en vue que le bien de ſes états, & la conſervation de ſa perſonne.

Cette connoiſſance eſt d'autant plus importante, que la plupart abuſent du rang qu'ils

tiennent à la cour, pour mieux exécuter leurs deſſeins pernicieux ; &, loin d'avoir de la reconnoiſſance envers l'auteur de leur élévation, ils ne cherchent qu'à lui ſuſciter mille troubles & mille embarras. Si, d'un côté, le prince s'imagine qu'il en tire des ſervices, il a de l'autre mille ſujets de chagrin de leur conduite. Les belles paroles ne leur manquent jamais pour capter ſon eſtime ; leur véritable intention, la plupart du tems, n'eſt que d'en tirer de nouvelles faveurs. Ils cachent leur avidité & leur intérêt ſous le voile d'une modeſtie affectée ; & le plus ſouvent, ils ont une haine & une envie mortelle les uns contre les autres.

Le prince doit avoir une averſion toute particulière pour ces derniers, qui ſont beaucoup plus nuiſibles à l'état, qu'ils ne lui ſont avantageux ; & employer tous les moyens poſſibles pour les éloigner de ſa perſonne dès qu'il s'apperçoit de leurs mauvais deſſeins & de leurs cabales, afin d'en arrêter les ſuites dangereuſes. Si au lieu de ſe garder d'eux, il écoute leurs diſcours trompeurs, & néglige de pénétrer dans ce qu'ils ſe ſont propoſé, il peut donner lieu à un bouleverſement général. Il ne doit donc pas prêter l'oreille à ces ſortes de perſonnes, parce qu'ils n'agiſſent que par la haine & l'envie qu'ils ont dans le cœur ; & s'ils

ſe ſentent ſoutenus, ils peuvent en un moment mettre tout en combuſtion. Si le prince joint à ſa pénétration, la vigilance la plus exacte, il ſe gardera facilement des ſurpriſes qu'ils pourroient lui faire, & découvrira la vérité à travers leurs menſonges. Par ſon attention à les obſerver, il évitera non-ſeulement le trouble & le déſordre, mais il arrivera même au plus haut degré d'autorité & de grandeur; & la vigilance jointe avec la modération ſeront la baſe de ſon bonheur & de celui de ſes peuples.

Après qu'il ſe ſera fait une étude des maximes de la ſageſſe & des règles de la juſtice, qui conſtituent le gouvernement de ſon empire, il eſt encore très-important à un monarque de prendre conſeil de perſonnes ſages & conſommées dans les affaires, & avoir ſoin que ſes états ſoient peuplés & cultivés, & que ſes ſujets vivent heureux & contens. C'eſt de cette manière que Dabchelim, ce puiſſant roi des Indes, gouverna autrefois par les ſages conſeils du fameux Bidpaï, pour ſervir de modèle, comme il le fit, à tous les monarques de l'univers qui vinrent après lui. Ce fut auſſi par ce moyen, qu'il jouit d'un règne paiſible, & de longue durée, conformément à ſes ſouhaits, & qu'à ſa mort, il laiſſa cette grande réputation, qui le rend ſi recommandable à la

poſtérité. Cette réputation doit être l'objet & le but d'un grand monarque, qui aſpire à la gloire ; parce que de toute la grandeur, & de tout l'éclat dont il jouit en ce monde, c'eſt la ſeule choſe qui reſte après lui.

Aux noms de Dabchelim & de Bidpaï, le ſultan ſe ſentit épanouir le cœur, de la même manière qu'un bouton de roſe s'ouvre le matin au ſouffle d'un doux zéphir : Il y a long-tems, dit-il au grand-viſir, que je déſire être informé de l'hiſtoire de Dabchelim & de ſon bramine, & d'entendre le récit de leurs entretiens les plus particuliers. Quelque ſoin que j'aie pris, juſqu'à préſent, de me procurer cette ſatisfaction, je n'ai trouvé perſonne qui m'en ait pu dire la moindre choſe. Mais je loue dieu de ce que vous ſavez une hiſtoire que depuis ſi long-tems je déſire d'apprendre. J'ai trouvé enfin ce que je cherchois, & je me vois au moment de jouir de ce que je demandois à dieu avec tant de ferveur. Je me flatte que vous ne me remettrez pas à un autre tems, & que dès-à-préſent vous me ferez part des diſcours que ces deux perſonnes ſi illuſtres eurent enſemble, ſans omettre rien de tant de choſes exquiſes, dont je veux profiter.

Les marques de ma reconnoiſſance vous feront connoître à quel point je me tiendrai obli-

gé du plaiſir que j'attens de vous. Comme je prétens que mes ſujets tirent tout l'avantage des ſages conſeils que je vais entendre, cela doit vous faire juger de l'eſtime que j'en ferai. Ne doutez pas auſſi que je ne ſache très-bien que la langue du ſage, eſt la clef du tréſor de la ſageſſe. Ouvrez donc ce tréſor & parlez. Vous ne pouvez rien faire qui mérite davantage mon approbation, & celle de tout le monde, que d'expoſer à votre ſouverain, des choſes dont il puiſſe faire ſon profit, puiſqu'il s'agit de la tranquillité & du bonheur de ſes peuples.

Le grand-viſir, qui avoit l'eſprit préſent & une grande facilité de s'énoncer, ne put ſe diſpenſer d'obéir au ſultan ſon maître, qui le preſſoit ſi obligeamment. Il lui donna la ſatisfaction qu'il ſouhaitoit, & raconta dans les termes ſuivans, & avec toute l'éloquence dont il étoit capable, l'hiſtoire qu'il demandoit.

# HISTOIRE

## DE DABCHELIM ET DE BIDPAI.

SIRE, dit le grand-visir, dans les anciennes histoires qui sont parvenues à ma connoissance, j'ai lu que dans les Indes noires qui sont, dans l'univers, le même effet de beauté, qu'une mouche sur un beau visage, il y avoit un monarque fortuné & glorieux par le nombre de ses victoires & de ses conquêtes, ou plutôt, pour parler selon le langage du pays qui lui étoit soumis, un roi doué de qualités si excellentes, qu'il étoit capable de gouverner tout le monde; aimant ses sujets, gouvernant avec une justice si exacte, qu'il avoit entièrement banni la tyrannie de ses états, & que ses peuples vivoient dans un repos parfait sous son règne; il portoit le nom de Dabchelim.

La grandeur de Dabchelim étoit parvenue à un si haut degré d'élévation, qu'aucun autre monarque, de son tems, ne pouvoit lui être comparé; son unique occupation étoit de donner tous ses soins aux affaires les plus importantes de son empire. En mille endroits, il avoit des éléphans d'une grandeur si prodigieu-

ſe, que les autres ne paroiſſoient être que des chameaux auprès d'eux; & les troupes dont ſes armées étoient compoſées, étoient ſi nombreuſes, que l'on n'en ſavoit pas le détail. Son empire, dans ſa vaſte étendue, étoit très-peuplé; & ſes ſujets étoient ſi bien traités, qu'ils menoient une vie heureuſe & exempte de miſère. Il faut ajouter, que rien n'étoit plus magnifique que ſa cour. Il poſſédoit lui ſeul enfin tous les avantages que les autres monarques avoient tous enſemble. Environné de tant de grandeur, il ne dédaignoit pas de prendre connoiſſance des différends qui naiſſoient entre ſes ſujets, & de les concilier. Il ſe chargeoit ſur-tout des affaires qui regardoient le gouvernement, parce qu'il jugeoit que la néceſſité de ſon devoir étoit indiſpenſable ſur ce point.

Après que le bel ordre fut établi dans ſes provinces, & qu'il eut éloigné les ennemis de ſes frontières, il employoit l'heureux repos dont il jouiſſoit, à préſider aux fêtes magnifiques qu'il donnoit à toute ſa cour, où il invitoit tous les ſavans de diſtinction, de tel état que ce fût; & là il donnoit lieu à des entretiens très-agréables, qui lui faiſoient un véritable plaiſir.

Un jour il fit préparer un ſuperbe feſtin, & y aſſiſta en perſonne, aſſis ſur ſon trône. L'on

y ſervit tout ce qu'il y avoit de plus délicat & de plus recherché, tant pour les viandes que pour la boiſſon; les viandes étoient ſervies dans des plats d'or maſſif, & les différentes boiſſons dans des coupes de même métal, au bruit des fanfares de toutes ſortes d'inſtrumens. Après les charmes de la table & de la muſique, pour ſatisfaire l'eſprit auſſi bien que le corps, il témoigna qu'il ſouhaitoit s'entretenir ſur des matières de ſciences & de morale, dont il pût tirer quelque profit. Pour en fournir lui-même la matière, il fit pluſieurs queſtions à ſes courtiſans & aux ſavans, touchant ce qui regardoit les bonnes mœurs, & il exigea que chacun parlât, à ſon rang, ſur une vertu, en fît la deſcription, & en expoſât tous les avantages.

Le diſcours dont il fut le plus touché, fut celui qui eut la libéralité pour ſujet. En effet, après que l'on eut ſatisfait à ce qu'il avoit propoſé, chacun tomba d'accord que cette vertu ſurpaſſe toutes les autres, & qu'elle doit leur être préférée dans la pratique, parce qu'il n'y a aucune créature raiſonnable qui ne puiſſe la pratiquer; & que par elle, entre toutes les autres, l'on ſe rend digne de la gloire céleſte. Cette penſée donna lieu d'en marquer l'excellence, en diſant que c'eſt un des arbres plan-

tés dans le paradis : & l'on conclut enfin que la libéralité eſt ſi agréable à dieu, que c'eſt par elle qu'il ſe laiſſe appaiſer, & qu'il fait miſéricorde.

Dabchelim, pénétré de ce qu'il venoit d'entendre, voulut ſur le champ mettre en pratique une leçon ſi profitable ; il ordonna auſſitôt qu'on ouvrît ſon tréſor, & qu'on en diſtribuât toutes les richeſſes, tant aux petits qu'aux grands de ſa capitale, ſans en excepter les étrangers qui s'y trouvoient ; par ce moyen les pauvres, qui furent compris dans cette largeſſe, devinrent riches. Le reſte de la journée fut employé à cette diſtribution ; & lorſque la nuit eut ſuccédé au jour, Dabchelim ſe retira dans ſon appartement, & ſe coucha. Au plus fort de ſon ſommeil, comme ſon imagination ne lui repréſentoit que des objets agréables, un vieillard vénérable environné de lumière lui apparut en ſonge, & en l'abordant : *Tu as fait aujourd'hui*, lui dit-il, *une largeſſe de grandes ſommes, & tu as épuiſé un riche tréſor en aumônes. Cette action mérite récompenſe : demain, dès que le ſoleil ſera levé, monte à cheval, & prens ta route vers le levant, tu trouveras de ce côté-là, un tréſor proportionné à la haute dignité que tu poſſèdes, & avec ce tréſor, je t'annonce que tu éleveras ta grandeur*

*à un degré ſi ſublime, qu'elle arrivera juſqu'aux cieux.* Dabchelim ſe réveilla à cette bonne nouvelle ; &, le cœur rempli de joie, il fit ſa prière, comme il avoit coutume de la faire tous les matins, & remercia dieu de la faveur qu'il venoit de recevoir.

Dabchelim eut à peine achevé ſa prière, qu'on lui amena un cheval richement enharnaché, ſelon l'ordre qu'il en avoit donné en ſe levant ; en même-tems il mit le pié dans l'étrier, & prit le chemin qui lui avoit été marqué. Lorſqu'il fut en pleine campagne, il jetoit les yeux de tous les côtés, & cherchoit s'il n'appercevroit rien qui eût rapport à ce qui lui avoit été prédit la nuit précédente.

Comme il côtoyoit une haute montagne, il apperçut l'ouverture d'une grotte peu éloignée du chemin, où un bon vieillard, qui y vivoit retiré du monde, étoit aſſis. Il eut envie de s'entretenir avec lui, & détourna ſon cheval pour aller à la grotte. Dès que le vieillard s'apperçut du deſſein de Dabchelim, il ſe leva & alla au-devant de lui : O vous, lui dit-il, l'œil de mon cœur, à qui dieu a donné l'empire du monde, cette demeure eſt à vous, mettez pié à terre & prenez la peine d'y entrer.

Lorſque Dabchelim fut deſcendu de cheval, & qu'il ſe fut aſſis, le vieillard reprit la parole

en ces termes : Sire, quoique la chétive retraite d'un miſérable accoutumé à ſouffrir, ſoit fort mépriſable en comparaiſon du palais éclatant d'or & d'azur qui ſert d'aſyle à votre majeſté ; cependant les anciens monarques, vos prédéceſſeurs, ont daigné quelquefois honorer les ſolitaires de leur préſence, & leur ont donné des témoignages de leur conſidération, n'étant portés à le faire que par leur bon naturel & leurs inclinations louables, qui ne les diſtinguoient pas moins des autres hommes, que leur puiſſance ; d'ailleurs il n'eſt pas indigne des grands de viſiter les pauvres, puiſque Salomon, ce roi ſi puiſſant, daigna jeter les yeux ſur la fourmi.

Dabchelim ſatisfait du compliment du vieillard, lui témoigna le déſir qu'il avoit d'être ſon ami, & de trouver l'occaſion de l'obliger. Il lui marqua auſſi que, malgré la gloire & l'éclat qui l'environnoient, il ne laiſſoit pas d'avoir beſoin du ſecours de ſes prières.

Après un entretien de quelques momens, comme le vieillard vit que Dabchelim ſe diſpoſoit à remonter à cheval, & à paſſer outre ; Sire, lui dit-il, quoiqu'un pauvre ſolitaire tel que moi ne paroiſſe pas avoir de quoi régaler un hôte du rang de votre majeſté ſelon ſon mérite, j'oſe néanmoins mettre à ſes piés ce qui

se trouve en cette grotte. C'eſt, ſire, un tréſor très-conſidérable en or & en argent, en pierreries & autres choſes précieuſes que mon père m'a laiſſé en mourant. Je ne me ſuis pas mis en peine d'en profiter, parce que je ſuis ſuffiſamment content & ſatisfait du tréſor de la ſobriété, qui me ſuffit pour le bien de mon ame, avec une entière réſignation à dieu. Ainſi, comme j'ai trouvé mon repos dans la vie que j'ai embraſſée, & que j'ai renoncé à toutes les grandeurs du monde, ſi votre majeſté veut bien accepter le préſent que je lui fais, elle peut faire enlever tout ce qui ſe trouvera enfoui dans cette grotte; ce ſera de quoi augmenter ſes tréſors, & ſubvenir aux beſoins de ſes états.

A ce diſcours, Dabchelim crut voir l'accompliſſement de ſon ſonge; la joie qu'il en reſſentit l'engagea à en faire le récit au vieillard, & l'eſpérance qu'il avoit de le voir réaliſer. Sire, reprit le ſolitaire, peut-être que le tréſor n'eſt pas convenable à la grandeur de votre majeſté; mais elle ne doit pas le refuſer, puiſque c'eſt dieu qui le lui envoie, & que l'on ne doit rien rejeter de ce qui vient de ſa part.

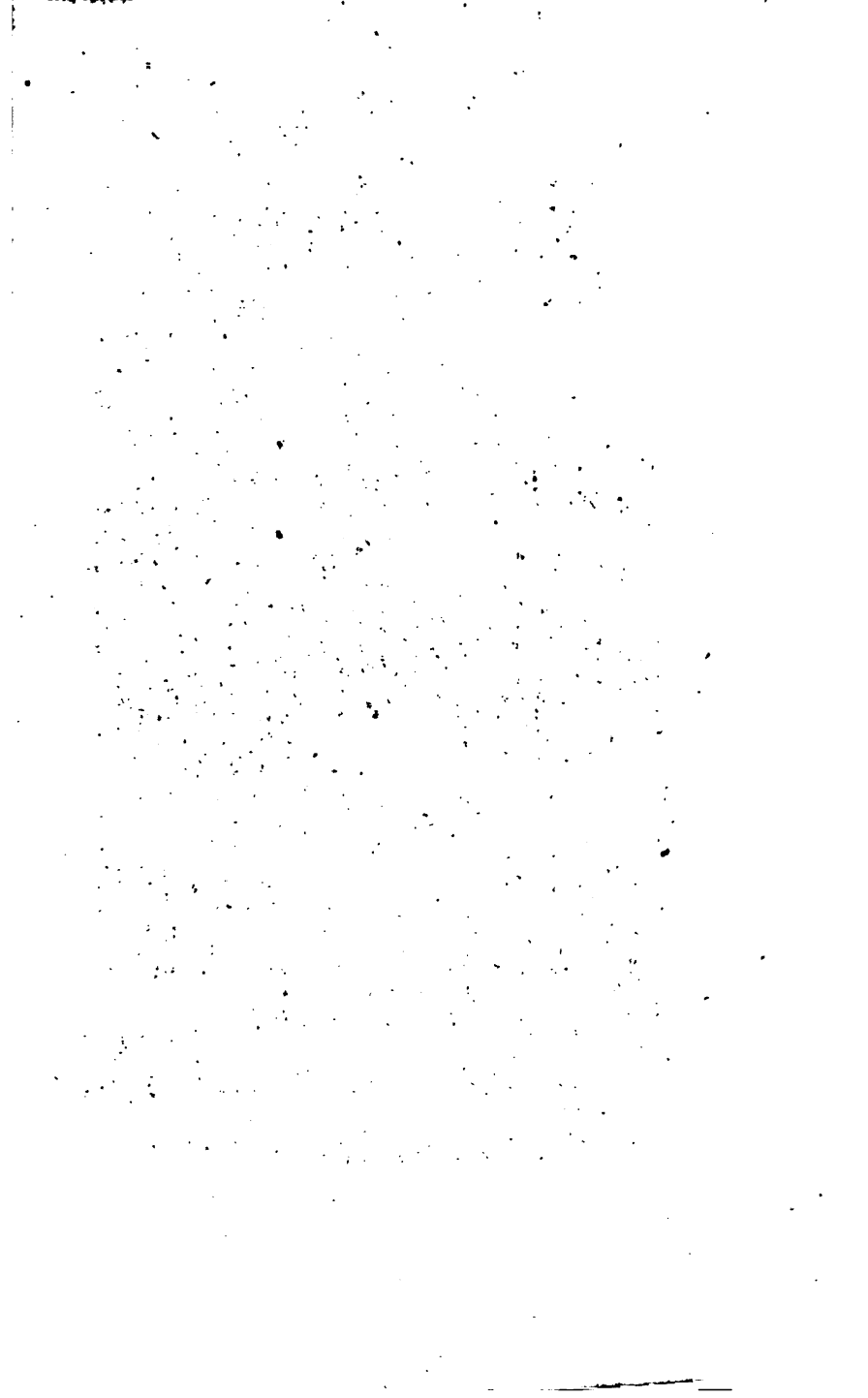
Dabchelim commanda auſſitôt que l'on mît la main à l'œuvre, & ceux qui s'y employè-

rent ne travaillèrent pas long-tems, ſans découvrir l'ouverture du tréſor, d'où ils tirèrent tout ce qui s'y trouva, & l'apportèrent devant lui. Outre un grand nombre de couronnes, de bagues, de joyaux, de bijoux, de pendans d'oreilles, de fils de perles, il y avoit des coffres d'or maſſif, renfermant quantité de vaiſſelle d'or & d'argent. Dabchelim fit ouvrir ces coffres, il y vit une quantité prodigieuſe de perles, d'émeraudes, de rubis, de diamans & autres pierres précieuſes d'un prix ineſtimable. Parmi tous ces coffres, il s'en trouva un remarquable par les pierreries dont il étoit enrichi, par les barres dont il étoit renforcé, & par un cadenas d'émail qui le fermoit. Mais il n'y avoit point de clef, & on ne la trouva pas, quelque recherche que l'on fît dans les autres coffres.

Cette difficulté piqua la curioſité de Dabchelim, qui ſouhaita plus ardemment encore de voir ce qui étoit renfermé dans ce coffre. Il dépêcha des officiers, avec ordre de faire venir en diligence, non pas un, mais pluſieurs ferruriers. Il fut obéi promptement, &, le cadenas rompu, l'on trouva dans ce coffre, une caſſette enrichie de pierreries, dans laquelle étoit une boëte d'or, d'un travail admirable & d'une très-belle forme; Dabchelim la prit, &, en

l'ouvrant, il y trouva un morceau d'étoffe de ſoie blanche, ſur lequel étoient écrits des caractères ſyriaques. Il en fut étonné, & demanda ce que ce pouvoit être. Quelques-uns dirent que c'étoit le nom de celui à qui le tréſor avoit appartenu, d'autres que c'étoit un taliſman, qui y avoit été renfermé pour ſa conſervation, & autres choſes ſemblables. Quand chacun eut dit ce qu'il en penſoit : Quoi qu'il en ſoit, dit Dabchelim, il s'agit de lire ces caractères, & je veux abſolument ſavoir ce qu'ils contiennent. Mais de tous ceux qui étoient près de ſa perſonne, aucun ne s'étant trouvé capable de ſatisfaire ſa curioſité, il ordonna qu'on allât lui chercher quelqu'un qui pût lui expliquer ce que ces caractères ſignifioient. On découvrit avec peine un philoſophe très-ſavant & très-verſé dans les langues étrangères, qu'on lui amena. Dabchelim le reçut avec beaucoup d'honneur, & lui préſentant le morceau d'étoffe : Je vous ai fait venir, lui dit-il, pour que vous me donniez l'interprétation de cette écriture, qui contient apparemment des choſes qui me feront plaiſir. Le philoſophe, après avoir lu avec attention ce que cet écrit contenoit, s'adreſſa au ſultan : Sire, lui dit-il, ceci eſt un tréſor plus conſidérable que tous les autres, par rapport aux bons conſeils

&



Testament du Roi Houschenk

C. P. Moreillon del. P. de Longueil Sc.

& aux avis utiles qui y ſont contenus ; en voici l'interprétation fidèle.

*Teſtament du roi Houſchenk.*

Moi, Houſchenk, qui ſuis maître du monde, je mets ces richeſſes en dépôt dans ce lieu, pour le grand & puiſſant empereur des Indes, Dabchelim, ſur la connoiſſance que j'ai, par révélation, qu'elles lui ſont deſtinées. Et avec cet or, cet argent & ces joyaux, j'ai fait enfermer ce teſtament en forme d'inſtruction, afin qu'il en faſſe ſon profit lors de la découverte de ce tréſor.

Il ſera averti que ce n'eſt pas avoir l'eſprit juſte, que de ſe laiſſer éblouir par l'éclat de l'or & des pierreries ; c'eſt au contraire une groſſièreté manifeſte de ſe laiſſer ſéduire par le brillant de ces ſortes de choſes ; ſemblables aux marchandiſes de vil prix, qui ſe gâtent à force de paſſer d'une main dans l'autre, & à ces fameuſes courtiſannes qui changent de galant toutes les nuits. Quelle ſimplicité de rechercher les biens & les grandeurs de ce monde avec tant d'empreſſement ! Qui ſont ceux qui en ont joui tranquillement, pour eſpérer que nous puiſſions avoir le même avantage ? Ce monde reſſemble à un os ſans moële, & c'eſt

une demeure où l'on ne doit pas attendre de ſûreté. Ce teſtament eſt toute autre choſe ; c'eſt le fondement & la baſe de l'adminiſtration des états, & la véritable règle ſelon laquelle l'édifice d'un empire doit être élevé. Si ce ſage empereur emploie ces inſtructions pour ſe bien gouverner, ſon règne ſera ferme & durable, & la renommée de ſes belles actions ſera glorieuſement portée & continuée juſqu'à la fin des ſiècles. Les monarques qui les mépriſeront, & qui ſe gouverneront autrement que ce qu'elles preſcrivent, doivent s'attendre que leur empire s'ébranſera infailliblement, & tombera en ruine ſans reſſource. Ces inſtructions ſont compriſes en quatorze articles, que voici :

1°. Le monarque n'écoutera pas les rapports qu'on lui fera contre ceux qu'il aura une fois admis & élevés au nombre de ſes conſeillers, parce que celui qui eſt une fois entré dans la faveur d'un ſultan, eſt auſſitôt en but à l'envie de ceux qui ſont dans la même faveur. Ces envieux n'ont pas plutôt remarqué que le ſultan s'eſt confirmé dans les bonnes intentions qu'il a pour lui, & qu'il le comble de ſes bienfaits, qu'ils employent toutes les ruſes poſſibles, & tous les diſcours flatteurs dont ils peuvent s'aviſer, pour le détruire dans ſon eſprit, & faire enſorte qu'il n'ait plus la même conſidé-

ration, & qu'il change ſa bienveillance en haine, & ſes bienfaits en mauvais traitemens.

2°. Il ne ſouffrira pas les médiſans ni les calomniateurs près de ſa perſonne, parce qu'ils ne ſont propres qu'à cauſer le trouble & la ſédition. Il ne doit pas héſiter de mettre le glaive en uſage, pour faire périr le premier qu'il connoîtra être de ce nombre, afin d'éteindre, dès ſon origine, le feu qui pourroit s'allumer & faire de grands ravages dans ſes états. Et il doit ſe ſouvenir qu'il n'y a pas d'autre remède au feu qui menace de conſumer les mortels, que de l'éteindre.

3°. Il entretiendra la bonne intelligence entre les miniſtres & les principaux ſeigneurs de ſes états, parce que les affaires importantes ne peuvent réuſſir que par leur bonne union, & particulièrement les grandes conquêtes. De même qu'une parfaite beauté peut donner de l'amour à tout le monde, de même auſſi une parfaite union eſt capable de conquérir l'univers.

4°. Il ne ſe laiſſera pas ſéduire par les dehors trompeurs, ni par les flatteries intéreſſées & diſſimulées de ſes ennemis. Quelqu'amitié & quelqu'apparence de ſoumiſſion qu'il remarque en eux, qu'il prenne toujours ſes précautions, & n'ajoute pas foi légèrement à toutes leurs

protestations de bonne intelligence, qui n'est pas plus possible, qu'il est vrai qu'il y ait un griffon, ou que l'on ait trouvé la pierre philosophale. En fait de politique, jamais un ennemi ne devient ami, & jamais l'on ne voit rien de sa part qui annonce une parfaite union.

5°. Lorsqu'après beaucoup de peines & de travaux, il sera venu à bout de ses desseins par de grandes conquêtes, il ne doit rien négliger pour les conserver, & pour empêcher qu'elles ne lui échappent par sa faute; car une flèche une fois décochée, ne revient plus à la main, quand même par dépit, l'on mangeroit à belles dents le poing qui l'a lâchée.

6°. Il n'agira pas avec précipitation dans les affaires qu'il entreprendra; il en examinera & pesera bien toutes les circonstances, parce que la patience & le tems produisent des avantages infinis, au lieu que la précipitation cause souvent des malheurs difficiles à réparer. Qu'il ne fasse donc rien, qu'après y avoir mûrement réfléchi. On peut faire ce qui n'est pas fait; mais le repentir est vain, lorsque la faute qu'on a faite est irréparable.

7°. Jamais il n'abandonnera les rênes de la prudence, & dans le cas où ses ennemis se ligueroient pour venir l'attaquer, s'il entrevoit le moindre stratagême pour se délivrer du dan-

ger en diſſimulant, & en affectant le plus grand déſir de vivre en paix avec eux, qu'il n'héſite pas d'embraſſer ce parti. Un ſemblable détour tient lieu de bataille gagnée, & c'eſt un trait de ſageſſe d'éviter & de faire ainſi avorter leurs deſſeins. L'on peut, par adreſſe, diſent les ſages, ſe ſouſtraire à la méchanceté de ſes ennemis.

8°. Qu'il ait pour maxime, de ne ſe croire jamais en ſûreté parmi les envieux, ni d'ajouter foi à leurs adulations, ni à leurs flatteries. Lorſque l'envie eſt enracinée dans le cœur des hommes, elle eſt ſouvent la ſource de bien des crimes.

9°. Il ſera toujours prêt à pardonner, & ne mortifiera pas même ſes courtiſans, pour des fautes légères. Il eſt glorieux pour un prince d'être clément envers ſes ſujets; & ce n'eſt que lorſque les crimes intéreſſent ſa perſonne ou l'état, qu'il doit ſe réſoudre, non ſans regret, à employer toute la rigueur des loix pour punir les coupables. Un roi doit craindre de ſuivre les premiers mouvemens de ſa colère à l'égard de ceux qui, par un abus de leur rang & de leur crédit, auroient fomenté des troubles; car ſouvent un ſouverain peut ramener, par la douceur, ces illuſtres criminels à leur devoir, & les rendre les plus fidèles de ſes

ſujets. Ne précipitez pas, diſent les ſages, dans le premier mouvement de votre colère, ceux que votre main bienfaiſante a élevés.

10°. Qu'il ne faſſe de mal ni de tort à perſonne, afin que l'on en uſe de même envers lui; le mal, ſelon le proverbe, eſt la récompenſe du mal. Qu'il répande plutôt ſes bienfaits & ſes largeſſes, afin qu'on lui rende le bien pour le bien. Si l'on fait du bien, l'on reçoit du bien en récompenſe; ſi l'on fait du mal, on reçoit ordinairement un plus grand mal. Souvent l'on vit dans l'ignorance du bien & du mal; un jour arrive, cependant, que l'on rend compte du bien & du mal que l'on a fait.

11°. Qu'il n'entre pas dans les affaires, qui ne regardent ni ſa perſonne, ni ſon caractère, ni ſes états. Mille gens, pour avoir entrepris de ſe mêler des affaires qui ne les touchoient pas, non-ſeulement n'y ont pas réuſſi, mais même ont reſſenti un très grand dommage dans leurs propres affaires. Un corbeau pour avoir voulu apprendre à marcher comme la perdrix, ne vint pas à bout de ce qu'il prétendoit; il oublia même la manière de marcher qui lui étoit naturelle.

12°. Qu'il joigne un cœur doux à ſes autres perfections: un cœur doux & affable eſt capable de gagner tout le monde. La douceur fait

plus d'effet qu'un ſabre de fin acier. Elle eſt plus propre à vaincre & ſoumettre, que cent armées jointes enſemble.

13°. Lorſqu'il aura à ſa cour des miniſtres ſûrs & fidèles, il ſe gardera d'y admettre des fourbes & des ſéditieux. Quand les miniſtres ſont une fois tels qu'on peut les ſouhaiter, les ſecrets de l'état ne ſont pas expoſés aux ſurpriſes des mal-intentionnés, & les peuples ſont à couvert. Mais, ſi les miniſtres ont de méchantes intentions, il peut arriver qu'en les écoutant, le prince faſſe périr un innocent, & cela peut lui attirer quelque malheur imprévu.

14°. Les afflictions & les revers de fortune ne doivent cauſer aucun changement, ni dans ſa conduite, ni dans la grandeur de ſon courage. Il conſidèrera que le ſage eſt toujours dans les travaux; mais qu'il les ſouffre patiemment, & qu'il n'eſt pas ébranlé de voir l'inſenſé dans les plaiſirs & dans les délices. Qu'il ſe conſole de la fermeté du lion dans les chaînes, & qu'il ſe ſoucie peu que le renard ait la liberté de faire ſa retraite dans des palais ruinés. Il doit, enfin, être perſuadé que l'on n'arrive à la félicité parfaite, que par une grâce particulière d'en-haut, & que l'on ne tire aucun avantage de toutes les grandeurs du monde, ſans le ſecours du ciel. La félicité ne s'acquiert dans la

vie, ni par la ſcience, ni par les arts. Elle conſiſte en une ſoumiſſion très-étroite aux décrets de la divine providence.

Chacun de ces quatorze préceptes a rapport à une hiſtoire ſurprenante & merveilleuſe : ſi le grand raï déſire d'entendre ces hiſtoires, il faut qu'il aille à la montagne de l'île de Sarandib, où le premier des hommes vint du paradis terreſtre ſur la terre. Il y trouvera auſſi la ſolution de toutes ces difficultés, & les queſtions qu'il pourra faire lui ſeront expliquées.

L'écrit finiſſoit en cet endroit, & le philoſophe en achevant, le remit entre les mains de Dabchelim. Ce monarque le reprit avec beaucoup de reſpect, comme un préſervatif qu'il étoit réſolu de porter ſur lui, attaché au bras, ou pendu au cou. Il embraſſa le philoſophe, pour lui marquer ſa ſatisfaction : Par la lecture que je viens d'entendre, lui dit-il, je connois que ce tréſor ne m'a pas été indiqué ſeulement pour l'or, ni pour l'argent qui le compoſent ; mais pour les conſeils ſi utiles qui y étoient cachés. Avec la grâce de dieu, je n'ai pas lieu de déſirer plus de richeſſes que j'en poſsède. Je me contente des avis ſalutaires que renferme cet écrit, que j'eſtime plus que tous les tréſors du monde ; je donne même tout le reſte aux pauvres de bon cœur ;

en action de grâces à dieu, tant pour le ſoulagement que l'ame du roi Houſchenk pourra en recevoir, que pour le mérite qui peut en retomber ſur ma perſonne.

En même-tems, Dabchelim fit faire la diſtribution de toutes les richeſſes contenues dans ce tréſor, & par ce moyen après qu'il ſe fut délivré de l'inquiétude qu'elles auroient pu lui cauſer, il retourna à ſa capitale, & rentra dans ſon palais, où il paſſa la nuit, l'eſprit occupé du voyage à la montagne de Sarandib, dans l'impatience où il étoit de voir la fin d'une découverte ſi heureuſe.

Le lendemain dès que le ſoleil eut commencé à répandre ſes rayons ſur la ſurface de la terre, il envoya chercher deux de ſes viſirs, qu'il conſidéroit le plus, & qui avoient toute ſa confiance, il les reçut avec les témoignages de la plus parfaite ſatisfaction, & leur tint ce langage: Depuis l'aventure d'hier j'éprouve le plus vif déſir d'aller à l'île de Sarandib, & je ſens qu'il me ſeroit impoſſible de ne le pas ſatisfaire; mais avant tout, je ſerois bien-aiſe de ſavoir votre ſentiment touchant mon deſſein. Il y a long-tems que je me ſers avantageuſement de vos conſeils pour réſoudre les plus grandes difficultés, & que je me repoſe ſur votre capacité, de l'adminiſtration de mon empire, tant pour ce qui

regarde sa sûreté, que pour ce qui concerne mes finances; j'espère qu'aujourd'hui vous voudrez bien m'aider de vos lumières sur cette entreprise, afin que je puisse prendre une résolution conforme à vos avis, étant persuadé d'ailleurs, qu'on ne doit rien entreprendre d'important, sans en soumettre la cause aux réflexions de gens sages & éclairés.

Les deux visirs répondirent unanimement que cette affaire étoit d'une assez grande importance, pour mériter que l'on y fît de sérieuses réflexions; & que comme elles ne pouvoient être l'ouvrage d'un moment, ils le supplioient de leur accorder ce jour là & la nuit suivante pour y penser, & que le lendemain matin ils auroient l'honneur de communiquer à sa majesté le fruit de leur examen. Dabchelim leur accorda ce délai. Le lendemain les deux visirs retournèrent à l'heure marquée, prirent leur place ordinaire, & attendirent que Dabchelim leur ordonnât de parler. Le grand-visir qui eut ordre de commencer le premier, mit le genouil en terre, & après la prière ordinaire pour la prospérité de sa majesté, il commença ainsi son discours:

Puissant & juste monarque, l'avis de votre esclave touchant le voyage que votre majesté se propose, est, qu'à la vérité, il paroît qu'elle tirera quelqu'avantage de l'entreprendre. Mais,

je ne puis me dispenser de lui remontrer qu'elle aura de terribles fatigues à essuyer dans les chemins ; & elle doit être assurée qu'elle n'aura ni plaisir ni repos, tant qu'elle sera obligée d'être en marche ; elle sera au contraire exposée à souffrir les plus grandes incommodités. D'ailleurs votre majesté n'ignore pas le proverbe qui compare les peines qu'éprouve un voyageur, aux tourmens que l'on endure dans l'enfer. Si la prunelle fait le plus bel ornement de l'œil, c'est qu'elle ne sort jamais de son orbite, au lieu que les larmes qui en tombent sont foulées aux piés. Ainsi considérant l'état de peines & de fatigues qu'éprouve un voyageur, avec les douceurs du repos que goûtent ceux qui se fixent dans le même lieu ; il est plus sage de jouir avec modération des biens présens, quels qu'ils soient, que de courir après un fantôme de bonheur que notre imagination, toujours accessible à l'illusion, nous peint sous les traits les plus séduisans, mais dont l'expérience a seule le droit de nous détromper. C'est pour s'y être trop légèrement livré, qu'un pigeon éprouva le malheur trop ordinaire à ceux qui n'ont pour guides que leurs passions. Dabchelim interrompit le grand-visir en cet endroit, & le chargea de lui faire le récit de cette aventure ; le visir le satisfit en ces termes ;

# LES DEUX PIGEONS,

## *FABLE.*

DEUX pigeons s'aimoient au point de n'avoir que le même nid pour demeure, & la proviſion de grains & d'eau qu'ils y avoient en abondance, leur faiſoit préférer ce genre de vie retirée, à toutes les délices du monde, qu'une réſolution réfléchie & appuyée ſur de puiſſans motifs de retraite, les avoit déterminés à abandonner. L'un ſe nommoit Bazendeh, & l'autre Nevazendeh. Unis par le caractère & les mêmes inclinations, ils paſſoient des jours heureux; chaque aurore voyoit croître leur amour, & étoit le témoin du ſerment qu'ils ſe faiſoient mutullement de ne ſe ſéparer jamais. Cependant le tems, qui détruit tout, parut être jaloux de la durée d'une union ſi intime, & leur apprit qu'il faut ſe défier des réſolutions les plus fermes. Bientôt ſuccédèrent à l'amitié la plus tendre, l'indifférence & le dégoût de n'habiter toujours que le même lieu. Ces idées long-tems combattues, mais ſans ſuccès, forcèrent enfin Bazendeh, à déclarer à ſon ami le ſujet de ſa mélancolie: Ma chère ame, lui dit-il, prétendons-nous paſſer toute notre vie

dans ce nid comme dans une priſon? pour moi, je ne puis vous cacher que j'ai le plus vif déſir de voyager, & de voir un peu le monde. Je conçois qu'en le faiſant, je verrai beaucoup de choſes extraordinaires qui, en m'inſtruiſant, me procureront de l'expérience. Le ſabre n'eſt pas deſtiné à reſter dans le fourreau, mais pour agir dans les combats; & la plume ne met pas au jour tant de belles productions d'eſprit en demeurant dans ſon étui, mais en faiſant ſon chemin ſur le papier. Le ciel qui eſt toujours en mouvement, eſt à l'endroit le plus élevé de l'univers; la terre qui eſt dans un repos continuel, eſt foulée aux piés des hommes & des animaux. C'eſt dans les voyages enfin que l'on s'inſtruit, & que l'on acquiert de l'honneur, des richeſſes & de la vertu.

Nevazendeh n'étoit nullement touché de la paſſion qui obligeoit Bazendeh à lui tenir ce langage: Cher & inſéparable Bazendeh, reprit-il, il m'eſt aiſé de juger par ce que vous me dites, que vous n'avez pas éprouvé les peines que l'on ſouffre dans les voyages, ni les fatigues qu'il faut eſſuyer dans les pays étrangers, & vous ignorez ſans doute la maxime très-véritable, qui dit que les voyages ne ſont ſemés que d'afflictions & de chagrins inévitables; & une autre qui porte que la ſéparation d'avec

ce que l'on aime, (je ſuppoſe que vous êtes dans le même cas) affecte le cœur & ôte toute eſpèce de repos. Le beau plaiſir de ſe trouver à la fin de chaque journée, ſur le bord d'un chemin, ſaiſi de crainte & de frayeur!

Je ne nie pas, repartit Bazendeh, que l'on ne ſouffre en voyageant; il y a de la fatigue à eſſuyer, j'en conviens; mais on en eſt bien récompenſé par le plaiſir que l'on a de paſſer de province en province, & de voir tous les jours quelque choſe de nouveau & d'extraordinaire. On ſe fait à la fatigue, & pendant que l'on eſt occupé des choſes que l'on remarque, on eſt peu ſenſible à ce que l'on ſouffre.

A la bonne heure, reprit Nevazendeh, voyagez par le monde, voyez-en toutes les beautés; mais que ce ſoit en la compagnie de vos amis. On ne peut goûter de vrai plaiſir, même en voyant les plus beaux objets, lorſqu'on eſt éloigné de ſes amis intimes, & de ſes parens; c'eſt abſolument ce qui ne peut pas être. C'eſt auſſi ce qui a fait dire que la ſéparation d'avec ſes amis, eſt une image de l'enfer. Mais, l'on peut encore dire avec plus de raiſon, que l'enfer eſt l'image de tout ce que fait ſouffrir l'abſence. Ainſi, puiſque par la grâce de dieu, vous avez de quoi vivre largement, & une demeure commode, contentez-vous de votre

bonheur : ne vous abandonnez pas si facilement à une passion mal réglée, qui vous entraîne, & demeurez dans l'état où vous êtes.

La pensée de notre séparation, répliqua Bazendeh, ne doit pas si fort vous alarmer. L'on trouve des amis autant que l'on veut, & l'on n'en a pas sitôt perdu un, qu'il est aisé d'en retrouver un autre. Vous avez sans doute entendu ce qu'un poëte dit là-dessus, en ce sens : Ne vous attachez pas trop à aucun ami ni à aucun pays ; les hommes sont en si grand nombre qu'il n'en manque pas, & la terre & la mer sont d'une vaste étendue. Si ce raisonnement ne vous satisfait pas, prenez la chose d'un autre sens, & considérez que l'absence n'est pas fâcheuse à un point, qu'elle n'ait encore ses douceurs ; & que les plaisirs de l'amitié, & même de l'amour, les plus satisfaisans, ne sont pas tous renfermés dans la possession de ce que l'on aime.

A ce discours, Nevazendeh s'écria, Ah Bazendeh ! vous trouverez des amis en voyageant, je l'avoue, mais ce seront des amis passagers, & ils ne seront amis qu'autant de temps que vous serez ensemble. Je vois bien pourquoi vous vous obstinez si fort à vouloir voyager, sur quelqu'apparence de plaisir & de satisfaction, que vous entrevoyez ; c'est que vous

n'avez pas encore ſenti ce qu'il en coûte pour ſe ſéparer d'un véritable ami. Je ne puis m'empêcher de vous répéter, que rien au monde n'eſt plus fâcheux que d'abandonner ſon pays & ſes amis; & que ſans parler de la difficulté des chemins, l'on s'expoſe à mille accidens & à mille dangers. Rendez-vous donc aux vœux d'un ami qui vous chérit, & qui veut vous éviter le repentir que vous cauſera infailliblement l'exécution d'un deſſein dont l'iſſue ne peut que vous être funeſte.

Cela paſſe votre connoiſſance, interrompit Bazendeh; ceſſez de me parler davantage des peines & des fatigues que l'on ſouffre dans les voyages. Il faut les avoir eſſuyées, pour ſavoir ce que c'eſt que de vivre, & pour acquérir un eſprit mûr. Ne ſavez-vous pas que la viande crue, ne ſe cuit qu'à force d'être tournée & retournée devant le feu?

Je vois bien, dit encore Nevazendeh, que vous êtes réſolu de vous éloigner de moi, & que la conſidération d'une amitié auſſi ancienne que la nôtre, n'eſt pas capable de vous arrêter. Vous devriez cependant écouter le conſeil d'un ſage, qui dit qu'il ne faut jamais ſe détacher d'un vieil ami, pour ſe donner au premier venu, dont on ne ſe trouve jamais bien. Mais, vous voulez voir d'autres pays, pour ſuivre

la

la maxime pernicieuſe de ceux qui ſe flattent, & diſent que chaque nouveauté a ſa douceur & ſon plaiſir particulier. Puiſqu'il n'eſt pas poſſible que les conſeils que je vous donne avec tant de chaleur, échauffent la froideur de votre cœur inſenſible, il eſt inutile de vous parler davantage. Souvenez-vous ſeulement de ce que je vous prédis, que la fin de votre voyage ne ſera pas heureuſe, que vous vous repentirez de l'avoir entrepris; &, ce qui m'afflige le plus, que votre repentir ſera accompagné de chagrins & de mortifications très-ſenſibles.

La conteſtation finit en cet endroit; les deux pigeons s'embraſsèrent & versèrent des larmes en ſe diſant adieu, & Bazendeh ſe ſépara & partit. En ce moment, Nevazendeh, les yeux baignés de larmes, ne put s'empêcher de dire: Mon ami s'éloigne de moi, en me donnant le coup de la mort. Tout le monde redoute la nuit de la mort, & moi j'abhorre le jour d'un départ.

Bazendeh, qui n'étoit pas encore aſſez éloigné pour ne pas entendre ces paroles, n'en fut pas plus touché que des conſeils qu'il n'avoit pas voulu écouter. Il prit ſon vol, & s'éloigna en s'élevant dans l'air. Il vola long-tems par d'agréables campagnes qui le divertirent; & vers la fin du jour, il alla ſe poſer dans un

jardin qui étoit à l'abri d'une haute montagne, dont la verdure, les eaux & l'émail d'une grande variété de fleurs, faiſoient un ſpectacle admirable. Cela lui plut extrêmement, & il admira le tout dans le détail avec beaucoup de ſatisfaction. Après que le ſoleil fut couché, lorſque les ténèbres commencèrent d'obſcurcir l'horiſon, il ſe poſa ſur un des plus beaux arbres du jardin, qui ſembloit être une greffe du Toba (1) du paradis terreſtre, dans l'intention d'y paſſer la nuit tranquillement. Mais il eut à peine le tems de ſe remettre de la fatigue du chemin qu'il venoit de faire, qu'un vent impétueux couvrit tout-à-coup de nuages épais, l'air qui étoit auparavant fort ſerein. Les éclairs & le tonnerre qui ſuivirent, interrompirent le repos dont l'univers commençoit de jouir; & Bazendeh effrayé du bruit, & de voir l'air tout en feu, fut encore aſſailli d'une groſſe grêle ſi forte que loin de dormir, il étoit fort embarraſſé de ſa contenance, pour ſe garantir du danger où il étoit. Il changeoit de place à chaque moment, pour ſe faire un abri des branches ou des feuilles contre la grêle & la pluie. Cela ne lui ſervoit preſque de rien, & l'orage augmentoit toujours avec un vent vé-

(1) Arbre que les mahométans placent dans leur paradis.

hément, & une pluie si forte, qu'elle sembloit menacer d'un second déluge. Il essuya tout ce mauvais tems qui continua jusqu'au matin. Au plus fort d'un tems si fâcheux, il rappela son nid en sa mémoire, & il regretta la compagnie de son ami Nevazendeh. Ah ! disoit-il avec de profonds soupirs, si j'avois cru devoir tant souffrir en me séparant d'avec vous, jamais je ne m'en serois éloigné d'un seul moment.

La nuit disparut enfin, & dès qu'il fut jour, Bazendeh reprit son vol, mais il étoit incertain s'il retourneroit à sa demeure, ou s'il poursuivroit son voyage. Il ne s'étoit pas encore déterminé, lorsqu'il apperçut un faucon, qui en cherchant sa proie, avoit déjà jeté l'œil sur lui, & tendoit l'air d'une vîtesse & d'une force incroyable pour le saisir entre ses griffes, dont il étoit aussi sûr que si elles eussent été de fer.

A cet objet, il seroit difficile d'exprimer de quelle frayeur Bazendeh fut frappé. Il ne savoit plus où il en étoit ; toute grande qu'étoit alors la lumière du jour, ses yeux ne voyoient que des ténèbres, & il lui sembloit que le monde étoit une prison pour lui : les forces lui manquoient enfin, & il trembloit comme la feuille, tant il craignoit de perdre la vie. En effet, parmi les foibles oiseaux, c'est un terrible embarras, que d'être poursuivi par un

faucon. En ces momens si pressans, il se souvint encore des sages conseils de Nevazendeh; mais avec la mortification la plus sensible que l'on puisse s'imaginer, & cela le jeta dans un abattement à demeurer immobile, & à ne rien faire pour se sauver. Il fit néanmoins un effort, avec des vœux & une promesse solemnelle, s'il pouvoit sortir heureusement du danger qui le menaçoit de ne plus considérer son cher Nevazendeh, que comme un elixir, qui l'auroit retiré de l'anéantissement, & de n'avoir jamais la pensée de voyager une autre fois. Il poussa encore sa protestation plus loin : il fit serment de ne jamais prononcer le mot de voyage tant qu'il vivroit, & de ne faire jamais le moindre pas pour s'éloigner de son nid, s'il pouvoit une fois y arriver. Et cette résolution parut avoir contribué à le tirer d'un pas si dangereux.

Comme l'heure fatale de Bazendeh n'étoit pas encore venue, selon le mot qui porte que dieu dispose les causes des choses qu'il veut être exécutées; dans le tems que le faucon le poursuivoit, un aigle cherchoit du haut de l'air une proie qui lui fût convenable, & il apperçut ce qui se passoit entre lui & le pigeon: Chose étrange! dit-il en lui-même; peut-on voir rien de pareil? j'ai soif, comme dit le proverbe, & au lieu d'une eau salutaire, je trouve

devant moi une eau empoiſonnée. Il eſt vrai qu'un pigeon eſt un morceau mépriſable, & de trop peu de conſéquence pour moi ; dans la faim néanmoins qui me dévore, c'eſt de quoi l'appaiſer & me conſoler en attendant une meilleure aventure dans quelques heures. En même-tems l'aigle fondit en terre, pour prévenir le faucon, & lui enlever le pigeon de devant le bec. Comme le faucon, qui ne manquoit ni de courage ni de forces, vit qu'il ne pouvoit éviter de céder à l'aigle, il ne ſe ſoucia pas de perdre ſa proie, pourvu que l'aigle n'en eût pas plus que lui ; & pour l'en empêcher, il alla l'attaquer. Alors il s'éleva une guerre cruelle entre les deux oiſeaux à coups de bec & de griffes. Bazendeh les laiſſa aux priſes : il ne manqua pas l'occaſion de ſe ſauver. Il s'échappa, & alla ſe fourrer ſous des pierres, dans un trou ſi étroit, qu'un nid de moineau eſt d'une lieue d'étendue à le comparer avec ce trou, & il y demeura tout le reſte du jour & la nuit, avec bien de la peine & de la douleur.

Le lendemain dès que le ſoleil parut, quoique Bazendeh fût extrêmement foible d'avoir été ſi long-tems ſans manger, il ſe fit violence néanmoins, & prit ſon vol le mieux qu'il put, après avoir regardé à droite & à gauche, &

examiné s'il n'avoit rien à craindre. En volant, il vit à l'entrée d'un petit bois un autre pigeon, avec du grain devant lui en abondance; & à cet objet comme la faim le preſſoit, il alla droit au grain, & ſe jeta deſſus avec d'autant plus de confiance, qu'il voyoit auprès un pigeon comme lui, avec lequel il étoit bien aiſe de faire amitié en paſſant. Il eut à peine avalé un grain ou deux, qu'il ſe ſentit le corps embarraſſé dans des filets. Il ſe lamenta, & en ſe plaignant au pigeon de ſa mauvaiſe foi, il lui dit : Mon frère, j'ai vu que vous étiez de même eſpèce que moi; & ſachant que chaque oiſeau a de l'inclination pour ſon ſemblable, j'étois venu pour faire connoiſſance & m'entretenir avec vous. Pourquoi ne m'avez-vous pas averti, & pourquoi avez-vous ainſi manqué de pratiquer à mon égard, le droit d'hoſpitalité ? Je me fuſſe gardé de ce danger, & j'euſſe continué ma route juſqu'où je devois aller.

Cher hôte, répondit le pigeon, l'on ne peut que rarement éviter ce qui doit arriver, & lorſque l'arrêt du deſtin eſt prononcé, aucune prévoyance ne peut ſouſtraire à ſes coups. N'avez-vous jamais entendu dire que les plus clairvoyans & les plus ſpirituels, ſont eux-mêmes étonnés & étourdis à la préſence du deſtin, &

que lorſque l'on en ſent l'effet, il n'y a d'autre remède, que celui de ſe réſigner, & de ſe ſoumettre à la volonté de dieu ? Lorſqu'une fois le deſtin a paſſé en commandement au conſeil éternel, & qu'il a été couché ſur le regiſtre de la toute-puiſſance, ſachez que vous, & les oiſeaux les plus fameux, deſcendent des branches où ils ſont poſés, pour venir ſe laiſſer prendre dans les filets. Ainſi, puiſqu'il étoit réſolu de toute éternité que vous fuſſiez pris, il n'y a pas d'autre remède que de ſouffrir votre mal ſans murmurer. Vous ſavez le proverbe qui dit que l'oiſeau pris dans les filets, doit prendre patience.

Il ne s'agit pas ici de faire parade de votre éloquence, ni de votre mémoire, répartit Bazendeh, dites-moi ſeulement ſi vous pouvez m'indiquer un moyen pour me tirer d'ici, je vous en ſaurai gré, & vous en trouverez la récompenſe qu'une auſſi bonne action vous aura méritée.

Mais vous n'y penſez pas, reprit le pigeon; ſi je ſavois ce que vous me demandez, & s'il m'étoit poſſible de contribuer à délivrer quelqu'un, je n'aurois pas le pié lié, comme vous le voyez, & je commencerois par me délivrer moi-même, ſans attendre, auſſi vainement que je l'ai fait juſqu'à préſent, les caravanes des

oiſeaux pour me procurer une liberté après laquelle je ſoupire. De la manière dont vous me parlez, vous reſſemblez aſſez au jeune chameau, qui, fatigué de marcher en voyageant avec ſa mère, lui diſoit en pleurant : Mère ſans amour, arrêtez-vous un peu ; juſqu'à quand voulez-vous donc marcher ? Eſt-ce ainſi qu'une mère doit avoir compaſſion de ſon fils ? Moi, pauvre petit chameau à qui vous avez donné la vie, je n'ai plus de forces, & je vais périr par votre faute. Fils étourdi & dépourvu de bon ſens, répondit la mère ; ne vois-tu pas que ce que tu demandes, ne dépend pas de moi, & n'eſt nullement en mon pouvoir ? Ne jetterois-je point à terre le fardeau dont je ſuis chargée, & ne me delivrerois-je pas de la fatigue de marcher ſur les épines, ſans différer plus long-tems, ſi j'étois libre de le faire ? Plût à dieu que cela fût ! jamais on ne me verroit dans les caravanes, liée à la queue d'un autre chameau.

Bazendeh n'écoutant que ſon déſeſpoir, ſe mit à battre des piés & des aîles, pour eſſayer de s'envoler. Heureuſement les filets étant vieux & pourris, ſe rompirent par les efforts qu'il fit, & il ſe mit en liberté. Il prit auſſitôt la route de ſon pays natal ; &, ſatisfait d'avoir la vie ſauve, il ne ſongea plus à la faim : il paſſa

près d'un village, où, pour se délasser un peu, il alla se poser sur un mur près d'un champ nouvellement semé. Un jeune paysan, muni d'une arbalête, gardoit ce champ, & se promenoit à l'entour, dès qu'il apperçut le pauvre voyageur, il forma le projet de le tuer, pour se procurer par là un régal dont son imagination savouroit déjà les délices. Se croyant donc presque sûr de sa proie, il tire sans ajuster sur le pauvre Bazendeh, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à cet accident; le coup porte dans une de ses aîles, & le précipite dans un puits à peu de distance de l'endroit où il s'étoit posé: heureusement il ne se trouvoit point d'eau dedans, & sa profondeur fit désespérer au jeune paysan de pouvoir l'en retirer.

Bazendeh resta dans ce pitoyable état le reste du jour & la nuit qui suivit. Lorsqu'il fut revenu de l'évanouissement que lui avoit causé sa chûte, il se rappela avec douleur les prédictions de Nevazendeh: & croyant parler à cet ami, il lui adressoit ces mots: Où est l'heureux tems, disoit-il, où j'étois continuellement près de vous, & que je ne jetois mes regards sur aucun autre objet? Rien alors n'égaloit mon bonheur, & je passois mes jours le plus agréablement du monde. Le jour suivant, comme il se sentit assez bien remis de sa douleur & de

ſon étourdiſſement, il gagna le haut du puits avec aſſez de peine ; & de-là, malgré ſa foibleſſe, il prit ſon vol & arriva à ſon nid vers le midi.

Nevazendeh connut au battement des aîles que c'étoit Bazendeh qui arrivoit, il alla au-devant, & en l'abordant : Je ne ſais, lui dit-il, comment vous exprimer la joie que j'ai de vous revoir. Ils ſe firent pluſieurs complimens l'un & l'autre ; mais quand Nevazendeh ſe fut apperçu combien Bazendeh étoit changé : Cher ami, cher compagnon de mes jours, lui demanda-t-il, que veut dire cette foibleſſe ? d'où vient que vous baiſſez les aîles, que vous êtes ſi changé, & que je ne reconnois plus cet air de ſanté que vous aviez quand vous partîtes ?

Cher Nevazendeh, répondit Bazendeh, je vous conjure au nom de dieu, ſi vous m'aimez encore, de ne me pas faire de demandes ſur le mauvais état où vous me voyez. Ne m'interrogez pas ſur mes douleurs, ni ſur les ſoupirs cuiſans que je n'ai ceſſé d'avoir durant le peu de tems de mon abſence. Il me ſeroit impoſſible de vous expliquer en détail, même la moindre partie de ce que j'ai ſouffert depuis que je me ſuis éloigné de votre préſence. Il me faudroit trop de tems pour vous raconter

& exprimer la grandeur de mes maux avec toutes leurs circonſtances. Pour vous dire la choſe en peu de mots, j'avois entendu dire que les voyageurs rapportoient de belles expériences de leurs voyages. De celle que je viens de faire, je conclus que jamais, tant que je vivrai, l'envie de voyager ne me tentera; que je ne ſortirai point de mon nid, à moins qu'un malheureux deſtin ne m'y contraigne, & que de mon bon gré je ne changerai pas le plaiſir de voir un ami comme vous, pour le déplaiſir & le chagrin d'une fâcheuſe abſence. Non, je ne m'aviſerai point de m'éloigner de vous d'un ſeul pas. Je ſais trop bien préſentement ce que l'on ſouffre, en ne voyant pas ce que l'on aime.

Si votre majeſté, ajouta le grand-viſir en achevant, a entendu le récit de cette fable avec attention, il n'eſt pas néceſſaire de lui faire un plus long diſcours, celui-ci doit lui faire comprendre qu'elle fera bien de renoncer au deſſein qu'elle a de ſe priver de ſon repos pour voyager, & de ne pas mettre ſes états dans un deuil univerſel, par une abſence volontaire. Je la ſupplie de faire réflexion ſur les paroles d'un poëte touchant les voyages : Je baigne, dit-il, de mes larmes, les lieux où je me trouve en mon abſence, toutes les fois

que je penſe à ce que j'aime, & au pays qui m'a vu naître.

Dabchelim prit la parole après le grand-viſir : Je veux, dit-il, que l'on ſouffre dans les voyages, mais il faut auſſi que vous conveniez avec moi que l'on en tire de grandes utilités. L'on a beaucoup de choſes à dire contre le vin ; mais l'on peut auſſi dire bien des choſes favorables pour ſon apologie. Qui voyage, profite & s'inſtruit par les difficultés qu'il rencontre, & qu'il a à eſſuyer. Il fait une infinité d'expériences du bien & du mal, qui lui ſervent d'inſtructions pour le reſte de ſes jours. Quoi que l'on puiſſe dire, il eſt conſtant qu'à travers les peines du voyage, l'on acquiert pluſieurs ſortes de perfections. Ne voyez-vous pas au jeu des échecs, qu'un pion devient dame en avançant, de caſe en caſe, à force de ſurmonter les difficultés qu'il rencontre en ſon chemin ? De même auſſi, la lune qui fait ſa courſe avec tant de légèreté, en parcourant les ſignes du zodiaque, de croiſſant devient pleine, à force de faire du chemin pendant quatorze jours & quatorze nuits. Cette penſée a fait dire à un poëte, qu'à l'imitation de la lune, un monarque ne pouvoit faire des conquêtes, qu'en voyageant par le monde. Ajoutez à cela que ceux qui ſe réduiſent à une

vie sédentaire, & qui se font une loi de ne pas s'éloigner d'un pas du lieu qu'ils ont choisi pour leur repos, sont privés de la vue de toutes les choses singulières qui se remarquent en chaque pays, & de la fréquentation des personnes illustres & distinguées dans l'univers, de même que de la connoissance de mille choses qu'il est impossible d'acquérir autrement que par cette voie. Le faucon est logé dans le palais des sultans, parce qu'il ne peut demeurer renfermé dans son nid au haut d'un rocher, pendant que les hibous, vils & mépriſés, se cachent dans les vieilles masures, d'où ils ne sortent que pour être importuns par leur ramage lugubre.

Un scheikh, grand homme de bien, exhortoit ses disciples à voyager, & il leur disoit qu'un voyageur est bien reçu, & qu'on le voit par-tout avec plaisir; parce que ceux qui ne voyagent pas, soit par inclination, soit à cause de leur emploi ou de leur profession qui les en empêche, aiment généralement les étrangers, & se plaisent dans leur entretien. Pour les y exciter davantage, il ajoutoit que rien n'étoit plus net & plus pur que l'eau, mais qu'elle devenoit trouble & puante quand elle croupissoit. Si un certain faucon, qui avoit été élevé avec de petits vautours, fût toujours demeuré

avec eux dans leur nid, & qu'il n'eût pas voyagé en volant par les campagnes, jamais il ne seroit parvenu au bonheur de baiser la main d'un sultan.

En cet endroit le grand-visir prit la liberté d'interrompre Dabchelim, le supplia respectueusement de vouloir bien les honorer, son collègue & lui, du récit de cette fable; le sultan voulut bien avoir cette complaisance, & reprit la parole en ces termes :

## LE VAUTOUR ET LE JEUNE FAUCON,

### *FABLE.*

DEUX faucons, mâle & femelle, dit-il, qui étoient liés d'une telle amitié, qu'ils ne se séparoient ni jour ni nuit, avoient posé leur nid à la pointe d'un rocher qui étoit d'une hauteur prodigieuse & très-escarpée, comme dans un endroit de sûreté & hors d'insulte. Là, ils passoient la vie, l'esprit libre & content, avec toute la satisfaction qu'ils pouvoient souhaiter, & ils profitoient du bonheur qu'ils avoient de voir régner entr'eux une union parfaite. En effet, ils savoient que le véritable bonheur ne

consistoit que dans cette union, qui produisoit la tranquillité dont ils jouissoient, que hors de cet état, le monde n'avoit que des amertumes.

Au bout d'un tems, le ciel les favorisa d'un petit faucon; & comme les enfans sont l'objet des soins des pères & des mères, la tendresse qu'ils avoient pour lui, faisoit qu'ils alloient tous les jours lui chercher de quoi vivre, & lui mettoient dans le bec, avec beaucoup d'affection, ce qu'ils apportoient; par ce moyen, le petit faucon prit des forces & de la vigueur en peu de tems. Un jour les deux faucons le laissèrent seul, &, selon leur coutume, ils allèrent, chacun de son côté, à la quête de sa nourriture, & demeurèrent dehors plus long-tems qu'à l'ordinaire. Le petit faucon cependant, tourmenté par la faim, commença à se démener & à se tourner si fort, de tous les côtés du nid, qu'il se trouva sur le bord, & tomba. Voici quel fut son bonheur.

Un vautour qui cherchoit de la nourriture pour ses petits, étoit alors sur cette montagne, il vit tomber ce petit faucon, & crut d'abord que c'étoit une souris qu'un autre vautour avoit lâchée dans l'air, il vola à lui promptement, le reçut dans son bec, avant qu'il fût tombé sur les rochers, & l'emporta à son nid. Quand il l'eut posé au milieu de ses petits, il le con-

ſidéra & connut à ſes griffes & à ſon bec, qu'il étoit de la race des oiſeaux carnaſſiers. Il conçut auſſitôt de l'amitié pour le petit faucon, par la conſidération qu'il étoit de même genre d'oiſeaux que lui, & il lui en donna des marques, comme s'il eut été ſon propre père. Il diſoit en lui-même en le regardant avec attention : La grace toute particulière, & en même-tems la ſageſſe de dieu ſont admirables, d'avoir voulu que je fuſſe la cauſe que ce petit oiſeau eſt encore en vie. Si je ne me fuſſe trouvé en cet endroit-là, le petit miſérable tomboit ſur les rochers, où il ſe fût rompu & briſé les os. Puiſque les décrets de dieu l'ont conſervé par mon miniſtère, la raiſon & la charité veulent que je le nourriſſe & que je l'élève avec mes petits, & même que je l'adopte, & que je faſſe pour lui la même choſe que je ſuis obligé de faire pour eux. Cette réſolution priſe, le vautour eut ſoin du petit faucon, avec la même affection & avec la même tendreſſe que pour ſes petits vautours, & il ne faiſoit rien pour eux qu'il ne fît auſſi pour lui.

Le petit faucon devint gros & grand, ſes aîles, ſon bec & ſes griffes prirent la figure & la conſiſtance qu'ils devoient avoir ; & comme il prenoit des forces de jour en jour, il commença de ſuivre ſon inſtinct, & à vouloir ſortir

du

du nid pour voler. Il n'héſitoit pas, dans la croyance où il étoit, d'être fils du vautour. Quand il faiſoit réflexion néanmoins ſur ce qu'il ſentoit de vif en lui, & qu'il conſidéroit que ſa conformation & ſes manières étoient différentes des autres petits, cela le jetoit dans une profonde rêverie, & lui donnoit un juſte ſujet de s'en étonner. Il diſoit quelquefois en lui-même : Si je ſuis étranger, par quelle aventure ai-je été apporté en ce nid ? Si je ſuis de la famille, comment ſuis-je d'une autre figure que mes frères ? D'un côté il ſemble qu'il n'y a point de différence entre nous : d'un autre, il paroît que je ne ſuis pas de leur eſpèce. Dans l'incertitude de ce que je ſuis, & de ce que je ne ſuis pas, je ne laiſſerai pas d'être joyeux, & de paſſer le tems agréablement.

Malgré cette réſolution, le jeune faucon avoit toujours quelque choſe de ſombre, le vautour s'en apperçut : Mon fils, lui dit-il un jour, je vous vois toujours triſte & rêveur ; quel ſujet pouvez-vous avoir d'être en cet état ? Si cela vient d'une indiſpoſition, & ſi vous avez beſoin de quelque choſe, ne craignez pas d'en parler & de nous le dire, nous n'oublierons rien pour vous procurer la ſanté. Si ce n'eſt pas cela, & que ce ſoit quelque choſe que vous ayez dans l'eſprit, déclarez-nous ce

que c'eſt, nous ferons ce que nous pourrons pour y ſatisfaire.

J'apperçois auſſi en moi des marques de triſteſſe, répondit le jeune faucon ; mais je vous aſſure que moi-même je n'en ſais pas la cauſe ; & quand je la ſaurois, je me garderois de vous en rien dire, pour ne vous pas donner de chagrin. Je vous avouerai cependant que je ne ſuis pas maître d'empêcher que ce que je ſens ne paroiſſe à l'extérieur. Autant qu'il me le ſemble, ce qui contribueroit à diſſiper cette mélancolie, ce ſeroit d'obtenir de vous la permiſſion de voler quelque tems, & de voir un peu le monde ; peut-être que cet exercice contribueroit à bannir le chagrin que j'ai dans le cœur. Oui, ſi vous me faites cette faveur, j'eſpère en voyant tant de belles choſes que je n'ai jamais vues, & tant de pays & de campagnes, que la joie prendra en moi la place de la triſteſſe dont vous vous êtes apperçu.

A ces paroles, qui marquoient que le petit faucon cherchoit à ſe ſéparer, le vautour qui avoit trop de tendreſſe pour y conſentir facilement, répartit en ſoupirant : Ah ! ce diſcours de ſéparation que vous me tenez eſt bien amer. Vous ferez telle autre choſe que vous voudrez ; mais, au nom de dieu, ne parlez pas de vous éloigner. Mon cher fils, quelle pen-

fée vous eſt venue de vous abſenter ? Se pourroit-il que vous vous ſeriez mis dans l'imagination celle de voyager ? Je ne puis mieux vous exprimer combien le voyage eſt affreux, qu'en vous diſant que c'eſt une mer qui engloutit tout, & un ſerpent qui dévore tout. On ne voyage pas que l'on ne s'expoſe à mille dangers & à mille fatigues, & jamais l'on ne doit s'y engager, que l'on ne ſoit réduit à chercher ſa vie, ou que l'on ne ſoit dans la néceſſité d'abandonner ſa patrie. Dieu merci, vous n'êtes pas réduit à ces extrémités : vous vivez ſans ſoin de maiſon, ſans ſoin de nourriture, & vous êtes celui de mes fils que je conſidère le plus. Vous êtes le premier de tous, & je les ai ſi bien élevés, qu'ils ſont entièrement ſous votre dépendance, & prêts d'obéir à vos ordres. Puiſque rien ne vous manque, que vous avez tout en abondance, & que vous n'avez qu'à vivre joyeux & content, banniſſez le deſſein de voyager, je vous en conjure. Le bon ſens ne veut pas que l'on abandonne ſa patrie, ſes parens & ſes amis, lorſque l'on a toutes les commodités que vous avez. Qui ſe porte bien, qui a de quoi vivre & un lieu de retraite, ne ſe met au ſervice de perſonne, ni ne voyage.

Le conſeil que vous me donnez, reprit le petit

faucon, part de l'affection paternelle, & de la tendreſſe que vous avez pour moi; mais, tout bien examiné, je ne trouve pas que ce lieu, ni la nourriture que je prens conviennent à ma ſanté; & pour vous dire la vérité, je ne puis m'y accoutumer.

A ce langage & à cette ſincérité du faucon, le vautour reconnut la vérité du proverbe, qui dit que chaque choſe retourne à ſon origine & à ſa ſource; & il ſe ſouvint en même-tems de certains vers qui diſent: Mettez ſous le paon du paradis terreſtre, l'œuf d'un corbeau, de qui la nourriture ne peut ſe changer; nourriſſez le paon de figues de ce jardin délicieux, & ne lui donnez à boire que de l'eau de la fontaine de vie: avec cela que l'ange Gabriel échauffe l'œuf de ſon haleine; à la fin de ces ſoins & de toutes ces précautions, l'œuf de corbeau ne produira qu'un corbeau, & le paon du paradis terreſtre aura perdu ſa peine & ſon tems. Ainſi, comme il vit que tout ce qu'il venoit de dire n'avoit pu le perſuader, il tâcha d'y réuſſir par un autre endroit, & continua de lui parler, en diſant:

Ce que je vous ai dit ci-devant, tendoit à vous obliger de vous contenir dans les bornes de la ſobriété, dans laquelle je vous ai élevé juſqu'à préſent. Mais ce que vous venez de me

dire, me fait connoître que c'eſt l'intempérance qui vous gouverne. Sachez, mon fils, que cette avidité a été la perte de mille & mille oiſeaux les plus diſtingués, qu'elle a fait deſcendre du haut de l'air, pour ſe laiſſer prendre le pié dans des entraves. Il y a long-tems que les ſages ont dit que l'avide n'obtient jamais l'objet de ſon avidité. Croyez-moi, ceux qui ne vivent pas dans la ſobriété, n'ont jamais de repos; & ceux qui ne connoiſſent pas le prix de cette vertu, ne réuſſiſſent en aucune choſe. L'on ne peut imaginer un tréſor plus riche, que celui de cette vertu, lorſque l'on en ſait faire bon uſage. Le ſage peut-il ſouhaiter une demeure plus commode, que celle où il s'eſt dépouillé du ſoin de toutes les affaires du monde? Vous n'êtes pas reconnoiſſant envers dieu des avantages dont vous jouiſſez, & vous ne comprenez pas l'importance de n'avoir pas d'embarras dans la vie. Je crains fort que vous ne tombiez dans le même malheur qu'un certain chat avide & gourmand éprouva. Le faucon demanda quel étoit ce malheur, & comment il étoit arrivé au chat; à quoi le vautour ſatisfit par le récit de la fable ſuivante:

# LA VIEILLE ET LE CHAT MAIGRE,

## *FABLE.*

UNE vieille, dit-il, plus maigre qu'une épine sèche, demeuroit dans une cahute auſſi peu ſolide qu'une toile d'araignée, plus étroite que la main d'un avare, & plus obſcure que l'eſprit d'un ignorant. Elle n'avoit qu'un chat pour toute compagnie. Ce chat ne vivoit que de méchant brouet que la vieille lui donnoit, & jamais il n'avoit vu image ou figure de pain, pas même en idée, ni entendu prononcer à étranger ou ami, le nom de quelque viande que ce fût. Tout ſon plaiſir & toutes ſes délices ſe terminoient à s'approcher de l'entrée du trou d'une ſouris, & à ſe repaître de l'odeur qui lui en venoit au cerveau, ou à contempler les traces des pattes de ſouris ſur la pouſſière; & lorſque cela lui arrivoit, il étoit auſſi content & auſſi éveillé qu'un pauvre qui a trouvé une maille. Mais lorſque le bonheur voulcit qu'il attrappât une ſouris, & qu'il la tînt entre ſes pattes, il étoit dans une joie auſſi inexprimable que celle d'un gueux qui a trouvé de l'or. Cette joie duroit

des mois entiers, & le chagrin étoit banni de ſa tête à cent journées de diſtance. Il étoit même du tems ſans manger après un repas de cette importance, & il tenoit cela pour une faveur très-ſingulière qui lui venoit d'en-haut. Qu'eſt-ceci, diſoit-il, que vois-je? Ciel! eſt-ce veille ou ſonge, d'être ſi à mon aiſe après tant de misère? Comme cela lui arrivoit néanmoins très-rarement, & que la maiſon de la vieille étoit pour lui un lieu de famine, de peine & d'affliction, à la fin il ſe trouva ſi atténué, qu'il pouvoit à peine ſe ſoutenir.

Un jour qu'il étoit ſi foible qu'il n'en pouvoit plus, il grimpa ſur le toît avec beaucoup de peine; & là en regardant de côté & d'autre, il apperçut un autre chat, dont la vue le ſurprit; c'étoit un chat bien nourri, qui avoit le port d'un lion, l'embonpoint d'un léopard, l'œil vif & brillant comme l'œil de chat des Indes, le poil fin comme de la ſoie, auſſi beau & auſſi luiſant que la marthe zibeline. Avec cela, il jetoit les yeux fièrement çà & là, & ſon miaulement approchoit du rugiſſement d'un lion. Il marchoit auſſi avec gravité & à pas comptés, tant il étoit gros & chargé de graiſſe.

Quand le chat de la vieille vit un autre chat de ſon eſpèce, ſi puiſſant & ſi gaillard: Vraiment, lui dit-il, à vous voir marcher ſi ma-

jestueusement & à cet air de santé, il ne faut pas demander d'où vous venez. Vous êtes de ceux qui mangent à la table d'Abouherireh, ou vous venez de la salle des festins du kan de la Chine. D'où vient cet air de grandeur ? Quelle est la cause de l'embonpoint & de la force qui paroissent en vous ? Ne dédaignez pas la demande que je vous fais; je vous conjure de me dire qui vous nourrit si bien.

Le chat voisin répondit d'un air de satisfaction : Je mange les restes de la table du sultan. Je me trouve chaque matin à la porte de son palais, avec la même exactitude que si j'en étois portier; & lorsque la salle où l'on mange est remplie de plats que l'on a desservis, je me jete dessus hardiment, & je prens quelque bon morceau de viande bien grasse, ou de pain qui vaut du gâteau, & j'ai de quoi faire bonne chère pour ce jour-là, & pour la nuit suivante. Voilà de quelle manière je passe la vie.

Dites-moi, je vous prie, lui demanda le chat de la vieille, qu'est-ce que de la viande grasse dont vous venez de parler, & qu'entendez-vous par ce pain qui vaut du gâteau ? Jamais je n'ai entendu parler de ces ragoûts, & je n'ai mangé de ma vie que de la soupe d'une bonne vieille, & de la chair de souris, mais rarement. Le chat voisin surpris de cette sim-

plicité, le regarda avec étonnement, & lui dit en raillant : C'eſt de-là que tu es ſi léger, & que tu as la taille ſi raccourcie, avec un ventre de toile d'araignée. Miſérable que tu es, comme te voilà fait ! Tu couvres de confuſion & d'une infamie éternelle, tout ce que nous ſommes de chats, par le bel état où te voilà. Tu n'as que les oreilles & la reſpiration de chat. Dans tout le reſte, tu n'es proprement qu'une toile d'araignée. Si tu fréquentois le palais du ſultan, & ſi tu y rempliſſois tes entrailles de morceaux friands & de viandes exquiſes, peut-être qu'avec une nouvelle vie tu trouverois l'embonpoint que tu n'as pas.

A cette réprimande outrageante, l'avidité & la gourmandiſe firent un étrange ravage & un terrible remuement dans les entrailles du chat de la vieille, & ce fut ce qui lui fit dire au chat voiſin, d'une manière ſuppliante : Mon frère, vous êtes mon voiſin, & de même eſpèce que moi, & vous ſavez qu'entre les animaux, les chats obſervent religieuſement les loix de l'amitié entr'eux. La première fois que vous irez au palais du ſultan, qui vous empêche de faire paroître votre généroſité, d'uſer du devoir d'un frère envers un frère, & de vouloir bien que ce miſérable qui vous en ſupplie, ait l'avantage de vous ſervir de compagnie ?

Peut-être que par votre appui & votre autorité, ce corps ruiné & défait ſe remettra, & deviendra tout autre. Le chat voiſin ſe laiſſa toucher de compaſſion à ſes prières, & il lui promit qu'il viendroit le prendre le lendemain pour le mener au feſtin, après quoi ils ſe ſéparèrent.

Le chat maigre deſcendit du toît rempli de joie & d'eſpérance, & fit le récit de ſon aventure à la bonne vieille. Comme elle l'aimoit & le conſervoit depuis long-tems, elle tâcha de le détourner de ſon deſſein, de crainte de le perdre. Cher camarade, lui dit-elle, prens garde, ne te laiſſe pas tromper par les ruſes des gens du monde, & ne change pas pour tous les autres biens, la proviſion de ſobriété dont tu jouis avec moi. L'avidité préſente d'abord un beau dehors, mais ce n'eſt que de la pouſſière & de la pourriture au-dedans, de même que dans les tombeaux; & toutes les belles eſpérances qu'elle donne finiſſent plutôt par la mort, que par la poſſeſſion de ce que l'on attend d'elle. Ainſi, puiſque cette trompeuſe conduit à l'infini, le plus sûr eſt de ſe fixer. Ceux qui ne ſe fixent pas, ne ſont jamais riches, quand même ils auroient toutes les richeſſes de Caroun (1). Elle lui dit encore plu-

(1) Caroun, ſelon les mahométans, vivoit du tems de Moïſe, & poſſédoit des richeſſes immenſes.

sieurs autres choses pour lui représenter le danger auquel il s'exposoit. Mais le chat malaviſé étoit tellement enchanté & rempli du déſir de goûter du feſtin du ſultan, qu'il n'étoit plus capable de recevoir, ni d'écouter aucun avis. Il en étoit de lui, de même que des amans auprès de qui les conſeils ſont comme du vent que l'on voudroit renfermer dans une cage, ou comme de l'eau dont on entreprendroit de remplir un crible.

En un mot, le lendemain, au tems & à l'heure preſcrite, le chat de la vieille n'alla pas, (il n'en avoit pas la force) mais il ſe traîna au palais du ſultan avec le chat voiſin. Par malheur pour lui, la maxime qui porte que le gourmand va où ſa paſſion le conduit, dans le tems qu'il doit être fruſtré de ſon attente, ſe trouva véritable à ſon égard. En effet, avant qu'il arrivât, ſon mauvais deſtin avoit diſpoſé les choſes d'une manière toute contraire à ce qu'il s'étoit promis: car le jour précédent les chats avoient commis un ſi grand déſordre, que le ſultan en colère avoit ordonné très-expreſſément, que des archers armés d'arcs & de flèches, ſe miſſent en embuſcade, & tiraſſent ſur tous les chats qui paroîtroient, ou qui prendroient le premier morceau, qui devoit être le dernier de leur vie.

Le chat de la vieille, qui ne ſavoit rien de cette ordonnance, enivré de la gourmandiſe dont il étoit pouſſé, n'eut pas plutôt ſenti l'odeur des viandes, & entendu le ſon des plats, des baſſins & des autres vaſes de porcelaine, dans leſquels elles étoient ſervies, qu'il ſe jeta deſſus, malgré ſa foibleſſe, avec l'impétuoſité d'un épervier ſur ſa proie, ſans conſidérer qu'elles étoient préparées pour le ſultan. Mais ſon heure étoit venue, & ce n'étoit pas pour lui que la marmite avoit bouilli. A peine ſe fut-il ſaiſi d'un gros morceau, qu'il ſe ſentit frappé d'une flèche. Il le lâcha dans le moment, & s'enfuit à toutes jambes, juſqu'à ce que les forces lui manquèrent. Alors voyant ruiſſeler le ſang de ſes entrailles: Si, dit-il, je ne meurs pas de ce coup fatal, je me contenterai de ſouris & de la ſoupe de ma vieille. Puiſque la douceur du miel ne conſole pas de la piqûre de l'abeille, il vaut mieux manger du raiſinet que du miel.

Je vous ai rapporté cette hiſtoire remarquable, ajouta le vautour, afin que vous teniez à grand honneur, d'avoir place dans notre nid, & que vous compreniez quel eſt l'avantage que vous avez de trouver de quoi vivre en abondance, ſans peine & ſans ſoin, que vous vous contentiez de ce que dieu nous envoie, & que

vous n'en cherchiez pas davantage. Puiſque vous êtes ſi bien ici, ne vous éloignez pas pour voyager. N'abandonnez pas le bonheur que vous poſſédez, & ne vous précipitez pas vous-même dans le malheur. En un mot, n'étendez pas vos déſirs juſqu'au dérèglement, & paſſez-vous de ce que la providence vous donne. Si la fourmi n'avoit cette retenue, & ſi elle vouloit entrer dans toutes les maiſons pour en tirer de quoi remplir ſes magaſins, elle ſeroit tous les jours écraſée à l'entrée des portes.

Ce diſcours pathétique, ne fut pas capable de convaincre le faucon. Il répliqua, & dit encore au vautour : Je vois bien que tous ces conſeils ſont un effet de la bonne volonté que vous avez pour moi ; mais permettez-moi de vous dire, qu'ils ne ſont pas conformes à mon génie, qui me porte à des choſes grandes & relevées. Et pour vous dire mon ſentiment avec liberté, j'ajouterai qu'il n'y a que les bêtes les plus groſſières, qui ſe contentent ſimplement de boire & de manger. Qui aſpire au bonheur parfait, ne doit avoir pour but que de hautes entrepriſes ; & qui veut porter la couronne parmi les grands monarques, doit mettre la main à l'œuvre, & faire des efforts dignes de la nobleſſe de ſes idées. Un eſprit élevé comme le mien ne ſe borne pas à des

actions de gens qui vivent de ménage. Qui veut habiter dans les logemens les plus apparens, ne s'arrête point parmi le menu peuple; & qui tend à une haute élévation, proportionne ſes démarches à ſon ambition.

Le vautour inſiſta pour combattre le ſentiment du faucon : Il eſt impoſſible, dit-il encore, qu'une penſée déraiſonnable, mal fondée & ſingulière comme la vôtre, puiſſe avoir ſon effet, & qu'une paſſion ſi démeſurée, puiſſe arriver à ſa fin. Un ouvrier ne fait rien ſans avoir les inſtrumens néceſſaires avant de travailler, & l'on ne ſe propoſe pas une fin, que l'on n'ait les moyens pour y parvenir : il eſt donc déraiſonnable de prétendre une place parmi les grands, ſi auparavant on n'eſt muni de tous les avantages qui les accompagnent.

Le faucon interrompit le vautour en cet endroit : Eſt-ce, dit-il, que la force de mes griffes n'eſt pas capable de m'élever à de grandes dignités ? & mon bec ne peut-il pas contribuer à me procurer le même avantage ? Sans doute que vous n'avez pas connoiſſance de l'hiſtoire de ce brave qui arriva au plus haut degré du bonheur, que des oiſeaux racontoient l'autre jour près de ce nid, & que j'écoutai avec plaiſir. Je vous en ferai le récit, ſi vous avez la patience de m'écouter. Comme il vit le vau-

tour disposé à l'entendre, il continua de parler en ces termes :

## LE FILS D'UN ARTISAN,

### *CONTE.*

UN pauvre artisan, qui travailloit à force de bras, & qui avoit beaucoup de peine à gagner de quoi subsister lui & sa famille, eut un fils qui naquit sous une heureuse étoile ; ce fils donna d'abord une marque de ce qu'il seroit un jour, en ce que, dès le moment de sa naissance, son père commença de gagner beaucoup plus qu'il ne dépensoit chaque jour, ce qui n'étoit pas arrivé auparavant. Cela fit qu'en attribuant ce bonheur à l'augmentation de sa famille, il n'oublia rien pour lui donner une bonne éducation. Mais l'inclination du fils se porta d'abord aux armes. Car l'on eut à peine cessé de l'envelopper dans les langes, qu'il avoit continuellement l'arc & les flèches à la main, & cette passion augmenta si fort avec l'âge, que lorsque l'on voulut lui apprendre à écrire, on lui voyoit plutôt manier la lance ou le sabre, qu'une table ou de la craie pour former ses lettres dessus. Il n'y avoit pas d'exercices

drai à l'objet de mes désirs. Ainsi, quoi que vous puissiez dire, j'exécuterai ce que j'ai résolu, & toutes vos raisons ne m'en empêcheront pas.

Le vautour vit bien que le faucon étoit né pour de grandes choses, que son parti étoit pris, & que ce seroit inutilement qu'il s'efforceroit de le dissuader. Il lui témoigna néanmoins par ses soupirs, la douleur qu'il ressentoit de cette séparation. Le faucon prit donc congé de son nourricier & des petits vautours, s'éloigna d'un nid où sa fortune ne devoit pas se borner, & alla en chercher une autre qui lui fût plus convenable. Il vola long-tems par la vaste étendue de l'air, & enfin il se posa sur le sommet d'une montagne, pour prendre un peu de repos. Là, en jetant les yeux de tous les côtés, il apperçut une perdrix qui se promenoit & faisoit retentir la campagne de son chant. Poussé par son naturel, qui le portoit à la chasse des perdrix, il s'élança dessus sans hésiter, & s'en saisit du premier vol. D'abord il la mit en pièces par l'estomac, & remplit son gosier de sa chair; il commença de goûter la délicatesse d'une viande qui surpassoit, à son goût, tout ce que l'on dit de l'excellence de l'eau de la fontaine de vie, & de la douceur du sucre. Comme il n'avoit rien mangé de si

friand jusqu'alors, il disoit en lui-même en s'adressant à la perdrix qui n'étoit plus en état de l'entendre : Je te trouve excellente depuis les piés jusqu'à la tête, & je vois bien que c'est pour moi que tu as été créée. Puisse parlant à lui-même : N'est-ce pas, disoit-il, avoir gagné beaucoup en voyageant, que de t'être délivré si heureusement des méchans alimens dont l'on te nourrissoit ? En peu de tems, te voilà parvenu au bonheur de te repaître de viandes délicieuses ; & au lieu d'être renfermé dans un nid étroit & obscur, accompagné d'oiseaux vils & mépriſables, tu jouis d'une pleine liberté en des lieux spacieux, où tout contribue à ta félicité. Mais ce ne sont ici, sans doute, que les prémices des douceurs du monde. Qui sait ce que la fortune fera encore pour moi, & quelles faveurs elle prépare pour ma satisfaction ? Eprouvons quelle doit être notre destinée. Après ces réflexions, il reprit son vol, l'esprit satisfait, en s'occupant & en se divertissant à chasser aux perdrix.

Etant un jour sur le haut d'un rocher, qui faisoit partie d'une montagne, & attentif à découvrir quelque proie, il vit au pié de la montagne une troupe de chasseurs & plusieurs faucons ; c'étoit le roi du pays, accompagné des gens de sa cour, qui prenoit le divertissement

de la chaſſe. Attentif à un ſpectacle auſſi nouveau pour lui, ſon étonnement redouble en voyant un faucon s'élever de deſſus le poing du roi, & voler après un oiſeau : cette action enflamme ſon courage ; il devance d'une aîle rapide le faucon royal, & lui dérobe ſa proie. Le roi, témoin de la vîteſſe, de l'ardeur & de la hardieſſe du jeune faucon, fut enchanté de cette action ; il commanda aux plus habiles de ſes chaſſeurs, de faire enſorte de le prendre. Les chaſſeurs obéirent, & lâchèrent un faucon du côté où il étoit, il ne s'effaroucha pas quand il l'eut reconnu pour un oiſeau de ſon eſpèce. Il vola même au-devant de lui, le ſalua & lui fit un compliment & pluſieurs demandes ſur ſon état & ſur ſa fortune. Le faucon du roi, ſurpris de ſes manières honnêtes, le ſatisfit ſur ſa curioſité, & lui fit naître inſenſiblement le déſir de devenir courtiſan ; il y réuſſit ſi bien, qu'il le perſuada, & qu'il ſe laiſſa prendre par les chaſſeurs.

Ce fut de cette manière que le jeune faucon parvint au bonheur où ſon courage l'avoit conduit, & le roi n'eut pas plutôt remarqué toutes ſes bonnes qualités, qu'il l'établit dans l'honneur d'être ordinairement ſur ſon poing. C'eſt ainſi que parmi les faucons, il ſe vit au ſouverain degré de félicité, après s'être vu dans la dernière baſſeſſe,

Ce que je conclus de cette fable, ajouta Dabchelim, c'eſt que qui ne fait point de démarches pour arriver à la gloire, eſt mépriſable, & qu'on ne doit pas ſe rebuter, malgré la fortune contraire. Pour bien mériter le nom d'homme, il faut avoir de grands deſſeins, & de hautes idées. Tel eſt l'homme, tel eſt ſon courage. Si ce brave faucon ſe fût borné à demeurer dans le nid des vautours, s'il n'eût pas abandonné leur compagnie, s'il n'eût point parcouru la mer aërienne, & s'il n'eût pas traverſé montagnes & campagnes, & rôdé en mille endroits, jamais il ne fût arrivé à ce bonheur. De-là, il eſt manifeſte qu'un homme, même de néant, malgré les difficultés qu'il rencontre, s'élève au-deſſus de ſa condition en voyageant, & ſe procure une haute fortune. Le voyage eſt le printems du cœur, & le chemin pour acquérir ce que l'on peut ſouhaiter; un poëte dit excellemment:

*Le voyageur obtient l'objet de ſes deſirs.*

Dabchelim acheva ſon diſcours en cet endroit, & alors l'autre viſir lui fit une inclination très-reſpectueuſe, & parla en ces termes: Sire, l'on ne peut avoir aucun doute ſur toutes les maximes que votre majeſté vient d'avancer avec tant d'éloquence, & tant de net-

teté. Ce qui fait de la peine à vos ſerviteurs, c'eſt que la conſervation de l'état, & le repos de ſes ſujets ſont attachés à ſa ſanté, & qu'il ne convient pas à ſa ſageſſe d'entreprendre un voyage ſi pénible, & de renoncer aux plaiſirs & aux commodités dont elle jouit, pour aller s'engager en des deſerts impraticables.

Dabchelim arrêta le viſir en cet endroit : Les hommes, répliqua-t-il, doivent être accoutumés aux peines & aux fatigues, de même que les lions, aux aſſauts & aux combats. On ne peut pas nier que les peuples ne peuvent être à couvert des inſultes, ſi les rois eux-mêmes ne ſe mettent en campagne, & ne parcourent leurs frontières pour les mettre en ſûreté. Vous ſavez, viſirs, qu'il y a deux ſortes de ſerviteurs de dieu : les rois, à qui le gouvernement des états & des empires eſt confié, les peuples, auxquels les rois ſont obligés de procurer toute ſorte de ſûreté, de repos & de tranquillité. Si cela eſt conſtant, comme l'on ne peut en douter, le roi & les ſujets ne peuvent avoir en même-tems le même privilège. Si le roi veut jouir du repos, il ne peut le faire ſans lâcher les rênes de l'empire ; & s'il veut faire ſon devoir, & prendre ſoin de ſa gloire, il faut qu'il renonce à la douceur du repos. Quiconque ſe donne tout entier aux

plaiſirs & aux délicateſſes, mène la vie du monde la plus heureuſe en fait de plaiſirs ; mais un monarque doit être dans ſon empire, comme la roſe au milieu d'un jardin où elle couche ſur les épines. Selon les philoſophes, il faut voyager pour arriver à une demeure ſtable. Malgré la longueur de ſes peines, un amant arrive au bonheur de voir l'objet après lequel il ſoupire. L'acquiſition d'un état paiſible & tranquille, dépend d'une ſuite de travaux & de ſoins, de même que la poſſeſſion de ce que l'on cherche, dépend de la patience dans les ſouffrances. Qui donne dans la moleſſe, ne doit pas ſe charger du fardeau d'un empire; Mais qui veut bien s'acquitter de ſon devoir en régnant, doit ſe priver du repos & du ſommeil, & s'abſtenir de la débauche du vin & de l'oiſiveté. Par ces moyens il acquiert une gloire ſolide dans tout le monde, & réuſſit dans tous ſes ſouhaits. Ce fut ainſi qu'un jeune léopard parvint en peu de tems au comble de ſes vœux, & rentra dans la poſſeſſion de la forêt de Ferah-Efza, qui lui appartenoit de droit & par héritage. Dabchelim ayant remarqué ſur le viſage des deux viſirs, la curioſité qu'ils avoient d'entendre le récit de la conduite du léopard, il leur en donna la ſatisfaction, & dit en continuant ſon diſcours :

# LE JEUNE LÉOPARD,

## *FABLE.*

Aux environs de la ville de Balſora, il y avoit une île, dont l'air étoit extrêmement tempéré, couverte d'une forêt agréable, & arroſée de pluſieurs ſources d'eau vive, d'où couloient des ruiſſeaux qui ſerpentoient de tous les côtés, & excitoient par-tout de doux zéphirs rafraîchiſſans, qui donnoient la vie. Ces ruiſſeaux étoient bordés de fleurs de différentes couleurs, & les arbres qui régnoient le long des rivages, formoient des berceaux, dont l'ombrage étoit impénétrable à l'ardeur des rayons du ſoleil. Le cyprès s'entremêloit avec le buis, le ſapin avec le platane, & ainſi des autres arbres de différentes eſpèces, tellement preſſés les uns contre les autres, que le vent paſſoit ſeulement au-deſſus, & laiſſoit jouir au-deſſous d'un grand calme, & d'une fraîcheur admirable; & tous ces agrémens avoient fait donner à cette forêt le nom de *Ferah-Eſca*, c'eſt-à-dire, augmentation de joie.

Un léopard des plus féroces, s'étoit emparé & rendu maître de cette forêt, avec un pou-

voir ſi abſolu, que les lions les plus fiers n'oſoient ſeulement penſer à cette retraite, tant il s'étoit rendu redoutable. Il en étoit de même, à plus forte raiſon, de toutes les autres bêtes ſauvages, dont pas une de ſa vie ne paſſoit même par l'endroit où il s'étoit arrêté un ſeul moment. Il y avoit long-tems qu'il en étoit en pleine poſſeſſion, ſans que rien lui eût donné le moindre ombrage, ou qu'il eût trouvé aucun obſtacle à ſes volontés. Il n'avoit pour ſucceſſeur, qu'un jeune léopard, qu'il aimoit comme la prunelle de ſes yeux, & ſon deſſein étoit, dès qu'il ſeroit dans un âge mûr, & qu'il auroit enſanglanté ſes griffes & ſes dents du ſang des lions, de lui remettre le commandement entier de la forêt, & de ſe retirer dans une ſolitude pour y paſſer le reſte de ſes jours en repos. Mais le deſtin ne lui donna pas le tems d'accomplir ce qu'il avoit projeté. Il avoit à peine commencé de faire quelque fondement ſur cette eſpérance, que le vent impétueux de ſa dernière heure ſurvint, & fit tomber en même-tems les feuilles & les fruits de ſa vie.

Après la mort du léopard, les animaux du voiſinage qui attendoient ce moment depuis long-tems, accoururent de toutes parts, & s'emparèrent de la forêt; le jeune léopard qui

ne ſe ſentoit pas aſſez fort pour s'y oppoſer, prit le parti de leur céder la place, & de ſe retirer ailleurs. Ils ſe diſputèrent le terrein entr'eux avec beaucoup de chaleur; enfin, un lion plein de courage les mit tous à la raiſon, & demeura ſeul poſſeſſeur de la forêt.

Le jeune léopard marcha long-tems par des montagnes & par des déſerts, & ne put ſe réſoudre de s'arrêter en aucun endroit : il arriva enfin dans un bois où il rencontra pluſieurs animaux auxquels il fit le récit de ſa diſgrace, & acheva en leur demandant du ſecours pour la réparer. Les animaux, qui avoient appris que le lion étoit en poſſeſſion de l'état où il prétendoit rentrer, s'excusèrent par la bouche d'un des principaux d'entr'eux : Nous compatiſſons, lui dit-il, avec bien de la douleur, à la diſgrace dont vous nous parlez, mais la forêt qui vous appartient avec juſtice, eſt préſentement ſous la patte d'un lion ſi fier, que l'éléphant le plus puiſſant ne mettroit pas même le pié impunément ſur le bord de ſes terres. La crainte que les autres animaux ont du malheur qui pourroit leur en arriver, fait qu'ils ne paſſent ni par les bocages, ni par les collines de ſa dépendance. Nous pouvons encore vous aſſurer que le griffon du Caucaſe, ne ſe haſarderoit pas de voler par-deſſus ſes états, à cauſe de

ſon ſouffle envenimé, & vous pouvez juger ſi les autres oiſeaux oſent le faire. Vous devez donc croire que des animaux comme nous, auſſi foibles que des gazelles, n'oſent ſe meſurer avec lui ; & vous ſavez qu'un renard ne peut pas tenir contre un loup. Vous ne devez pas non plus ſonger à l'attaquer corps à corps, parce qu'un léopard, jeune & foible, comme vous l'êtes, qui entreprend de venir aux mains avec un ennemi plus fort que lui, court riſque de tomber d'une manière à ne ſe relever jamais. Pour vous dire notre ſentiment touchant vos intérêts, ſi vous voulez nous croire, allez vous réfugier à ſa cour, excuſez-vous de votre hardieſſe ſur l'état miſérable où vous êtes, & dites-lui avec ſincérité & ſans déguiſement, que vous vous remettez à ſa merci. Dans le mauvais état où ſont vos affaires, le meilleur conſeil que vous puiſſiez prendre, eſt de diſſimuler.

Le jeune léopard goûta l'avis de ces animaux ; il les remercia & ſe mit en chemin ſans différer, réſolu de ſe ſoumettre à tout. En arrivant à la cour du lion, il ſe préſenta à lui, & lui fit ſon compliment, avec le reſpect & toutes les humiliations d'un eſclave le plus ſoumis. Le lion lui fit un accueil très-favorable, & lui donna un emploi conforme à ſa qualité,

dont le léopard le remercia avec des vœux pour ſa proſpérité, & en des termes choiſis, qui firent admirer la vivacité de ſon eſprit par le lion même, & par les courtiſans qui étoient préſens. Le léopard s'appliqua à remplir tous les devoirs de ſa charge avec exactitude, & il le fit d'une manière qui ne marquoit pas moins ſon zèle, qu'une capacité extraordinaire. Le lion, qui connoiſſoit & qui ſavoit récompenſer le mérite, le diſtingua bientôt par-deſſus les autres. Pour lui donner des marques réelles de ſon eſtime, & de la ſatisfaction qu'il avoit de ſa conduite, il le combla de bienfaits, & le reçut dans ſa faveur. Cela lui attira l'envie des autres courtiſans; mais quelque bonté que le lion lui témoignât, il n'en abuſoit pas; il étoit au contraire plus aſſidu à faire ſa cour, & n'étoit pas un moment ſans s'appliquer aux affaires que le lion lui avoit confiées. Il ſavoit que plus l'on travaille, & plus l'on eſt conſidéré en quelqu'état que ce ſoit.

Un jour le lion eut une commiſſion preſſante à faire exécuter dans un bois un peu éloigné, mais dans un tems de chaleur ſi grande, que les montagnes & les campagnes paroiſſoient impraticables, & que la moëlle bouilloit dans les os des animaux: Par une chaleur ſi exceſſive, diſoit-il en lui-même, que l'huître au

fond de la mer, & les oiſeaux dans l'air en ſont rôtis, & que la ſalamandre, même pour l'éviter, ſe tient cachée dans ſon feu; qui ſeroit celui de mes officiers, qui ſans ſe ménager & ſans avoir égard à un ſi grand obſtacle, voudroit ſe charger de mes ordres, qui ne demandent pas de retardement?

Le jeune léopard arriva pour faire ſa cour, dans le moment que le lion étoit occupé de cette penſée, & il remarqua qu'il étoit recueilli en lui-même. Alors, comme il ſe ſentoit aſſez de courage pour entreprendre les choſes les plus difficiles, il s'approcha du trône du lion, & apres lui avoir témoigné qu'il s'appercevoit que quelque choſe lui faiſoit peine, il le ſupplia de vouloir bien lui en faire part, s'il le jugeoit capable de contribuer à l'en délivrer. Le lion s'expliqua, & le jeune léopard ſe chargea de ſes ordres. Il prit un nombre d'animaux ſujets du lion, dont il avoit beſoin pour l'exécution, & avec une grande diligence, il arriva ſur le midi, au lieu où il devoit ſe rendre, & après avoir exécuté l'ordre qu'il avoit, il retourna de même auprès du lion, qui fut très-ſatisfait de ſon zèle & de ce qu'il avoit fait. Comme il ſe retiroit chez lui, des courtiſans qui étoient d'intelligence, & qui avoient leur deſſein, l'abordèrent: Vous avez fait, lui

dirent-ils, beaucoup de chemin par cette grande chaleur ; dieu ſoit loué, votre voyage a été heureux, & il ne reſte aucune crainte de trouble. Vous feriez ſagement de venir vous repoſer quelques momens à l'ombre d'un arbre, & appaiſer avec de bonne eau fraîche la grande ſoif que vous devez avoir. Venez, prenez un peu de relâche, les peines de ce monde ne ſont pas le but que l'on doit ſe propoſer dans la vie.

Le jeune léopard ne ſe laiſſa pas ſurprendre par ce conſeil diſſimulé : C'eſt en travaillant pour le repos du lion notre maître, répondit-il avec un ſouris, que j'ai acquis le bonheur d'être bien dans ſon eſtime ; voulez-vous que je contribue moi-même à la détruire par mon oiſiveté & par ma négligence ? Après avoir achevé cet ouvrage avec tant de difficulté, ſeroit-il de bon ſens que j'en ſapaſſe les fondemens, en m'abandonnant aux plaiſirs & à la moleſſe ? Peut-on amaſſer un tréſor ſans ſoins ? Tréſor & ſoins ſont deux choſes qui s'accompagnent, & qui ne ſe quittent point. On n'arrive où je me ſuis propoſé d'arriver, qu'en ſouffrant tout ce qu'il y a de plus difficile, & l'on n'y arrive pas en ſe laiſſant entraîner par le torrent de ſes déſirs & de ſes paſſions.

Le lion fut informé des particularités de cet

entretien, & il demeura un espace de tems plongé dans une mer de différentes pensées, dont il fut agité. Il leva la tête enfin avec un visage ouvert, qui marquoit sa bonne intention : Qui aspire, dit-il, à commander aux autres, doit s'élever lui-même au travers des peines & des souffrances, & les peuples ne peuvent jouir du repos, que lorsqu'ils sont commandés par des princes qui ne mettent pas la tête sur le coussin pour en prendre. Le monarque qui ne se donne pas de repos, fait naître le repos. En achevant ces paroles, il fit appeler le jeune léopard, & après de grands honneurs & toutes les caresses imaginables, il lui remit en toute souveraineté la forêt qui lui appartenoit par droit de succession ; non content de cette grâce, il le déclara encore son lieutenant général dans tout ce qui étoit du ressort de ses états.

Par cette fable, ajouta Dabchelim, il est aisé de connoître que personne n'est jamais arrivé à la fin de ses espérances, qu'en y employant toute sorte d'efforts. C'est pourquoi, puisque dans le voyage de l'île de Sarandib, je ne me propose autre chose, que d'acquérir de la vertu, c'est une résolution que je veux exécuter absolument, quelques peines, quelques fatigues, quelques difficultés qu'il y ait à essuyer.

Les visirs connoissant que rien n'étoit capable de détourner le roi de son dessein, se rendirent à tout ce qu'il voulut. Ainsi ils ne songèrent plus qu'à mettre ordre aux préparatifs du voyage. Dabchelim cependant reçut les complimens des seigneurs de son empire sur son départ, & il en choisit un sur la fidélité & sur la capacité duquel il avoit le plus de confiance, qu'il chargea du gouvernement pendant son absence : & afin qu'il s'en acquittât avec plus de connoissance pour le bien de ses sujets, il lui laissa une instruction fort ample, remplie des maximes qu'il devoit suivre dans l'administration de la justice. Après avoir pourvu à tout ce qu'il jugea nécessaire, il partit enfin, accompagné des officiers qui approchoient le plus près de sa personne, & avec une suite convenable à sa grandeur & à sa puissance. Il passa de ville en ville, en faisant de belles remarques qui l'instruisoient & qui le consoloient suffisamment des incommodités & des peines qu'il souffroit; & après un long voyage, tant par terre que par mer, il aborda enfin à l'île de Sarandib, avec une satisfaction d'autant plus grande, qu'il y respiroit un air le plus pur & le plus délicieux du monde. Avec cela, il trouva que l'eau que l'on y buvoit, étoit très-excellente, que la terre y sentoit le musc & l'ambre,

l'ambre, & que les quatre élémens y conſervoient une température ſi parfaite, qu'il étoit impoſſible de n'y pas vivre agréablement.

Quand ce monarque fut arrivé dans la ville qui donne ſon nom à toute l'île, il s'y remit de ſes fatigues pendant quelques jours, avant de prendre le chemin de la montagne, qui étoit au milieu de l'île. Il fit ce voyage ſeulement avec un nombre choiſi de ſes courtiſans les plus favoris, & d'officiers les plus néceſſaires. Quoique la montagne fût d'une hauteur exceſſive, les environs néanmoins n'en étoient pas affreux, comme il arrive aſſez ſouvent. Ce n'étoit que verdure émaillée de fleurs de tous les côtés, & que jardins arroſés de ruiſſeaux, parſemés de roſes & de toutes ſortes d'herbes odoriférantes. Il vit & parcourut tous ces lieux qui avoient été honorés de la préſence d'Adam, ſelon la tradition, avec autant de plaiſir que de dévotion. Il arriva enfin à un endroit où il apperçut une ouverture de grotte, dont l'entrée, quoiqu'obſcure, avoit quelque choſe de majeſtueux. Il s'informa dans les habitations voiſines de ce que c'étoit, & il apprit qu'un philoſophe ou bramine de grande réputation y faiſoit ſa demeure, que ſon nom étoit Bidpaï, c'eſt-à-dire, *philoſophe charitable*, & que c'étoit un perſonnage de grande vertu, rempli de plu-

ſieurs belles connoiſſances, lequel avoit défriché les épines des mœurs dépravées, par une vie pénible & ſolitaire, & paſſoit les jours & les nuits en des prières & veilles continuelles.

Dabchelim s'avança juſqu'à la grotte, & s'arrêta quelque tems à l'entrée, avec grande impatience de voir le bramine; mais ſans ouvrir la bouche de crainte de l'interrompre. Le vénérable vieillard, qui ſavoit par révélation le ſujet du voyage du roi des Indes, étoit au fond de la grotte, d'où il l'apperçut, & connut ſon inquiétude: Entrez en paix, lui cria-t-il. Dabchelim entra, & en ſaluant celui qui l'avoit appelé, il ne douta pas qu'il ne fût celui qu'il cherchoit, & le perſonnage qui lui donneroit la ſatisfaction qu'il ſouhaitoit. Le bramine le reçut avec reſpect & avec honneur, le pria de s'aſſeoir, lui demanda le ſujet d'un ſi grand voyage, qui devoit lui avoir coûté beaucoup de peines. Dabchelim lui fit le récit du ſonge qu'il avoit eu, du tréſor qu'il avoit trouvé, & ſur toute choſe du teſtament qui l'avoit principalement déterminé à l'entreprendre; & lorſqu'il eut achevé: Béni ſoit le monarque de grand courage, dit le bramine avec un viſage rempli de joie, qui s'eſt expoſé à tant de fatigues, dans l'intention d'acquérir de la vertu, des connoiſſances & des inſtructions, pour le bien de ſes

états, & pour le repos de ſes ſujets. Alors, ſans ſe faire prier, il témoigna qu'il étoit près de découvrir ſes ſecrets, & d'ouvrir le tréſor de ſa ſageſſe; & que pour cela il vouloit bien ſe priver, pendant quelques jours, de ſes exercices ordinaires, afin de lui faire part des hautes maximes de ſon profond ſavoir.

Dans le cours des entretiens qu'ils eurent enſemble, Dabchelim qui poſſédoit le teſtament de Houſchenk en ſa mémoire, propoſoit les articles; ſur chacun, le bramine lui donnoit des explications, avec des enſeignemens convenables au ſujet dont il s'agiſſoit, & Dabchelim ne perdoit rien de tout ce qu'il lui diſoit.

## CHAPITRE PREMIER.

### *Qu'il ne faut pas écouter les diſcours des médiſans.*

LE premier enſeignement du teſtament, dit Dabchelim au bramine, porte que celui qui ſe trouve honoré de la faveur d'un ſultan, devient d'abord l'objet de l'envie, tant des peuples que des courtiſans, & que ceux de ces derniers qui approchent le plus près de la perſonne du prince, emploient toutes les adreſſes & toutes les ruſes imaginables, pour détruire les autres dans ſon eſprit par leurs médiſances : ainſi un monarque doit être continuellement ſur ſes gardes, afin de ne pas ſe laiſſer ſurprendre par leurs diſcours. C'eſt, d'après ce principe, qu'un ſage a dit : Ne donnez pas accès auprès de vous aux médiſans, qui ne s'épargnent pas eux-mêmes en dardant leurs aiguillons les uns contre les autres. Ils témoignent de l'amitié en apparence ; dans le fond, ils n'ont d'autre intention que de tromper. Vénérable philoſophe & ſage bramine, j'eſpère que, pour me ſervir d'exemple & de modèle ſur ce ſujet, vous me ferez l'hiſtoire d'un favori ou d'un miniſtre que les diſcours

empoiſonnés de l'envie auront privé de l'amitié de ſon maître.

Croyez-moi, puiſſant roi, répondit le bramine, il eſt conſtant que le fondement le plus ſolide d'une monarchie, eſt poſé ſur cette maxime : Que ſi un monarque prête une fois l'oreille aux diſcours pernicieux des courtiſans animés par envie, contre ceux qu'il a favoriſés de ſa confiance pour l'adminiſtration de ſes affaires, il n'aura pas long-tems pour eux la conſidération qu'il doit avoir, il les éloignera, ou même leur feta perdre la vie. Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que l'on ne détruit pas un miniſtre, que l'état n'en ſouffre conſidérablement. J'ajouterai même que toutes les fois qu'un mal-intentionné trouve le moyen de ſe mettre entre deux amis bien unis, il ne manque pas de diſſoudre cette union par ſes artifices. Un fourbe de renard en donne un bel exemple dans l'amitié qui étoit entre un bœuf & un lion, qu'il détruiſit par une méchanceté ſignalée : en voici l'hiſtoire.

# UN MARCHAND ET SES DEUX FILS, CONTE.

AUTREFOIS un marchand qui avoit vu le monde, & qui avoit éprouvé également les bonnes & les mauvaises fortunes, avoit auſſi acquis en même-tems de la ſageſſe, de la prudence, de la bonne foi, de l'intelligence dans les affaires, & la connoiſſance d'une infinité de choſes. Il avoit voyagé en pluſieurs états, où le négoce l'avoit appelé; & à force d'avoir paſſé de provinces en provinces, il étoit auſſi peu embarraſſé de ſe mettre en chemin pour aller à l'extrémité d'une quatrième partie de la terre, que s'il n'eût eu à faire qu'un voyage d'une ſemaine. Auſſi, par les peines & par les fatigues qu'il s'étoit données, il avoit amaſſé de grandes richeſſes, tant en argent qu'en poſſeſſions, & en beſtiaux.

Après une vie d'une aſſez longue durée, ſe voyant les cheveux blancs, foible, voûté & accablé d'incommodités, il connut fort bien que la mort approchoit, & que ſes infirmités lui marquoient ſuffiſamment qu'il devoit ſonger à par-

tir de ce monde, & abandonner toutes ces choſes. Pour s'y diſpoſer, il appela deux fils qu'il avoit, & qu'il conſidéroit comme des rejetons par leſquels il devoit revivre. A l'âge qu'ils avoient l'un & l'autre, ils ne manquoient ni de courage, ni de lumières ſuffiſantes pour ſe conduire eux-mêmes. Comme ils ſe fioient néanmoins aux grands biens qui ne pouvoient leur échapper, & que par un emportement de jeuneſſe, ils faiſoient de grandes dépenſes, & paſſoient leurs plus belles années dans la débauche & dans l'oiſiveté, le père qui les aimoit tendrement, & vouloit tâcher de les mettre dans le bon chemin par ſes conſeils, leur dit: Mes enfans, vous n'avez pas éprouvé quelle eſt la peine d'acquérir des richeſſes; c'eſt pourquoi vous êtes excuſables de n'en pas connoître la valeur, parce que, ſelon le proverbe, l'on ne connoît qu'après avoir goûté. Il eſt bon que vous ſachiez que les richeſſes ſont le capital ſur lequel on doit fonder le bonheur de cette vie, & que c'eſt par elles que l'on ſe met au-deſſus du commun des hommes, qui peuvent être rangés en trois claſſes. Les uns recherchent les plaiſirs & la tranquillité de la vie, & n'ont d'autre but que de manger, de boire & de ſatisfaire leurs paſſions. Les ſeconds veulent s'élever au-deſſus des autres, & ce ſont ceux

qui aſpirent après les charges & les dignités ; ces deux ſortes de perſonnes ont beſoin de richeſſes pour vivre ſuivant leurs déſirs. Les troiſièmes s'appliquent ſeulement à mériter pour l'autre monde, & par cet endroit ils ſont préférables aux autres, & d'un ordre plus relevé. Ils ont néanmoins beſoin de richeſſes bien acquiſes, pour en faire de bonnes œuvres, & on ne peut les employer à un meilleur uſage. Ainſi, en quelqu'état que ce ſoit, les richeſſes ſont néceſſaires ; mais il eſt impoſſible de les acquérir, ſans ſe donner beaucoup de peine, & ſi quelqu'un en obtient par d'autres voies, elles ſe diſſipent bientôt, parce qu'il n'en connoît pas la valeur, & n'a pas travaillé à les amaſſer. Un vent les lui a amenées, & un vent les emporte de même. Je vous dis tout ceci, afin de vous faire comprendre la néceſſité qu'il y a de vous retirer de la négligence à laquelle vous vous êtes abandonnés, & afin que vous vous donniez entièrement à l'épargne, & au ſoin de ménager & d'acquérir, en vous attachant au négoce, l'unique reſſource pour amaſſer des biens ſolides, comme vous ſavez que je m'y ſuis appliqué.

Quand le bon vieillard eut achevé de parler, ſon fils aîné prit la parole : Mon père, dit-il, vous nous prêchez d'amaſſer & d'acquérir du bien ;

mais vous me permettrez de vous repréſenter que vos conſeils ſont oppoſés à la réſignation & à la confiance que l'on doit avoir aux décrets éternels du ciel. En effet, il eſt conſtant que perſonne n'a de richeſſes, ni de quoi ſubſiſter, qu'autant qu'il plaît à dieu. Quelque peine que l'on ſe donne, l'on n'en a pas plus pour cela, ni au-delà de ce qu'on en doit avoir. Qu'on ſe fatigue, ou que l'on demeure en repos, l'on n'a d'abondance ou de diſette, qu'autant que le deſtin en a ordonné. Chacun a ſon deſtin de toute éternité, qui n'eſt ſujet à aucun changement, malgré tous les efforts & tous les ſoins du monde. J'ai voulu éviter mon deſtin, me diſoit une perſonne de bon ſens & de diſtinction; à la fin, cependant, je n'ai pas laiſſé d'en ſentir les effets; & quelque peine que je me ſois donnée pour arriver à mon but, jamais je n'ai pu y réuſſir. Ainſi, ſoit que nous travaillions mon frère & moi, & que nous embraſſions une profeſſion à gagner du bien, ou que nous paſſions notre vie à ne rien faire, jamais nous ne ferons changer le ſort qui nous eſt preſcrit. Ce qui arriva à deux princes, eſt un témoignage bien authentique de ce que j'avance. L'un acquit un tréſor, & l'autre perdit un royaume, ſur la confiance qu'il avoit que ce tréſor étoit en ſa poſſeſſion, quoique

cela ne fût pas. Le père demanda comment cela étoit arrivé, & le fils en continuant, dit :

## LE ROI ET LE DERVICHE,

### *CONTE.*

DANS la ville d'Alep, aux confins de l'Arabie, régnoit un puiſſant roi qui avoit eſſuyé pluſieurs revers de fortune, & paſſé pour le moins autant de fâcheuſes nuits que d'heureux jours. Deux princes, ſes fils, enflés de la grandeur de leur naiſſance, des tréſors & de la couronne qu'ils attendoient, paſſoient les jours & les nuits dans la débauche, & au milieu des concerts de voix & d'inſtrumens, en ſe faiſant chanter différentes chanſons à boire, & une particulièrement, dont voici le ſens : « Garçon, fais rouler le verre que tu tiens à la main. Puiſque » nous devons bientôt être privés de ce monde, » que la voûte des cieux emploie ſi peu de » momens à meſurer le cours de notre vie, & » qu'à peine on a le tems d'ouvrir & de fermer » l'œil, pour s'appercevoir que l'on vit, ne » ſois pas auſſi un moment ſans nous verſer à » boire ; redouble, que nous n'ayons pas même » le tems de cligner l'œil ». Et cette autre :

» Garçon, apporte-nous de ce vin de couleur » & d'odeur de roſe. Puiſque perſonne ne de- » meure éternellement en ce monde, réjouiſ- » ſons-nous au moins dans le moment que nous » avons à vivre, & chantons à pleine gorge, » comme le roſſignol ».

Quoique le roi leur père, ſage, prudent & d'une grande expérience, eût de grands tréſors en pierreries & en argent comptant, il craignit que les princes ſes fils, ne diſſipaſſent mal-à-propos tant de richeſſes qu'il avoit amaſſées avec des peines incroyables : pour empêcher que cela n'arrivât, il fit enterrer toutes ces richeſſes dans l'hermitage d'un derviche retiré près de la ville, qu'il honoroit de ſon eſtime, & qui d'ailleurs s'étoit acquis une grande vénération parmi le peuple qui le regardoit comme un ſaint perſonnage; il le fit ſi ſecrètement, que perſonne n'en eut connoiſſance. Il chargea même ſur cela le derviche de ſa dernière volonté, & lui dit : Lorſque la grandeur & les honneurs inconſtans auront abandonné les princes mes fils, qu'ils ſeront pauvres, miſérables, & réduits à la dernière néceſſité, je vous recommande de leur donner avis de ce tréſor, & pas plutôt. Peut-être qu'après avoir bien ſouffert, ils ſortiront de leur aſſoupiſſement, ſongeront à leurs affaires, & s'abſtiendront de

dépenſes frivoles qui les auront jetés dans cette misère. Le derviche promit de s'acquitter fidellement & ponctuellement de ſa dernière volonté.

Pour mieux cacher ce qu'il venoit de faire, le roi fit conſtruire une eſpèce de tour forte dans ſon palais, & en feignant qu'il y avoit enfermé toutes ſes richeſſes, il dit aux princes qu'ils y trouveroient tout ce qu'il avoit de plus précieux ; Si par la révolution du tems inconſtant, ajouta-t-il, vous vous trouviez dans l'indigence, ouvrez ce tréſor, il y a de quoi rétablir le mauvais état de vos affaires.

Peu de tems après, ſelon le cours de la nature, par laquelle tout homme eſt mortel, le roi & le derviche moururent en peu de jours l'un après l'autre, & le tréſor demeura dans l'hermitage, ſans que perſonne en pût donner la moindre nouvelle. Le roi mort, les deux frères ſe firent une guerre cruelle & ſanglante pour la ſucceſſion du royaume & pour la poſſeſſion du tréſor ; l'aîné enfin, de qui le parti étoit plus puiſſant, demeura vainqueur & poſſeſſeur abſolu de l'un & de l'autre, à ce qu'il croyoit, & laiſſa ſon frère dans un état à ne pouvoir ſe relever.

Ce dernier, qui ſe vit déchu de ſes eſpérances, & même privé de ce qui lui apparte-

noît par droit d'héritage, dit en lui-même : Puiſque du ſuprême degré de bonheur où je me ſuis vu, me voici tombé dans le dernier degré de misère, que le ciel trompeur & la fortune outrageante, ont fait éclater leur haîne contre moi, que gagnerois-je autre choſe qu'un fâcheux repentir, ſi j'entreprenois une autre fois de monter au même degré de félicité ? Je n'en aurois que du chagrin & de l'affliction, & la ſeconde tentative ne ſeroit pas plus heureuſe que la première. Il faut donc abandonner le monde, puiſqu'il eſt paſſager, autant pour les jeunes gens, que pour les vieillards. Je veux chercher un autre royaume plus eſtimable que celui qui vient de m'être ravi, & m'ouvrir une porte plus heureuſe que celle qui vient de m'être fermée. Puiſque la ſouveraineté à laquelle je croyois déja être arrivé, m'eſt échappée, le parti le plus avantageux que je puiſſe prendre, eſt d'embraſſer la vie de retraite & de réſignation à dieu, & de m'engager dans la profeſſion de derviche, que l'on peut appeler avec juſtice un empire qui n'eſt pas ſujet à révolution. Le derviche qui a pris le tréſor de la ſolitude en partage, eſt derviche de nom ; mais dans la vérité, il eſt maître de tout le monde.

Cette réſolution priſe, le prince ſortit de

la ville, & en marchant, ſans avoir encore déterminé de quel côté il tourneroit ſes pas, pour l'exécution de ſon deſſein : Un tel derviche, ſe dit-il à ſoi-même, étoit grand ami du roi mon père, qui avoit beaucoup de vénération pour lui, je ne puis mieux faire que d'aller à ſon hermitage comme à un aſyle de ſûreté. J'eſpère que ce ſera une bénédiction pour moi de demeurer dans un lieu où il reſpire, & dont il foule la terre ſous ſes piés, pour ſe perfectionner dans le culte de dieu, & arriver à la poſſeſſion du royaume d'un parfait abandonnement de toutes choſes. Il arriva à l'hermitage ; mais il n'y trouva perſonne. On lui dit que le derviche avoit paſſé de cette vie à l'autre monde, & que depuis ſa mort perſonne ne s'étoit préſenté pour prendre ſa place. Cela l'affligea ſenſiblement, & lui fit faire encore pluſieurs réflexions ſur le malheureux état de ſa deſtinée. Il prit néanmoins confiance ſur les grâces qu'il eſpéroit d'obtenir par l'entremiſe de ce ſaint homme, & après s'être déterminé à s'établir dans l'hermitage, il y reſta.

Au bout de quelques jours, comme le prince examinoit toutes les dépendances de l'hermitage, il apperçut un tuyau qui ſervoit à conduire de l'eau de pluie dans une citerne,

& même une ouverture pour en puiſer l'eau. Il eſſaya d'en tirer, & il ne s'y en trouva pas. Il s'étoit pourvu d'eau ailleurs juſqu'alors : mais l'avantage d'en trouver chez lui, le fit réſoudre à mettre la citerne en état de s'en ſervir. Il y deſcendit, & en l'examinant, outre qu'il apperçut que le tuyau étoit bouché, il remarqua auſſi un endroit où il paroiſſoit que l'on avoit remué la terre il n'y avoit pas long-tems. Il voulut voir ce que c'étoit, & en peu de tems, il découvrit l'entrée du tréſor que le roi ſon père avoit fait cacher. Il l'ouvrit, & lorſqu'il eut vu les pierreries, l'or & l'argent dont il étoit rempli, il ſe proſterna & remercia dieu de ſa bonté, & de la faveur dont il le combloit. En ſe conſultant ſur cette aventure : Voilà, dit-il, des richeſſes immenſes & prodigieuſes ; mais je ſerois indigne de ma bonne fortune, ſi je paſſois les bornes de la modération par une joie trop éclatante de cette découverte. Il ne faut pas que cela me porte à rien faire d'oppoſé à la vie retirée que j'ai embraſſée, ni à m'écarter des routes de la médiocrité, pour m'expoſer à tout perdre. Je veux attendre & voir ce que le tems fera naître de favorable, pour en pouvoir faire un uſage légitime.

Le roi ſon frère occupoit cependant le trô-

ne, & jouiſſoit du pouvoir abſolu ; mais il n'avoit ni expérience, ni habileté pour maintenir ſes troupes dans la diſcipline : il ſe fia ſur le tréſor qu'il prétendoit que ſon père avoit caché dans le palais, & dépenſa le peu qu'il avoit ſans ménagement. Avec cela il étoit ſi prévenu de ſa puiſſance, qu'il tenoit beaucoup au-deſſous de ſa grandeur, de penſer ſeulement que ſes voiſins oſaſſent l'attaquer. Il négligeoit même de s'informer de ce que le prince ſon frère étoit devenu.

Il étoit dans cette tranquillité apparente, lorſque tout-à-coup un puiſſant ennemi prit les armes contre lui, réſolu de le chaſſer de ſes états, & de s'en emparer. A cette nouvelle, ſachant que le peu de finances qu'il avoit trouvé à ſon avènement à la couronne, étoit épuiſé, & que ſes troupes n'avoient ni armes ni équipage, il eut recours à la tour où ſon père avoit marqué qu'il avoit caché ſes tréſors. Le beſoin de s'en ſervir étoit preſſant pour ſe maintenir dans ſon royaume, fondé ſur la maxime qui dit, que les rois ne ſont rois que par leurs troupes, & que l'on n'a de troupes qu'à proportion que l'on a de l'argent. Il chercha le tréſor avec grand empreſſement ; mais il ne trouva rien, & tous ſes ſoins ne ſervirent qu'à lui cauſer l'affliction la plus ſenſible

sible que l'on puisse imaginer, puisque la douleur de ne pas trouver ce qu'il cherchoit dans le besoin qu'il en avoit, augmentoit d'autant plus qu'il se donnoit de peine à le chercher inutilement.

Privé de la ressource qu'il croyoit lui rester, il ramassa autant de troupes qu'il lui fut possible, & marcha à leur tête au-devant de l'ennemi, il le rencontra, & accepta la bataille qui lui fut présentée. Il combattit en personne avec valeur, pour donner exemple à ses soldats; mais au plus fort de la mêlée, il reçut un coup de flèche, dont il mourut. De l'autre côté, le roi ennemi reçut un coup de sabre qui lui abattit la tête. Par cette perte mutuelle, les deux armées demeurées sans roi & sans chef, furent dans une grande confusion; & peu s'en fallut qu'elles ne s'entre-détruisissent l'une & l'autre, tant elles étoient animées à venger une mort qui leur étoit réciproquement si funeste. Après beaucoup de sang répandu, les généraux de l'une & de l'autre armée s'aboucherent enfin, & consulterent sur les moyens de rendre les deux nations amies. Ils convinrent qu'il falloit choisir pour roi des deux nations, un sujet qui fût d'une maison royale, & en chercher un avec cette qualité, capable d'ailleurs de soutenir dignement le poids du

ſouverain pouvoir. Après pluſieurs délibérations, ils fixèrent leur choix ſur la perſonne du prince retiré dans l'hermitage, prévenus qu'après avoir pris la réſolution d'abandonner le monde, il les gouverneroit avec toute la juſtice & l'équité poſſible.

En conſéquence de cette élection, les plus diſtingués des deux états, députés pour lui offrir la couronne dont il avoit été jugé digne, ſe rendirent à l'hermitage, & après lui avoir rendu leurs reſpects, ils lui firent part du vœu des deux nations. Le prince ne put ſe diſpenſer d'accepter l'honneur qu'on lui faiſoit, & les députés l'ayant tiré de l'hermitage, le mirent ſur le trône. Ainſi, après s'être abandonné à la volonté de dieu, il ſe vit en poſſeſſion non-ſeulement du tréſor du roi ſon père, mais même de deux puiſſans états.

Cet exemple, ajouta le fils du marchand, fait voir que tous les ſoins & toutes les peines que l'on ſe donne, ne produiſent aucune avance pour arriver à l'état où l'on eſt appelé, & que le plus grand ſecret eſt de demeurer là-deſſus dans une parfaite réſignation ſur ce que dieu en a ordonné. C'eſt dieu qui ſe charge du ſoin de tout le monde, & particulièrement de ceux qui ſe donnent à lui, qu'il protège par-deſſus les autres. Rien n'eſt plus avantageux que cette

réſignation. En effet, eſt-il rien de plus aimable que de renoncer à ſoi-même ? C'eſt auſſi le ſeul parti que j'ai réſolu de ſuivre.

Mon fils, répliqua le père à ce diſcours, quoiqu'il y ait de la vérité dans ce que vous venez de me dire ; rien néanmoins ne ſe fait en ce monde que par un concours de cauſes, & dieu gouverne toutes choſes de manière que les plantes & les arbres, par exemple, ne produiſent rien qu'à force d'une bonne culture. C'eſt pour cela qu'un laboureur qui avoit l'expérience de pluſieurs années, diſoit à ſon fils, que le bonheur du labourage conſiſtoit à bien employer la charrue. La véritable réſignation que vous devez embraſſer, eſt de n'entreprendre aucune choſe, qu'en vous ſervant des moyens par leſquels vous pouvez les obtenir, & poſſéder en même-tems ce que dieu vous accorde. C'eſt ce qui a fait dire à des perſonnes d'une grande ſageſſe, qu'il faut agir pour ne pas croupir dans l'oiſiveté, & rapporter à dieu tout ce que l'on acquiert par le travail ; qu'autrement l'on ſeroit coupable d'une négligence criminelle. Un poëte nous avertit de notre devoir, quand il dit :

*La réſignation ne doit pas vous jeter dans l'inaction.*

Ecoutez auſſi ce qu'un ami de dieu dit ſur le même ſujet : Travaillez & mettez votre confiance au tout-puiſſant, & en vous réſignant à ſa volonté, ne laiſſez pas de travailler. Sans doute que vous n'avez pas entendu parler de l'hiſtoire d'un derviche, qui, après avoir vu ce qui étoit arrivé entre un faucon & une petite corneille, ſe mit en fantaiſie d'abandonner toute ſorte de travail, même celui qui étoit néceſſaire pour ſa ſubſiſtance. Mais cela lui attira une rude réprimande de la part de celui qui a fait toutes choſes. Le père qui vit que ſes enfans lui prêtoient attention, leur récita le conte ſuivant :

## LE DERVICHE ET LA PETITE CORNEILLE,

### *CONTE.*

UN derviche traverſoit un jour une forêt, & faiſoit de profondes réflexions ſur les marques viſibles & continuelles de la bonté, de la miſéricorde & de la toute-puiſſance de dieu. Il étoit en cette méditation, lorſqu'il vit un faucon voler & ſe poſer ſur un arbre avec un

morceau de viande au bec, qu'il dépoſa dans un nid en le couvrant de ſes aîles, & en criant d'une manière qui marquoit qu'il faiſoit une action de piété & de compaſſion. Surpris de cet objet, il s'arrêta pour découvrir ce que c'étoit, il vit qu'il y avoit dans ce nid une petite corneille ſans plumes & ſans aîles, abandonnée de père & de mère, que le faucon nourriſſoit de cette viande par morceaux, à proportion de la capacité de ſon goſier.

A cette merveille : Que la bonté & la miſéricorde de dieu ſont admirables, s'écria le derviche, de ne pas permettre qu'une petite corneille orpheline, & incapable de ſortir de ſon nid, manque de nourriture ; & par ſa providence, un faucon qui a les griffes fortes & le bec perçant, prend ſoin d'un petit oiſeau d'une eſpèce toute différente de la ſienne, & fait plus pour lui, que ne feroient peut-être le père & la mère de cette corneille ! La ſurface de la terre eſt une table commune que dieu a préparée à toutes ſes créatures, elles y ſont également invitées. Sa libéralité s'étend même à pourvoir le griffon d'alimens ſur le Caucaſe. Abſorbé dans une profonde avarice, j'emploie cependant tous mes ſoins à chercher ma vie, & à me pourvoir d'un morceau de pain. C'en eſt fait, je veux dorénavant me délivrer de

tout cet embarras, & effacer abſolument de mon cœur, la paſſion d'acquérir, dans laquelle je ſuis malheureuſement plongé : je laiſſerai même toute ſorte de travail qui peut y avoir rapport, puiſque dieu eſt la ſource de tout bien.

La réſolution du derviche, toute inconſidérée qu'elle étoit, fut ſi ferme, qu'il commença dès-lors à l'exécuter. Il ſe retira dans un lieu à l'écart ; & là, ſans faire aucune démarche pour ſa ſubſiſtance, il ſe remit entièrement à la providence de celui qui prend ſoin généralement de toutes choſes. Pour ſe confirmer davantage dans cette réſignation : N'attache pas ton cœur, ſe diſoit-il, aux cauſes ſecondes, repoſe-toi ſur la première de toutes. Il demeura trois jours & trois nuits dans une inaction parfaite, ſans boire & ſans manger, en attendant en ſa faveur un miracle ſemblable à celui de la petite corneille. A la fin, il fut attaqué d'une foibleſſe ſi grande, qu'il n'étoit plus en état de faire même ſes exercices de dévotion. Pour le tirer de ſon erreur, dieu lui fit entendre une voix qui lui dit : Toi qui me ſers, ſache que j'ai créé la machine de l'univers telle qu'elle eſt, à la charge & condition que les cauſes ſecondes agiroient, & que les hommes travailleroient pour ſe nour-

rir. Je pourrois, par ma puiſſance, contribuer immédiatement à ta nourriture, ſans aucun ſoin de ta part; mais par un décret de ma ſageſſe, les beſoins des créatures ſont ſujets aux cauſes ſecondes, & c'eſt par elles qu'elles ſubſiſtent, & ſe maintiennent. Prétends-tu, par ta réſignation, t'oppoſer à ma ſageſſe & à ma providence ?

Mon fils, pourſuivit le père, apprenez de cet exemple, que les cauſes ſecondes doivent avoir leur cours, & par conſéquent qu'il eſt néceſſaire d'agir & de travailler. Poſons encore comme une vérité, ſelon votre prétention, que l'on obtient tout en ſe remettant à la volonté de dieu & à ſa providence; cela n'empêchera pas qu'il ne ſoit toujours vrai de dire que les avantages du travail ſont plus eſtimables, & beaucoup au-deſſus des avantages de votre prétendue réſignation. En effet, la réſignation ne peut tout au plus être avantageuſe qu'à celui qui ſe réſigne. Mais les avantages du travail ne ſont pas ſeulement pour celui qui agit; ils ſe communiquent encore au dehors, & cette communication eſt ce qui détermine le bien. C'eſt, comme vous devez le ſavoir, ce qui a auſſi donné lieu à la maxime qui dit, que le meilleur des hommes, eſt celui qui fait du bien aux hommes. C'eſt un crime à

celui qui eſt capable de faire du bien, de demeurer dans l'oiſiveté, & de s'attendre qu'un autre lui en faſſe. Imitez le faucon, & pourſuivez la proie comme lui ; c'eſt-à-dire, travaillez pour nourrir vos enfans, & gardez-vous bien de ſuivre l'exemple de la petite corneille, qui n'eſt pas encore en état de chercher ſa nourriture.

Le fils aîné, qui n'avoit rien à répartir au raiſonnement ſi convainquant du bon vieillard, ſe tut, en laiſſant la parole à ſon cadet. Mon père, dit le cadet, je vois fort bien que nous ne devons pas prendre le parti de nous abandonner à la providence, de la manière que mon frère l'entendoit. Mais après que nous aurons fait nos efforts pour acquérir, & que dieu par ſa libéralité parfaite, nous aura donné du bien & des richeſſes, qu'en ferons-nous, & comment nous y prendrons-nous pour les conſerver ? Nous attendons vos ſages conſeils là-deſſus.

Mon fils, répondit le père, votre demande eſt juſte. Il eſt aiſé d'amaſſer des richeſſes, il eſt vrai, la difficulté eſt de les garder & d'en faire un bon uſage. A meſure qu'on les acquiert, l'on doit obſerver deux choſes. La première, de les mettre en un lieu de ſûreté, afin qu'elles ne ſe perdent pas, & qu'elles ne

ſoient pas expoſées à être enlevées par les voleurs; parce qu'une infinité de gens aiment les richeſſes, & que ceux qui les poſsèdent ont des ennemis ſans nombre. La ſeconde, de ne les pas prodiguer, & de s'en ſervir à propos. Au lieu de ſe contenter du revenu, ſi l'on dépenſe ſur le fonds, l'on ne ſe trouve en peu de tems que du vent dans les mains. Le lit d'une rivière où l'eau ne coule pas, demeure bientôt à ſec; & ſi l'on ôte toujours d'une montagne ſans rien mettre à la place, l'on en trouve le pié en peu de tems. Il en eſt de même de celui qui, ſans aucun revenu, tire toujours de ſa bourſe & ſe plaît à faire de la dépenſe, il tombe infailliblement dans le beſoin, & on le voit périr ſans reſſource. C'eſt ce qui arriva à une ſouris qui ſe tua elle-même de déplaiſir, & dont Lokman (1) nous a conſervé l'hiſtoire

(1) Les orientaux ſont de différens avis au ſujet de Lokman. Les uns croyent qu'il étoit neveu de Job du côté de ſa ſœur, d'autres petit-neveu d'Abraham, & quelques-uns qu'il naquit ſous le règne de David, qu'il vivoit encore ſous le prophète Jonas, & que le cours de ſa vie dura près de 300 ans; que ſa condition étoit ſervile, & qu'il étoit tailleur, charpentier ou berger: mais tous conviennent qu'il étoit habaſchi, c'eſt-à-dire, abiſſin, natif d'Ethiopie ou de Nubie, de la race de ces eſclaves noirs, à groſſes

re. Le père fut interrompu en cet endroit par le fils, qui le pria de ne pas le priver du récit de cette aventure, qu'il raconta de la manière qui suit :

---

lèvres, que l'on vendoit en ces pays, de sorte que Lokman se trouva porté & vendu par les israëlites, sous les règnes de David & de Salomon. Son maître trouva en lui tant de vertu & de sagesse, qu'il lui donna sa liberté.

Il y a beaucoup de vraisemblance que Lokman est le même qu'Esope, qui en grec signifie éthiopien. En effet, on trouve dans la vie, les paraboles, proverbes & apologues de Lokman, les mêmes traits que nous lisons dans les fables d'Esope ; de sorte que l'on ne sait pas précisément si les arabes les ont empruntés des grecs, ou si les grecs les ont pris des arabes. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette manière d'instruire par des fables, est plus conforme au génie des orientaux, qu'à celui des autres peuples, & que la plûpart des fables de ce recueil, ont leur source dans les œuvres de Lokman, si recommandable par la supériorité de son génie, que Mahomet, dans le 31^e^ chapitre de l'alcoran, fait parler dieu en ces termes : *Nous avons donné la sagesse à Lokman.*

# LA SOURIS PRODIGUE,

## *FABLE.*

UN jour, après une moiſſon abondante, un laboureur qui ſongeoit à l'avenir, enferma une grande quantité de bled dans un magaſin, réſolu de ne l'ouvrir que dans un tems de diſette, & il cacha la clef dans un lieu que perſonne que lui ne ſavoit.

Le haſard voulut qu'une ſouris affamée, qui avoit ſon trou près du magaſin, ſe mit à ronger le bois, & fit tant avec ſes petites dents aigues, qu'elle s'apperçut que du bled tomboit dans ſon trou, par l'ouverture qu'elle avoit faite. Elle ſe réjouit de ſon bonheur, & le regarda comme un don du ciel. Mais la découverte de ce magaſin la rendoit ſi fière, qu'en ce moment elle ne s'eſtima pas moins que Caroun & Pharaon, qui furent autrefois ſi puiſſans, l'un par ſes richeſſes immenſes, & l'autre par des tréſors qui répondoient à ſa grandeur. Les ſouris du voiſinage, au bruit de ſa fortune, qui ſe répandit en peu de tems, vinrent en diligence & en foule lui faire la cour, & lui offrir leur amitié par l'eſpérance de profiter

de la ſienne, ſemblables aux mouches qui s'aſſemblent autour du miel. Elles lui firent milſe révérences à leur manière, & mille complimens en lui témoignant la joie qu'elles avoient de ſon bonheur, avec des louanges flatteuſes, & des vœux pour ſa proſpérité.

La ſouris, enivrée de ſa félicité, ne ſe contenta pas de parler de ſa découverte à ſes compagnes, comme une inſenſée ; elle fit encore la libérale, dans la croyance que le magaſin ne déſempliroit jamais, & que le bled couleroit inceſſamment par le trou comme du ſable, & elle leur fit large table. Elle ne diſoit pas : C'eſt aſſez pour aujourd'hui, gardons quelque choſe pour demain. Elle ne penſoit qu'au tems préſent, & l'avenir ne lui faiſoit aucune peine. Au contraire, elle chantoit hautement, & le ſens de ſa chanſon étoit : Garçon verſe-nous à boire aujourd'hui ; perſonne n'a vu le jour de demain.

Pendant que la ſouris & ſes amies ſe régaloient ainſi avec profuſion, une famine extraordinaire ſurvint dans le pays, qui mit tout le monde dans la dernière diſette de vivres. Les cris du peuple qui ſouffroit, montoient juſqu'aux cieux, & l'on n'entendoit par-tout que des gens qui offroient de ſe donner pour du pain, & perſonne ne ſe préſentoit pour ac-

cepter l'offre. D'autres mettoient tout leur bien en vente, pour en avoir un morceau, & ils ne trouvoient pas d'acheteur. La misère enfin étoit si grande, que tout étoit en désordre & en confusion, pendant que la souris faisoit bonne chère, sans se mettre en peine si le bled lui manqueroit, ou s'il y avoit famine.

Au bout de quelques jours, le laboureur, pressé par le mal qui devenoit plus grand, alla visiter son magasin. A l'ouverture, il fut fort étonné d'y trouver une diminution considérable, & il en fut d'autant plus affligé, qu'il en attribua la cause à sa négligence, & que la perte lui en étoit alors très-sensible. Il connut bientôt d'où le dommage étoit venu, & pour y remédier sans attendre davantage, il fit transporter le bled dans un lieu où il étoit sûr qu'il ne s'en perdroit pas un grain.

Dans le tems que cela se passoit, la souris qui faisoit la maîtresse & la distributrice du bled, étoit plongée dans un profond sommeil, & les autres souris étoient tellement occupées à sauter & à danser, que le bruit & le tintamare qu'elles faisoient, leur ôta la connoissance des allées & des venues des gens du laboureur occupés à vuider le magasin. Une des plus avisées s'apperçut néanmoins de quelque chose;

curieuſe de ſavoir ce que c'étoit, elle regarda par un coin de l'ouverture du magaſin, elle vit qu'il étoit vuide. Elle courut avec précipitation annoncer cette triſte nouvelle à ſes compagnes, après quoi elle fut la première à diſparoître; & les autres ne demeurèrent pas après elle. Chacune prit ſon parti, & elles laiſsèrent là leur bienfaitrice toute ſeule.

Voilà ce que la plupart des amis ſont ordinairement : ils ſe rangent auprès de vous, attirés par votre table; ils vous abandonnent dès que vos biens diminuent. Ils établiſſent leur bonheur ſur le vôtre, & vous n'êtes pas plutôt dans la diſgrace, qu'ils s'éloignent de vous avec la dernière lâcheté; lâcheté que ſouvent ils pouſſent encore plus loin. Dans le tems même que vous les comblez de bienfaits, ils vous ſouhaitent du mal dans la vue de leur intérêt. N'attendez pas que ces amis diſſimulés vous abandonnent, ſoyez le premier à vous éloigner d'eux.

Après un ſommeil d'une longue durée, la ſouris s'éveilla, & ne vit plus d'amies auprès d'elle. Epouvantée de cette ſolitude, elle regarde à droite, à gauche, elle court de tous côtés; pas une ne paroît. Alors le cœur outré de douleur; J'avois, dit-elle, des amies, que ſont-elles devenues? quel malheur peut les avoir

obligées de m'abandonner ? Elle ſort de ſon trou pour en avoir des nouvelles ; au lieu d'en entendre parler, elle vit que la famine étoit ſi grande, que tout le monde crioit généralement après du pain. Elle revient en diligence pour mettre en reſerve quelque choſe du bled qu'elle croyoit être encore en ſa diſpoſition ; mais elle n'en trouva pas un grain. Elle entre dans le magaſin par le trou qu'elle avoit fait ; elle furete par tous les coins, & ne trouve rien abſolument. En ce moment, abandonnée à la confuſion & à la douleur, elle ſe livra à un déſeſpoir furieux, & ſe heurta la tête tant de fois contre tout ce qu'elle rencontra, qu'elle ſe fit ſortir la cervelle, & expira.

Mes enfans, ajouta le père, le fruit que vous devez tirer de cette fable, c'eſt d'apprendre que la dépenſe doit toujours être proportionnée au revenu, de manière qu'elle ne l'excède point, & qu'il ne faut jamais toucher au fonds, qui doit demeurer en ſon entier. Je vous recommande d'obſerver mes conſeils, & de ménager ſi bien ce que je vous laiſſe, que vous n'ayez pas ſujet de vous repentir de ne l'avoir pas fait.

Le ſecond fils très-ſatisfait de tant de bons enſeignemens, fit encore cette demande à ſon père : Je ſuppoſe, dit-il, qu'un homme

ait fait un fonds raiſonnable, & qu'il ait pourvu ſuffiſamment à ſa ſûreté, je vous ſupplie de me dire de quels moyens convenables il doit ſe ſervir pour en dépenſer le revenu à propos ?

Mon fils, répondit le père, la médiocrité eſt louable en toutes choſes, & particulièrement dans ce qui regarde l'économie. Un père de famille après avoir reçu la rente de ſes biens, ou retiré le profit de l'argent qu'il a en fonds, doit obſerver deux choſes. La première, de ne faire aucune dépenſe inutile, parce qu'à la fin, elle ne cauſe que du repentir & du chagrin. De plus, comme la dépenſe inutile ſe fait ordinairement pour les plaiſirs, rien ne marque davantage le peu de conduite, le peu de religion, & la foibleſſe indigne d'un homme, que de ſuccomber aux tentations du démon, en s'y abandonnant. Il ſeroit, ce me ſemble, plus tolérable, d'être avare, avec de grandes richeſſes, que de tomber dans un excès ſi condamnable. Il eſt bon de remarquer encore une choſe à ce ſujet. Quoique rien ne ſoit ſi beau & ſi généreux que de donner, même avec profuſion, il faut le pratiquer néanmoins avec égalité & meſure.

La ſeconde choſe à obſerver, c'eſt de s'abſtenir de toute ſorte d'avarice. L'avare eſt un objet

objet de malédiction, également par rapport au monde, & par rapport à la religion, & l'ennemi général de tous les pauvres, qui doivent être un objet de compaſſion pour tous ceux qui ſont en état de leur faire du bien. A quoi ſert à un avare d'avoir tant de tréſors, dont il ne fait pas bon uſage ? D'une manière ou d'une autre, ils ſe conſument à la fin, & ſe diſſipent miſérablement. Conſidérez avec moi, un grand réſervoir de maçonnerie, qui reçoit de l'eau en quantité, & qui n'a qu'une petite décharge pour la laiſſer écouler. Il ſe remplit, & l'eau non-ſeulement ſe déborde, elle mine même la maçonnerie, & s'écoule de manière qu'il n'en reſte plus. Il en arrive de même des richeſſes de l'avare, lorſque ſes coffres ſont pleins, ou il s'en voit privé dès ſon vivant, par quelque malheur imprévu, ou elles tombent en partage à des héritiers qui les prodiguent, & qui ne parlent jamais de lui qu'en déteſtant ſa mémoire, ou qu'en faiſant des railleries de ſa ſimplicité.

Après avoir bien écouté les ſages remontrances du bon vieillard, les deux fils, pour en profiter, choiſirent chacun une profeſſion. Sans parler du cadet qui ſe contenta d'une vie plus tranquille, l'aîné ſe tourna du côté du négoce, & voyagea dans les pays éloignés. Pour le

transport de ses marchandises, il se pourvut de deux bœufs les plus gros & les plus capables de lui rendre le service dont il avoit besoin, & nomma l'un Choutourbeh, c'est-à-dire, *ressemblant au chameau*, & l'autre Mehterbeh, c'est-à-dire, *le grand* ou *le puissant* par excellence. Il les panssoit lui-même, il les nourrissoit grassement, & il en prenoit autant de soin que de sa personne. Mais à force de faire des voyages continuels, de marcher jour & nuit chargés de pesans fardeaux, & de traverser des déserts affreux, ils perdirent peu à peu leur embonpoint, & devinrent maigres & fort foibles. En cet état, ils se trouvèrent un jour dans un chemin si fâcheux & si rompu, que Choutourbeh, fatigué & abattu, y demeura sans pouvoir s'en tirer.

Le marchand extrêmement affligé de cette disgrace, employa tout le monde de la caravane qu'il put assembler, pour tirer de-là Choutourbeh, & il en vint à bout. Mais comme il n'étoit pas en état de marcher, il le laissa avec un valet pour avoir soin de lui, & le ramener dès qu'il seroit un peu remis de sa lassitude. La frayeur saisit le valet quand il se vit seul au milieu d'un désert, il en fut si peu le maître, qu'il abandonna Choutourbeh, & fit accroire au marchand, lorsqu'il eut rejoint

la caravane, que le pauvre animal étoit mort.

Au premier gîte où la caravane s'arrêta, Mehterbeh accablé de fatigues & de laſſitude, & affligé de ſe voir ſéparé de Choutourbeh, fut tellement preſſé de ſes maux & de chagrin, qu'il en mourut. Choutourbeh, au contraire, dans le déſert où il avoit été abandonné, ſe trouva dans d'excellens pâturages diverſifiés de ruiſſeaux, & il reprit ſes forces en peu de jours. Il s'y trouva même ſi agréablement, qu'il réſolut de n'en point partir, & d'y faire ſa réſidence. Comme il ſe nourriſſoit parfaitement bien, & qu'il vivoit ſans ſoin, ſans embarras & ſans aucune fatigue, dans la plus grande liberté du monde, il devint gras & robuſte au dernier point, & un jour il ſe mit à beugler d'une telle force, que tous les environs en retentirent.

Dans la même campagne, il y avoit un lion d'une force & d'une fierté non commune, qui avoit ſous ſon obéiſſance une grande multitude d'autres lions, & de bêtes ſauvages, dont il étoit reconnu pour roi. Comme il étoit jeune, qu'il commandoit d'un ton abſolu, & qu'il ſe voyoit une cour nombreuſe, grand équipage, & des ſujets ſoumis à ſes volontés, il s'étoit perſuadé que rien dans l'univers ne lui étoit comparable en grandeur ni en puiſſance. En

effet, ſa réputation étoit ſi répandue, que les tigres les plus féroces & les éléphans les plus effroyables le redoutoient dans tous les environs. Il s'étoit rencontré ſouvent avec ces animaux dans les combats; mais il n'avoit jamais vu de bœufs, ni entendu leur beuglement, de ſorte qu'il fut dans une grande frayeur, lorſqu'il entendit beugler Choutourbeh. Ce qui lui fit le plus de peine, ce fut la crainte qu'il eut que les lions & ſes autres ſujets ne s'apperçuſſent de ſa foibleſſe. Il fit tout ce qu'il put pour la diſſimuler; mais comme elle l'obligeoit de ſe priver de la chaſſe qu'il avoit coutume de faire aux bêtes ſauvages, qui ne relevoient pas de lui, & de tout autre divertiſſement; un renard s'apperçut qu'il n'avoit pas l'eſprit dans ſon aſſiette ordinaire. Il en avoit deux auprès de lui fort aſſidus à lui faire la cour, l'un nommé Kelileh, c'eſt-à-dire *couronné*, ou digne *d'une couronne*, & l'autre Demneh, c'eſt-à-dire *envieux*.

Ces deux renards avoient l'éloquence & la ruſe en partage, conformément à leur naturel. Demneh néanmoins plein d'ambition, étoit plus propre à l'intrigue, & avoit plus de ſavoir-faire. Auſſi comme il avoit plus de pénétration, il fut le premier à s'appercevoir de la frayeur du lion. Il s'en expliqua à Kelileh: Mon frère

dit-il, (la grande amitié qui étoit entr'eux, faiſoit qu'ils ſe traitoient de frères) que dites-vous du roi ? Ne vous appercevez-vous pas qu'il abandonne toutes ſortes de divertiſſemens depuis quelques jours ; qu'il demeure dans une même place, & garde un profond ſilence ? Il n'a plus même cette ſérénité qui éclatoit ſur ſon viſage. C'eſt la marque d'une triſteſſe intérieure qui le ronge.

Bon dieu, Demnéh, répondit Kelileh : quelle hardieſſe avez-vous de me tenir ce diſcours ? Que vous importe de prendre garde à ce que le roi fait ou ne fait pas ? Dieu béniſſe ceux qui, comme nous, ſont perſuadés de ſa grandeur, qui ſavent l'étendue de ſa puiſſance, & ne s'écartent ni de leur devoir, ni du reſpect qu'ils lui doivent. Nous jouiſſons du bonheur d'être les eſclaves du trône de ſa majeſté, & c'eſt par ſa libéralité que nous ſubſiſtons vous & moi. Demeurons-en dans ces termes, & éloignons de nous la curioſité de pénétrer dans les actions & dans les ſecrets des rois. Il n'appartient pas à nous de nous donner cette liberté. Contentons-nous d'être du nombre de ceux qui compoſent la cour de ce ſultan. Son eſtime doit nous tenir lieu de toute choſe auprès de lui. Il eſt trop dangereux de ſe mêler d'approfondir les ſecrets des ſouverains, & ce ſeroit une

entrepriſe qui pourroit conduire à la fin tragique d'un ſinge, qui voulut ſe mêler de l'art d'un menuiſier. Demneh interrompit Kelileh en cet endroit, pour le prier de lui raconter cette fable, & Kelileh ne refuſa pas de lui donner cette ſatisfaction.

## LE SINGE ET LE MENUISIER,

### *FABLE.*

UN menuiſier étoit aſſis ſur une pièce de bois qu'il ſcioit, & pour manier la ſcie avec plus de facilité, il avoit deux coins qu'il mettoit dans la fente alternativement, à meſure qu'il avançoit ſon ouvrage, & un ſinge le regardoit faire avec attention. Par haſard le menuiſier quitta ſon travail, & alla à quelqu'affaire. Le ſinge, pendant ſon abſence, monta ſur la pièce de bois, & s'aſſit de manière que ſa queue pendoit au travers de la fente. Quand il eut ôté le coin qui écartoit les deux côtés ſciés, ſans mettre l'autre auparavant, les deux côtés ſe reſſerrèrent ſi fortement, que ſa queue en fut meurtrie & écraſée. Il fit de grands cris, & en ſe lamentant dans le fort de ſa douleur; En ce

monde, dit-il, il faut que chacun faſſe ſon ouvrage, on ne fait que gâter celui d'un autre, en ſe mêlant de le faire; mon métier eſt de manger des fruits, de quoi me ſuis-je mêlé de vouloir ſcier? il en pend autant à ceux qui voudront m'imiter. Dans le tems qu'il ſe faiſoit cette correction à lui-même, le menuiſier ſurvint, & vit le ſinge en ce pitoyable état: Voilà, dit-il, ce qui arrive à qui ſe mêle d'un métier dont il n'a pas fait apprentiſſage. Et au lieu de le délivrer, il le battit ſi rudement, que les coups qu'il reçut, joints au mal qu'il ſouffroit déjà, le firent mourir.

Je vous apporte cette fable pour exemple, ajouta Kelileh, afin de vous faire mieux connoître que chacun doit ſe mêler de ce qui le regarde, & que l'on ne doit pas ſortir de la circonférence du cercle où l'on ſe trouve enfermé. Le proverbe dit auſſi fort à propos là-deſſus, que chaque entrepriſe demande un homme en particulier. Ainſi, cher Demneh, ne vous chargez pas d'une fonction qui ne vous convient pas.

Il ne faut pas, repartit Demneh, avoir la prévention où je vois que vous êtes, que l'on doit être à la cour des rois, ſimplement pour boire, pour manger & s'empêcher de mourir de faim. Quelque précaution que l'on prenne,

on rend toujours le tribut à ſa deſtinée, de quelque manière que ce ſoit. L'eſtomac ne demeure jamais vide pour peu que l'on mange, & une ſeule ſorte de viande le remplit. Il faut tenter la fortune; l'on n'eſt que ce que l'on doit être. Sachez que on n'a point d'autre avantage à la cour, que celui, ſi l'on le peut, d'arriver à une dignité plus relevée que celle que l'on y poſsède. On doit y aſpirer, afin d'être en état de faire du bien à ſes amis, & d'empêcher par la force & par l'autorité, que les ennemis que l'on a ne puiſſent nuire. Qui n'a pour objet que les bons morceaux, doit être placé au dernier ordre des bêtes. Ne voyez-vous pas que le chien naturellement affamé, eſt le plus content du monde, lorſqu'il ronge un os, & que le chat eſt dans la dernière joie, lorſqu'il tient un morceau de viande entre les dents. Mais, écoutez ce que dit un poëte : « Ayez, dit-il, de vaſtes deſſeins devant dieu » & devant les hommes. Vous n'arriverez à la » gloire, qu'à proportion de vos entrepriſes. » L'on doit faire des efforts pour s'élever, quand » l'élévation ne devroit pas durer plus long- » tems que la ſaiſon des roſes. La mémoire de » celui qui agit ſi noblement, eſt en bonne » odeur auprès des gens d'eſprit, qui le diſtin- » guent de ceux qui vivent plus long-tems

» mais avec moins d'éclat. Quand on a une cer-
» taine élévation d'ame, on regarde tous ceux
» dont les inclinations ſont baſſes, comme s'ils
» étoient morts, & on ne les conſidère que
» comme des épines sèches, qui ne laiſſent pas
» de ſubſiſter long-tems dans leur état de séche-
» reſſe. Qui s'eſt acquis de la gloire, jamais ne
» meurt; mais qui jamais n'a fait une belle ac-
» tion, peut véritablément être compté pour
» mort ».

C'eſt à ceux, reprit Kelileh, qui ſont d'une haute naiſſance, ou qui ont un grand mérite, qu'il convient d'aſpirer à de hautes dignités; mais vous & moi, nous n'avons ni l'un ni l'autre. Par quel endroit prétendez-vous donc que nous arrivions à ces grandeurs que vous vous mettez dans la tête ?

Cher ami, répliqua Demneh, il ne s'agit ni de la naiſſance ni de la valeur pour arriver aux grandes charges, il ne faut que de la vivacité d'eſprit. Les eſprits foibles & rampans s'éloignent de cette ſplendeur, & demeurent dans la pouſſière. Mais il eſt permis d'aſpirer à tout, lorſqu'on a de l'eſprit, quand même il s'agiroit de grimper au haut des cieux, & de s'y établir. Les philoſophes moraux & politiques, diſent qu'il faut beaucoup ſouffrir pour s'élever aux degrés d'honneur; & que l'on en deſcend avec

fort peu de peine. Il en eſt de même d'un gros marbre que l'on enlève de terre avec difficulté, & que l'on y peut faire tomber à la moindre impulſion. Ces difficultés empêchent de s'élever ceux qui ne s'ébranlent pas facilement. Mais pour me ſervir des termes qu'un poëte met à la bouche d'une amante : « Je ne veux pas d'un amant » délicat & impatient, j'en veux un qui ſoit brave, & qui ſupporte avec patience tous les » aſſauts qu'il faut livrer, ou ſoutenir en amour. » Quiconque ſe borne à une vie fainéante, & » ne veut rien faire ni rien entreprendre, demeure dans le mépris. Mais celui qui ne ſe » rebute pas des épines qu'il rencontre en marchant à la gloire, arrive infailliblement en » peu de tems au comble de ſes ſouhaits. L'on » n'acquiert de la gloire, qu'au milieu des ſouffrances & des dangers que l'on eſſuie, & un » cœur n'a de prix qu'autant qu'il eſt teint de » ſang ; de même qu'entre les rubis, les plus » chargés en couleur ſont les plus précieux » & les plus eſtimés. Il faut donc marcher avec » intrépidité dans les routes qui conduiſent à » la gloire, & dans la réſolution de ſouffrir, » puiſque l'on n'y arrive qu'à ce prix ». Je vois bien que vous n'avez pas connoiſſance de l'hiſtoire de ces deux amis, compagnons de voyage, dont l'un parvint à être roi, parce qu'il eut le

courage d'eſſuyer des dangers, pendant que l'autre demeura dans l'obſcurité, parce qu'il n'avoit pas voulu s'y expoſer comme lui. Kelileh témoigna qu'il apprendroit cette hiſtoire avec plaiſir, & pria Demneh de la lui raconter; ce qu'il fit en cette manière:

## LES DEUX VOYAGEURS,

### *CONTE.*

SALEM & Ganem, pourſuivit Demneh, étoient amis, & faiſoient enſemble un voyage de pluſieurs journées. Un jour ils arrivèrent à une haute montagne, & en la côtoyant par le bas, ils rencontrèrent une fontaine, dont l'eau étoit fraîche & excellente. Près de la fontaine étoit un canal d'eau vive, bordé & ombragé de cyprès, de pins & de platanes, au milieu d'une prairie parſemée de fleurs qui rendoit encore le lieu plus agréable. Tous ces agrémens invitèrent les deux voyageurs à s'y arrêter & à prèndre un peu de repos, pour ſe remettre de la fatigue d'un fâcheux déſert qu'ils venoient de traverſer; ils choiſirent un endroit commode, où ils s'aſſirent ſur l'herbe. Après qu'ils ſe furent délaſſés quelque tems, ils ſe promenèrent

autour de la fontaine, & le long du canal. Ils s'approchèrent auſſi de l'endroit par où l'eau de la fontaine ſe jetoit dans un grand baſſin, & ſur le bord ils apperçurent un marbre blanc orné de caractères d'azur, ſi bien formés, qu'il étoit aiſé de juger de l'excellence de l'ouvrier qui les avoit gravés; l'inſcription étoit conçue en ces termes : « Voyageur, qui honores ce » lieu de ta préſence, nous avons un logement » magnifique pour te recevoir, ſi tu veux être » notre hôte. Mais, à condition que tu paſſe- » ras ce canal à la nage, ſans craindre ſa pro- » fondeur, ni la rapidité du courant de l'eau. » Quand tu ſeras ſur l'autre bord, tu chargeras » ſur tes épaules le lion de marbre poſé au pié » de la montagne, & ſans héſiter, tu le porteras » tout d'une courſe & tout d'une haleine, juſ- » qu'au ſommet, ſans avoir égard ni aux lions » rugiſſans que tu pourrois rencontrer, ni aux » épines dont le chemin eſt jonché. Ces cho- » ſes exécutées, tu ſeras heureux pour jamais. » L'on n'arrive pas au gîte, ſi l'on ne mar- » che. Qui ne travaille point, n'obtient pas ce » qu'il ſouhaite. La lumière du ſoleil remplit » tout l'univers ; les moins délicats & les » plus déterminés en reçoivent & en ſouffrent » les rayons les plus vifs & les plus ardens ».

La lecture achevée : Venez, dit Ganem à

Salem, entrons en cette lice, & surmontons le péril qu'on nous propose. Faisons nos efforts, éprouvons si la promesse de ce talisman est véritable ; tentons, voyons ce qui nous en arrivera.

Cher ami, répondit Salem, il y auroit peu de bon sens de s'exposer à un danger aussi évident, sur une simple écriture, qui promet un bonheur fort incertain. Un homme raisonnable ne voudroit pas hasarder sa vie, pour un bien aussi imaginaire que celui-là ; & jamais sage ne s'engagera à un danger présent & visible, pour un plaisir qui n'a point d'apparence. Croyez-moi, mille années de délices ne valent pas la peine que l'on expose sa vie un seul moment pour en jouir.

Ganem ne se paya pas de ces maximes. Camarade, répliqua-t-il, la passion de vivre à son aise sans rien hasarder, est l'avant-coureur d'une vie mépriſable & ignominieuse ; mais on court à la gloire & à la félicité, en s'exposant aux dangers. Qui donne dans la mollesse, ne goûte ni la joie, ni le plaisir d'avoir souffert, & qui craint le mal de tête, se prive de la douceur du bon vin. Qui a du courage, ne borne pas son bonheur à mener une vie privée & misérable. Le véritable repos est celui dont on jouit, lorsqu'on est élevé au-dessus des autres. Ne délibérons pas plus long-tems. Il n'est pas

moins de notre honneur que de notre intérêt, de ne pas continuer notre voyage que nous n'ayons monté au haut de cette montagne, malgré le courant rapide, malgré les lions & malgré les épines. Nous ſouffrirons quelque choſe; mais après cela, il eſt à croire qu'en récompenſe de nos peines, & des déſerts que nous aurons paſſés, nous trouverons des belles campagnes.

Faites ce qu'il vous plaira, répliqua Salem. Pour moi, je ne puis m'empêcher de vous dire encore, qu'il n'y a pas moins de folie d'entreprendre ce que vous prétendez, que de vouloir voyager par un déſert, dont on n'eſt pas certain de trouver bientôt l'extrémité, ou de naviger ſur une mer, dont on ne trouve jamais le rivage. En quelqu'entrepriſe que ce ſoit, il ne faut pas moins ſavoir comment on en ſortira, l'endroit par où l'on doit la commencer, afin de ne pas travailler inutilement, & de ne pas expoſer ſa vie, que nous devons chérir plus que toutes choſes du monde. Ecoutez encore le ſentiment d'un ſage, qui dit: « En quelqu'endroit que vous deviez entrer, n'avancez jamais le pié, qu'auparavant vous n'ayez bien affermi la place où vous voulez le poſer, & que l'ouverture par où vous devez en ſortir, ne ſoit ſuffiſamment large ».

De plus, peut-être que cette écriture n'eſt pas bien correcte, ou qu'on l'a miſe là ſimplement pour ſe divertir, & pour abuſer de la ſimplicité des ſots; peut-être auſſi que l'eau eſt inſurmontable, & qu'il n'eſt pas poſſible de gagner l'autre bord. Je veux que vous la paſſiez; mais quand vous l'aurez paſſée, peut-être que vous trouverez le lion de pierre ſi peſant, que vous ne pourrez pas ſeulement le lever de terre. Mais je veux que vous l'enleviez, êtes-vous sûr de l'emporter tout d'une courſe juſqu'au haut de la montagne? A la fin de tout cela, vous ne ſavez à quoi aboutiront tant de difficultés. Pour moi, je vous déclare que je ne me ſuis pas joint à votre compagnie, pour partager, avec vous, un péril de cette nature. Ce que je puis faire, c'eſt de vous conjurer, comme je le fais, d'abandonner un deſſein ſi mal conçu.

Cette inſtance de Salem étoit forte; mais Ganem y réſiſta : Je ne puis, lui dit-il, écouter votre prière, & rien n'eſt capable de m'empêcher d'exécuter la réſolution que j'ai priſe. Ni démons, ni eſprits, quels qu'ils puiſſent être, ne m'en détourneront pas par leurs ſuggeſtions. Je ſais que vous ne vous êtes pas joint avec moi en ce voyage pour me ſuivre en cela, & je vois que vous ne voulez pas

avoir cette complaisance pour moi. Venez au moins, approchez-vous seulement pour voir, & accompagnez ce que je vais faire, de vos prières & de vos vœux. Permettez-moi de vous faire souvenir de ce que dit un poëte : « Je » sais que vous n'êtes pas d'un tempérament » à boire du vin ; ne laissez pas néanmoins de » venir & d'entrer au cabaret, pour voir les » buveurs le verre à la main ».

Quand Salem vit la résolution de Ganem, il lui dit encore : Par cette raillerie dont je ne m'offense pas, je connois assez que vous ne vous mettez pas en peine de mes avis, & que vous ne voulez pas vous désister de votre dessein, qui n'est appuyé sur aucun bon fondement. Je ne me sens pas l'esprit assez fort pour en soutenir l'exécution de mes yeux. De plus, je ne suis pas curieux de voir un spectacle pour lequel j'ai naturellement de la répugnance. Ainsi je vous laisse faire, & je m'éloigne d'un objet qui me feroit de la peine. En achevant ces paroles, il prit sa besace, dit adieu à Ganem, & reprit son chemin.

Lorsque Ganem fut seul, il se remit à tout événement, & en s'approchant du canal : Il faut, dit-il, que je me plonge en cette mer pour y périr, ou pour en rapporter la perle que j'espère. Avec cette résolution, il se jette dans

dans l'eau qui étoit très-profonde & très-rapide ; mais il se posséda si bien dans cette action courageuse, qu'il aborda heureusement à l'autre bord. Il reprit haleine, chargea le lion de marbre sur ses épaules, & monta jusqu'au haut de la montagne, d'un même pas, nonobstant les difficultés qu'il rencontra, & la pesanteur du fardeau qu'il posa à terre en arrivant.

De l'autre côté, au pié de la montagne, Ganem apperçut une belle ville, dont les environs parsemés de maisons de campagne bien bâties, avec de grands jardins, faisoient un très-beau spectacle à voir. Dans le tems qu'il étoit attaché à considérer ces objets agréables ; le lion de marbre poussa un cri si effroyable, que la montagne en trembla, & que toute la campagne voisine en retentit.

A ce cri, qui fut entendu de la ville, les habitans sortirent en foule, & s'acheminèrent vers la montagne, ce qui ne causa pas moins d'étonnement à Ganem, que le cri du lion. Les plus signalés & les plus distingués avancèrent à la tête des autres, & rendirent de profonds respects à Ganem, & lui firent de grands complimens, en lui souhaitant toute sorte de prospérités. Ensuite ils lui présentèrent un beau cheval, richement harnaché. Il monta dessus à leur prière, & ils lui firent cortège jusqu'à

la ville, avec tout le peuple qui étoit sorti au-devant : ils le conduisirent dans un palais magnifique, & le firent entrer dans un bain d'eau de roses, après quoi on le frotta avec des essences de musc & d'ambre. Ils le revêtirent enfin d'un manteau royal, le proclamèrent leur roi, & lui prêtèrent foi & hommage en cette qualité.

Jusques-là Ganem n'avoit rien trouvé d'extraordinaire dans les honneurs qu'on lui avoit rendus, il les avoit regardés comme un effet de la considération singulière de ce peuple envers les étrangers ; mais quand il vit qu'on le proclamoit roi, il demanda la raison du choix que l'on faisoit de sa personne pour commander & pour régner. Sire, répondit un des chefs, les anciens philosophes de ce pays ont posé un talisman à la fontaine que vous avez vue, & dressé, pour ce sujet, sous des constellations faites selon les règles de leur art. Lorsque quelque brave, après avoir passé l'eau à la nage, apporte au haut de la montagne, le lion de marbre, (ce qui arrive seulement quand le roi de cette ville & de l'état qui en dépend, est mort,) la ville, comme votre majesté a pu le voir, va au-devant de lui, au rugissement du lion, & le met sur le trône à la place du défunt. Il y a nombre d'années, &

même pluſieurs ſiècles, que cette coutume eſt en uſage parmi nous.

A ce diſcours, Ganem connut que toutes les diſgraces & toutes les peines qu'il avoit ſouffertes, avoient été autant de degrés pour arriver à cette haute fortune, & que lorſque les belles actions ont la gloire pour but, la gloire, de ſon côté, fait réciproquement toutes les démarches néceſſaires, pour être leur récompenſe.

En achevant ce conte : De cette aventure, ajouta Demneh, vous pouvez aiſément conclure, que l'on ne jouit des douceurs qu'après les amertumes. C'eſt une maxime auſſi ancienne que le monde, & vous la trouverez dans tous les livres de morale. Un Ganem qui a de hautes idées, ne peut jamais être un ſujet de mépris, parce qu'il ne borne pas ſes déſirs à des objets bas & vils. De toutes les raiſons que je vous ai apportées, je tire enfin cette conſéquence, que je ne ferai jamais en repos, que je ne me ſois inſinué dans la faveur du lion, & que l'on ne me compte au nombre de ſes favoris les plus intimes ; & je ne ceſſerai point d'agir conformément à ce deſſein, que je n'en ſois venu à bout.

Mais, dit alors Kelileh, par quelle ouverture prétendez-vous vous acheminer au but

que vous vous propoſez ? Quels moyens imaginez-vous, pour vaincre les difficultés que vous avez à ſurmonter avant que d'y arriver ?

Dans la conjoncture préſente, répondit Demneh, que le lion a l'eſprit embarraſſé, je prendrai l'occaſion de me préſenter à lui ; peut-être que les bonnes choſes dont je l'entretiendrai, jointes à l'éloquence dont je ſaurai les aſſaiſonner, feront impreſſion ſur ſon eſprit en ma faveur, & que les avis que je lui donnerai, ſans perdre le reſpect que je lui dois, diſſiperont les nuages de l'humeur ſombre où nous le voyons, & lui feront reprendre l'air de ſérénité qu'il n'a plus depuis quelques jours.

Votre vanité, repartit Kelileh, eſt à un point qu'il n'eſt pas ſupportable, d'avoir la penſée que vous avez, & de vous flatter d'entrer dans la faveur & dans la familiarité que vous prétendez. Je veux bien convenir avec vous que cela puiſſe arriver. Mais comme vous n'avez jamais été au ſervice des rois, & que vous n'avez aucune teinture des égards reſpectueux qu'il faut avoir près de leurs perſonnes, vous ne ſerez pas long-tems à vous voir déchu du fruit de vos peines & de vos ſoins, & votre diſgrace ſera de nature que vous ne pourrez jamais la réparer.

Qui a du ſavoir-faire, répliqua Demneh,

trouve de la félicité dans le manîment des affaires des grands, & qui a un génie transcendant, une circonspection parfaite, de la capacité & de l'adresse, réussit en tout ce qu'il entreprend. L'histoire en fournit un exemple fameux en la personne d'un artisan, qui éleva sa fortune jusqu'à devenir roi. Un roi de ses voisins savoit qu'il avoit été menuisier & charpentier; curieux de savoir comment il avoit appris l'art de gouverner, dont il s'acquittoit parfaitement bien, il le pria, par une lettre, de vouloir bien l'en instruire. Ce roi lui fit réponse que la même faveur du ciel, qui lui avoit donné de l'esprit en partage, & de la conduite pour arriver au trône, ne lui avoit aussi rien caché des leçons les plus particulières dont il avoit eu besoin pour bien gouverner, & que la prudence pour faire toutes choses avec droiture, ne lui manquoit pas dans les occasions.

Les rois, insista Kelileh, ne prennent pas toujours pour leurs ministres & pour leurs favoris, ceux qui ont le plus de mérite & de capacité. La plupart de ceux qui ont eu cet avantage, sont au contraire arrivés à ce degré, parce qu'ils étoient fils de favoris, ou par quelque service signalé, ou par une inclination particulière du prince, qui les trouvoit plus

conformes à ſon humeur. Mais vous n'êtes pas fils de miniſtres ou de favoris, à peine même êtes-vous connu du roi. Ainſi, il y a beaucoup d'apparence que vous ne réuſſirez pas dans vos prétentions frivoles. Conſidérez, ſi cela vous arrivoit, que vos ennemis s'en réjouiroient, que vos amis en auroient une affliction ſenſible, & que vous vous attireriez un grand nombre d'autres ennemis.

Pour vous répondre là-deſſus, reprit Demneh, je vous dirai que ceux qui s'élèvent à la cour des rois, le font par degrés, & avec une patience de longue durée, avant de mériter l'eſtime du monarque, auquel ils ſe conſacrent. C'eſt mon intention de les imiter & de me ſervir des mêmes moyens. Je ſuis donc réſolu de m'attacher tout de bon à faire ma cour, & de travailler uniquement dans la vue de me faire conſidérer du prince, & de mériter d'être employé pour ſon ſervice. Les douceurs que je prevois, m'encouragent à eſſuyer les peines & les rebuts qui y conduiſent. Pour y réuſſir, je ſais que les courtiſans doivent indiſpenſablement obſerver cinq choſes : la première, de réprimer par la douceur & par la complaiſance, le penchant qu'ils pourroient avoir aux emportemens ; la ſeconde, de ne pas ſe laiſſer ſéduire par le démon de l'orgueil ; la troiſième, de

n'être pas attachés à leur intérêt ; la quatrième, d'être ſincères dans l'adminiſtration des affaires ; & la cinquième, de ne pas s'ébranler pour tous les contre-tems qui peuvent leur arriver. En telle cour que ce ſoit, l'on ne peut pas manquer de venir à bout de ſes deſſeins, en ſuivant ponctuellement ces maximes.

A la bonne heure, dit encore Kelileh, vous paroiſſez bien inſtruit des devoirs d'un courtiſan ; je veux que la pratique vous en ſoit heureuſe, & que vous arriviez à la tête de tous les favoris du ſultan : mais en ce haut degré d'élévation, comment vous maintiendrez-vous dans ſon amitié, dans ſa bienveillance & dans ſa confiance ?

A cette nouvelle demande, Demneh répondit : Dès que je ſerai parvenu à la faveur & à l'eſtime la plus intime de ſa majeſté, je me ferai une loi de pratiquer cinq autres préceptes. En premier lieu, je le ſervirai avec la fidélité la plus exacte ; enſuite, je ſerai attaché uniquement à ſa perſonne ; en troiſième lieu, j'applaudirai à toutes ſes volontés & à toutes ſes actions : de plus, lorſque j'appercevrai qu'il ſe portera à une choſe, qui aura la moindre apparence d'équité pour ſon bien particulier, & pour le bien de l'état, je lui en mettrai devant les yeux toutes les utilités, & tous les

avantages dans leur jour, & j'employerai toutes les raiſons qu'il me ſera poſſible, pour lui perſuader qu'il ne pourra rien faire de plus convenable à ſa gloire, afin que l'événement lui donne la joie d'avoir bien rencontré. Lorſqu'au contraire il formera un deſſein dont l'exécution pourroit être préjudiciable, tant à l'état qu'à ſes intérêts, je lui en repréſenterai les conſéquences fâcheuſes avec douceur, & en même-tems avec toute la force & toute l'amitié à quoi je ſerai obligé par mon devoir. J'eſpère que par cette conduite il ſera bientôt convaincu de ma capacité & de mes bonnes intentions. Alors, ſans difficulté, il aura de la conſidération pour moi, il déſirera de m'avoir toujours près de ſa perſonne pour l'entretenir, & il recherchera mes conſeils. J'aurai auſſi, par ce moyen, l'avantage qu'aucune de mes bonnes qualités ne lui ſera cachée. Qui ſe diſtingue par ces endroits, ne manque jamais d'être reconnu pour ce qu'il eſt, ni d'être chéri. La vertu reſſemble au muſc. Le muſc, tout caché qu'il eſt, ne laiſſe pas de répandre ſon odeur aux environs. Va, marche, dit un philoſophe moral, acquiers de la vertu, c'eſt le moyen de remplir incontinent l'univers de ta réputation.

Par votre diſcours, reprit Kelileh, je con-

nois que c'eſt une affaire réſolue, & que vous allez vous engager dans ce grand ouvrage. Je vois même que dans la ſpéculation, vous paroiſſez aſſez inſtruit des devoirs du haut emploi après lequel vous aſpirez. Je crains fort que dans la pratique, vous ne trouviez plus de difficultés que vous ne croyez. Souffrez encore que je vous donne cet avertiſſement. Le ſervice des rois eſt plein de dangers, & c'eſt ce qui a fait dire aux ſages, qu'il y a trois choſes qui ne ſont pratiquées que par ceux qui ſont dépourvus de bon ſens : Rechercher la faveur des ſultans ; avaler du poiſon pour faire l'épreuve de la thériaque, & découvrir ſon ſecret à une femme. Ils comparent auſſi les rois à une haute montagne couverte de pierreries, dont il ne faut pas s'approcher, parce que des tigres & des ſerpens y font leur retraite ; ou à la mer, ſur laquelle navigent des marchands, dont les uns font naufrage, & d'où les autres rapportent de grandes richeſſes. Je n'ai plus que ceci à vous dire : il eſt vrai que l'on trouve au fond de la mer des perles d'un prix exceſſif ; ſi néanmoins vous voulez vivre en ſûreté, croyez-moi, demeurez ſur le rivage.

Demneh ne demeura pas encore ſans réplique : J'avoue, dit-il, que vous me dites les meilleures choſes du monde, & que l'on ne

peut donner des conseils plus véritables ni plus salutaires. L'approche des grands est périlleuse. C'est un feu auquel on se brûle. Je sais qu'un poëte s'écrie là-dessus, & dit : Gardez-vous de la fréquentation des rois, avec le même soin que le bois sec doit s'éloigner du feu. Tout cela est vrai, j'en demeure d'accord ; mais écoutez ce qui me confirme encore dans ma généreuse résolution. Qui ne combat point, craint le danger, & n'arrive jamais à la gloire. Qui ne hasarde rien dans le négoce, ne gagne rien. Je conviens encore, comme on le dit, qu'il faut s'abstenir de trois choses, de l'amitié des souverains, de la navigation, & de s'attaquer à des ennemis supérieurs en forces & en nombre. Mais comme je ne me sens pas des forces inférieures à mon courage, par quelle raison ne m'engagerois-je pas tout de bon à m'avancer à la cour de notre sultan ? Je tiens presque pour assuré, que tout ce que je m'y promets, m'arrivera. Voulez-vous, dit encore un bon auteur, de l'honneur & de la gloire, employez le courage dont vous êtes partagé, vous en obtiendrez à proportion de la peine que vous y aurez mise.

Kelileh conclut ce long entretien par ces paroles : C'est contre mon sentiment & mon avis, que vous allez vous embarquer sur une

mer des plus orageuſes ; puiſque vous voulez néanmoins, faire à votre volonté abſolument, je ſouhaite que vous ayez un ſuccès plus heureux que le preſſentiment que j'en ai ne me permet d'eſpérer. C'eſt par un principe de l'affection & de l'amitié que j'ai pour vous, que je vous ai fait tant d'objections. Dieu vous garde de mal.

Demneh prit congé de Kelileh, partit, & ſe rendit auprès du lion. Lorſqu'il fut arrivé, il prit la hardieſſe de s'approcher plus près qu'il n'avoit de coutume ; & après de profondes révérences du plus loin qu'il l'avoit apperçu, en lui ſouhaitant toute ſorte de bonheur à haute voix, il demeura debout parmi les courtiſans qui faiſoient un cercle autour de ſa perſonne. Le lion demanda aux miniſtres les plus voiſins de ſon trône, qui étoit Demneh. Un d'eux qui prit la parole, répondit que c'étoit le fils d'un tel officier mort il n'y avoit pas long-tems, après de longs ſervices. Le lion qui le reconnut, le fit approcher : Où eſt votre demeure ? Quelle eſt votre occupation ? Sire, répondit Demneh, je ſuis le plus humble de tous les ſerviteurs de votre majeſté, & du nombre des eſclaves qui ont le bonheur d'être à ſa porte. J'y tiens la place de mon père, & je borne toutes mes volontés aux ordres qui pourront

venir juſqu'à moi. J'attens que quelqu'affaire à laquelle je puiſſe être employé ſe préſente, & que votre majeſté me faſſe l'honneur de me commander. Je ſuis près, en l'exécutant avec tout le zèle poſſible, de faire paroître la pénétration, la ſageſſe & la diligence dont je ſuis capable. Pendant que les miniſtres de votre majeſté ſont occupés aux affaires les plus importantes, d'autres propres à être exécutées par des officiers ſubalternes peuvent ſe préſenter. Un ſage dit qu'il ne faut pas détourner perſonne d'une affaire, pour l'occuper à une autre; la lance qui perce les cuiraſſes, ne doit pas être employée au miniſtère d'une aiguille, ni le ſabre à faire la fonction d'un canif. Un poëte dit auſſi qu'une corde ne peut ſervir d'aiguille, plus on ſe donneroit de peine à l'éguiſer, & moins l'on avanceroit. Le ſabre eſt fait pour faire couler le ſang, & le diamant pour polir & percer les autres pierreries. On ne laiſſe pas même de tirer du ſervice d'un ſerviteur foible & mal habile. Une épine foulée aux piés dans un chemin, peut un jour être employée utilement, quand ce ne ſeroit qu'à en faire un curedent.

Le lion écouta le diſcours de Demneh avec plaiſir, & ne fut pas moins ſurpris de ſon éloquence, qu'il en fut charmé. Qui a de l'eſprit,

dit il en s'adreſſant à ſes courtiſans, fait paroître dans l'occaſion de quoi il eſt capable, nonobſtant la baſſeſſe & l'obſcurité de ſa naiſſance. C'eſt ainſi que le feu porte toujours ſa flamme en haut, en quelque bas lieu qu'il ſe trouve. La vertu éclate comme le muſc, qui ſe fait ſentir, quelque ſoin que l'on prenne de le cacher. L'amour caché dans le cœur d'une maîtreſſe, que la pudeur empêche de ſe déclarer, paroît à l'amant plus clairement que les cheveux qui ſont l'ornement de ſa tête.

Demneh entendit ces paroles avec d'autant plus de joie, qu'elles lui firent connoître que ſon diſcours avoit plu au lion, & qu'il en étoit content. Cela lui donna la hardieſſe de reprendre la parole, & de profiter de l'occaſion pour lui inſinuer quelque choſe de plus engageant en ſa faveur, en y mêlant adroitement des conſeils pour la conduite des rois, & voici ce qu'il lui dit : Sire, il eſt de la ſageſſe & de la juſtice des rois, de donner généralement à tous leurs ſerviteurs, de l'emploi dans les affaires, pour l'avantage de leurs états, chacun ſelon la force de leur eſprit, leur pouvoir, leur ſageſſe, & la ſincérité de leurs intentions. Perſonne ne ſe met en peine de la ſemence cachée ſous la terre ; mais dès qu'elle commence à pouſſer, qu'elle fait paroître ſa verdure, & que l'on

connoît à ſes feuilles que c'eſt un arbre fruitier, l'on en prend grand ſoin, & l'on en recueille du fruit dans la ſuite. De même, il eſt de l'intérêt des rois, de cultiver & de favoriſer les perſonnes vertueuſes, parce qu'ils en reçoivent des ſervices proportionnés aux bienfaits dont ils prennent ſoin de les récompenſer. En cela, ils reſſemblent au ſoleil qui darde ſes rayons ſur les épines & ſur la terre, & qui produit des roſes & des tulipes.

Demneh n'avoit pas encore achevé ce qu'il avoit à dire; mais le lion l'interrompit pour lui demander de quelle manière il croyoit que l'on pouvoit élever les perſonnages de vertu, pour en tirer les avantages qu'il diſoit.

Sire, répondit Demneh, la première maxime qu'un monarque doit obſerver là-deſſus, c'eſt de ne pas s'arrêter à la naiſſance peu illuſtre, mais de s'attacher uniquement au mérite. Quelque nobleſſe éclatante qu'un ſujet puiſſe avoir par une longue ſuite d'ayeux, un roi ne doit pas en faire eſtime, lorſqu'il ne répond pas à cette ſplendeur, par des vertus & par de belles qualités. La raiſon en eſt évidente; c'eſt que la vertu doit rendre l'homme recommandable, & que ce n'eſt pas une vertu d'avoir une grande naiſſance: un auteur dit merveilleuſement bien ſur cette penſée; Fais parade de ta

vertu, ne te fonde pas ſur l'ancienneté de ton origine, ne produis pas un vivant par un mort, & ne donne pas un mort pour un vivant. Jeune homme, ne vante pas ton père qui n'eſt plus, & n'imite pas le chien qui ſe fait un magaſin d'os à ronger. Quoique les ſouris demeurent avec les hommes ſous un même toît, on les pourſuit néanmoins, & on les détruit autant que l'on peut, à cauſe du mal & de l'incommodité que l'on en ſouffre ; mais l'on porte le faucon ſur le poing, tout inconnu & tout étranger qu'il eſt, à cauſe du grand avantage que l'on en tire. C'eſt pour cela qu'un roi ne doit pas uſer de ces termes : Celui-ci m'eſt familier, je le connois, & je ſuis fait à ſes manières ; je ne connois pas celui-là, c'eſt un étranger. Le bien de ſes états demande qu'il recherche les perſonnes diſtinguées par leur mérite, & qu'il faſſe une grande différence entr'eux & ceux qui n'ont aucune connoiſſance des affaires, ni aucune bonne qualité qui les rende conſidérables. Le plus grand inconvénient où il peut tomber, c'eſt de conférer à des perſonnes inhabiles ; des charges qui doivent n'être confiées qu'à des perſonnes d'expérience. La couronne eſt faite pour la tête, & les entraves ſont deſtinées à arrêter les piés. C'eſt un auſſi grand mal de faire du bien à ceux qui ne le méritent pas, que

de faire du mal aux gens de bien. En tout état où les perſonnes de vertu ſont rebutées & mépriſées, & où les ignorans au contraire, occupent les charges & ſont en eſtime, les rois & les ſujets ſont également malheureux. Le huma, le plus noble entre toutes les eſpèces d'aigles & tous les autres oiſeaux, n'honore jamais de ſa préſence un pays où le vautour eſt plus eſtimé que le roſſignol.

Ce dernier diſcours de Demneh, étoit extrêmement hardi; & tout autre roi que le lion, qui n'eût pas eu les intentions droites comme lui, n'eût pu écouter tant de vérités ſans s'en offenſer. Mais le lion qui connut par-là le mérite de Demneh, lui en ſut bon gré. Il le lui témoigna même en l'admettant dès-lors au nombre de ſes miniſtres, & de ceux qui approchoient de plus près de ſa perſonne. Demneh de ſon côté employa ſon eſprit, ſa ſagacité, ſon ſavoir & ſon adreſſe avec bonheur dans les commiſſions dont il fut chargé; en peu de tems il entra dans les ſecrets les plus réſervés de ſon maître, & le lion enfin lui conféra la charge de grand-viſir, & de premier miniſtre.

Après que Demneh ſe fut introduit de la ſorte dans la confiance entière du lion, il crut avoir la liberté de lui demander à lui-même ce qui l'obligeoit d'être ſi triſte depuis quelque tems,

tems, & il ſe promit de mériter davantage ſes bonnes grâces, s'il pouvoit le délivrer de l'embarras où il étoit, lorſqu'il en auroit connu le ſujet. Dans ce deſſein, comme il étoit un jour avec lui, dans une audience particulière, il lui parla en ces termes : Sire, j'ai remarqué depuis long-tems que votre majeſté ne ſort plus de ſon palais, qu'elle ne fait plus d'exercice, & ſe prive de la chaſſe qu'elle aimoit avec tant de paſſion. Je la ſupplie d'agréer la liberté que je prens de lui demander quelle peut en être la cauſe ? Si quelque choſe lui fait de la peine; le zèle que j'ai pour employer le peu que je puis à ſon ſervice, m'excite à lui faire cette demande.

Le lion ſentoit ſi bien la foibleſſe qu'il y auroit de découvrir à Demneh le ſujet du changement de ſa conduite, qu'il ne lui en eût rien dit abſolument, ſi Choutourbeh n'eût encore beuglé dans le moment qu'ils étoient enſemble. La frayeur fit tout de nouveau un effet ſi puiſſant ſur lui, que Demneh ſe ſeroit apperçu de ce qui la cauſoit, quand il eut perſiſté à le diſſimuler plus long-tems; il lui avoua la choſe comme elle étoit : C'eſt, lui dit-il, le bruit que vous venez d'entendre, qui fait le ſujet de mon trouble. Je ne ſais pas qui peut être celui qui le fait; mais j'avoue que j'en ſuis

alarmé, & qui que ce puisse être, ma pensée est que sa force est égale à sa voix : si cela étoit, il faudroit abandonner ces lieux.

Demneh qui avoit beaucoup d'expérience, & qui méritoit le poste qu'il occupoit, s'il eût eu moins d'ambition, chercha à rassurer le lion. Il lui demanda si quelqu'autre sujet l'obligeoit de prendre cette résolution. N'est-ce pas, repartit le lion, un sujet suffisant pour la prendre, que d'être continuellement dans la frayeur & dans l'inquiétude ? On ne sauroit prendre trop de précaution, lorsqu'il s'agit de se mettre en état de ne rien craindre.

Sire, répliqua Demneh, il ne seroit pas honnête à votre majesté d'abandonner, pour si peu de chose, un état qui lui appartient par succession, & où elle a pris naissance. Voix, bruit, cri, tintamarre, rien de tout cela ne doit jamais réduire un monarque à abandonner son royaume, son héritage & sa patrie : ceux qui sont dans les hautes dignités, & les rois particulièrement, doivent être aussi fermes & aussi inébranlables que les montagnes, & ne s'effrayer de rien. Les sages disent que l'on ne doit s'arrêter ni à bruit épouvantable, ni à grosseur de corps, parce que le plus souvent cela ne signifie rien, & qu'il ne faut pas s'imaginer qu'il y ait du mystère caché en tout ce que l'on ne

comprend pas d'abord. Quelque gros que soit un roseau, on le met aisément en pièces. La grue est grande & grosse ; mais le faucon, tout petit qu'il est, ne laisse pas de la maltraiter avec son bec & ses griffes. Qui se laisse prévenir par la grosseur, peut tomber dans la même disgrace qu'un certain renard qui fut pris pour dupe. Le lion témoigna qu'il désiroit d'entendre cette fable, & Demneh la lui raconta.

## LE RENARD ET LE TAMBOUR,

### *FABLE.*

UN renard, continua-t-il, pressé de la faim, rôdoit dans un bois & cherchoit quelque proie. Par hasard il arriva près d'un arbre, où l'on avoit attaché un tambour ; une branche agitée par le vent frappoit dessus de tems en tems, & faisoit un grand bruit en cet endroit-là : il apperçut un coq orné d'une belle crête & d'un beau plumage, qui marchoit gravement sur l'herbe, avec un nombre de poules. Le renard ne courut pas d'abord sur le coq, il n'étoit pas encore à portée, il se mit seulement en embuscade pour prendre son tems, & ne le pas man-

quer. En ce moment, ſes oreilles furent frappées du ſon du tambour, qu'il n'avoit pas encore entendu. Il regarda du côté d'où il venoit, & il apperçut un gros corps qu'il prit pour quelque choſe de propre à s'en bien régaler. Il ceſſa d'obſerver le coq, & il ſortit de l'embuſcade pour aller droit à l'arbre. Comme il ne put le faire ſans bruit, le coq l'entrevit, & ſe ſauva avec ſes poules.

Le renard monte ſur l'arbre avec beaucoup de peine, & ſe poſe ſur le tambour, qu'il briſa avec ſes dents. Mais il ne trouva que du vent, & rien autre choſe que du bois ſec, & une peau qui n'avoit aucun goût & étoit incapable de le raſſaſier. Le dépit & la douleur ſuccédèrent à ſa vaine joie : Malheureux que je ſuis, dit-il, pourquoi me ſuis-je laiſſé tromper par une choſe qui devoit me tromper le moins, pour abandonner une proie dont j'étois comme le maître ? Il ne faut pas ſe fier aux apparences; le tambour avec le bruit qu'il fait, n'eſt rempli de rien.

Sire, ajouta Demneh, j'ai apporté cet exemple à votre majeſté, afin qu'elle ne s'étonne pas de la voix extraordinaire qu'elle a entendue, & que cela ne la prive pas du divertiſſement de la chaſſe. Si elle veut me charger de la commiſſion, j'irai voir moi-même qui en eſt

l'auteur, & je lui en rapporterai la vérité en peu de tems. Le lion agréa la bonne volonté de Demneh, qui partit ſur le champ, & marcha du côté d'où la voix s'étoit fait entendre.

A peine Demneh ne paroiſſoit plus, que le lion ſe plongea dans une profonde rêverie, & ſe repentit de ce qu'il venoit de faire. Je viens de commettre une grande faute, dit-il en lui-même, & je m'expoſe à un inconvénient terrible. Les politiques, ſur toutes choſes, recommandent aux ſouverains de ne pas communiquer les ſecrets qui regardent leurs perſonnes, à neuf ſortes de gens, & de bien ſe garder de les admettre dans aucune de leurs affaires perſonnelles. Ce ſont ceux qui ont reçu quelque mauvais traitement à leur cour, ſans avoir rien fait qui le méritât; ceux qui ont perdu leurs biens ou leur réputation à leur ſervice, & qui ſont demeurés dans le mépris; ceux qui, après avoir été chaſſés & privés de leurs charges, ont été abſolument éloignés des affaires de l'état, ſans eſpoir de jamais y rentrer; les ſéditieux & les médiſans; ceux qui ſavent que l'on a fait grâce à d'autres qui avoient commis la même faute qu'eux, dans le tems qu'on leur a fait ſubir le châtiment; les criminels d'état qui ont été châtiés plus rigoureuſement que leurs complices; ceux qui, après de longs ſer-

vices & une fidélité reconnue, demeurent privés des grâces & des bienfaits du prince, pendant que ceux qui ont moins fait qu'eux, ſont récompenſés & honorés; ceux qui ont préféré leurs propres intérêts aux intérêts du prince; ceux enfin qui, après avoir mépriſé l'honneur de ſervir leur prince, ſe ſont jetés dans le parti des ennemis, & qui ont eu de l'emploi parmi eux.

Non-ſeulement les princes ne doivent pas ſe découvrir à ces ſortes de perſonnes; ils doivent uſer des mêmes précautions à l'égard de tous ceux qui les approchent, juſqu'à ce qu'ils aient éprouvé pluſieurs fois leur religion, leur droiture & leur ſincérité. Je ne ſuis donc pas excuſable d'avoir été ſi prompt à déclarer à Demneh, ce que je tenois caché, avant de l'avoir bien examiné. Il paroît fin & adroit, & il y a du tems qu'on ne le voyoit pas à ma cour. S'il avoit le cœur offenſé de quelque mécontentement que je ne puis connoître, il pourroit bien ſe ſervir de cette occaſion pour cauſer du trouble. En effet, ſi celui que Demneh va trouver eſt mon ennemi, & qu'il reconnût en lui plus de forces que je n'en ai, ne pourroit-il pas abandonner mon ſervice, ſe donner à lui, & lui révéler le ſecret de ma frayeur, dont il a connoiſſance? Quoi qu'il en ſoit, mon imprudence peut lui donner lieu d'ima-

giner beaucoup de méchancetés, auxquelles il me seroit impossible de m'opposer. Je devrois n'avoir pas oublié la maxime qui enseigne que c'est procurer sa sûreté, que de se méfier ; ni celle d'un sage, qui dit : N'ayez pas la conscience méchante ; mais ayez de la méfiance, vous ne serez ni surpris, ni trompé. Si, après la démarche que je viens de faire, il m'arrive du malheur, j'ai fait le mal moi-même, & j'aurois tort de me plaindre de personne. Ces pensées l'agitèrent long-tems, & il en étoit si fort épouvanté & dans un si grand chagrin, qu'il ne pouvoit demeurer en place. Il s'asseyoit, il se levoit & marchoit à grands pas avec la plus grande inquiétude. On vint lui annoncer enfin que Demneh étoit de retour de sa commission, & qu'il n'étoit pas loin. Cela le remit, & dissipa un peu l'embarras où il se trouvoit.

Demneh arriva quelques momens après, & en s'approchant il dit respectueusement au lion : Sire, le ciel soit toujours favorable à votre majesté. Que la félicité éclate à la porte de son palais comme un soleil, & que rien ne traverse jamais son bonheur. L'animal de qui votre majesté a entendu la voix si terrible, & qui a troublé son repos, n'est autre chose qu'un bœuf qui paît dans le voisinage de cette forêt. Il est puissant, de haute taille, d'un abord facile,

d'une couleur agréable, & d'un embonpoint qui fait plaiſir à voir : mais ſon courage ne répond pas à une ſi belle apparence. Sa paſſion dominante eſt de manger, de boire & de dormir ; & toute ſon ambition ſe borne à mener une vie tranquille.

A quoi, demanda le lion, avez-vous connu que cet animal, auſſi puiſſant que vous le repréſentez, a peu de forces ?

Sire, répondit Demneh, c'eſt qu'avec cette belle apparence, comme je l'ai dit à votre majeſté, je n'ai rien remarqué en lui qui m'oblige de croire qu'il ſoit vaillant, & je ſuis caution que ce n'eſt pas un animal redoutable, ni qui mérite que l'on prenne des précautions pour ſe garder de lui.

Afin de ne pas ſe tromper, reprit le lion, il eſt mieux de ne pas croire qu'il eſt ſi foible. Quoique le vent ne faſſe pas de mal à l'herbe qui plie devant lui, il arrache néanmoins les arbres les plus gros & les plus puiſſans. Les plus braves ne font paroître ce qu'ils ſont, que dans le champ de bataille, tête à tête devant leurs ennemis. Le faucon ne vole pas ſur les perdrix, qu'il n'ait des aîles & des plumes, & le griffon ne s'amuſe pas à chaſſer aux mouches.

Sire, repartit Demneh, ce que j'ai eu l'honneur de rapporter à votre majeſté, n'eſt que

trop véritable, & elle peut s'assurer que j'ai assez de pénétration, pour avoir connu d'abord cet animal à fond. Si elle le juge à propos, & si elle me l'ordonne, j'espère de faire si bien par mes discours, que je l'amenerai au pié de son trône. Alors, elle en disposera à sa volonté, & je suis garant qu'il fera tout ce qu'elle pourra souhaiter pour sauver sa vie. Le lion joyeux de cette assurance, lui donna ordre de le faire venir.

Demneh, qui savoit bien comment il se tireroit d'affaire, ne s'en fit pas une d'obéir au lion; sans autre détour, avec une grande confiance sur son éloquence, & appuyé de l'autorité du lion, il alla droit à Choutourbeh, qu'il salua civilement, & lui demanda d'où il venoit, ce qui l'avoit obligé de quitter son pays, pourquoi il étoit venu en ces quartiers, & quelle raison il avoit de s'y arrêter. Choutourbeh répondit de point en point à toutes ces demandes avec naïveté, en exposant son aventure par le détail. Quand il eut achevé, Demneh prit un ton grave & sérieux: Le roi de ce pays, lui dit-il, est un lion si vaillant, que le lion même du zodiaque n'est rien en comparaison de lui, & que l'éléphant tremble à le voir. Je viens de sa part vous signifier de venir le trouver, & vous déclarer que la diligence

que vous apporterez à venir vous présenter devant lui, l'obligera de vous pardonner la négligence que vous avez eue de ne vous pas acquitter plutôt de ce devoir, & sur votre refus, j'ai ordre de retourner incessamment pour lui en donner avis.

Au nom d'un lion tel que Demneh venoit de le dépeindre : Je suis près, répondit Choutourbeh, d'obéir au commandement que vous m'apportez. Je n'eusse pas attendu si long-tems à m'acquitter de mon devoir, si j'eusse pu deviner que j'étois sur les terres d'un monarque si puissant. Je vous supplie de me le rendre favorable, & d'employer votre crédit pour me procurer l'honneur d'être de sa cour. Demneh lui donna là-dessus toute sorte d'assurance avec joie, & d'une manière qui le persuada de sa sincérité. Ils se mirent en chemin, & ils arrivèrent bientôt au palais du lion ; Demneh prit le devant, & après avoir annoncé à son maître le succès de sa commission, il revint avec l'ordre de faire entrer le bœuf. Choutourbeh entra, & rendit ses respects au lion, avec protestation d'une soumission entière à ses volontés. Le lion lui fit un accueil aussi honnête qu'il pouvoit souhaiter, & lui demanda depuis quand il étoit arrivé dans le pays, & quel motif il avoit eu d'y venir ; à quoi Choutourbeh, ré-

pondit, en lui faiſant le même récit qu'il avoit fait à Demneh : Vous êtes le bien venu, lui dit le lion, j'aurai ſoin que l'on vous rende tous les honneurs dûs à un hôte de votre conſidération. La paix & le bonheur vous accompagnent. Vous pouvez demeurer avec nous. Vous y trouverez toute ſorte de faveurs & de bienveillance de notre part. Nos bienfaits s'étendent généralement ſur tous ceux qui compoſent notre cour. Perſonne auſſi n'a ſujet de ſe plaindre dans l'étendue de nos états, par le ſoin que nous prenons de faire enſorte que chacun ſoit content. A ce diſcours obligeant, Choutourbeh répondit ſeulement par des vœux pour la proſpérité du lion, par des louanges, & par la proteſtation du déſir de lui donner des marques de ſon zèle par ſon aſſiduité & par la fidélité de ſes ſervices.

En effet, le lion n'oublia rien pour rendre le ſéjour de ſa cour agréable à Choutourbeh. Il lui donna d'abord un rang parmi ceux qui l'approchoient. Peu de tems après il l'avança & l'honora davantage, à meſure qu'il reconnut l'affection avec laquelle il étoit attaché à lui plaire.

Comme il avoit toujours les yeux ſur lui, & qu'il l'obſervoit & l'examinoit juſques dans les moindres choſes, il s'apperçut qu'il étoit

non-seulement irréprochable en ses mœurs & en ses actions ; mais même qu'il avoit infiniment d'esprit, de la pénétration, une conduite admirable, & de plus une grande expérience en toutes choses, après l'avoir consulté & éprouvé en plusieurs affaires, Cela l'obligea de lui donner toute son estime, & de l'employer en plusieurs charges considérables, & enfin de le déclarer son grand-visir, son premier ministre, & de lui confier tous les secrets de l'état. Il lui conféra en même-tems l'autorité nécessaire pour gouverner sous ses ordres.

Choutourbeh remplit si bien tous les devoirs de sa charge par une application également juste, exacte & régulière sur toutes les affaires, que le lion à la fin n'eut plus rien de réservé pour lui, & qu'il n'agissoit plus que par son canal à l'exclusion de tous les autres ministres & conseillers d'état, qui en murmurèrent & en témoignèrent leur mécontentement.

Le dépit de Demneh, à l'occasion de l'élévation de Choutourbeh à son préjudice, fut au-dessus de tout ce que l'on en pourroit dire. Lorsqu'il se vit supplanté par un étranger, à la fortune duquel il avoit contribué lui-même, il ne put souffrir qu'il possédât lui seul la faveur & les grâces du lion. L'envie & la jalousie s'emparèrent de son cœur si fortement, qu'il

paſſoit les nuits ſans dormir, & les jours dans des agitations continuelles, qui le tourmentoient & lui ôtoient le repos. Il ne put enfin ſe contraindre davantage, il chercha à ſe ſoulager, en déclarant ſon reſſentiment, & en ſe plaignant de ſon malheur en toute liberté. Pour ſe contenter, il s'adreſſa à Kelileh, & lui parla en ces termes :

Mon frère, n'admirez-vous pas le peu de bon ſens & d'eſprit que j'ai eu. Je m'étois propoſé de me mettre entièrement dans les bonnes grâces du roi, & je croyois y avoir aſſez bien réuſſi par mon adreſſe à lui amener & à lui livrer Choutourbeh, qu'il redoutoit. Mais Choutourbeh s'eſt emparé de l'eſprit de ſa majeſté, d'une manière qu'elle ne me regarde plus, ni perſonne de ſes courtiſans, & qu'elle n'a de conſidération que pour cet étranger. Ainſi me voilà chaſſé & éloigné du premier rang que j'occupois à ſa cour.

A qui vous plaignez-vous, répondit Kelileh? Ne vous-êtes-vous pas attiré cette diſgrace vous-même? Pourquoi vous êtes-vous mis cette épine au pié? Il vous eſt arrivé juſtement la même choſe qu'à un certain derviche. Qu'arriva-t-il à ce derviche, demanda Demneh? Ecoutez, reprit Kelileh, je vais vous l'apprendre.

# LE DERVICHE ET LE VOLEUR, CONTE.

UN roi, dit Kelileh, fit un jour préſent d'une robe de grand prix à un derviche ; un voleur des plus fins & des plus adroits en eut nouvelle, & conçut auſſitôt le deſſein de la lui enlever. Pour le faire réuſſir, il alla trouver le derviche à ſon hermitage, & le pria de le recevoir à ſon ſervice & ſous ſa diſcipline, en feignant qu'il vouloit abandonner le monde, & apprendre de lui les maximes de la vie ſpirituelle. Le derviche le reçut avec beaucoup d'humanité ; mais au bout de quelques jours, le voleur abuſa de l'eſtime & de la confiance qu'il s'étoit déjà acquiſe auprès du derviche, il s'empara de la robe une belle nuit, & diſparut.

Le lendemain matin, quand le derviche ne vit plus ni le novice, ni la robe, il n'eut pas de peine à juger que le novice étoit un voleur, & qu'il l'avoit emportée. Pour tâcher d'en avoir nouvelle, il ſortit auſſitôt de ſon hermitage, & prit le chemin de la ville. Occupé de la

perte qu'il avoit faite, comme il marchoit avec action, il rencontra deux béliers qui se battoient & qui se heurtoient la tête si furieusement l'un contre l'autre, que le sang ruisseloit des blessures qu'ils se faisoient, & un renard qui se trouva là par hasard, léchoit le sang répandu sur le champ de bataille. Les béliers animés continuoient le combat, & ils avançoient tête baissée l'un contre l'autre. Après plusieurs assauts, le renard se rencontra entre eux, ils le heurtèrent en même-tems chacun d'un coup si furieux par le milieu du corps, qu'ils lui crevèrent le cœur, & qu'il demeura mort sur la place. Un accident si peu ordinaire surprit le derviche qui en fit le profit qu'il devoit, & passa outre.

Il étoit si tard lorsqu'il arriva à la ville, qu'il trouva les portes fermées, & qu'il fut obligé de chercher un logement dans le fauxbourg. Une femme, qui par hasard avoit la tête à la fenêtre, se douta qu'il cherchoit un lieu de retraite, elle l'appela & lui offrit de le recevoir chez elle. Le derviche accepta l'offre, & la femme, après l'avoir régalé à soupé, l'introduisit dans un endroit, où il se mit à réciter ses prières avant que de se coucher.

La femme, qui l'avoit appelé & reçu avec tant de charité, n'étoit pourtant pas de celles

qui mènent une vie réglée, & qui ont ſoin de leur réputation. Elle faiſoit au contraire profeſſion de tenir chez elle de belles filles pour le plaiſir des jeunes débauchés. Une de celles qu'elle avoit alors dans ſa maiſon, étoit aimée par un cavalier du voiſinage, avec tant de paſſion, qu'il ne vouloit pas que perſonne que lui la vît. Comme la maîtreſſe du logis n'y trouvoit pas ſon compte, & que le cavalier, par ſa jalouſie, éloignoit toutes ſes pratiques, elle chercha le moyen d'exécuter un deſſein déteſtable, dont l'occaſion ſe préſenta la meme nuit qu'elle venoit de retirer le derviche chez elle, mais ſa méchanceté retomba ſur elle-méme.

Elle avoit trouvé le ſecret d'enivrer le cavalier & ſa maîtreſſe : lorſqu'elle les vit endormis, & qu'elle crut que tout le monde dormoit chez elle, elle mit du poiſon dans un tuyau de roſeau, prit le tuyau à la bouche par un bout, & porta l'autre au nez du cavalier pour y ſouffler le poiſon, afin qu'il lui montât au cerveau, & qu'il l'étouffât. Mais dans le moment qu'elle alloit ſouffler, le cavalier éternua avec tant de véhémence, que ſon ſouffle fit entrer tout le poiſon dans la bouche de la femme juſqu'au goſier. Le poiſon fit ſon effet avec tant de violence, qu'elle mourut en peu de momens, & par ſa mort elle confirma la maxime

maxime qui porte, que celui qui creuſe une foſſe pour y faire tomber ſon frère, y tombe lui-même.

Le derviche, témoin de cette aventure, trouva cette nuit ſi funeſte, extraordinairement longue, & il n'en vit la fin qu'avec des peines inconcevables; le jour parut enfin, & il ſortit d'un lieu ſi pernicieux. Il entra dans la ville, & comme il cherchoit un autre gîte, il rencontra un cordonnier, qui, par vénération envers les derviches, ſe fit un plaiſir de le mener chez lui, & d'ordonner à ſa famille de prendre ſoin de lui, & de le bien régaler, pendant qu'il étoit obligé de faire compagnie à quelques amis qui l'avoient invité à un régal.

La femme du cordonnier avoit une intrigue d'amour avec un cavalier, qui n'avoit pas moins, d'amour pour elle, qu'elle en avoit pour lui. Leur entremetteuſe étoit la femme d'un chirurgien, ſi adroite & ſi inſinuante, qu'elle eût été capable, par ſes diſcours, d'accorder le feu & l'eau, de faire deſcendre les étoiles du ciel en terre, d'amolir l'acier comme de la cire, & de réduire en pouſſière le rocher le plus dur, ſi elle s'en fût mêlée. La cordonnière ne vit pas plutôt que ſon mari s'abſentoit, qu'elle prit cette occaſion pour ſe divertir, & qu'elle manda à la chirurgienne de donner

mis à son amant de venir la nuit suivante, en l'assurant que rien ne troubleroit leurs plaisirs, que les mouches ne l'empêcheroient pas de goûter le sucre dont elle vouloit le régaler, & qu'elle seroit seule avec lui.

La nuit vint, & sur l'avis le cavalier ne manqua pas de venir au rendez-vous. Mais dans le tems qu'il étoit à la porte, & qu'il attendoit que la cordonnière ouvrît, le cordonnier arriva, & l'apperçut. Comme il avoit déjà du soupçon de ce qui se passoit, il ne fut pas plutôt entré chez lui ardent de colère, qu'il pensa assommer sa femme de coups; non content de ce traitement, il l'attacha à un pilier, & il se coucha.

Cela scandalisa fort le derviche, qui crut d'abord que le cordonnier battoit sa femme par caprice, ou parce qu'il avoit bu, & il se reprocha de ne s'être pas présenté pour empêcher ce désordre. Il étoit encore occupé de cette pensée, lorsqu'il entendit la voix de la chirurgienne qui avoit trouvé la porte ouverte, par la précipitation du mari qui ne l'avoit pas fermée. Voisine, crioit-elle à la cordonnière, d'une voix basse: voisine, à quoi pensez-vous? pourquoi vous faites-vous attendre si long-tems? C'est une honte, venez vîte, & ne perdez pas l'occasion. La cordonnière l'appela d'une voix

triſte, & quand elle fut près d'elle : Voyez, lui dit-elle, l'état où je ſuis, & ſi vous êtes raiſonnable de me reprocher ma négligence : mon mari a vu l'ami à la porte, il eſt venu à moi comme un démon enragé, il ma battue cruellement, & liée comme vous voyez, & il dort préſentement. Elle ajouta avec de grands ſoupirs : Si, dans ce miſérable état, je pouvois vous toucher de compaſſion, vous me détacheriez, & vous ſouffririez que je vous attachaſſe à ma place, pendant que j'irois m'excuſer d'avoir fait attendre mon amant ſi long-tems, & je reviendrois d'abord vous délivrer, & me remettre à la même place ; vous feriez auſſi plaiſir à celui que j'aime, qui ne manqueroit pas de vous en témoigner de la reconnoiſſance. Par amitié & par compaſſion, la chirurgienne lui accorda ce qu'elle demandoit, & ſe laiſſa attacher. La cordonnière alla trouver le cavalier qui l'attendoit avec impatience ; & alors le derviche, qui entendoit tout ce qui ſe paſſoit, comprit le ſujet de la colère du mari, & jugea qu'il n'avoit pas tort.

Pendant que la cordonnière étoit dehors, le cordonnier s'éveilla & l'appela ; la chirurgienne ſe garda bien de répondre, parce qu'elle eut tout gâté. Après avoir appelé pluſieurs fois ſans tirer aucune parole, l'impatience prend au cor-

donnier, il ſe lève, court à la chirurgienne qu'il croyoit être ſa femme, avec un coûteau à la main, lui coupe le bout du nez, & le lui met dans la main : Envoie cela à ton galant, lui dit-il, c'eſt un beau préſent à lui faire. La pauvre chirurgienne, de la peur qu'elle avoit d'être découverte, ſouffrit cet outrage ſans ouvrir la bouche, en diſant en elle-même : Etrange aventure ! Le perſonnage que je fais eſt ſingulier ; la cordonnière ſe divertit, & moi j'en porte la peine.

La cordonnière enfin revint, & fut extrêmement affligée, quand elle ſut que ſon amie étoit ſans nez. Comme elle ne pouvoit réparer ce qu'elle venoit de ſouffrir pour elle, elle lui en demanda mille pardons les larmes aux yeux. Elle ſe remit à ſa place, & ſe fit attacher comme auparavant. La chirurgienne, qui n'avoit pas d'autre parti à prendre, retourna chez elle dans une inquiétude extréme de ſavoir de quelle manière elle déguiſeroit la choſe à ſon mari.

La cordonnière rattachée au pilier, rompit le ſilence au bout d'une heure, & adreſſant cette prière à dieu à haute voix, afin que ſon mari l'entendît : Seigneur, dit-elle, qui commandez dans tout l'univers, dieu créateur de toutes choſes, dieu tout-puiſſant, qui maintenez & qui conſervez toutes les créatures, rien

ne vous eſt caché ; la vérité vous eſt connue ; vous ſavez que mon mari m'a fait ce mauvais traitement par une action condamnable, & pour un fait dont je ſuis innocente. C'eſt pour cela que j'implore votre bonté & votre miſéricorde. Je vous ſupplie de rétablir cette partie de mon viſage, qui en faiſoit l'ornement, comme elle étoit auparavant. Faites paroître mon innocence avec éclat ; ôtez le voile de l'impoſture qui la cache, & délivrez-moi d'une infamie qui va me déshonorer pour jamais ſi je parois devant le monde en l'état où je ſuis.

Le mari qui s'étoit éveillé, & qui avoit entendu cette prière d'hypocrite : Effrontée, lui cria-t-il, infâme, quelle ſorte de prière adreſſes-tu à dieu ? Ne ſais-tu pas que les prières des femmes impures ne ſont pas reçues à ſon tribunal, & que la cour céleſte eſt une cour où les impudiques ne ſont pas écoutées ? Pour être exaucée, il faudroit que tu euſſes la bouche pure & le cœur net.

La femme ſûre de ſon fait, interrompit le mari : Lève-toi, cruel, s'écria-t-elle ; viens & vois une marque de la puiſſance infinie de dieu, qui a eu pitié de mon malheur, & qui a exaucé ma prière, afin que mon innocence ſoit connue. Oui, ſeigneur, vous ſavez que je ſuis innocente, & je vous remercie mille fois de

la grâce que vous me faites, & de ce que vous me lavez du déshonneur dont j'allois être noircie.

A ce discours, le mari qui ne savoit pas le fin de l'aventure, & qui jamais ne se fût douté d'une si grande malice, se lève avec grand étonnement, se procure de la lumière, & voit en effet que sa femme avoit le nez en son entier: J'ai tort, lui dit-il, en la déliant, & je vous demande pardon: jamais il ne m'arrivera de vous traiter de la sorte, je vous laisse le gouvernement du ménage, & la liberté entière de faire ce que vous voudrez.

La chirurgienne avec le nez coupé, étoit chez elle dans une grande inquiétude, & elle cherchoit de quelle manière elle cacheroit son malheur, quel prétexte elle donneroit à son mari, à ses parens & aux voisins, & comment elle se tireroit d'affaire. Elle étoit encore plongée dans ces pensées & dans l'irrésolution, lorsqu'un peu avant le jour le chirurgien qui s'étoit éveillé, se leva & demanda son étui pour aller panser une plaie. La chirurgienne lui dit de se donner patience, le fit attendre long-tems, & comme le mari la pressoit, elle tira un rasoir de l'étui, & le lui jeta en grondant, & en demandant si c'étoit ce qu'il vouloit. Le mari qui étoit déjà dans l'impatience,

lui rejeta le rasoir avec des injures, & c'étoit ce qu'elle demandoit. Elle prit avantage de ce qu'il n'étoit pas encore jour, & se mit à crier : Ah ciel ! j'ai le nez coupé ; & en même-tems elle se jeta contre terre, & se roula par la chambre avec grands cris. Le mari demeura confus, & les voisins & les parens qui accoururent, furent dans un grand étonnement de voir sa femme sans nez & toute en sang. Ils chargèrent le mari d'injures ; & le mari étoit tellement troublé, qu'il ne pouvoit même ouvrir la bouche, pour nier ou avouer le fait. Le jour parut, les parens assemblés se saisirent de lui, & le conduisirent au juge, chez qui le derviche étoit déjà, parce qu'il étoit sorti de chez le cordonnier de grand matin, pour faire des poursuites contre le prétendu voleur qui l'avoit volé.

Les parens exposèrent le fait au cadi, qui demanda au chirurgien, pourquoi il avoit traité sa femme d'une manière si barbare, & parce qu'il ne put apporter une cause légitime, il alloit le condamner à la mort, si le derviche, qui savoit son innocence, ne se fût approché & n'eût pris la parole : Seigneur, dit-il au cadi, cette affaire mérite plus d'attention que vous n'en donnez. Ce n'est pas le voleur qui a emporté ma robe ; les voleurs n'ont pas tué le renard, ce n'est pas aussi le poisson qui a fait

mourir la méchante femme, ni le cordonnier qui a coupé le nez de la chirurgienne. Nous ſommes tous nous-mêmes la cauſe de ces différens événemens. A ces mots le cadi ſe tourna de ſon côté : Ce que vous venez de dire, lui dit-il, eſt une énigme que l'on ne peut entendre, ſi vous ne l'expliquez.

Pour développer toute l'affaire, le derviche raconta ce qui lui étoit arrivé, & toutes les choſes dont il avoit été témoin ; & en finiſſant, il ajouta : Si je ne me fuſſe pas laiſſé prévenir par l'ambition de faire des diſciples, je n'euſſe pas reçu un voleur dans mon hermitage, & je ne lui euſſe pas donné lieu de me faire le vol qui m'a amené ici. Si le renard n'eut pas été gourmand & avide de ſang, les béliers ne l'euſſent pas écraſé ; la méchante femme ne ſe fut pas donné la mort à elle-même, ſi elle n'eût pas entrepris de faire mourir le cavalier ; & le cordonnier n'eut pas coupé le nez à la chirurgienne, ſi elle ne ſe fût pas mêlée du négoce infâme que je viens de vous raconter. Pour concluſion, rien n'eſt plus vrai que ce que nous ſavons tous : Ne faites pas de mal, on ne vous en fera pas. Par le récit de cette hiſtoire, ajouta Kelileh en achevant, vous pouvez comprendre que vous vous êtes attiré le mal dont vous vous plaignez. Il falloit demeurer dans l'état

où vous étiez ; cela ne vous fût pas arrivé. De qui avez-vous à vous plaindre, si ce n'eſt de vous-même ?

Vous avez raiſon, repartit Demneh, je ſuis moi-même la cauſe du mal que je ſens. Mais, cela ne doit pas empêcher que vous ne me diſiez là-deſſus, quel eſt votre avis ; & ce que vous croyez que je devrois faire pour réparer mon malheur.

Vous ſavez, répliqua Kelileh, que je n'ai nullement conſenti à ce que vous avez fait, & que je vous ai déclaré que je ne voulois pas m'en mêler. Je vous répète la même choſe, & je me garderai bien de le faire, en quelque manière que ce ſoit. Songez-y vous-même, c'eſt votre affaire. Vous n'ignorez pas le bon mot qui dit, que chacun fait mieux ſes affaires qu'aucun autre.

Quand Demneh vit que Kelileh ne vouloit pas s'ouvrir davantage : Et moi, lui dit-il, je déclare que mon deſſein eſt d'employer tous mes efforts pour faire chaſſer le bœuf, non-ſeulement du poſte où il eſt, & le faire éloigner de la préſence du roi, mais même pour le faire bannir hors de l'état, & peut-être qu'il pourra bien en arriver un plus grand malheur. Je ne prétens pas que l'on puiſſe me reprocher d'avoir manqué de courage en cette

occasion. Les habiles politiques & les gens d'esprit ne me le pardonneroient jamais, si j'en demeurois-là. A le bien prendre, ma cause est juste. Je demande à rentrer dans un bien que je puis dire m'appartenir. Je cherche ce que je possédois déjà, & ce qui est d'ailleurs à ma bienséance. En bonne politique, l'on peut faire cinq choses librement, avec l'approbation de tout le monde : demander la charge dont on étoit en possession ; se garder de retomber dans l'inconvénient où l'on est une fois tombé ; conserver ce l'on a acquis ; employer toute son industrie à se délivrer du mal que l'on souffre ; & enfin amasser du bien, & repousser le mal lorsque l'occasion s'en présente. L'intention que j'ai, est aussi de tâcher de rentrer dans la charge que j'avois ci-devant, & de me voir dans la même situation où j'étois. Pour cela, il faut que je réduise le bœuf à l'extrémité ou de perdre la vie, ou de quitter la place. Je ne suis pas de pire condition que le moineau qui se vengea d'un épervier, dont je vous raconterai l'histoire si vous le souhaitez. Voyons, dit Kelilah, je vous écoute.

## LES DEUX MOINEAUX ET L'ÉPERVIER,

### *FABLE.*

DEUX moineaux, poursuivit Demneh, avoient leur nid sur un arbre où ils vivoient ensemble, & se contentoient du grain & de l'eau qu'ils trouvoient dans le voisinage. Mais l'arbre étoit au pié d'une montagne, hérissée de rochers escarpés, au haut de l'un desquels un épervier s'étoit niché. L'épervier s'étoit fait une coutume de venir fondre sur leur nid, & d'enlever leurs petits l'un après l'autre, sitôt qu'ils avoient des plumes, & qu'ils commençoient à voler. Nonobstant cette traverse, l'amour de la patrie étoit si fort dans le cœur des moineaux, qu'ils ne pouvoient se résoudre de l'abandonner, & qu'ils aimoient mieux souffrir le mal que l'épervier leur faisoit, que de changer de demeure.

Un jour leurs petits commençoient de voltiger, & ils les regardoient faire leur premier essai, avec un plaisir incroyable; mais la pensée de l'épervier, qui leur vint dans l'esprit en ce moment, changea leur joie en tristesse & en des lamentations. Celui des petits qui avoit

plus de vivacité que les autres, s'apperçut de ce changement, & leur en demanda le ſujet. Le mâle prit la parole : Cher fils, répondit-il, portion de notre cœur, ce n'eſt pas à nous qu'il faut faire cette demande, adreſſe-toi aux larmes qui coulent de nos yeux; elles ſeront nos interprètes, & elles ſuppléeront à notre défaut. Alors il lui fit comprendre la cauſe de leurs pleurs, en lui apprenant la cruauté de l'épervier.

Le petit moineau qui avoit déjà beaucoup de connoiſſance pour ſon âge : Mon père, reprit-il, agréez, je vous prie, ce que je prens la liberté de vous dire. Quoique les créatures de dieu ne doivent pas ſe ſouſtraire à la ſoumiſſion due aux décrets de ſa toute-puiſſance; ce même dieu néanmoins qui a donné l'être à toutes choſes, a auſſi aſſigné un remède à chaque mal, & à chaque plaie une manière de la guérir : au lieu que juſqu'à préſent, il ne paroît pas que vous ayez rien fait pour détourner le mal qui renouvelle votre douleur, & que vous craignez encore; ſi vous faites au moins ce qui ſera en votre pouvoir, il y a à eſpérer que vous empêcherez qu'il n'arrive plus, & que vous vous délivrerez de ce chagrin.

Cet avis plut aux moineaux, & le mâle, pendant que la femelle reſta pour prendre ſoin

des petits, prit ſon vol, réſolu de chercher quelque moyen d'arrêter le cours de l'inſolence de l'épervier. Il vola quelque tems, & dans la penſée qu'il avoit : De quel côté, diſoit-il, tournerai-je ? A qui m'adreſſerai-je, pour raconter mon affliction ? En ce moment, par une diſpoſition de dieu, il apperçut une ſalamandre qui ſortoit d'un lieu ſouterrain, dont des flammes s'élevoient, & qui prenoit ſon chemin par la campagne. En la voyant, Je veux, dit-il, m'adreſſer à cet animal ; nonobſtant ce qu'il a d'affreux & de ſurprenant en ſa figure, peut-être me dira-t-il quelque choſe qui ſervira à me tirer d'affaire. Il vola vers la ſalamandre, s'approcha d'elle, & la ſalua avec reſpect ; la ſalamandre de ſon côté lui fit de grandes civilités La ſalamandre n'attendit pas que le moineau lui parlât, elle prit la parole la première. A vous voir, lui dit-elle, il paroît que vous êtes triſte, & que vous avez quelque choſe dans l'eſprit qui vous chagrine. Si vous êtes fatigué, vous pouvez vous arrêter, & vous repoſer près de moi, ou ſi vous avez quelque mal, vous pouvez me le découvrir, j'aurai peut-être quelque remède à vous donner. Le moineau lui fit le récit du ſujet de ſes douleurs, d'une manière ſi touchante, que les rochers les plus durs y euſſent été ſenſibles. Elle

en fut touchée, & indignée de la cruauté de l'épervier : Ne vous affligez pas davantage, lui dit-elle, je vous délivrerai de cette tyrannie, & dès cette nuit j'irai mettre le feu à ſon nid, & je vous ſuis caution que lui & le nid ſeront conſumés. Dites-moi ſeulement où je vous trouverai, afin que vous me ſerviez de guide, & ſans vous arrêter ici plus long-tems, retournez chez vous, vous y apprendrez de mes nouvelles. Le moineau lui donna ſon adreſſe, & après avoir pris congé d'elle, il retourna à ſes petits avec grande joie.

Lorſqu'il fut nuit, la ſalamandre à la tête de pluſieurs autres ſalamandres armées de ſoufre & de bithume enflammé, ſe mit en chemin, & prit en paſſant le père & la mère des petits moineaux, qui la conduiſirent au nid de l'épervier, plongé alors dans un profond ſommeil, lui & ſes petits. Les ſalamandres y mirent le feu, & comme il étoit de matière fort sèche, il prit flamme auſſitôt, de ſorte qu'en peu de tems il fut réduit en cendre avec l'épervier & ſa famille. Une étincelle de la colère de dieu, excitée par la malice de l'épervier, cauſa cet embrâſement : pour peu que l'on faſſe d'attention, ajouta Demneh, & que l'on prenne ſon tems & les meſures néceſſaires, cet exemple fait voir, ſi foible que l'on puiſſe

être, qu'il y a des moyens de se venger, même des ennemis les plus puissans.

Quand je serois capable, dit Kelileh, d'approuver un dessein aussi pervers que le vôtre, qu'aucun exemple ne peut autoriser, je ne crois pas qu'il soit aisé de l'exécuter. En l'état où je vois que les choses sont présentement, que le roi fait distinction de Choutourbeh par-dessus tous ceux qui forment sa cour, vous entreprenez inutilement de l'obliger à changer de sentiment. Les rois n'abandonnent pas sans sujet un favori qu'ils ont une fois élevé au premier degré de leur faveur. Il faut que le favori soit très-coupable avant d'en venir à cette extrémité; savez-vous pourquoi le bois va au-dessus de l'eau, & ne coule pas à fond? C'est que l'eau croiroit faire une injustice, d'abaisser ce qu'elle a nourri & élevé.

Ne trouvez-vous pas, répliqua Demneh, que c'est un sujet suffisant pour travailler à la destruction de Choutourbeh, que le roi lui donne toute sa confiance, qu'il ne veut plus voir que lui, & que par cette préférence il rebute généralement tout ce qu'il y a de plus considérable à sa cour? qu'il ne fait rien que par son avis, & n'écoute plus les conseils de ses autres ministres? L'état & la personne même du roi seroient exposés à de trop grands dan-

gers, ſi cela continuoit. Je ne vous dis rien de moi-même ; ce ſont les politiques qui remarquent que la ruine d'un royaume, & d'un roi qui le gouverne, peut être cauſée en ſix manières.

1°. Par le déſeſpoir des courtiſans privés de charges, ou négligés, & par le mépris des perſonnes ſages & expérimentées, lorſqu'on les éloigne des conſeils.

2°. Par une guerre déclarée ſans ſujet, & par un gouvernement inégal, & purement de caprice.

3°. Par le dérèglement des paſſions ; c'eſt-à-dire, en ſe donnant aux femmes, à la chaſſe, à la débauche du vin, au jeu, aux concerts.

4°. Par les diſgraces du tems, comme par la peſte, par la famine, par les incendies, par les enfoncemens des terreins que cauſent les tremblemens de terre, ou par les inondations.

5°. Cela arrive encore par une trop grande ſévérité, en faiſant tout par colère, & en châtiant trop rigoureuſement.

6°. Enfin, en prenant le contrepié de toutes choſes ; c'eſt-à-dire, en faiſant la paix lorſqu'il faut faire la guerre, en faiſant la guerre lorſqu'il faut faire la paix ; en uſant de clémence, lorſqu'il faut être ſévère, & en donnant des récompenſes à ceux qui mériteroient d'être punis.

Kelileh

Kelileh interrompit Demneh en cet endroit : C'en eſt aſſez, dit-il, je vois bien, Demneh, que ce n'eſt ni l'intérêt du roi, ni l'intérêt de l'état qui vous touche. Vous êtes animé par le ſeul reſſentiment que vous avez dans le cœur contre Choutourbeh, de qui vous avez réſolu la perte. Ne vous y trompez pas ; la fin de ceux qui font le mal, n'eſt pas heureuſe, & les mauvais deſſeins des envieux retombent ſur les envieux mêmes. C'eſt une vérité conſtante : Qui fait le mal, trouve le mal. Il ne jouit pas long-tems de ſa malice, il en reçoit bientôt le châtiment. Si l'on veut profiter de ce qui ſe paſſe tous les jours dans le monde, le bien eſt ſuivi de la récompenſe, & le châtiment ſuit les méchantes actions. Un tyran en profita comme il le devoit, & il fut le roi le plus juſte de ſon tems. Demneh voulut ſavoir cette hiſtoire, & Kelileh la lui raconta en ces termes :

# LE TYRAN,

## CONTE.

UN roi des siècles passés, gouvernoit ses états avec tant de barbarie, que ses sujets ne pouvoient plus le supporter, & n'avoient d'autre recours qu'à dieu, qu'ils prioient de l'ôter de ce monde, ni d'autre consolation, que de le combler de mille imprécations. Il étoit même si connu au-dehors, que jamais ses voisins ne parloient de lui, qu'en le nommant le tyran. Au retour d'une chasse, ce roi, par un changement d'autant plus surprenant que personne ne s'y attendoit, envoya des hérauts par les carrefours de la ville faire cette proclamation de sa part : « Mon peuple, mon insensibilité a » été jusqu'à présent un voile qui m'a empêché » d'appercevoir la droiture que je devois suivre » en régnant, & ma cruauté m'a fait plonger le » poignard dans le sein des innocens. Ce que je » vous annonce doit vous réjouir. Je vous dé» clare que désormais je serai ferme & constant » à vous procurer toute sorte de bonheur, & à » vous rendre fidèlement la justice que je vous » dois. J'ai assez de confiance sur la sincérité de

» la conduite que je me propoſe, pour aſſurer » que dans la ſuite perſonne ne ſouffrira le moin- » dre dommage. Toute la terre ſera remplie du » bruit de ma modération, & la joie ſera dans » tous mes états par les libéralités & les bien- » faits que j'y répandrai ».

Cette proclamation cauſa une joie inexprimable à tout le peuple, & encore plus l'effet qui la ſuivit. Tous les ſujets goûtèrent un repos qui leur étoit inconnu; la juſtice fut obſervée ſi exactement pendant le reſte du règne de leur roi, que l'on voyoit les faons & les agneaux ſucer le lait des lionnes; le lièvre ſe jouer avec le lévrier; le faucon & la perdrix dans le même nid, & l'oie voler de compagnie avec l'aigle. L'on ne parla plus même de la juſtice qui rendoit la mémoire de Nouſchirvan ſi fameuſe, ſa place fut remplie par ce roi, avec le ſurnom de *Juſte*.

Ce changement parut d'autant plus admirable à tout le monde, que l'on en ignoroit la cauſe, & que l'on ne pouvoit comprendre comment l'on pouvoit ſi ſubitement paſſer de tant de vices à tant de vertus, & montrer tant de conſtance à y perſévérer. L'on en fut éclairci par l'entremiſe d'un favori du roi, qui le ſupplia un jour d'agréer la liberté qu'il prenoit de lui demander le motif d'un retour ſi ſurprenant;

En voici la raiſon, répondit ce monarque. Dans la dernière chaſſe que je fis, comme je pouſſois un lièvre, je vis qu'un chien avoit pris le change, & pourſuivoit un renard. Il l'attrapa par une jambe, & la lui rompit. Le renard échappa, & ſe fourra dans une tanière. Le chien, qui vit que le renard ne ſortiroit pas de-là, pour venir ſe jeter entre ſes pattes, le laiſſa & ſe remit ſur les voies du lièvre avec les autres chiens. Un paſſant, qui vit le chien traverſer ſon chemin, lui jeta une pierre avec tant d'adreſſe, qu'il lui rompit une jambe, de même qu'il avoit rompu celle du renard. Peu de tems après, un cheval marcha ſur le pié du paſſant, & vengea le chien. Mais le cheval n'eut pas fait quelques pas, qu'il fourra le pié dans un trou, & ſe bleſſa ſi dangereuſement, qu'il en fut boiteux. Témoin de ces exemples : Vois-tu, me dis-je à moi-même, que ces différens ſujets ont reçu chacun la récompenſe de leur méchante action ? La perdrix mange la fourmi, le faucon punit la perdrix, & l'aigle traite le faucon de la même manière que celui-ci a traité la perdrix. Qui tue enfin eſt tué. Rien ne demeure impuni ou ſans récompenſe, ſoit que l'on faſſe le mal ou que l'on faſſe le bien. Un exemple comme celui-ci, ajouta Kelileh, devroit vous détourner du

deſſein que vous avez de vous venger, de crainte que vous n'en ayez pas le ſuccès que vous attendez.

Demneh ne profita pas d'une remontrance ſi vive : Je ne ſuis pas, inſiſta-t-il, l'agreſſeur dans cette affaire ; je ſuis l'offenſé & le maltraité. Pourquoi voulez-vous que celui que l'on attaque mérite châtiment en cherchant à ſe venger de l'agreſſeur ? L'offenſé eſt-il coupable en repouſſant le mal par le mal ?

Puiſque je ne puis vaincre votre opiniâtreté, répondit Kelileh, je veux que vous ayez toutes les raiſons imaginables de vous venger. Mais comment pourrez-vous venir à bout de faire périr Choutourbeh ? Vos forces ne ſont pas égales aux ſiennes. Il aura beaucoup plus d'amis & de gens qui prendront ſon parti, que vous n'en avez.

Ce n'eſt point par la force, repartit Demneh, ni par les puiſſans ſecours que l'on réuſſit, même dans les affaires les plus périlleuſes. La prudence & la ſageſſe y opèrent davantage. Dans la morale, comme vous le ſavez, la ſageſſe eſt préférée à la force ; parce qu'elle exécute des choſes dont la force ne peut venir à bout. Le ſage, dit un poëte, exécute des choſes par ſes paroles, que cent armées jointes enſemble ne pourroient pas exécuter. N'a-

vez-vous jamais oui dire, de quelle manière un corbeau fit périr un ſerpent ? Je n'ai pas connoiſſance de cette hiſtoire, dit Kelileh, vous pouvez me l'apprendre. Demneh la lui raconta, & dit :

## LE CORBEAU, LE SERPENT ET LE RENARD,

### *FABLE.*

UN corbeau avoit choiſi le lieu de ſa retraite ſur la pente d'une montagne, & avoit conſtruit & ménagé ſon nid dans la fente d'un rocher. Mais un ſerpent du voiſinage avoit la malice d'aller dévorer ſes petits, toutes les fois qu'il en avoit. Le corbeau piqué de l'inſolence du ſerpent, affligé de la perte qu'il faiſoit, réſolut enfin d'en tirer vengeance, & il en imagina le moyen. Avant de rien entreprendre, il alla le communiquer à un renard de ſes voiſins & de ſes amis, & après qu'il lui eut raconté le ſujet de ſa douleur : Ma penſée, dit-il, eſt d'obſerver le tems que le ſerpent ſera endormi, & de lui arracher les yeux, afin qu'il ne puiſſe pas voir mes petits, & que je n'aie plus rien

à craindre du mal qui m'eſt déjà arrivé.

Je me garderois bien, repartit le renard, d'approuver votre conſeil, il eſt très-mechant. Quand on a de l'eſprit, & que l'on veut détruire un ennemi, l'on s'y prend d'une manière à ne pas expoſer ſa vie comme vous l'expoſeriez en exécutant votre projet. Il pourroit vous arriver la même choſe qu'à un certain oiſeau de rivière, grand mangeur de poiſſons, qui périt lui-même entre les ſerres d'une écreviſſe en voulant la faire périr. Le corbeau pria le renard de lui raconter de quelle manière la choſe étoit arrivée, & le renard le ſatisfit.

## LE HÉRON, L'ÉCREVISSE ET LES POISSONS,

### *FABLE.*

UN héron, dit le renard, demeuroit ſur le bord d'un étang, & faiſoit un grand butin de poiſſons, dont il pêchoit chaque jour ce qui lui ſuffiſoit pour ſa ſubſiſtance; & de cette manière, il paſſoit ſa vie avec toutes les commodités & tout le plaiſir imaginables. Il la continua pluſieurs années; mais enfin, parvenu à

une grande vieilleſſe, ſes forces diminuèrent conſidérablement, & il s'apperçut qu'il n'avoit plus la même agilité pour pêcher qu'il avoit autrefois ; effrayé de cette diſgrace : Infortuné que je ſuis, dit-il en lui-même, mes ans ſont écoulés, & ne retourneront plus. Ne devois-je pas dans la force de mon âge, connoître mieux le bon uſage que j'en devois faire, & amaſſer dès-lors, de quoi vivre dans ma vieilleſſe ? Préſentement les forces me manquent abſolument, & je ne ſuis plus propre à rien. Il faut vivre cependant, ou m'attendre à mourir de faim. Ne pourrois-je pas trouver quelque moyen de ſuppléer au défaut de ma vigueur paſſée ? Il faiſoit ce raiſonnement ſur le bord de l'étang, fort triſte & fort mélancolique, & il étoit en cette dernière penſée, lorſqu'une écreviſſe qui l'avoit apperçu, s'approcha de lui : Ami, lui dit-elle, vous voilà bien triſte & rêveur ! Peut-on veus demander quel ſujet vous avez de n'avoir pas l'air gai & content ?

Le héron profita de cette demande, & inventa en même-tems une fauſſe nouvelle : Comment voulez-vous, répondit-il à l'écreviſſe, que je ne ſois pas triſte, ou plutôt comment voulez-vous que je ne meure pas de chagrin ? Vous ſavez que le bonheur de ma vie conſiſtoit à pêcher chaque jour un certain nombre

de poiſſons, dont je vivois ſans leur faire une trop grande perſécution, parce que j'avois la retenue de n'en pas prendre au-delà de ce que j'en avois beſoin. Mais un de ces jours, deux pêcheurs qui paſſoient le long de cet étang, s'entretenoient de la grande quantité de poiſſons qu'il renferme, & diſoient qu'il falloit y remédier. L'un des deux ajoutoit : Il y a plus de poiſſons dans un tel étang, que dans celui-ci ; nous viendrons à ce dernier, quand nous aurons vidé celui-là. Si cela arrive, continua le héron, c'eſt-à-dire qu'il faut ſonger à ſortir de ce monde, & me réſoudre à ſubir bientôt la mort.

L'écreviſſe épouvantée de cette nouvelle, alla ſur le champ l'annoncer à tous les poiſſons de l'étang, qui en eurent une grande alarme. Dans leur conſternation, ils vinrent tous au héron conduits par l'écreviſſe, & l'un d'eux prit ainſi la parole : L'écreviſſe que voici, dit-il, nous a annoncé une nouvelle qu'elle a appriſe de vous, & qui nous jete dans la dernière affliction. Plus nous nous efforçons de chercher comment nous pourrons parer le coup, plus nous ſommes dans l'irréſolution, & nous venons à vous pour vous ſupplier de nous aider de votre conſeil. Il eſt vrai que vous êtes notre ennemi ; mais un ennemi ſage

comme vous l'êtes, ne refuſe pas d'écouter ſes ennemis; lorſqu'ils ont recours à lui, ſur-tout dans une affaire comme celle-ci, où il a quelqu'intérêt. Vous tombez même d'accord que votre conſervation dépend de la nôtre. C'eſt pour cela que nous n'héſitons pas de vous demander ce que vous croyez que nous pouvons faire pour éviter le mal dont nous ſommes menacés.

Le rapport que l'on vous a fait, répondit le héron diſſimulé, eſt très-véritable. J'ai entendu moi-même la nouvelle de la bouche des pêcheurs, & autant que j'ai pu juger au ton dont ils parloient, rien n'eſt capable d'empêcher qu'ils n'exécutent leur réſolution. J'ai penſé avec ſoin au remède que l'on pourroit y apporter; mais je n'en vois pas d'autre que celui que je vais vous propoſer. Il y a dans le voiſinage un autre grand étang, dont l'eau eſt la plus nette & la plus claire que l'on puiſſe voir, juſques-là que l'on diſtingue tous les grains de ſable qui ſont au fond, quoique les plongeurs les plus habiles ne puiſſent pas y arriver. Les pêcheurs n'y touchent auſſi jamais, parce qu'il n'y a pas d'iſſue pour en faire écouler l'eau. C'eſt juſtement la retraite qui vous convient. Trouvez ſeulement le moyen de vous y faire tranſporter, & vous paſſerez le reſte

de votre vie tranquillement, & le plus agréablement du monde.

Votre conseil est admirable, dit le poisson qui avoit déjà parlé, nous vous en sommes obligés; mais nous ne pouvous passer à l'étang que vous dites, si vous ne voulez bien nous secourir en cela, & nous prêter votre assistance.

Je ne refuse pas, repartit le héron, d'employer le peu de forces qui me restent pour vous obliger en cette occasion. Convenons donc de la récompense que vous me donnerez, & hâtons-nous de faire diligence. Il est à craindre que les pêcheurs ne viennent, & que leur arrivée ne rende nos résolutions inutiles, si nous ne profitons du tems.

Les poissons le prièrent avec instance & les larmes aux yeux, de ne pas les abandonner. L'accord se fit enfin de part & d'autre, & le héron se chargea d'en prendre chaque jour ce qu'il pourroit, & de les transporter à l'étang qu'il leur avoit marqué. Ainsi il se présentoit le matin chaque jour, & les poissons venoient à lui en foule. Il en prenoit autant qu'il vouloit, & les transportoit dans un bocage voisin, où il en mangeoit une partie, & faisoit un magasin des autres pour sa provision. Chaque fois qu'il retournoit à l'étang, il trouvoit

les poiſſons aſſemblés qui ſe preſſoient à qui ſeroient tranſportés les premiers, & ſon plaiſir étoit de voir comment ils ſe hâtoient d'arriver eux-mêmes à leur perte. Delà, il eſt aiſé de remarquer avec quel aveuglement ceux qui ſe fient trop facilement à leurs ennemis, ſe jetent eux-mêmes dans le précipice.

Au bout de quelques jours, l'écreviſſe qui avoit auſſi une forte envie d'être tranſportée au nouvel étang, ſe préſenta, & ſupplia le héron de la prendre. Il s'approcha d'elle, & après l'avoir priſe ſur ſon col, il la porta non pas à l'étang, mais au cimetière des poiſſons. L'écreviſſe apperçut de loin les arrêtes des poiſſons, & comprit d'abord la trahiſon & la fourberie. Qui connoît, dit-elle en elle-même, que ſon ennemi va lui ôter la vie, & ne le prévient pas quand il a la puiſſance de le faire, devient homicide de ſoi-même. S'il fait ſuccomber ſon ennemi, il s'acquiert une gloire immortelle dans la poſtérité : s'il ſuccombe, la poſtérité l'excuſe & le loue d'avoir fait voir qu'il ne manquoit pas de courage. En achevant ce raiſonnement, l'écreviſſe ſe colla au col du héron, & le pinça ſi vivement de ſes ſerres, qu'elle n'eut pas de peine à l'étouffer. Il tomba du haut de l'air en terre, où l'écreviſſe ne le quitta point, qu'il n'eût perdu tout mouvement. Enfin, quand

elle vit qu'il étoit mort, elle lâcha prise, & retourna à l'étang en grande diligence. Là, en présence du reste des poissons étonnés de la revoir, & qui s'assemblèrent autour d'elle, elle fit l'oraison funèbre des amis & des camarades qu'ils avoient perdus, & les consola en même-tems de cette perte, en leur faisant connoître le danger dont ils étoient délivrés, par la vengeance qu'elle avoit prise de leur ennemi commun. Les poissons regretèrent les morts, comme ils le devoient, & détestèrent la perfidie du héron; mais ils eurent deux grands sujets de joie, l'un de ce qu'ils vivoient, & l'autre de ce que leur ennemi mortel n'étoit plus. Cette fable, ajouta le renard, en adressant toujours la parole au corbeau, nous apprend que la plûpart de ceux qui entreprennent de tromper, périssent par les mêmes fourberies dont ils se servent. Mais je veux vous mettre en un chemin par où vous viendrez à bout infailliblement de ce que vous souhaitez, sans courir aucun risque.

Le corbeau joyeux de l'affection avec laquelle le renard entroit dans ses intérêts : Vous pouvez, lui dit-il, m'ordonner tout ce que vous jugerez à propos, je suivrai exactement votre conseil.

Il faut, reprit le renard, que vous preniez

votre vol du côté des maiſons les plus voiſines, & que là élevé en l'air, vous obſerviez s'il n'y a rien d'expoſé ſur les terraſſes que vous puiſſiez enlever, comme du linge, ou autre choſe. Prenez en votre bec ce qui ſe préſentera, & continuez de voler, mais de manière que l'on ne vous perde pas de vue. Lorſque vous ſerez arrivé à l'endroit où ſera le ſerpent, laiſſez tomber la choſe enlevée, en préſence de tous ceux qui vous auront ſuivi. Il eſt certain qu'en courant pour la recueillir, ils appercevront le ſerpent, & le tueront. Voilà un moyen très-ſûr pour vous délivrer de votre ennemi, ſans rien haſarder de votre part.

Le corbeau inſtruit par le renard, prit ſon vol du côté de la ville, où il apperçut ſur une terraſſe, une femme qui, prête à ſavonner du linge, ôta de ſon col un taliſman d'or, & le poſa dans un coin pour être plus libre. Elle n'eut pas plutôt le dos tourné, que le corbeau fondit ſur le taliſman, & l'enleva. Au bruit qu'il fit, la femme ſe retourna, cria au ſecours, & pria que l'on obſervât le voleur. Le corbeau vola avec la précaution que le renard lui avoit marquée, arriva à l'endroit où étoit le ſerpent, & laiſſa tomber le taliſman ſur lui. Ceux qui l'avoient ſuivi apperçurent le ſerpent, & ne manquèrent pas de l'écraſer, & de ren-

dre au corbeau ce ſervice ſignalé qu'il attendoit d'eux. De ce que je viens de rapporter, ajouta Demneh, vous voyez que l'on obtient par adreſſe ce que l'on ne peut obtenir par la force.

Il faut avouer, répliqua Kelileh, que vous avez un talent particulier pour dire les plus belles choſes du monde, mais Choutourbeh eſt plus robuſte que vous & a plus d'eſprit que vous n'en avez. Quelque choſe que vous puiſſiez tenter pour le ſurprendre par votre malice, ſa prudence lui fournira des moyens pour s'en appercevoir & pour y remédier, & quelques ruſes que vous mettiez en uſage, jamais vous ne viendrez à bout de faire autant de nœuds que vous voudrez, qu'il ne les dénoue par ſa ſageſſe. Je vois bien que l'hiſtoire du lièvre qui tomba dans le piège qu'il avoit tendu, vous eſt inconnue. Demneh avoua qu'il n'en avoit point de connoiſſance, & témoigna qu'il l'apprendroit avec plaiſir; Kelileh la lui raconta ainſi:

# LE LOUP, LE LIÈVRE, ET LE RENARD,

## *FABLE.*

UN loup, dit-il, que la faim avoit contraint de ſortir hors du bois, marchoit par la campagne, & cherchoit de quoi ſe raſſaſier. En paſſant près d'un buiſſon, il apperçut un lièvre qui dormoit au milieu d'un profond ſommeil. Ravi de ſon bonheur, il s'approche à petits pas & ſans bruit, autant qu'il lui étoit poſſible. A ſon ſouffle néanmoins, & au bruit qu'il faiſoit en marchant, le lièvre s'éveilla, & fit un ſaut pour prendre la fuite. Le loup le prévint, & l'arrêta : Viens, viens, dit-il, ne t'éloigne pas, j'ai beſoin de ta préſence pour ma conſolation dans l'état où je me trouve. Le lièvre effrayé de l'aſpect affreux du loup, eut recours aux prières pour le fléchir, & en baiſſant la tête à ſes piés : Seigneur, dit-il, qui tenez un des premiers rangs parmi les animaux, je ſais que vous avez une faim des plus ardentes, qu'elle vous prend ſouvent, & que vous ne pouvez être long-tems ſans manger. Mais quel

quel repas pourriez-vous faire d'un morceau d'auſſi peu de conſéquence que je ſuis ? Un renard gros & gras demeure dans ce voiſinage. C'eſt bien plutôt votre fait, ſi vous voulez prendre la peine de venir avec moi, j'aurai l'honneur de vous conduire au lieu de ſa retraite, & là, par un tour de mon adreſſe, je promets de le mettre entre vos pattes. Si cette bonne fortune vous agrée, à la bonne heure, ſi elle ne vous plaît pas, je ſuis toujours près de ſubir mon deſtin. Vous ne perdrez rien à différer de quelques momens, & vous avez à eſpérer d'y gagner beaucoup davantage.

L'eſpérance d'un meilleur butin, fit que le loup ſe laiſſa perſuader, & qu'il ſuivit le lièvre juſqu'à la tanière du renard. Mais ce renard étoit le plus intelligent, le plus fin, le plus adroit & le plus ruſé de tous les renards d'alentour, & il eut pu faire des leçons de fourberies à ceux qui ſe piquoient d'y exceller. Le lièvre avoit un démêlé avec lui depuis longtems, & vouloit profiter de l'occaſion pour en prendre vengeance ſans y rien mettre du ſien. Il laiſſa le loup à l'entrée, entra dans la tanière, & ſalua le renard avec beaucoup de civilité. Le renard de ſon côté lui rendit civilité pour civilité : Vous êtes le bien venu, lui dit-il, d'où venez-vous ? Approchez, prenez

place, j'ai bien de la joie de vous voir.

Il y a long-tems, dit le lièvre, que je désirois de vous voir; mais différens obstacles, causés par de fâcheuses conjonctures, & ma mauvaise fortune m'ont privé malgré moi du plaisir que je me proposois. Il y a je ne sais quel démon en ce monde, qui se fait une loi de mettre barrières sur barrières entre les meilleurs amis, & de leur ôter la satisfaction de se rencontrer & de jouir les uns des autres. Mais enfin, un saint personnage d'entre les animaux nos confrères, d'un mérite très-rare, & d'une vertu consommée, qui honore cette contrée de sa présence au retour d'un pélerinage, désire de vous voir en passant, & de profiter de votre exemple sur le bruit d'une retraite telle que la vôtre. Il s'est adressé à moi pour lui servir d'introducteur auprès de vous. C'est ce qui me donne lieu en même-tems de vous assurer de mon amitié, & de vous demander la continuation de la vôtre. Le personnage dont je viens de vous parler attend à votre porte. Si vous voulez bien lui faire l'honneur de le recevoir, & si vous en avez la commodité, il vous en sera sensiblement obligé. Si quelqu'occupation vous en empêche, ce sera pour une autre fois, & nous prendrons mieux notre tems.

Le renard se doutant de quelque tromperie

cachée ſous ce diſcours étudié, ne balança pas à prendre ſon parti, & réſolut de rendre tromperie pour tromperie. Mais en cachant ſon deſſein : Nous faiſons profeſſion, répondit-il au lièvre, d'obliger & de recevoir toutes ſortes de perſonnes, particulièrement les pélerins, à qui nous ouvrons la porte de notre demeure, toute miſérable qu'elle eſt. Jugez de-là ſi je pourrois manquer au devoir d'hoſpitalité envers une perſonne auſſi ſainte & auſſi vertueuſe que vous me la dépeignez, & envers un ſcheich d'une vénération ſi grande ; perſuadé qu'un hôte porte le bonheur par tout où il entre, obligez-moi ſeulement de dire à ce ſaint perſonnage, que je le ſupplie d'attendre un moment que j'aie balayé mon appartement, & préparé une collation convenable à ſon mérite.

Sur cette réponſe, le lièvre s'imagina que le renard donnoit dans le panneau, & s'applaudit en lui-même d'avoir réuſſi dans ſa négociation. Il ne douta pas même qu'il ne dût s'aboucher avec le loup. Dans cette penſée : La perſonne, repartit-il, que je vous amène, eſt tout en dieu, & ennemie de ces ſortes de cérémonies. Elle ne veut point de contrainte, & ſi vous voulez me croire, il ne ſeroit pas beſoin de tous ces préparatifs. Si votre généroſité néanmoins ne permet pas que vous vous

en dispensiez, nous ne nous y opposons pas, faites à votre loisir.

En achevant ces paroles, le lièvre sortit, & en rendant compte au loup de ce qu'il venoit de faire, il lui assura pour certain que le renard avoit donné dans le panneau ; & comme on se plaît naturellement dans ses entreprises, lorsqu'on se flatte d'un heureux succès, il lui exagéra l'embonpoint du renard, & lui fit comprendre que jamais il n'avoit mangé rien de plus délicieux. La faim du loup étoit si grande, que l'eau lui en vint à la bouche, & le lièvre croyoit lui-même si fermement que c'étoit une affaire faite, qu'il s'imaginoit déjà avoir la vie sauve, en considération du service qu'il rendoit au loup ; mais il s'abusa vainement dans sa folle imagination.

Le renard, naturellement prévoyant en tout ce qui regardoit sa conservation & sa sûreté, avoit creusé une fosse au milieu de sa tanière, qu'il avoit couverte de broussailles, & avoit préparé une issue secrète pour sortir & se sauver dans la nécessité. Ainsi du moment que le lièvre fut sorti pour rejoindre le loup, il disposa les broussailles d'une manière à faire l'effet qu'il s'étoit proposé ; prêt à sortir par la porte secrète, il appela le lièvre & le loup : Chers hôtes, leur cria-t-il, prenez, s'il vous plaît, la

peine d'entrer. Dès qu'il eut entendu qu'ils entroient, il ſortit & gagna la campagne. Le lièvre & le loup entrèrent avec précipitation, & en mettant le pié ſur les brouſſailles, ils tombèrent dans la foſſe l'un ſur l'autre. Le loup s'imagina que le lièvre l'avoit joué & le mit en pièces, & en le laiſſant en cet état, il ſe retira de la foſſe pour aller chercher fortune ailleurs. Selon cette hiſtoire, dit encore Kelileh, jamais le ſage ne néglige rien pour détourner les tromperies, & ſa vigilance empêche qu'on ne le ſurprenne.

Je ne doute pas, reprit Demneh, que ce que vous venez de dire, ne puiſſe arriver quelquefois; mais Choutourbeh eſt ébloui de l'éclat de ſa grandeur à un tel excès, qu'il ne ſe connoît pas lui-même. Il ne ſoupçonne pas que je puiſſe jamais avoir de l'inimitié contre lui, ni que perſonne ait intention de le ſurprendre. Jugez ſi je ne dois pas profiter de ſon aveuglement, & me ſervir de la facilité que je trouve pour le précipiter du haut de ſa gloire. Moins un ennemi craint d'être découvert, mieux il porte ſon coup. Mais en reconnoiſſance de l'hiſtoire que vous venez de me raconter, je veux vous parler d'un autre lièvre qui eut plus d'adreſſe à faire périr un lion, ſi vous n'en êtes déjà informé. Non, repartit Kelileh, elle n'eſt

pas venue jusqu'à moi, vous pouvez m'en faire le récit. Demneh continua de parler, & dit :

## LE LION, TROMPÉ PAR LE LIÈVRE,

### *FABLE.*

Aux environs de Bagdad, plusieurs sortes d'animaux habitoient une campagne extrêmement agréable par les pâturages, les bocages, les fontaines & les ruisseaux dont elle étoit arrosée, & ils y avoient été attirés par tous ces avantages. Mais leur repos étoit furieusement troublé par la cruauté d'un lion sanguinaire, qui les dévoroit chaque jour en grand nombre.

Après plusieurs assemblées & plusieurs délibérations sur le remède qu'ils apporteroient à cette persécution, les animaux en corps se présentèrent à lui avec un grand respect, & après une révérence profonde, celui qui avoit été député pour porter la parole, parla en ces termes : Sire, nous sommes tous courtisans, domestiques, ou sujets de votre majesté; en quelque qualité que nous ayons l'honneur d'être auprès d'elle, nous sommes en des craintes con-

tinuelles, tant lorſqu'elle pourſuit quelqu'un de nous pour en faire ſon repas, que lorſqu'elle nous laiſſe en repos, dans l'attente où nous ſommes d'un ſemblable deſtin. Pour la délivrer de la peine qu'elle ſe donne, & nous d'une inquiétude mortelle, nous avons penſé de lui envoyer chaque jour ſuffiſamment de quoi vivre, & cette pitance ne lui manquera jamais à l'heure qui nous ſera marquée, ſi elle veut bien agréer l'offre que nous lui faiſons.

Le lion voulut bien accepter cette propoſition; les animaux pour s'acquitter de leur promeſſe, tiroient tous les jours au ſort, & lui envoyoient régulièrement celui d'entr'eux ſur lequel il étoit tombé. Cela dura long-tems de cette manière, juſqu'à ce que le ſort tomba ſur un lièvre qui le reçut avec une grande fermeté. Il demeura néanmoins quelque tems la tête baiſſée, en faiſant réflexion ſur ſa deſtinée, & en cherchant quelque moyen pour ſe tirer d'affaire. Enſuite il tint ce diſcours aux animaux qui étoient encore aſſemblés: Je ne vous demande pas, leur dit-il, que vous me diſpenſiez d'aller me préſenter au lion comme une victime; le ſort m'y oblige, je ne veux pas que l'on puiſſe me reprocher d'avoir moins de réſignation que mes confrères, qui m'ont précédé dans ce ſacrifice. Permettez-moi ſeulement de

différer de quelques momens l'exécution de mon devoir auquel je me ſoumets de bon cœur. J'ai un deſſein dont le ſuccès peut vous délivrer tous de l'inſolence du tyran, & le peu de retardement que je demande contribuera peut-être à le faire réuſſir. Les animaux ſe firent un plaiſir de lui accorder ce qu'il demandoit, & l'encouragèrent par mille bénédictions, à faire ce qu'il jugeroit à propos pour un ſi grand bien. Le tems qu'il avoit demandé étoit uniquement pour attendre que l'heure du repas du lion fût écoulée. Lorſqu'elle fut paſſée, & qu'il vit que ſa pitance n'étoit pas arrivée, il entra dans une très-grande colère, il frémit, il grinça les dents, & ſe mit à rugir d'une force épouvantable. Il étoit en cet état, lorſque le lièvre arriva, & remarqua qu'il frappoit la terre de ſa queue, marque de l'excès de la vengeance qu'il méditoit. Il s'approcha, & le ſaluant avec de grandes humiliations : D'où viens-tu, lui demanda le lion, d'un ton qui faiſoit aſſez connoître ſon emportement ? Que font tes frères ? Quel motif ont-ils d'avoir été aujourd'hui ſi négligens ?

Sire, répondit le lièvre, ils avoient député votre eſclave que voici, pour amener à votre cuiſine un de mes camarades que le ſort avoit deſtiné à votre majeſté ; mais par malheur en

paſſant par la forêt voiſine, un autre lion nouvellement venu, me l'a enlevé malgré moi. J'ai voulu lui remontrer qu'il enlevoit ce qui appartenoit au roi de ces campagnes, mais inutilement. Il n'a pas eu d'égard à mes inſtances; il m'a reparti en vomiſſant mille injures, & des blaſphêmes horribles : Malheureux & inſenſé, m'a-t-il dit, ignores-tu que cette forêt eſt la garenne de réſerve de ma majeſté, & ne ſais-tu pas que chaque forêt a ſon lion pour ſeigneur ? A ce diſcours inſolent il a ajouté des railleries piquantes contre le reſpect dû à votre majeſté, qui n'euſſent pas été impunies, ſi ma force eût égalé mon courage. Mais le danger où j'étois moi-même, m'a obligé de m'éloigner au plus vîte de ſa préſence, & de venir rendre compte à votre majeſté de la violence de ſon procédé.

Le lion furieux & comme enragé, au récit de cette nouvelle : C'eſt moi, dit-il, qui apprend le devoir aux lions, lorſqu'ils ont la témérité de m'inſulter : où eſt ce rebelle, qui a oſé mettre la patte ſur un morceau qui m'appartenoit ? Pourrois-tu me conduire où il eſt, afin que tu voyes comment je te ferai bonne juſtice, & de quelle manière je me vengerai ?

Oui, ſire, répondit le lièvre, je ſais le lieu de ſa retraite, & je ſuis près de vous y ſervir

de guide. Après ſa malhonnêteté, & les paroles inſolentes dont il a maltraité votre perſonne royale, je me fuſſe repu de ſon ſang avec autant de plaiſir que les bons buveurs avalent le vin, ſi j'euſſe pu le faire, & je vous euſſe apporté ſon crâne pour vous ſervir de taſſe. Mais j'eſpère de le voir bientôt réduit à la raiſon par votre valeur incomparable. En diſant cela, il marchoit devant le lion, & le lion qui n'entendoit pas de fineſſe, & qui croyoit tout ce qu'il venoit d'entendre, le ſuivoit. Ils arrivèrent près d'un puits dont l'eau étoit très-profonde; & comme elle étoit très-claire, elle repréſentoit tous les objets qu'elle recevoit avec une netteté admirable. Sire, dit alors le lièvre au lion, c'eſt ici que l'ennemi de votre majeſté a fait ſa retraite; mais je crains de me préſenter devant ſa face redoutable, & je ne puis le lui montrer, qu'elle ne veuille bien me prendre ſur ſon dos pour ma ſûreté. Le lion le prit ſur ſes épaules, & regarda dans le puits, où il ſe vit lui & le lièvre. Animé comme il étoit, il crut que ce qu'il voyoit étoit le lion qu'il cherchoit, & le lièvre qui lui avoit été enlevé, & pouſſé par le déſir de vengeance, il donna ſeulement au lièvre le tems de ſe retirer de deſſus ſon dos; & d'un ſaut léger, il ſe jeta dans le puits, où il ſe noya.

Le lièvre, ſain & ſauf, alla rejoindre les animaux, leur fit le récit de la belle action qu'il venoit de faire; & les animaux après mille remercîmens, témoignèrent par autant d'exclamations, la joie qu'ils avoient de pouvoir vivre déſormais dans une liberté entière. Quelle douceur, s'écrièrent-ils, d'être vengés d'un ennemi! Quel plaiſir de pouvoir paſſer la vie en ce monde ſans obſtacles! Cette hiſtoire, ajouta Demneh, vous fait voir que l'on peut ſurprendre & vaincre un ennemi quelque puiſſant qu'il ſoit, & lui donner le coup mortel, malgré les avantages & les reſſources qu'il peut avoir. Je tombe d'accord, lui dit encore Kelileh, que l'on pourroit en quelque manière vous excuſer chez les politiques, s'il étoit poſſible de faire périr Choutourbeh, ſans riſque de la perſonne du roi; mais ſi cela ne ſe peut ſans l'inconvénient que je vous marque, croyez-moi, je vous en ſupplie, abandonnez cette penſée, & n'exécutez pas un deſſein ſi criminel. Vous deviendriez l'exécration de tout l'univers, ſi le moindre mal étoit arrivé à votre bienfaiteur par votre faute.

Leur entretien finit en cet endroit, & Demneh ſe retira chez lui, où il demeura pendant un tems conſidérable ſans aller rendre ſes reſpects au roi.

Le fourbe Demneh vouloit que ſon abſence de la cour du lion pût ſervir à ce qu'il méditoit ; lorſqu'il crut qu'il y avoit aſſez long-tems qu'il ne paroiſſoit pas, il ſe rendit au palais, & il affecta de demeurer parmi la foule des courtiſans. Le lion qui l'apperçut, le fit approcher, & ſe plaignit de ſa négligence, en lui diſant qu'il avoit tort d'avoir été tant de tems ſans ſe faire voir. Demneh répondit ſeulement par des ſouhaits pour ſa ſanté, & pour la proſpérité de ſon règne. Il me paroît, dit le lion, que tu es triſte & affligé : peut-on ſavoir de toi ce qui en eſt la cauſe ?

Sire, répondit l'artificieux Demneh, l'on n'eſt pas maître d'empêcher que les chagrins que l'on a ne paroiſſent à l'extérieur ; mais il y en a dont les cauſes ne doivent pas être expoſées publiquement. Le lion connut à ces paroles que Demneh vouloit lui parler en particulier, il fit retirer les animaux qui étoient préſens, & il le retint ſeul auprès de lui. Je vois, lui dit-il, que tu as quelqu'avis de conſéquence à me communiquer, & j'ai à me plaindre de ton retardement, après la connoiſſance que j'ai de la part que tu prens à mes intérêts. Dis-moi promptement ce qu'il y a. La remiſe d'un ſeul jour, en quelqu'affaire que ce ſoit, peut cauſer de grands malheurs. Parle, & ne

différe pas davantage à me découvrir ce que je ſouhaite d'apprendre.

Demneh fut ravi de voir le lion dans ce ſentiment & dans cette impatience : Sire, dit-il, lorſque l'on a une méchante nouvelle à annoncer à celui qui a intérêt de l'apprendre, on ne ſauroit ſe munir de trop de précautions, parce qu'il n'eſt pas à propos de révéler inconſidérément ce qui ne doit pas être écouté avec plaiſir. L'intéreſſé doit auſſi connoître parfaitement celui qui a un ſemblable rapport à lui faire, & diſcerner s'il le fait avec bonne intention, s'il en prévoit la ſuite, & ſi ce n'eſt pas un perturbateur ou un calomniateur. Mais votre majeſté, ſire, doit être perſuadée que l'unique but que je me propoſe, eſt de lui donner des marques de ma reconnoiſſance pour toutes les faveurs dont elle m'a comblé ; & j'eſpère qu'elle m'entendra avec patience ; particulièrement en ce qui regarde ſes intérêts les plus importans, & ne doutera pas de ma ſincérité, non plus que de ma fidélité.

Tu ſais, reprit le lion, qu'il n'y a pas un roi au monde, qui ait une plus grande réputation que moi d'être ſage & prudent, & que perſonne de tous ceux qui ont le même caractère que je porte, ne donne audience avec plus de bonté que je la donne à ceux qui s'adreſ-

ſent à moi. Tu peux donc, ſans autre préparation, me déclarer avec confiance tout ce que tu voudras.

Sire, répliqua Demneh, j'ai voulu prendre cette aſſurance de votre majeſté, en lui demandant permiſſion de lui parler librement, parce que je fais un grand fondement ſur ſa pénétration, & ſur les profondes connoiſſances qu'elle a, telles que tous les rois devroient les avoir. Je ſuis ſon ſujet, & en cette qualité, je ne lui dirai rien qui ne ſoit très-véritable & très-ſincère; je la ſupplie de croire que je n'y mêlerai rien qui doive lui donner le moindre ſoupçon contre moi, & que ma ſincérité eſt auſſi claire & auſſi manifeſte que le ſoleil au milieu du ciel.

Oui, je te le dis encore, lui répéta le lion, je ſuis perſuadé de ta bonne-foi & de ta capacité, & je ſuis près de recevoir tes conſeils de bonne part, comme je les ai toujours reçus.

Demneh, après avoir prévenu le lion par ces artifices & par ces déguiſemens: Sire, lui dit-il encore, il eſt certain que la conſervation de tous les animaux dépend de la continuation de la vie de votre majeſté, & c'eſt pour cela que les ſujets les mieux intentionnés doivent lui dire la vérité, & l'aider de leurs bons conſeils en tout ce qui la regarde. Pour cette raiſon,

les ſages remarquent que celui qui cache la vérité à ſon prince, ſa maladie à ſon médecin, & ſa pauvreté à ſes amis, ſe rend coupable & digne de mort.

J'ai éprouvé plus d'une fois, dit encore le lion à Demneh, ta foi, ta ſincérité & ton zèle, & j'ai eu des témoignages de ta droiture en pluſieurs rencontres. Dis-moi, ſans plus héſiter, ce que tu as à me communiquer, afin que je voye les meſures que j'aurai à prendre lorſque j'en ſerai informé.

Demneh perſuadé que le lion étoit diſpoſé à l'entendre, comme il le ſouhaitoit, s'expliqua enfin ſur la calomnie qu'il avoit inventée contre Choutourbeh, & lui dit avec effronterie: Sire, la victoire ſoit inſéparable de la durée de votre règne. Je me ſens obligé de donner avis à votre majeſté, qu'elle a un ennemi fort voiſin & même domeſtique. Mais, ſire, cet ennemi n'eſt pas extrêmement redoutable, c'eſt de Choutourbeh que j'entens parler. Je ſais qu'il a eu des conférences ſecrètes avec des généraux de vos armées, & avec quelques-uns de vos miniſtres. J'ai, leur a-t-il dit, éprouvé le lion; j'ai examiné ſa force, ſon eſprit & ſa conduite. J'ai remarqué en tout cela beaucoup de foibleſſe. Ce n'eſt pas ce que je m'en étois imaginé, ni rien qui en approche, & je m'étois formé là-

deſſus un ſonge ſans fondement. Sire, continua Demneh, mon ſentiment eſt que votre majeſté a paſſé les bornes dans les honneurs dont elle a comblé cet ingrat, en l'aſſociant, pour ainſi dire, à l'autorité royale, par l'abandon qu'elle lui a fait de l'adminiſtration de toutes choſes, & que le trop de conſidération qu'elle a pour lui, le porte à la rébellion. C'eſt où l'on vient naturellement, quand on a de l'ambition, dès que l'on ſe voit en quelque manière le commandement abſolu en main, & que l'on eſt arbitre également des affaires ſecrètes & des affaires générales. C'eſt, comme dit un habile politique, un grand miracle, ſi dans cette poſition, on n'aſpire pas à la puiſſance ſouveraine, & ſi l'on ne fait pas périr celui qui nous fait obſtacle.

Le lion fut ému par ce diſcours : Demneh, dit-il, ce que tu viens de me déclarer me ſurprend. Comment as-tu découvert cette malignité de Choutourbeh, qui tend à une conſpiration ? Qui te l'a appriſe ? Si la choſe eſt comme tu la racontes, quel remède pourroit-on y apporter ?

Demneh répondit aſſez légèrement ſur les premières demandes, aſſez néanmoins pour trouver de la créance dans l'eſprit du lion, déjà occupé d'un mal imaginaire qu'on lui faiſoit craindre :

craindre : il s'arrêta particulièrement ſur la dernière : Votre majeſté, pourſuivit-il, ne manque pas de lumières pour remédier à un ſemblable déſordre. Lorſqu'un miniſtre eſt dans une ſituation ſi avantageuſe, qu'il eſt ſi riche, ſi puiſſant & environné d'une cour ſi nombreuſe & ſi éclatante, que rien ne le diſtingue plus d'avec le ſouverain, elle n'ignore pas que le devoir d'un monarque eſt non-ſeulement de l'éloigner de ſa préſence, mais même de le détruire, & de le faire périr abſolument. S'il ne le fait pas, il court riſque lui-même de perdre ſes états, & de les voir paſſer en d'autres mains. Dans la néceſſité preſſante où ſe trouve votre majeſté, je n'ai pas la capacité ni la préſomption de lui preſcrire les meſures qu'elle doit prendre. Elle connoît beaucoup mieux que moi les moyens de prendre les précautions les plus convenables. Ce que je puis entrevoir, c'eſt qu'elle doit ſonger à ſe défaire inceſſamment de Choutourbeh ; le retardement de l'exécution feroit que dans la ſuite elle pourroit être dans l'impuiſſance d'y réuſſir. Ce n'eſt préſentement qu'un jeune ſerpent, dont il faut écraſer la tête, afin de ne pas lui donner le tems de devenir dragon. En ce monde, les uns ne ſont propres à rien, & les autres ſont capables de toutes ſortes d'entrepriſes. Les premiers ne

prennent pas d'intérêt à ce qui se passe dans le cours des affaires, & ils vivent sans soin de même que sans chagrin. Les derniers ont de l'esprit, de l'entendement, & sont prompts à prévoir les événemens de chaque chose; on peut les considérer de deux manières, les uns comme partagés d'assez de vivacité d'esprit, pour prévoir les dangers long-tems avant qu'ils y soient exposés, & les autres, pour les appercevoir seulement peu de tems avant qu'ils arrivent. Ceux-là se mettent à couvert de bonne heure pour ne pas être surpris; & ceux-ci, à la vue du danger, ne donnent aucun accès à l'épouvante. Voilà trois sortes de génies sur lesquels il faut bien faire réflexion. Les uns sont parfaitement éclairés, les seconds le sont à demi, & les autres sont ignorans ou insensés. Trois poissons nous en fourniſſent un exemple; ils avoient chacun une de ces trois qualités, & vivoient ensemble dans un même étang. Le lion témoigna de la curiosité d'en apprendre les particularités, & Demneh lui en fit ainsi le récit:

Les trois Poissons et les Pêcheurs.

C. L. Mariller Sc. J. Holbein

# LES TROIS POISSONS ET LES PÊCHEURS.

## *FABLE.*

TROIS poiſſons ſe trouvoient dans un étang de fort belle eau, éloigné des grands chemins, près d'une rivière. L'un avoit beaucoup d'eſprit, le ſecond en avoit médiocrement, & le troiſième en étoit entièrement dépourvu. Des pêcheurs qui paſſoient le long de l'étang, les remarquèrent par haſard; & comme ils étoient d'une groſſeur extraordinaire, chacun pour leur eſpèce, ils réſolurent de venir en faire la pêche le lendemain; ils le dirent même entr'eux ſi hautement, que les poiſſons les entendirent. Celui qui avoit le plus de pénétration, vit tout d'un coup le danger où il étoit expoſé, & prit d'abord le parti de ſe ſauver en s'évadant par la communication de l'étang avec la rivière, ſans conſulter ſes compagnons ſur ce qu'il avoit à faire.

Les pêcheurs arrivèrent le lendemain de grand matin, & bouchèrent d'abord deux endroits qui communiquoient avec la rivière. Le poiſſon qui

avoit de l'esprit, mais qui manquoit d'expérience nécessaire pour s'en servir, se repentit de sa négligence, lorsqu'il vit que le danger étoit inévitable. Mon malheur, dit-il, est extrême, d'avoir eu si peu de prévoyance. Je devois me délivrer de l'embarras où me voilà tombé, & suivre l'exemple de mon camarade, qui se sauva dès hier. J'eusse sauvé ma vie comme lui. Que n'ai-je remédié à cette disgrace avant qu'elle arrivât? Hélas! quel remède apporter à ce coup fatal? J'en ai laissé passer le moment favorable. Puisque l'occasion est perdue, il faut néanmoins recourir à la ruse. Je sais que les plus éclairés prétendent qu'il n'y a plus de conseil à prendre lorsque le mal est présent, & que toutes les finesses ne servent plus à rien. Nonobstant cela je ne perdrai pas courage, & je veux tenter la fortune. En achevant ce raisonnement, il s'éleva au-dessus de l'eau & fit le mort. Un des Pêcheurs qui le vit en cet état, le croyant mort véritablement, & peut-être depuis du tems, le prit & le jeta sur l'herbe. Alors le poisson ayant attendu que les pêcheurs se fussent retirés, fit tant de sauts en avançant vers la rivière, qu'il s'élança dedans & se sauva, joyeux d'avoir profité si heureusement de la maxime d'un sage, qui a dit que pour se mettre en liberté il falloit quelquefois

mourir. Le troiſième poiſſon, inſenſé & ſans prévoyance, fit mille tours de côté & d'autre, ſans ſavoir ce qu'il faiſoit dans la frayeur où il étoit. Tantôt il ſe plongeoit juſqu'au fond de l'eau, tantôt il revenoit au-deſſus. Après avoir fait long-tems ce manége en étourdi, il s'embarraſſa enfin dans les filets des pêcheurs, & fut pris. Cet exemple, ajouta Demneh, doit faire connoître à votre majeſté, que pour ſa conſervation & pour ſon repos, elle doit ſe hâter de ravir la vie à Choutourbeh, & d'ôter le perfide de ce monde; elle doit le faire ſans différer, elle en a le pouvoir.

Je comprens tout ce que tu viens de me dire, repartit le lion; mais je ne puis me perſuader que Choutourbeh ait aucune penſée de rebellion, & veuille manquer de reconnoiſſance après tous les bienfaits qu'il a reçus de moi. Je ne lui ai fait que du bien, & il eſt comblé des témoignages de ma bienveillance.

Il eſt vrai, ſire, reprit Demneh; mais toutes ces faveurs ont contribué à le rendre plus méchant, & à l'engager dans l'eſprit de révolte. Il en eſt de lui, de même que de ces plaies malignes, qui ne guériſſent jamais, quels que ſoient les remèdes que l'on y applique. Il eſt de ces ſortes de malhonnêtes gens qui ne témoignent du zèle & de l'affection, qu'autant de

tems qu'ils eſpèrent arriver au degré qu'ils ſe ſont propoſé, mais qui aſpirent à des choſes qui ne leur conviennent pas, dès qu'ils ſont en poſſeſſion de ce qu'ils ſouhaitoient. Les politiques diſent fort à propos ſur ce ſujet, que ceux qui ont l'ame baſſe & vile, ſervent toujours entre la crainte & l'eſpérance; mais dès qu'ils ne voient plus rien à craindre, & qu'ils ſe croient bien appuyés, ils cherchent à troubler tout, & à faire éclater leur ingratitude.

Demneh, demanda le lion, comment crois-tu qu'il faudroit s'y prendre, pour empêcher que ces ſortes de gens ne devinſſent ingrats ou rebelles?

Sire, répondit Demneh, le prince au ſervice duquel ils ſont, ne doit pas les regarder avec ſi peu de conſidération, ni les priver tellement de ſes bienfaits, qu'ils entrent dans le déſeſpoir, & qu'ils aillent ſe jeter dans le parti de l'ennemi. D'un autre côté, il ne doit pas auſſi les en combler avec tant de profuſion, que la grandeur, le faſte & l'ambition les excitent à ſe méconnoître, à perdre le reſpect, & à prendre les armes contre leur ſouverain. Il faut que le prince ſoit dans la réſerve, & que le miniſtre, dans l'attente continuelle de la récompenſe, ſoit dans un équilibre parfait entre la crainte & l'eſpérance. En voici la raiſon.

C'eſt que le trop de confiance engendre l'orgueil, & l'orgueil la rebellion & l'ingratitude, & que le déſeſpoir donne de l'audace qui renverſe les empires les mieux affermis. Le déſeſpoir, dit un poëte, eſt audacieux, ſe déchaîne en injures, & entreprend toutes choſes. Ami, prens garde de ne me pas réduire à cette extrémité.

Non, reprit le lion, je ne puis pas regarder Choutourbeh comme coupable; il m'a toujours paru qu'il avoit le cœur très-éloigné d'une méchanceté ſi noire. Il n'a pas l'intention déréglée comme tu le prétens; j'ai eu pour lui juſqu'à préſent toute la conſidération poſſible, & je lui ai fait plus de bien que je n'en ai jamais fait à aucun de mes miniſtres. Chéri, aimé, conſidéré & chargé ſans ceſſe de bienfaits, comment ſe pourroit-il faire qu'il eût conçu la penſée de ſe révolter, & de me faire du mal? Je ne puis croire que tout ce que tu viens de me dire ait aucun fondement.

Pour ſoutenir ce que Demneh avoit avancé: Je répondrai à votre majeſté, dit-il, qu'elle n'ignore pas qu'une méchante conſtitution ne peut ſe changer en une parfaite ſanté, & que des mœurs perverſes & corrompues puiſſent ſe transformer en des mœurs louables & irréprochables. Toutes choſes retournent à leur premier principe, & l'on ne peut tirer d'un vaſe,

que ce qui s'y trouve. A ce propos, je ſupplie votre majeſté de me permettre de lui raconter l'hiſtoire d'un ſcorpion & d'une tortue, dont je ne crois pas qu'elle ait entendu parler. Le lion lui dit qu'il l'écouteroit avec plaiſir.

## LA TORTUE ET LE SCORPION.

### *FABLE.*

UNE tortue & un ſcorpion, continua Demneh, avoient lié enſemble une amitié ſi étroite, qu'ils étoient inſéparables, & qu'ils ſe donnoient continuellement des témoignages d'une affection réciproque, la plus tendre qu'on puiſſe imaginer. Une néceſſité preſſante les contraignit d'abandonner le lieu de leur réſidence; ils partirent de compagnie pour ſe retirer ailleurs. En leur chemin ils trouvèrent une rivière large & profonde, qu'il falloit paſſer; cela troubla le ſcorpion. La tortue s'en apperçut: Cher ami, lui dit-elle, il me ſemble que la vue de cette rivière vous embarraſſe; d'où vient que cela vous donne du chagrin? C'eſt, répondit le ſcorpion, que je ne ſais point nager, & que

ſi nous avons à la paſſer, je ne pourrai ſouffrir notre ſéparation ſans douleur.

Que cela ne vous chagrine pas, repartit la tortue, mon dos vous ſervira de barque, & je vous paſſerai à l'autre bord, non-ſeulement ſans peine, mais même avec plaiſir. Raſſurez-vous donc, vous arriverez de l'autre côté ſain & ſauf. Je ſuis du ſentiment de ceux qui connoiſſent bien la nature de l'amitié, & qui diſent que la raiſon ne veut pas que l'on abandonne à la moindre occaſion un ami que l'on a eu beaucoup de peine à acquérir; qu'il faut au contraire le conſerver précieuſement par tous les moyens imaginables. Elle prit donc le ſcorpion ſur ſon dos, & ſe mit à traverſer la rivière à la nage.

Comme la tortue avançoit, ſes oreilles furent frappées d'un bruit importun, cauſé par le ſcorpion; elle lui demanda: Mon frère, quel eſt le bruit que j'entens? A quoi vous occupez-vous-là? Ma ſœur, reprit le ſcorpion, j'éprouve la pointe de mon aiguillon ſur l'écaille dont vous êtes cuiraſſée, & je voudrois voir ſi je pourrois la percer. Vous êtes un mal-honnête, reprit la tortue; je ſouffre, & vous êtes à votre aiſe; je vous prête mon dos pour vous ſervir de pont, & pendant que je travaille à votre conſervation, en fendant l'eau, vous cherchez

à me donner la mort. Eſt-ce là l'action d'un ami véritable ? Non, c'eſt une perfidie épouvantable & digne de châtiment ; je ſais bien que vous ne me faites point de mal, mais quelle obligation vous en ai-je ? Ne faites-vous pas tout ce qui eſt en votre pouvoir pour m'en faire ; & ſi mon écaille n'étoit pas impénétrable à votre aiguillon & au venin qu'il renferme, n'aurois-je pas déjà éprouvé toute la malignité de votre intention ? Que jugeroit-on de celui qui donneroit des coups de poing contre un mur ? Ne ſeroit-on pas bien fondé à croire qu'il brûleroit d'envie de l'abattre ?

Jamais, repartit le ſcorpion, un deſſein ſemblable à celui que vous vous imaginez, ne m'eſt venu dans l'eſprit. Dieu m'en préſerve. C'eſt mon naturel de frapper de mon aiguillon, & j'en frappe les pierres, & toute autre choſe, comme j'en frappe votre dos. Mais mon intention n'eſt pas de faire du mal, & ſi j'en fais, c'eſt contre ma volonté.

Ce diſcours fit faire de grandes réflexions à la tortue : Avoir de l'honnêteté, dit-elle en elle-même, & de la conſidération pour les méchans & pour les mal-honnêtes gens, c'eſt cultiver une épine & nourrir un ſerpent dans ſon ſein ; quelque ſoin que l'on apporte à la culture de la coloquinte, jamais elle n'a la douceur de la can-

ne de ſucre, & toutes les épines ne portent pas des roſes. Les ſages ne ſe ſont pas trompés, quand ils ont dit que les méchans, naturellement méchans, ne font jamais rien de bon, & qu'un ſerviteur enclin à mal faire, ne ſort du monde qu'après avoir payé ſon maître d'ingratitude. C'eſt enfin ſe jeter ſoi-même de la pouſſière aux yeux, d'eſpérer que des eſprits ſi pervers faſſent jamais rien de bien. En même-tems elle ſe plongea dans l'eau, le ſcorpion y reſta & ſe noya; elle crut alors avoir fait une bonne action, en lui ôtant déſormais le moyen de faire mal à perſonne.

Cet exemple, continua Demneh, peut déterminer votre majeſté à faire une réflexion ſérieuſe ſur l'inutilité des ſervices de Choutourbeh, de même que ſur toutes les méchantes qualités qui doivent le lui rendre ſuſpect & mépriſable, & enſuite à écouter les conſeils de ceux qui font profeſſion de les lui donner ſincèrement, & qui s'intéreſſent à tout ce qui la regarde. Elle ſe repentiroit de ne l'avoir pas fait: ſemblable en cela à un malade, qui, pour avoir négligé & mépriſé les ordres de ſon médecin, en mangeant & buvant à ſon appétit, perd à la fin toutes ſes forces, & ſe voit en danger de mourir. Lorſque l'on donne conſeil dans le même eſprit que j'ai l'honneur d'en uſer préſentement envers

votre majeſté, l'on ne craint rien en diſant librement ſon ſentiment. Si l'on a le chagrin de s'être expliqué inutilement, au moins avec la patience & le tems, on a la conſolation de voir par le ſuccès, que l'on avoit raiſon. On ne peut pas reprocher à votre majeſté le défaut de lumières en tout ce qui eſt de ſon devoir. Elle ſait très-bien que les rois les plus à plaindre ſont ceux qui ne prévoient pas de loin les ſuites fâcheuſes de certaines affaires; qui regardent avec mépris les choſes qui leur ſont de la plus grande importance, & qui, lorſqu'il s'agit de diligence pour remédier à quelque déſordre, ſe laiſſent conduire par les conſeils pernicieux de leurs miniſtres peu intelligens, & deviennent les victimes des fauſſes démarches qu'ils leur ont fait faire. Un ſage parlant aux monarques, leur dit: Pourquoi vous déchargez-vous ſur un autre d'un ſoin qui vous regarde? Pourquoi imputez-vous à d'autres la faute que vous faites vous-mêmes?

Demneh eut pouſſé ce diſcours plus loin; mais le lion l'interrompit: Tu parles d'un ton un peu trop haut, lui dit-il, tu paſſes même les bornes du reſpect que tu me dois; comme cependant je t'ai donné la permiſſion de me parler librement, je veux bien ne te rien dire de plus fâcheux. Mais, comme tu le prétens,

ſuppoſons que Choutourbeh ſoit mon ennemi déclaré, de quoi eſt-il capable? Quel riſque puis-je courir? Arrive ce qui pourra, j'en ferai un bon repas. Il vit d'herbe, & tous les animaux de pâturages, juſqu'aux cerfs dont la chair eſt ſi délicate, ne ſont faits que pour me ſervir de nourriture, à moi & mes ſemblables, qui vivons de carnage. Qu'il ſoit robuſte & vaillant autant qu'on le voudra, peut-il ſeulement avoir la penſée de m'attaquer? Il ſuccomberoit ſous les efforts de ma valeur, s'il oſoit l'entreprendre.

Votre majeſté, reprit Demneh, me permettra de lui dire, qu'elle ne doit pas préſumer qu'elle feroit un bon repas de Choutourbeh, ni comparer ſes forces aux ſiennes. S'il n'eſt pas en état de l'attaquer ſeul à ſeul, qu'elle conſidère de quoi il peut être capable à la tête d'une armée qu'il peut aſſembler. Je ſais auſſi de bonne part que c'eſt un grand magicien, qui n'excelle pas moins dans ſon art dangereux que les fameux Sam & Sameri. Il eſt encore à craindre que les animaux qui veulent du mal à votre majeſté, ne ſe joignent à lui. Un ſeul, auſſi vaillant qu'il ſoit, ne peut tenir tête à tant de monde: ſi fort, ſi gros & ſi puiſſant que ſoit un éléphant, un moucheron, nonobſtant ſa petiteſſe, le renverſe, & pluſieurs fourmis enſemble mettent un lion dans un grand

embarras, lorſqu'elles ſe jetent ſur ſa peau.

Je veux croire, repartit le lion, que tu me parles avec bonne intention, & que c'eſt par une affection non diſſimulée que tu me preſſes ſi vivement. Mais une choſe me fait de la peine, pour en venir à l'exécution; lorſque j'ai donné accès à Choutourbeh auprès de ma perſonne, je lui ai accordé en même-tems mon eſtime. Je l'ai élevé au plus haut degré où il pouvoit aſpirer, & en l'élevant à la face de mon conſeil, j'ai fait connoître que je lui avois donné mon cœur, & que je le regardois comme le plus ſage, le plus fidèle & le plus affectionné de tous. Préſentement, ſi, par une action contraire à tous ces égards que j'ai eus pour lui, je détruiſois tout ce que j'ai fait, mes ſujets auroient lieu de murmurer de ce que j'aurai manqué à ma parole, & de m'accuſer de légèreté. Un ſouverain doit être réduit à de grandes extrémités, avant de détruire l'ouvrage de ſes propres mains.

De ce diſcours de votre majeſté, répliqua Demneh, l'on doit tirer cette conſéquence, qu'il ne faut pas héſiter de ſe ſéparer d'un ami, au moment que l'on s'apperçoit que d'ami il eſt devenu ennemi. Quelqu'utile que ſoit une dent, on ne fait pas difficulté de l'arracher dès qu'elle eſt gâtée, ſans avoir égard à la liaiſon étroite

qu'elle a avec le corps. C'eſt auſſi pour la même raiſon que l'on ſe prive des viandes, lorſqu'elles cauſent des humeurs corrompues, quoiqu'auparavant elles ayent contribué à la vie.

Le lion ſe rendit enfin aux inſtances du vindicatif Demneh : Eh bien, dit-il, c'en eſt fait, je renonce abſolument à l'amitié que j'ai eue pour Choutourbeh, je ne le verrai plus en aucune manière, & je ſuis réſolu d'envoyer un de mes ſeigneurs lui en faire la déclaration, & lui ſignifier qu'il peut ſe retirer où bon lui ſemblera.

Demneh ne s'accommoda pas de cette réſolution du lion ; il craignit, s'il l'exécutoit, que Choutourbeh apprenant ce qui ſe ſeroit paſſé, ne publiât enſuite de quelle part ſon malheur ſeroit venu, & ne découvrît en même-tems la calomnie & le calomniateur. Pour l'en détourner : Sire, reprit-il, je repréſenterai à votre majeſté, que ce qu'elle ſe propoſe n'eſt pas conforme aux règles. On a toujours la liberté de faire ce que l'on veut ſur une affaire que l'on tient cachée ; mais on ne l'a plus dès qu'elle eſt divulguée. On eſt maître de dire ce que l'on n'a pas encore dit ; mais on ne peut plus cacher ce que l'on a dit une fois. Une parole lâchée ne retourne plus à la bouche, ni une flèche tirée, à la corde de l'arc. Un oiſeau hors

de ſa cage ne ſe reprend plus, quelque ruſe que l'on emploie pour y parvenir. Les perſes marquent, par un de leurs proverbes, que ce que la langue a une fois prononcé, eſt nud & à découvert. La langue, ſelon les ſages, eſt l'interprête du cœur, & le cœur eſt ſouverain dans l'empire du corps. La parole eſt la choſe la plus précieuſe que le ſein renferme, & c'eſt un préſervatif pour la vie, tant qu'elle ne ſort pas de la bouche; mais dès qu'elle en eſt échappée, il eſt fort incertain ſi elle réjouira le cœur, ſi elle fortifiera le cerveau, ou ſi elle ne cauſera pas des maux de tête, ou d'autres plus dangereux. En effet, l'on a vu ſouvent par expérience un mot lâché lorſqu'il falloit avoir la bouche fermée, cauſer mille déſordres, & que d'éloquens perſonnages ſe ſont attiré de très-méchantes affaires, pour avoir parlé mal-à-propos. De plus, à conſidérer la parole par les lumières de la ſageſſe, l'on trouvera que ſi l'éloquence a de grands avantages, elle eſt auſſi expoſée à de grands inconvéniens. Ce ſeroit peu de choſe ſi, en parlant à contre-tems, on ne s'expoſoit qu'à des inquiétudes, mais ſouvent on y engage ſa vie. Quoi qu'il en ſoit, ce qui marque le danger où l'on s'expoſe en parlant, c'eſt que la parole eſt au vent dès que la langue a fait ſa fonction. Si cela eſt, ſire, dès que Choutourbeh

aura

aura appris ce que votre majeſté prétend lui faire ſavoir, il emploiera peut-être ſon éloquence à pervertir les ſeigneurs de votre cour, & ſe mettra à leur tête contre votre perſonne, ou, pour le moins, il ſuſcitera quelque grande ſédition. Les politiques bien éclairés ne puniſſent pas ſecrètement les crimes manifeſtes, mais auſſi ils ne puniſſent pas les crimes cachés en public. Comme la rébellion de Choutourbeh n'eſt pas publique, il ſuffit de ménager ſon châtiment d'une manière qu'il ne ſe faſſe pas avec éclat & de longues formalités.

Mais, objecta le lion, il eſt contre l'équité de ſe faire juſtice par ſoi-même, & d'abattre à ſes piés un favori ſans aucune raiſon apparente. Les loix & la prudence même, ne veulent pas qu'un roi donne des ordres en l'air, ou qu'il donne la vie aux uns, & condamne les autres à la mort ſans forme de procès.

Les ſouverains, répondit Demneh, n'ont pas beſoin de plus fortes preuves, ni d'autres témoignages que de leur ſagacité. Lorſqu'un mal-intentionné ſe préſente devant eux, ils doivent jeter les yeux ſur lui fixément, & le bien examiner depuis les piés juſqu'à la tête. Alors ils ne manquent pas de découvrir ſa méchanceté à ſa contenance déconcertée. Que votre majeſté en faſſe la preuve ſur Choutourbeh, elle verra

un changement en toute ſa perſonne ; il regardera à droite & à gauche, devant & derrière, & ſe mettra en même-tems en état de ſe battre.

J'approuve cette expédient, dit le lion, j'examinerai Choutourbeh, & je ne douterai nullement de ſa perfidie, à la moindre des marques que tu viens de m'indiquer.

C'eſt ainſi que Demneh anima le lion contre l'innocent Choutourbeh, & qu'il le fit réſoudre à ſa perte. Mais cela ne ſuffiſoit pas, il falloit irriter auſſi Choutourbeh contre le lion. Comme il ne pouvoit le voir ſans en avoir la permiſſion, après ce qu'il venoit de dire contre lui : Sire, dit-il au lion, ſi votre majeſté veut bien me l'ordonner, j'irai voir Choutourbeh, & je tâcherai adroitement de pénétrer plus avant dans ſon deſſein, afin de lui en rendre un compte fidèle. Il obtint ce qu'il demandoit, & alla après trouver Choutourbeh, cachant ſous un viſage triſte, la joie qu'il avoit en lui-même.

Choutourbeh qui croyoit que Demneh étoit toujours de ſes amis, & qui n'avoit pas le moindre ſoupçon de ſa trahiſon, le reçut avec un viſage ouvert, & lui dit : Il y a ſi long-tems que je n'ai eu l'honneur de vous voir, que je m'imaginois n'être plus dans votre ſouvenir, & que vous m'aviez mis au rang des

morts. Ce n'eſt pas ainſi qu'il faut agir avec ſes amis.

Il eſt vrai, répondit Demneh, que j'ai péché en apparence contre les loix de l'amitié, en ne vous rendant pas ce devoir que je vous dois, non-ſeulement en qualité d'ami, mais même de votre humble ſerviteur. Je puis vous aſſurer néanmoins que je vous ai toujours eu préſent à mon eſprit, & qu'en cela je me ſuis parfaitement bien acquitté du devoir de notre amitié. Je n'ai pas auſſi manqué dans ma retraite de faire des vœux pour l'augmentation de votre bonheur & de votre proſpérité.

Dites-moi, je vous prie, lui demanda Choutourbeh, quel motif vous a obligé d'abandonner le monde, pour vous jeter dans la ſolitude?

Peut-on s'empêcher, répondit Demneh, de chercher la ſolitude pour aſyle, quand on eſt eſclave, qu'on ne peut paſſer un moment ſans crainte & ſans danger, & que l'on eſt agité de frayeurs continuelles dans l'appréhenſion de perdre la vie? N'approuvez-vous pas que l'on s'éloigne de la ruine dont on eſt menacé? Levez-vous, dit un ſage, éloignez-vous du malheur que peut vous ſuſciter la fortune périlleuſe où vous êtes; ſauvez-vous où vous pourrez, & ſi les piés vous manquent pour fuir bien

loin, retirez-vous chez vous & ne voyez perſonne.

De ſi beaux ſentimens me charment, repartit Choutourbeh; obligez-moi de vous étendre davantage ſur une matière qui m'eſt ſi agréable, afin que je faſſe plus de profit de votre exhortation.

Six choſes au monde, reprit Demneh, en continuant ſon diſcours avec la même diſſimulation, ſont accompagnées de ſix autres choſes. Les richeſſes ſont inſéparables de la vanité; l'abandonnement aux paſſions déréglées eſt ſuivi d'afflictions; la compagnie des femmes attire le chagrin après ſoi; la fréquentation des méchans, le repentir; la baſſeſſe de la naiſſance, donne lieu à des actions mépriſables; & la cour des grands eſt remplie de périls & de malheurs. Vous ne trouverez pas un riche qui, enivré de ſes grands biens, ne croie que tout lui eſt dû, qui n'aſpire à ſe faire chef de parti, & qui ne cauſe des ſéditions, ſans que rien ſoit capable de l'en détourner. Vous ne verrez preſque pas un ſeul de ceux qui, lâchant la bride à leurs paſſions, ne périſſe miſérablement. Peu d'hommes ſe donnent aux femmes, ſans qu'ils en aient de grands mécontentemens par la ſuite. Tôt ou tard, l'on a à ſe reprocher d'avoir fréquenté les méchans. On ne s'attire que du mé-

pris & du blâme, par un trop grand commerce avec les gens de rien; & enfin il arrive rarement que l'on ſe ſauve de l'abîme caché ſous la belle apparence du ſervice des grands. Faites état, dit un auteur, que le ſervice des grands eſt une mer remplie de craintes & de dangers; plus on y eſt engagé, plus le riſque que l'on y court eſt grand.

A vous entendre parler ſur ce ton, dit Choutourbeh, je comprens que quelque mécontentement de la part du roi vous a rebuté, & vous donne de l'épouvante.

Excuſez-moi, repartit Demneh, ce n'eſt pas cela : tout ce je vous dis ici ne me regarde en aucune manière. Je ſuis au contraire touché pour l'amour de mes amis, & particulièrement pour l'amour de vous. C'eſt à votre conſidération que je ſuis triſte & abattu comme vous le voyez. Vous ſavez de quelle manière nous avions commencé d'établir entre nous une bonne amitié, tout ce que j'ai fait pour la cultiver, & pour répondre à celle que vous m'avez témoignée de votre côté. Ainſi, comme je ne puis me défendre de m'intéreſſer à tout ce qui vous regarde, je crois être obligé de vous rendre compte également, du bien & du mal que j'entens dire de vous.

Choutourbeh alarmé & effrayé de ce diſcours

tiré de loin exprès pour l'épouvanter, dit à Demneh : Cher ami, qui prenez tant de part à mes intérêts, je vous conjure de ne me pas faire languir, dites-moi ſans déguiſement ce que vous ſavez.

J'ai entendu dire, reprit Demneh, & même à un viſir digne de foi, que le roi parloit de vous un de ces jours : Choutourbeh devient plus gras de jour en jour, il eſt d'une groſſeur ſi prodigieuſe, qu'il a bien de la peine à ſe mouvoir. Il ne ſupportera pas long-tems une ſi grande fatigue. Mais ſa préſence & ſon abſence en cette cour me ſont égales, il m'importe peu qu'il meure ou ne meure pas. A quoi eſt-il bon pour les affaires de mes états ? A dire vrai, je ne crois pas qu'il ſoit propre à autre choſe qu'à être mangé ; il ſera bon un de ces jours à en faire un repas magnifique à toute ma cour. Le récit de cet entretien, continua Demneh, m'a touché ſi ſenſiblement, que je ſuis venu d'abord vous en faire part & vous faire connoître que je ſais obſerver les loix de la fraternité que nous avons contractée enſemble. Je vous dis librement & en ami ce qui vous regarde, ſans examiner ſi la choſe peut vous être agréable ou non. Mais il me ſemble que cela doit vous faire réſoudre à prendre garde à vous, & à ſonger aux moyens de vous garantir. Je ne doute pas

que vous ne ſachiez bien vous tirer d'affaire, & que vous n'ayez plus d'une reſſource pour détruire le mauvais deſſein que l'on a contre vous. J'eſpère cependant que vous me ſaurez bon gré de l'avis que je vous donne.

Choutourbeh ſe rappela alors les careſſes que le lion lui avoit faites, & les marques d'amitié qu'il en avoit reçues. Eſt-il poſſible, dit-il, que le roi me traite d'une manière ſi outrageante ? moi qui n'ai pas à me reprocher la moindre choſe qui puiſſe me faire ſoupçonner de rebellion, ni de déſobéiſſance à ſes ordres, & qui ai tout l'attachement imaginable pour ſon ſervice ? Pour ne pas mentir, je doute encore de la vérité de votre rapport, à moins que mes envieux ne l'ayent emporté par leur médiſance, & qu'ils ne ſe ſoient ligués pour me perdre dans ſon eſprit. Si cela eſt, il juge de moi comme il a eu occaſion de juger d'eux, qui l'ont ſouvent abuſé par leurs menſonges, & qui lui ont donné plus d'une alarme, en voulant ſe révolter. Il s'imagine qu'il en eſt de même de tous ceux qu'il admet auprès de lui. Voilà de quoi l'on eſt capable, lorſqu'on ſe laiſſe obſéder par les méchans. On interprète à mal toutes les actions des bons, leur droiture n'empêche pas que de mauvais ſoupçons n'offuſquent toujours tout ce qu'ils font de bien.

L'exemple de la prévention d'un canard, eſt applicable à ce ſujet.

## LE CANARD ET LA LUNE,

### *FABLE.*

UN canard, durant un beau clair de lune, continua Choutourbeh, voyant réfléchir cet aſtre dans l'eau, crut que c'étoit un poiſſon; il s'y plongea pour en faire ſa proie, & ne trouva rien. Il fit la même choſe pluſieurs fois, toujours avec auſſi peu de ſuccès. Fatigué de cet exercice, il s'en abſtint, quoique le même objet reparût toujours à ſes yeux. Les nuits ſuivantes, que la lune n'éclairoit pas, il apperçoit de véritables poiſſons; mais comme il étoit prévenu qu'il en ſeroit de même que quand l'eau recevoit l'image de la lune, cela ne lui donnoit pas l'envie de les attaquer. J'y ai été attrapé pluſieurs fois, diſoit-il en lui-même, je n'y ſerai pas trompé davantage. Frappé de cette illuſion, il ſe laiſſoit plutôt mourir de faim, que de tenter encore une fois ſi la pêche lui ſeroit plus favorable.

Si le lion a reçu comme des vérités, les faux rapports que mes ennemis peuvent lui avoir

faits de mes paroles ou de mes actions, il en ſera de même que du canard; il aura toujours cette penſée, & rien ne ſera capable de la lui faire abandonner. La vérité eſt cependant, qu'entre moi & ceux qui lui ſuggèrent toutes ces fauſſetés, il y a autant de différence qu'entre le corbeau, oiſeau de mauvais augure, & le huma, qui ſe plaît à accompagner les rois heureux. C'eſt une indignité au lion de me comparer à eux, & de mettre dans une même balance ce qui eſt précieux avec ce qui ne l'eſt pas. Il ne doit pas auſſi juger par lui-même ceux qui font profeſſion d'honnêteté. Les différentes ſortes de lait ſe reſſemblent en blancheur, mais non pas toujours en bonté. Certaines mouches ne ſe plaiſent qu'à piquer & à incommoder, tandis que d'autres s'occupent à faire le miel. Deux ſortes de gazelles paiſſent l'herbe & boivent de l'eau également, mais une ſeule de ces eſpèces porte le muſc.

Vous ne devez pas croire, reprit Demneh, que ce ſoit par un caprice particulier que le lion s'eſt laiſſé ſurprendre, & qu'il a de l'averſion pour vous; il agit par une coutume générale à tous les rois, qui élèvent les uns ſans mérite, & abaiſſent les autres ſans ſujet. On en voit qui font mille careſſes à des inconnus & à des étrangers, & d'autres qui n'ont pas la moindre reconnoiſſance pour ceux qui éterniſent

leur mémoire en chantant leurs victoires.

Si, comme vous me le dites, répliqua Choutourbeh, le lion a de l'averſion pour moi ſans connoiſſance de cauſe, quoique ſa colère ſoit ſans fondement, je ne vois pas néanmoins, lorſqu'il la fera éclater, qu'il ſoit néceſſaire d'en éviter les effets dangereux. Une colère bien fondée peut s'appaiſer par des ſoumiſſions, & par un ſincère repentir. Mais s'il eſt vrai qu'il ſoit irrité par des ſurpriſes & des calomnies, il ne ſera pas poſſible de pouvoir le ramener. Les ſurpriſes & les calomnies ſont un fonds qui ne tarit jamais, quand une fois on a donné dedans. Je ne reconnois en ma conduite aucune fauſſe démarche qui puiſſe m'avoir attiré la diſgrace que vous m'annoncez, à moins qu'il n'ait à me reprocher de n'avoir pas ſuivi ſon ſentiment dans l'exécution de certains projets, ou de lui avoir parlé avec trop de liberté en ſoutenant mon avis lorſqu'il étoit contraire à ſon intention. C'eſt peut-être ce qui l'anime, & lui fait croire que je veux me donner trop d'autorité. Mais en cela je n'ai rien fait que pour le bien de ſes affaires, que pour ſa gloire & ſa réputation, & qu'avec tous les égards & tout le reſpect que je lui devois. Qui eût jamais prévu ce changement, & qui eût cru que des conſeils ſi purs, & une affection ſi déſintéreſſée, duſ-

ſent m'attirer l'indignation & la haine de ſa majeſté ? J'ai cru bien faire, & c'eſt d'avoir fait le bien que vient mon mal. Un autre que moi eut mieux fait ; car je ne ſuis pas capable de lui donner un véritable ſujet de haine, en travaillant à m'élever ſur ſa ruine. Ce n'eſt pas un haſard ni un caprice, c'eſt une loi reçue pour conſtante chez les princes, de payer leurs miniſtres d'ingratitude, de n'écouter que les flatteurs & ceux qui machinent leur perte, & de les honorer de leurs faveurs. C'eſt auſſi ce qui a fait dire à des ſages, que le danger étoit moins grand d'être expoſé à un dragon marin, & de ſucer le ſang empoiſonné qui coule par la morſure d'un ſerpent, que d'être au ſervice des ſultans. J'éprouve par moi-même ce que j'avois appris ſur cette matière. Des politiques ont comparé les monarques au feu. Le feu diſſipe les ténèbres par ſa lumière ; mais d'un autre côté, il conſume toutes les choſes où il s'attache. De même, les rois, par leurs bienfaits, donnent quelquefois de la ſatisfaction à ceux qui ſont attachés à eux ; mais à la moindre occaſion, ils mettent leurs ſervices en oubli, & leur ôtent la vie. Plus on eſt près du feu, plus on court riſque d'être brûlé. Ceux qui en ſont éloignés ſont hors de ce danger. On s'entête de l'avantage & du plaiſir d'être dans les cours ; mais ſi l'on ſavoit

ce que c'eſt que d'être expoſé continuellement au ſérieux & à la ſévérité d'un monarque, l'on n'héſiteroit pas à ſe perſuader que le riſque ſurpaſſe la douceur imaginaire dont l'on ſe repaît; & que mille années de la faveur d'un prince, par exemple, ne peuvent pas conſoler d'une diſgrace ſemblable à la mienne. Rien n'a plus de rapport à ce ſujet, que l'entretien d'un faucon & d'un coq, que vous ſerez bien-aiſe d'entendre.

## LE FAUCON ET LE COQ,

### *FABLE.*

UN faucon étoit un jour en conteſtation avec un coq: Tu parois, lui diſoit-il, être domeſtique & apprivoiſé; tes manières cependant ſont farouches. Tu annonces de l'amitié à l'extérieur, & tu n'as que diſſimulation & haine dans l'intérieur. Dis-moi, pourquoi la ſincérité ne règne-t-elle pas parmi vous? Pourquoi n'êtes-vous pas reconnoiſſans aux bons traitemens que l'on vous fait? Il n'y a que mépris & ingratitude dans vos actions, & le ſoin de votre exiſtence, ne donne que de la peine & de l'incommodité. En apparence vous êtes la bonté même, &

l'on craindroit de vous faire aucun reproche. Mais pour posséder la bonté au plus haut degré, savez-vous qu'il faut être sincère & uniforme dans ses actions, & que l'honnêteté & la reconnoissance demandent que l'on rende le bien pour le bien ? Le chien, quoiqu'incommode, ne laisse pas d'être louable, en ce que ses caresses sont sans dissimulation, & que l'on tire de lui de grands avantages.

Le coq demanda à son tour au faucon : En quoi avez-vous remarqué que nous ne sommes pas sincères, reconnoissans & uniformes en ce que l'on doit attendre de nous ?

La chose, repartit le faucon, est visible d'elle-même. Peut-on imaginer une ingratitude plus signalée que celle par laquelle vous vous distinguez ? Les hommes ont pour vous des considérations si grandes, qu'ils vous apprêtent tous les jours votre grain & votre eau, afin que vous n'ayez pas la moindre peine ni le moindre chagrin pour chercher votre vie. Pouvez-vous souhaiter un plus grand bonheur que celui d'être sûrs de ne pas mourir de faim ? Ils ont toujours l'œil sur vous ; ils veillent à votre conservation, & empêchent qu'il ne vous arrive aucun mal : il n'y a cependant aucune solidité dans votre cœur, & vous n'avez pas le moindre attachement pour eux. Je ne con-

fidère pas seulement le soin qu'ils prennent pour votre nourriture, ils exercent encore l'hospitalité envers vous, en vous logeant chez eux, dans un appartement qu'ils vous bâtissent exprès, afin que vous soyez à l'abri des injures du tems. Cela ne devroit-il pas vous obliger à être assidus auprès d'eux, & de venir à leur voix dès qu'ils vous appellent? C'est alors que vous fuyez, & que vous volez de toît en toît pour vous en éloigner davantage. Allez, cela est honteux, & ce n'est pas-là marquer l'obligation que vous leur avez. En les regardant comme vos bienfaiteurs, vous devriez les prévenir en tout ce qu'ils peuvent exiger de vous, & ne pas les éviter comme vous faites. Quoique nous soyons sauvages & nourris dans les rochers, nous n'en usons pas néanmoins de même. Pour peu que nous ayons de communication avec eux, & que nous mangions sur leur poing, nous leur apportons la chasse que nous prenons, en reconnoissance de la nourriture qu'ils nous donnent; & s'il arrive que nous nous écartions, nous retournons à eux dès qu'ils nous appellent.

Tout ce que vous venez de dire contre notre conduite, reprit le coq, est véritable, je ne puis en disconvenir. Mais voulez-vous que je vous marque précisément la raison pour laquelle vous êtes si obéissans à la voix des

hommes, & pourquoi nous ne ſuivons pas votre exemple ? c'eſt que jamais vous n'avez vu de faucon rôti dans un plat, & que ſouvent nous avons le triſte ſpectacle de voir égorger à nos yeux nos femmes, nos enfans & nos parens, pour les rôtir enſuite impitoyablement à un grand feu. Si vous aviez les mêmes objets devant les yeux, vous ne vous arrêteriez pas un moment auprès des hommes, & vous ne regarderiez pas leurs maiſons comme des aſyles.

Par cet exemple, ajouta Choutourbeh, vous voyez que les favoris des princes, qui ne font pas réflexion aux diſgraces qui arrivent tous les jours à leurs ſemblables, ni aux funeſtes effets de colère dont ceux qui les ont précédés ont été écraſés, ſont autant d'inſenſés & de gens dépourvus d'eſprit.

Je vous le répète, inſiſta Demneh, je ne crois pas que le lion vous veuille du mal par un pur effet de tyrannie, lorſque je conſidère votre vertu & les perfections qui vous rendent recommandable. Les ſouverains ne ſe laſſent jamais des perſonnes de votre mérite, & je ne ſais que penſer de ſon averſion. Il y a grande apparence cependant, répliqua Choutourbeh, que ma vertu & les perfections que vous dites en ſont la cauſe. Ne voyez-vous pas que l'on

met des entraves aux piés des bons chevaux, que l'on rompt les branches des arbres qui portent de bons fruits ; que l'on enferme le roſſignol dans une cage à cauſe de ſon chant ; que l'on arrache les plumes du paon, qui en ſouffre une confuſion mortelle, & que l'on enferme les perles. Ma ſageſſe me tient lieu de ce que la peau eſt à vous autres renards, & de ce que les plumes ſont aux paons, & ma capacité fait mon malheur. Sans cela je ſerois heureux, & me voilà dans la dernière humiliation. Comme les méchans excèdent les gens de bien par leur multitude, ils prennent leur avantage avec tant de meſures, qu'ils font paſſer ceux-ci pour des fâcheux, des cenſeurs, des rebelles & des criminels, tandis que l'on devroit les chérir par leur douceur, leur fidélité & leur innocence. Ils les rendent un objet de mépris & de haine, lorſqu'ils devroient être honorés, reſpectés & élevés au faîte du bonheur. C'eſt de la ſorte que ces eſprits pernicieux renverſent l'ordre des choſes, & font paroître le vice où règne la vertu. La vertu, diſent les ſages, ne jette pas plutôt de l'éclat, que le vice l'inſulte avec inſolence ; que ceux qui font profeſſion de n'en avoir pas, la contrôlent, & n'oublient rien pour la décrier. Dans l'occurrence, diſent-ils encore, les perſonnes modérées & pacifiques, ne croyent

croyent pas trahir leur conſcience, en diſant que de fauſſes perles ſont véritables, que les inhumains ſont remplis de compaſſion, & que ce qui eſt de laine eſt de ſoie. Cette manière d'agir eſt d'une ame noble; mais les ames viles & baſſes n'ont pas cette retenue. Ils publient que les épines ſont des épines.

Comme vous le dites, ajouta encore Demneh, il ſe peut faire que ce ſoit des impoſteurs & des calomniateurs qui vous aient rendu ce mauvais office; mais après tout, quelle peut être leur eſpérance, & quelle ſera leur récompenſe?

Ils ne reçoivent pas le châtiment dû à leur méchanceté, répondit Choutourbeh, tant qu'il plaît à la divine providence de les laiſſer dans le repos dont ils jouiſſent en apparence. Mais quand leur tems eſt venu, toutes leurs précautions deviennent inutiles, & rien ne peut parer le coup fatal qui les attend.

Cela ne leur arriveroit pas, dit encore Demneh, s'ils ſe gouvernoient avec prudence. On doit agir en toute choſe avec ciconſpection, & voir de loin l'évènement de ce que l'on entreprend; & l'on ne peut pas dire que l'on ait penſé mûrement à ce que l'on fait, lorſque la fin ne répond pas à ce que l'on s'étoit propoſé.

Ce que vous dites eſt très-véritable, reprit Choutourbeh; mais ſoit que l'on agiſſe par une véritable ou par une fauſſe prudence, il n'arrive que ce qu'il plaît au ſouverain créateur de toutes choſes; c'eſt auſſi ce qui fait que je me ſoumets entièrement à ſa volonté, en ce qui regarde ma deſtinée. A ce ſujet, je vous ferai le récit de ce qui arriva entre un payſan & un roſſignol. C'eſt une querelle aſſez curieuſe pour mériter votre attention.

## LE PAYSAN ET LE ROSSIGNOL,

### *FABLE.*

UN payſan, dit Choutourbeh, avoit un jardin d'autant plus beau, qu'il y avoit joint les agrémens de ſon art & de ſon induſtrie à ceux de la nature, qui y contribuoit largement de toutes les grâces dont elle abonde. Entre les fleurs différentes dont les parterres étoient émaillés, il y avoit un gros buiſſon formé par un roſier, qui produiſoit un nouveau bouton tous les jours, que le payſan voyoit s'épanouir avec un grand plaiſir. Un matin, comme il étoit venu pour le voir ſelon ſa coutume, il apperçut

un roſſignol indiſcret, qui déchiroit le bouton de ſon bec, & faiſoit tomber les feuilles par terre, cela le mit dans une grande colère. Il obſerva la même choſe le lendemain & le jour ſuivant. Sa patience fut pouſſée à bout, il tendit des filets, il prit le roſſignol & le renferma dans une cage. Le roſſignol mortifié de ſa captivité, ſe plaignit au payſan : Pour quel ſujet, dit-il, m'enfermez-vous dans cette priſon? Quel crime ai-je commis pour me traiter ſi impitoyablement? Si vous le faites pour entendre mon chant, il n'étoit pas néceſſaire que vous me fiſſiez cette violence, puiſque je vous en donnois le plaiſir entier dans votre jardin, d'où je ne ſortois point, parce que mon nid y eſt. Si vous avez une autre raiſon, ou ſi je vous ai offenſé en quelque choſe, je vous prie de me le dire, & de m'apprendre le motif de ma diſgrace.

Quoi! répondit le bon-homme de payſan, tu m'as privé de ce qui m'étoit le plus cher, je veux dire des roſes que tu m'as gâtées, & tu voudrois que je ne m'en vengeaſſe pas? C'eſt pour cela que je te prive de la compagnie de tes petits, des roſſignols tes amis, & de la liberté dont tu jouiſſois. Tu auras tout le tems de faire tes plaintes dans cette cage, & de déplorer ton malheur.

jours ce qu'ils aiment, l'abſence ſuccède à la jouiſſance. C'eſt mon deſtin, je l'avoue, qui m'a amené au lion comme une victime. Quelle liaiſon y avoit-il entre lui & moi ? Qu'étoit-il beſoin que je devinſſe le premier miniſtre du roi des animaux, lui qui en ſuçant le lait, a appris que j'étois au monde pour lui ſervir de pâture, que je n'ai point de forces qui puiſſent m'empêcher de tomber ſous ſes pattes, & que je ſuis propre à remplir ſon eſtomac. Plût à dieu que jamais l'on n'eût employé les artifices dont on s'eſt ſervi pour me conduire à lui, & m'engager à ſon ſervice ! Mais, Dennèh, ce ſont les décrets de dieu, & vos perſuaſions qui m'onc jeté dans ce précipice. Diſons plutôt que c'eſt à moi-même que je dois imputer mon déſaſtre. Je comprens aſſez à quels malheurs l'on eſt conduit par la convoitiſe, par l'ambition & par le déſir des richeſſes. Je me ſuis laiſſé entraîner par ces paſſions, & je m'y ſuis abandonné avec trop d'aveuglement. Les ſages ont bien eu raiſon de comparer celui qui ne ſe contente pas de ce qu'il a, à un marchand qui arrive au pié d'une montagne de diamans, & qui n'eſt pas ſatisfait de ramaſſer ceux qu'il rencontre. Dans l'eſpérance d'en trouver de plus précieux & d'un plus grand prix, il avance toujours en montant, & monte ſi haut, qu'il

trouve véritablement de quoi contenter ſon avarice. Mais dans l'aveuglement où il eſt, à force de marcher ſur les diamans, il ſe bleſſe ſi fort aux piés, qu'il lui eſt impoſſible de retourner en arrière, & qu'il demeure expoſé à la pâture des oiſeaux carnaſſiers, des ſerpens & des fourmis. Prens garde, diſent ces mêmes ſages, tu en demandes trop, tu ne réuſſiras pas dans ton entrepriſe. Si tu ſouhaites un bien ſolide, ne demande rien au-delà de ce qui te convient.

Il eſt certain, dit Demneh, en applaudiſſant à ce diſcours, que ceux qui tombent dans les malheurs, y tombent par leur propre faute & par l'avidité qui les y précipite. Auſſi c'eſt une maladie bien dangereuſe que l'avidité; elle attaque l'ame & le cœur. Elle eſt ſi pernicieuſe, qu'en tout pays l'on fuit ceux qui en ſont malades, comme des peſtiférés. Il n'eſt pas plus poſſible qu'ils jouiſſent d'aucune ſatisfaction, qu'il eſt poſſible qu'un bon vin conſerve ſa bonté dans un vaſe où il y a du vinaigre. On en a vu périr une infinité, avec toutes les apparences de grandeur & de faſte dont ils ſe repaiſſoient, de même qu'un certain chaſſeur qui voulut attraper un renard, & tomba entre les pattes d'un léopard. C'eſt une hiſtoire curieuſe, dont vous ne ſerez pas fâché d'entendre le détail.

# LE CHASSEUR, LE RENARD, ET LE LÉOPARD,

## *FABLE.*

UN chaſſeur, continua Demneh, vit un jour en pleine campagne, un renard courir & ſauter d'une grande légèreté. L'envie d'avoir ſa peau qui paroiſſoit d'un très-beau pôil, fit qu'il ne le perdit pas de vue : il obſerva & reconnut la tanière où il ſe retiroit. Il creuſa une foſſe près de l'entrée, & après l'avoir couverte de branchages & de brouſſailles, il y poſa une charogne, & ſe mit en embuſcade, en attendant que le renard vint ſe prendre.

Quelque tems après le renard ſortit de ſa tanière, & fut d'abord attiré par l'odeur de la charogne ; il s'approcha juſques ſur le bord de la foſſe ; mais à l'appareil des branchages, il ſe douta de quelque tromperie. L'odeur qui part de cet endroit, dit-il en lui-même, me donne envie, mais il peut y avoir une foſſe là-deſſous, & la conſervation de ma vie eſt préférable au plaiſir de manger ce que je vois. Mon cerveau, à la vérité, eſt embaumé de l'odeur agréable de cette viande, mais en même-tems je le ſens

troublé par le riſque qui peut-être y eſt attaché. Gens bien aviſés jamais n'affrontèrent le péril évident, & n'entreprirent rien qui pût leur apporter le moindre préjudice. Lorſque tu trouves un pas difficile, diſent les ſages, retire-toi un pas en arrière. Cet animal peut être mort où le voilà, peut-être auſſi qu'on l'y a mis exprès pour me faire tomber dans le piége. Un bocage n'eſt pas ſeulement d'arbres & d'arbriſſeaux, un léopard s'y rencontre quelquefois. L'on ne peut pas éviter ſon deſtin, il eſt vrai; mais il eſt bon de ne rien faire qu'avec précaution. De deux choſes qui ſe préſentent, dont l'une eſt dangereuſe, & l'autre eſt ſans danger, j'aime mieux me déterminer à ſuivre la dernière. Avec ce raiſonnement, il laiſſa-là la charogne, & ſauva ſa vie en paſſant outre.

Peu de tems après, un léopard affamé deſcendit de la montagne, & vint juſqu'à la charogne; il ſe jeta deſſus ſans délibérer, mais en même-tems il tomba dans la foſſe. Au bruit, le chaſſeur crut le renard pris, accourut & ſe jeta dans la foſſe. Le léopard s'imagina que le chaſſeur venoit lui enlever ſa proie qui étoit tombée avec lui, & qu'il commençoit de manger, il ſe jeta ſur lui & le mit en pièces. C'eſt ainſi que le chaſſeur avide de la peau du renard

finit ſes jours, & que le renard ſobre & modéré, échappa du péril dont il étoit menacé. C'eſt auſſi de la ſorte, ajouta Demneh, que ceux qui cherchent ce qu'ils n'ont pas, mais dont ils pourroient ſe paſſer, deviennent eſclaves de libres qu'ils étoient; eſclaves, dis-je, d'une manière à n'être plus les maîtres de leur propre vie.

Lorſque Demneh eut achevé le récit de cette fable, Choutourbeh dit encore: Je vous avoue que j'avois été dans l'erreur juſqu'au moment où l'envie me prit de profiter de l'occaſion d'entrer dans la faveur du lion, & que j'avois cru que le ſervice des grands étoit toute autre choſe. Mais je reconnus bien dans la ſuite que je m'étois trompé, lorſque je m'apperçus qu'il ne faiſoit pas grande eſtime des ſervices que je lui rendois, & qu'il marqua, par ſa conduite envers moi, qu'il n'y a pas de fondement à faire ſur l'amitié des ſouverains. Ce que l'on dit eſt bien vrai, qu'il ne faut pas contracter amitié avec celui qui n'en ſait pas le prix, ni rendre des ſervices à ceux qui ont l'ingratitude de ne les pas reconnoître; & que l'on faiſoit la même choſe que ſi l'on ſemoit dans une méchante terre avec eſpérance de faire une ample moiſſon; que ſi l'on écrivoit ſur l'eau; que ſi l'on perçoit un rocher, pour trouver un tré-

ſor; que ſi l'on cherchoit du fruit bon à manger aux branches d'un cyprès; & enfin, que ſi l'on croyoit qu'un rejeton de ſaule dût produire des cannes de ſucre, même en l'arroſant de l'eau de la rivière du paradis.

Vos plaintes & vos regrets, reprit Demneh, ne ſervent de rien, ils ne feront pas changer la volonté du roi. Prenez vos meſures, & voyez ce que vous devez faire, pendant que vous en avez encore le tems qui vous eſt cher, & que vous ferez bien de ne pas laiſſer échapper.

Hélas! repartit Choutourbeh, en ſoupirant, quelles meſures voulez-vous que je prenne? Que puis-je faire? Quel remède, ou quel conſeil croyez-vous me pouvoir être avantageux? Je ne ſuis pas encore bien convaincu du mécontentement du lion à mon égard. Quoi que vous ayez pu me dire, je crois qu'il a de bons ſentimens, & que dans le fond il eſt bien intentionné pour moi. Mais comme les envieux ont juré ma perte & ma mort, je vois bien qu'ils mettent tout en uſage pour y réuſſir. Je m'attens que leur méchanceté l'emportera toujours ſur la bonté du lion. La médiſance & la calomnie ne quittent jamais priſe, qu'elles n'aient anéanti l'innocent qu'elles ont une fois attaqué. Il en ſera de même que du loup, du corbeau & du renard qui méditèrent de faire

périr un chameau, & réuſſirent dans leur deſſein. En voici l'hiſtoire, écoutez-la, je vous prie :

## LE CORBEAU, LE LOUP, LE RENARD, LE LION ET LE CHAMEAU,

### *FABLE.*

UN corbeau, un loup & un renard étoient au ſervice d'un lion, qui faiſoit ſa retraite dans un bois peu éloigné d'un chemin, par où des caravanes paſſoient de tems en tems. Un jour une caravane paſſoit par cet endroit-là, lorſqu'un chameau ſe trouva ſi fatigué, que le marchand à qui il appartenoit fut contraint de l'y abandonner. Au bout de quelque tems le chameau qui avoit repris ſes forces, marchoit indifféremment de côté & d'autre ; & en paiſſant, il s'avança juſqu'au bord du bois. Il y entra, & il n'eut pas fait quelques pas, que le lion ſe préſenta devant lui. Épouvanté de cet objet déſagréable, il prit le ſeul parti qu'il avoit à prendre pour ſa vie, qui fut celui de ſe ſoumettre aux volontés du lion, & de lui faire

offre de ſes ſervices. Le lion reçut ſes complimens fort honnêtement, & s'informa de ce qu'il étoit, & de ce qui l'avoit arrêté dans la contrée. Le chameau le ſatisfit ſur ces demandes : J'étois, contina-t-il, libre de mes actions avant de vous voir, mais du moment que je vous ai vu, j'ai perdu cette liberté. Votre majeſté n'a qu'à me commander, je ſuis près d'obéir. Je vous reçois volontiers ſous ma protection, reprit le lion, & je puis vous aſſurer que vous vivrez ſans inquiétude & dans un grand repos à l'ombre de ma félicité. Le chameau joyeux de la bonté du lion & de l'aſſurance qu'il lui donna, reſta dans le bois en allant & en paiſſant où bon lui ſembloit, & de la ſorte il reprit ſon embonpoint avec le tems, & devint fort gras.

Un jour le lion, qui étoit ſorti du bois, à la quête de quelque bonne proie, rencontra un puiſſant éléphant qu'il alla attaquer. Le combat fut fort rude entr'eux. Mais enfin le lion reçut pluſieurs bleſſures dangereuſes, & fut contraint de ſe retirer dans un ſi grand déſordre, qu'il pouvoit à peine ſe ſoutenir ; il gagna néanmoins le bois, & arriva à ſon gîte avec de cuiſantes douleurs.

Le corbeau, le loup & le renard qui profitoient des reſtes de la bonne chère du lion,

eurent une grande mortification de le voir en cet état, & ils ſe préſentèrent devant lui fort triſtes & fort mortifiés. Le lion, tout malade qu'il étoit, fut touché de cette marque de leur zèle : Pauvres infortunés, leur dit-il, je vous plains de la diſgrace qui vous arrive à l'occaſion de la mienne, & je ſouffre plus de ce que vous ſouffrez, que de mes propres douleurs. Allez, voyez ſi vous ne découvrirez pas quelque proie ici aux environs, & venez m'en donner avis, je ferai mes efforts pour lui donner la chaſſe, & pourvoir à votre nourriture. A ces paroles ils partirent, ſe ſéparèrent, & rôdèrent chacun de ſon côté ; mais quelque diligence qu'ils fiſſent, ils n'apperçurent pas le moindre animal. Ils ſe rejoignirent fort déconcertés d'avoir perdu leurs peines, & tinrent conſeil ſur les meſures qu'ils devoient prendre pour remédier à la faim dont ils étoient menacés. Le loup opina le premier : Quel avantage, dit-il, tirons-nous de la ſociété du chameau dans ce bois ? Il n'eſt même utile en rien au lion notre maître, & nous ne pouvons avoir commerce avec lui par aucun endroit. Mon avis ſeroit d'inſinuer au lion qu'il peut ſe défaire de lui en attendant une meilleure ſanté. Par-là il auroit de quoi ſe nourrir quelques jours & nous en aurions notre part. Le renard penſoit bien la

même chose que le loup, mais il ne vouloit pas qu'on pût lui reprocher d'avoir été de ce sentiment. Cette pensée, dit-il, n'est ni raisonnable ni équitable ; le lion lui a donné sa parole & l'a reçu sous sa protection. Il n'est pas permis sans crime & sans rebellion, de porter un roi à ne pas tenir la parole qu'il a donnée, & un rebelle est haï & maudit de dieu & de tout le monde. L'affaire, repartit le corbeau, n'est pas si difficile que l'on pourroit s'imaginer. On peut la couvrir d'un prétexte, & je sais un moyen par où le lion peut manquer à sa parole sans apparence d'injustice. Attendez-moi ici, je vais le trouver, je promets de vous apporter une bonne réponse.

Le corbeau se rendit auprès du lion, lui fit une profonde révérence, & demeura devant lui dans le respect & dans le silence. Avez-vous vu quelque chose ? lui demanda le lion. M'apportez-vous la nouvelle d'une bonne chasse à faire ? Je ne dirai rien sur la demande de votre majesté, répondit le corbeau, je l'assurerai seulement que la faim nous accable, de manière que la lumière de nos yeux s'affoiblit, & qu'à peine nous pouvons nous mouvoir. Mais nous avons imaginé un remède qui sera d'un grand soulagement pour elle & pour nous, si elle l'a pour agréable. Si la chose se peut faire, repartit

le lion, je ne ferai pas difficulté de l'approuver. Votre majeſté, reprit le corbeau, a trop d'eſprit pour ne pas voir que le chameau n'a point de rapport avec elle, & que nous ne tirons pas le moindre avantage de ſa ſociété. C'eſt une chaſſe qui s'eſt préſentée, & qui eſt venue d'elle-même ſe jeter dans vos filets. Il ſemble qu'il ne faudroit pas en chercher une autre dans une conjoncture auſſi preſſante que celle-ci.

Ce diſcours mit le lion dans une grande colère : Siècle malheureux ! dit-il en rejetant bien loin la propoſition ; ſiècle corrompu ! à qui ſe fier préſentement ? Les amis n'ont plus de fidélité, ce ſont des perfides. Mille malédictions aux amis de ce ſiècle, qui ne ſe diſtinguent que par la diſſimulation, par la ruſe, & par la fourberie, & qui renoncent aux loix les plus ſacrées de l'humanité. Je ne veux pas de ces amis qui ne cauſent que de la mortification, lorſque l'on a beſoin de leur ſecours. Dis-moi, malheureux, en quel état a-t-il jamais été permis de manquer à ſa parole ? En quelle religion a-t-on tenu pour maxime, de maſſacrer un étranger que l'on a reçu à bonne compoſition ? Je ne veux pas avoir le blâme d'avoir détruit ce que j'ai moi-même élevé.

Rien, répliqua le corbeau, n'eſt plus conforme

forme à l'équité & à la droite raiſon, que ce que dit votre votre majeſté ; mais je ne crois pas qu'elle ignore que les bons politiques tiennent qu'il faut perdre un membre pour conſerver tout le corps ; un étranger pour ſauver un domeſtique ; un domeſtique pour la conſervation d'une famille ; une famille pour ne pas expoſer toute une ville ; & une ville pour la perſonne d'un monarque qui ſe trouve en danger, parce que la vie d'un monarque eſt néceſſaire à tout un puiſſant état. Il faut tenir parole, il eſt vrai ; mais il ne faut pas que cela porte préjudice à celui qui l'a donnée, & que la conſervation de ſa perſonne y ſoit intéreſſée.

A ces raiſons, le lion baiſſa la tete & ne dit mot. Le corbeau prit cela pour un conſentement, & retourna auſſitôt à ſes compagnons : J'ai, leur dit-il, repréſenté l'affaire au roi ; il l'a d'abord rejetée bien loin ; mais je lui ai apporté de ſi fortes raiſons, qu'enfin il y a donné ſon conſentement. Il ne s'agit plus que de l'exécuter. Pour y parvenir, il eſt néceſſaire que nous nous abouchions avec le chameau, & que nous lui repréſentions la faim extrême où le lion eſt réduit par ſes bleſſures. Nous lui inſinuerons enſuite que la longueur du tems qu'il y a que nous vivons ſous ſa puiſſante protection, ne nous permet pas de nous exempter de ſacri-

fier notre vie pour lui, autrement nous ſerions des ingrats, & indignes des bienfaits dont il nous a comblés. Nous ajouterons qu'il eſt de notre devoir d'aller tous enſemble le remercier des grâces dont nous lui ſommes obligés, & pour les reconnoître, lui marquer que nous ne pouvons moins faire que de nous ſacrifier pour ſa conſervation. Alors, chacun ſéparément, nous preſſerons le roi de nous immoler à ſa faim, pendant que, d'un autre côté, nous lui fournirons quelque prétexte pour rejeter l'offre que nous lui ferons, afin de faire tomber le ſort ſur le chameau.

Ce complot arrêté, les trois animaux allèrent trouver le chameau, qui n'entendit pas de fineſſe à ce qu'ils lui proposèrent. Il donna au contraire ſi aiſément dans le panneau ſur tout ce qu'ils lui dirent, qu'ils n'eurent pas de peine à l'emmener avec eux devant le lion. Lorſqu'ils furent en ſa préſence, le corbeau commença un diſcours étudié : Sire, dit-il, que votre majeſté jouiſſe du ſouverain pouvoir avec toute la ſatisfaction qu'elle peut ſouhaiter. Le chameau, le loup, le renard & moi, vos très-humbles eſclaves, nous vous ſommes infiniment obligés du repos dont nous avons joui juſqu'à préſent ſous votre protection ; & dans la conjoncture fâcheuſe où vous êtes par le danger

évident de mourir, nous ne pouvons mieux vous témoigner notre reconnoiſſance, qu'en mettant notre tête & notre vie à vos piés, comme nous le faiſons préſentement, en vous ſuppliant d'accepter notre préſent. En mon particulier, je la ſupplie de vouloir bien épargner mes camarades, & de remplir ſon eſtomac de mon corps, tout maigre qu'il eſt, afin qu'en mourant j'aie la ſatisfaction d'avoir contribué à conſerver une vie ſi précieuſe.

Le loup & le renard (le chameau fut auſſi du même ſentiment) ſe récrièrent que la chair du corbeau n'étoit pas la nourriture du lion; & quand ce ſeroit une viande propre à lui ſervir de mets, que ce n'étoit pas de quoi ſatisfaire la faim du roi. Ils dirent donc au corbeau de ſe retirer, & de ne pas ſe faire valoir dans une rencontre où l'on ne pouvoit ſonger à lui. Il baiſſa la tête pour marquer qu'il ſe ſoumettoit, & ſe tut.

Le renard s'avança: Sire, dit-il, en ce moment où le deſtin ſemble vouloir ravir la vie de votre majeſté, je ne puis choiſir une occaſion plus favorable pour lui marquer mon zèle & ma gratitude: je ſuis content d'avoir vécu ſi long-tems ſous ſes auſpices & ſous ſa protection. Dans le dangereux état où elle ſe trouve, je la ſupplie avec un ardent déſir, de contri-

buer à ſa conſervation, d'agréer que je lui ſerve d'un bon repas, afin qu'elle ſe délivre de la faim dont elle eſt tourmentée.

Le loup interrompit le renard : C'eſt, dit-il, un excès de zèle & d'affection, qui te fait tenir ce diſcours, pour marquer que tu n'es pas un ingrat. Mais ta chair eſt puante & nuiſible; & ſi le roi en mangeoit, ſa maladie pourroit augmenter au lieu de diminuer. Il ne doit entrer que des viandes délicates dans la cuiſine des rois; les viandes maigres comme la tienne en ſont bannies. Comme il vit que le renard s'étoit retiré : Sire, dit-il au lion, que le bonheur accompagne toujours votre majeſté, & que ſes ennemis ſoient confondus. Je crois être plus propre que mes camarades pour lui ſervir de nourriture, & j'eſpère qu'elle aura un plaiſir très-ſatisfaiſant en ſe repaiſſant de ma chair; je la ſupplie donc d'agréer le ſacrifice que je lui en fais.

Le corbeau & le renard s'écrièrent que c'étoit auſſi l'amitié & l'affection qui faiſoient parler le loup en ces termes, mais que ſa chair cauſoit un mal de goſier qui étrangloit. Cela obligea le loup de ſe retirer en arrière.

Alors le chameau s'avança en allongeant le col avec ſa tête à petite cervelle : Sire, dit-il, que le ciel vous rende toujours victorieux. Je

ſuis l'eſclave & en même-tems le nourriſſon de la cour de votre majeſté. Je ſuis digne de ſa cuiſine, & d'entrer dans ſon eſtomac. C'eſt aſſez délibérer, je la ſupplie de ne me pas épargner, qu'elle diſpoſe de moi comme il lui plaira, je ſuis prêt, & elle me verra mourir avec toute la patience & la conſtance d'un eſclave qui fait gloire de donner ſa vie pour elle.

Le corbeau, le renard & le loup, de concert, donnèrent mille louanges au chameau; & le renard prenant la parole au nom de tous: L'on ne peut, dit-il au chameau, donner un témoignage d'amour & d'affection plus grand que le ſacrifice que vous faites; votre chair eſt exquiſe & très-délicate, & votre ſang opérera plus pour la ſanté du roi, qu'une boiſſon ſucrée, & que l'eau de la fontaine de vie. Dieu vous faſſe paix, voilà une action de la dernière généroſité, de prodiguer comme vous faites, votre vie pour votre bienfaiteur. En abandonnant le monde de cette manière, vous laiſſez après vous la renommée la plus parfaite que l'on puiſſe imaginer. De toutes les vertus, la généroſité eſt la plus eſtimable; mais le point eſſentiel eſt d'être généreux juſqu'à donner ſa vie.

Le lion, le loup, le renard & le corbeau ſe jêtèrent tous alors ſur le chameau, & ce miſé-

rable demeurant dans la même place, ſe laiſſa mettre en pièces ſans faire aucun mouvement qui marquât la moindre impatience, malgré les douleurs qu'ils lui firent ſouffrir. Ainſi le corbeau, le loup & le renard, après le lion, eurent de quoi vivre long-tems, & attendirent avec patience le retour de la ſanté du lion. Cela, ajouta Choutourbeh, doit ſuffire pour vous marquer que les médiſans, les calomniateurs & les impoſteurs n'abandonnent jamais leur entrepriſe, qu'ils n'en voyent le ſuccès tel qu'ils ſouhaitent, ſur-tout lorſqu'ils agiſſent de concert.

Mais enfin, demanda l'artificieux Demneh à Choutourbeh, quelle réſolution prenez-vous? & quel remède prétendez-vous employer contre ceux que vous accuſez de votre diſgrace?

Comme je vous l'ai déjà marqué, répondit Choutourbeh, je vois fort bien que ma perte eſt certaine & que je ne puis l'éviter. Il faut de toute néceſſité que je me prépare au combat. Je n'ai pas pour cela la préſomption de croire que je ſerai victorieux; c'eſt afin de mourir au moins glorieuſement, en défendant ma vie autant qu'il me ſera poſſible. Si mon deſtin eſt de ſuccomber ſous les efforts du lion, je mourrai avec la gloire d'avoir fait mon devoir, & je laiſſerai au monde la mémoire d'en être ſorti avec courage. Puiſque ce corps doit périr, je compte pour

beaucoup de mourir avec une bonne réputation, la seule chose qui puisse rester après moi.

Le sentiment des sages, repartit Demneh, n'est cependant pas que l'on précipite rien, lorsqu'il s'agit d'en venir aux mains. Cette voie est trop violente, & il est plus sûr de ne pas recourir si facilement à cette extrémité : il est bon, disent-ils, de dissimuler dans les inimitiés; il y faut de la douceur & de la modération; ce sont les seuls moyens de les étouffer : la colère, ajoutent-ils, pour être appaisée, demande des détours. Pour éteindre un incendie, il faut y jeter de l'eau & non pas du feu qui serviroit à l'augmenter. Pourquoi employer la violence, lorsque l'on a la modération pour obtenir ce que l'on souhaite ? Considérez de plus que ceux qui se piquent de courage & de valeur, ne font pas de cas d'un ennemi foible, & qu'ils n'ont pas la bassesse de croire que l'on doit recourir à la ruse au défaut de la force. C'est pourquoi, comme vous savez à quel point le lion est vaillant, & l'impossibilité où vous êtes de le vaincre, il est bon que vous preniez toutes les précautions imaginables, pour prévenir les suites dangereuses de son inimitié. Gardez-vous de vous exposer à combattre avec lui. Qui méprise un ennemi, & s'engage à lui tenir tête, se repent souvent de son imprudence.

ce ; & c'eſt ce qui arriva autrefois à la mer pour avoir mépriſé les titavis, qui ſont de très-petits oiſeaux qui s'élèvent & ſe nourriſſent le long des bords de la mer des Indes. En voici l'hiſtoire, que vous entendrez avec plaiſir :

## LES TITAVIS ET LA MER,

### *FABLE.*

DEUX de ces oiſeaux, mâle & femelle, continua Demneh, faiſoient leur ſéjour ordinaire ſur le bord de la mer. Quand la femelle ſentit que le tems de pondre & de faire leur nid approchoit : Pour ſûreté de nos œufs, dit-elle au mâle, ſongez à choiſir un lieu qui ſoit propre, afin que nous ſoyons hors d'inquiétude, & que nous n'ayons rien à craindre. Le lieu où nous ſommes, dit le mâle, eſt bon ; il eſt ſi commode & ſi agréable, que nous ne pouvons être mieux ailleurs, & je ne ſuis pas d'avis que nous le changions pour un autre. Vous n'y penſez pas, repartit la femelle. Si une fois la mer élève ſes flots & emporte nos petits, ne ſera-ce pas un ſujet de mortification & d'affliction pour le reſte de notre vie ? Quel remède apporterions-nous à ce malheur ? Je

ne crois pas, répliqua le mâle, que la mer ait l'audace de nous déclarer la guerre, ni de nous faire, ſans ſujet, l'affront & le déplaiſir d'engloutir nos petits. Je ſaurois bien en prendre vengeance ſi cela arrivoit. Mais votre prévoyance eſt mal fondée, & cela ne peut pas arriver. Jamais, reprit la femelle, on ne doit avoir la préſomption que vous avez, de tenir un diſcours ſi déraiſonnable & ſi dépourvu de bon ſens. Je voudrois bien ſavoir la puiſſance que vous avez, & comment vous vous y prendriez pour vous venger de la mer & de ſes vagues, & de quelles armes vous vous ſerviriez pour vous battre contr'elle ? Abandonnez cette penſée, & cherchez ſeulement un lieu où je puiſſe pondre ſans danger. Ne négligez pas le conſeil que je vous donne. Ceux qui ne ſuivent pas les avis qui tendent à leur bien, trouvent leur malheur, comme il eſt arrivé à une tortue, dont je vous prie de vouloir bien écouter la triſte aventure. Rien n'eſt plus certain, & je l'ai appriſe d'un bon endroit :

# LES DEUX CANARDS ET LA TORTUE,

## *FABLE.*

DEUX canards & une tortue vivoient dans un étang avec d'autant plus d'agrément, qu'il étoit net & bien entretenu ; & la facilité qu'ils avoient de ſe voir tous les jours, leur avoit donné lieu de contracter une amitié ſi étroite, qu'il ſembloit que rien n'étoit capable de les ſéparer. En effet, peut-on ſouhaiter un bonheur plus parfait, que celui de voir ſes amis, & de paſſer la vie enſemble dans une intelligence que rien ne peut diſſoudre ? Un contre-tems cruel & fâcheux ſurvint néanmoins, qui les mit dans la néceſſité de ſe quitter ou de périr. L'eau de l'étang diminuoit tous les jours par une ſéchereſſe extraordinaire, & les canards s'apperçurent que bientôt les moyens de ſubſiſter alloient leur manquer. Quoiqu'avec un grand regret, à cauſe que c'étoit-là le lieu de leur naiſſance, cette contrainte les fit réſoudre d'aller chercher ailleurs une autre demeure. Ils virent bien que le voyage leur cau-

ſeroit de la peine ; mais ils conſidéroient qu'il valoit mieux ſouffrir quelque choſe, que de périr dans leur pays. Avant de partir, ils allèrent prendre congé de la tortue, leur bonne amie, & lui marquèrent le ſujet qui les obligeoit de ſe ſéparer d'elle, avec une triſteſſe qui faiſoit connoître leur douleur, & la peine que cette ſéparation leur cauſoit. L'un d'eux prit la parole : Ce ſont, dit-il, les fâcheuſes circonſtances du tems qui nous obligent, contre notre volonté, de nous éloigner de vous. Il n'eſt pas beſoin de vous en dire davantage. Vous ſavez vous-même à quoi l'on eſt réduit par les dures néceſſités qu'elles impoſent, lorſqu'il en arrive d'auſſi preſſantes que celles-ci.

La tortue fut ſurpriſe & affligée de ce diſcours : Ah ! dit-elle en ſoupirant, quelle nouvelle affligeante m'annoncez-vous ? Comment penſez-vous que je puiſſe vivre ſans vous, que je regarde comme l'ame qui m'anime. Non, je préfère de mourir plutôt que de vous quitter. Je ſens que je n'ai pas la force de vous dire adieu, jugez comment je ſupporterai l'affliction de ne vous plus voir ? Cette penſée m'accable.

Vous devez croire, repartit un des canards, que nous ne ſouffrons pas moins que vous. Mais voilà la diſette d'eau qui nous réduit à la dernière extrémité ; & pour peu que nous

reſtions ici, notre vie eſt en danger. C'eſt cela qui nous contraint de la ſauver par la fuite & par l'éloignement. Si ce n'étoit cet obſtacle, jamais nous ne nous réſoudrions de nous ſéparer d'une amie comme vous, ni de l'abandonner d'un propos délibéré. Cela ne nous ſeroit pas plus poſſible, qu'il l'eſt à un amant de s'éloigner de ſon amante, lorſqu'il lui a donné ſon cœur.

Mes chers amis, répliqua la tortue, je ne ſuis pas moins intéreſſée que vous dans la diſette d'eau, & je ſuis perdue ſitôt que l'étang ſera entièrement deſſéché. Faites-moi une grâce, je vous en conjure par notre ancienne amitié, ne me laiſſez pas en ce lieu de misère; prenez-moi avec vous & me menez où vous allez. Vous êtes mon ame, & vous partez : lorſque vous ſerez partis, que deviendra ce corps?

Chère & ancienne amie, reprit le canard qui venoit de parler, nous vous répétons que c'eſt avec la dernière douleur que nous vous abandonnons. En quelqu'endroit que nous allions, notre repos ſera toujours troublé par votre abſence, & la ſeule choſe que nous ſouhaiterions au monde, ce ſeroit d'être en votre compagnie, & de jouir de votre entretien. Mais comment voulez-vous que nous faſſions? Conſidérez la peine & la difficulté que ce ſeroit

pour nous, avec notre corps pesant & nos piés foibles, de marcher avec vous par monts, par vallées, & par des déserts. D'un autre côté, vous ne pouvez pas aussi voler avec nous. De la sorte, soit que nous voulions vous suivre, ou que votre intention soit de venir avec nous, nous ne pouvons pas aller de compagnie.

Vous avez l'esprit libre, insista la tortue; c'est à vous d'imaginer quelqu'expédient. Je ne puis y penser, troublée comme je suis; & dans une conjoncture si malheureuse & si imprévue, un esprit agité comme le mien, n'est pas capable d'application. Quand les deux canards virent que la tortue désiroit si ardemment de n'être pas séparée d'eux, ils se consultèrent ensemble sur le moyen de partir de compagnie, & ils crurent l'avoir trouvé: Réjouissez-vous, lui dit un des canards, nous avons un expédient pour vous tirer d'ici avec nous; mais il y a du danger pour vous, & il ne s'agit pas moins que d'être brisée & mise en petits morceaux, si vous n'observez pas ce que nous avons imaginé pour vous en préserver.

Seroit-il possible, repartit la tortue, que je n'observasse pas une condition qui doit être pour mon bien; & que, pour ma conservation, je ne tinsse pas une promesse que je vous aurai faite? Je vous promets donc d'ob-

ſerver exactement ce que vous me direz.

Ce que nous exigeons de vous, reprit le canard, lorſque nous vous porterons en l'air de la manière que nous avons imaginée, c'eſt que vous ne faſſiez aucun mouvement de vos piés, que vous ne vous effrayiez pas de la hauteur où nous ſerons obligés de vous élever dans l'air, & que vous ne vous aviſiez point d'ouvrir la bouche pour parler, parce que ceux qui nous appercevront, ne manqueront pas de criailler & de faire mille choſes pour traverſer notre deſſein. Pour tout le bruit du monde, & pour toutes les démonſtrations que l'on fera, il ne faut cependant pas que vous faſſiez aucun mouvement contre votre promeſſe, ni que vous ouvriez la bouche pour leur répondre, ſoit en bien, ſoit en mal.

Je ſerai obéiſſante, répliqua la tortue, non-ſeulement pour cette fois, mais encore toute ma vie; & je vous jure que je ne ferai rien contre votre volonté, que je n'aurai point de frayeur, & que je ne dirai pas un mot à qui que ce ſoit.

Ces précautions priſes, les deux canards ſe munirent d'un bâton d'une groſſeur raiſonnable, proportionnée au poids qu'ils devoient porter, le préſentèrent à la bouche de la tortue: Prenez, tenez ferme avec les dents, lui dit un des

canards, & ne lâchez pas que nous ne vous ayons mise à bas, au lieu de la demeure que nous allons chercher. Les deux canards prirent alors le bâton, chacun par un bout, s'élevèrent en l'air & partirent. Comme dans leur route ils passoient au haut d'un village, les villageois qui les apperçurent, hommes, femmes, enfans, grands & petits, sortirent de leurs maisons pour voir un spectacle si extraordinaire, & s'écrièrent de tous les côtés avec admiration : Voyez les merveilles, deux canards qui portent une tortue : miracle ! Et parce qu'ils n'avoient jamais rien vu ni entendu de semblable, & que jamais ils ne se fussent imaginé que la chose dût arriver, leurs cris augmentoient de plus en plus. La tortue garda le silence quelque tems ; mais enfin la patience lui échappa ; elle voulut ouvrir la bouche pour s'écrier contre ces bonnes gens, qu'elle croyoit porter envie à l'élévation où elle se trouvoit : mais elle n'eut pas le tems de leur en faire des reproches, elle tomba à terre si rudement, qu'elle en fut étouffée & écrasée. Les canards alors laissèrent tomber le bâton, & l'un d'eux lui cria : Insensée & petite cervelle que vous êtes, les amis n'ont que des conseils à donner ; c'est à ceux qui les reçoivent de les écouter & de les suivre, s'ils ont du bon sens ; & lorsque les sages parlent,

c'eſt afin que l'on exécute ce qu'ils diſent. Vous pouvez apprendre par-là, ajouta la femelle, que ceux qui ne ſuivent pas les conſeils de leurs amis, travaillent eux-mêmes à leur propre perte.

Cela eſt fort bon, repartit le titavis mâle, je comprens toute la conſéquence que l'on en peut tirer; mais ne craignez rien. Ceux qui, comme vous s'effrayent de la moindre choſe, ſont dans des inquiétudes continuelles, & jamais les ſoupçonneux & les craintifs ne ſont en repos. La mer avec ſes vagues nous ſera favorable; elle ſait que nous ne manquons pas au reſpect que nous lui devons, ainſi elle ne fera rien qui puiſſe lui attirer notre colère.

La femelle contrainte de céder, commença à faire ſes œufs; & quand elle eut achevé, elle & le mâle les couvèrent chacun à leur tour. Mais quelque tems après que les petits furent éclos, la mer s'enfla ſi extraordinairement, que les vagues couvrirent & entraînèrent le nid avec les petits. La femelle en fit une grande querelle au mâle: Opiniâtre, lui dit-elle, je le ſavois bien, qu'il ne falloit ſe fier ni à l'eau ni à l'air. Pourquoi êtes-vous la cauſe de la perte de ce que nous avions de plus cher, & que les flots ont abſorbé & englouti notre petite famille? Voyons préſentement ce que vous imaginerez pour y remédier.

Vos reproches, répondit le mâle, ne me touchent pas. Je veux tenir ma parole, & je ſais de quelle manière tirer raiſon de la mer & de ſes vagues. En diſant cela il partit, & alla chez tous les oiſeaux, dont il fit aſſembler les principaux chefs de toutes les eſpèces; & après avoir raconté le ſujet de ſes plaintes : Vous connoiſſez, dit-il en implorant leur ſecours, la grandeur de mon affliction, par le récit que vous venez d'entendre. Je vous demande que vous me ſoyez favorables, & que vous m'aidiez de votre protection. Si vous ne vous liguez tous enſemble pour obliger la mer de me faire juſtice, votre indolence & votre négligence lui enfleront le courage, & lui donneront l'audace une autre fois de faire le même traitement aux petits des autres oiſeaux nos confédérés. Si cela arrive, vous devez vous attendre à une deſtruction totale de leurs eſpèces; à moins que, dès-à-préſent, ils ne prennent la réſolution de céder la place, & d'aller s'établir ailleurs.

Les oiſeaux ſurpris & touchés de ce diſcours, allèrent en corps à la cour du griffon, roi de tous les oiſeaux, qui leur accorda l'audience qu'ils lui firent demander. L'un d'eux prit la parole au nom de tous, & expoſa le ſujet qui les avoit obligés de venir : Si votre majeſté, ajouta-t-il,

à compaſſion des mauvais traitemens faits à ſes ſujets, & ſi elle eſt dans la réſolution de châtier ceux qui les ont offenſés, nous la reconnoiſſons pour le ſouverain monarque des oiſeaux, & pour le digne général des armées du grand Salomon. Mais ſi vous aviez la dureté de négliger la vengeance des offenſés, & de refuſer de détruire ceux contre qui ils ont un ſujet de plainte ſi juſte; nous vous déclarons avec douleur, que nous ſerions contraints de vous dépouiller de la ſouveraine puiſſance, & de la tranſmettre à un autre qui ſeroit plus exact à en faire la fonction. Nous eſpérons que vous ferez attention à l'équité de notre remontrance, & que vous ne nous réduirez pas à la dure néceſſité de manquer au reſpect que nous vous devons.

Quoiqu'il y eût beaucoup de hardieſſe dans cette harangue, le griffon néanmoins l'attribua au zèle des oiſeaux, plûtôt qu'à un eſprit de révolte, & les écouta favorablement. Il ne ſe contenta pas de les aſſurer ſimplement de ſa protection, il partit en même-tems à leur tête, & prit la route de la mer des Indes, dont il borda le rivage avec l'armée puiſſante & nombreuſe des oiſeaux, tous animés & bien réſolus de faire leur devoir de leur bec & de leurs griffes.

A l'arrivée du griffon, le zéphir qui mettoit les vagues en mouvement, en apprit la nouvelle à la mer; & la mer qui ne connoiſſoit pas moins la puiſſance & l'animoſité des oiſeaux, que l'impuiſſance où elle étoit de ſoutenir la guerre qu'ils lui avoient déclarée, fit ſon accommodement, & rendit les petits titavis, dont elle avoit épargné la vie en les entraînant dans leur nid.

Si foibles que ſoient les ennemis, ajouta Demneh, vous voyez par-là que jamais il ne faut les mépriſer. L'aiguille, toute petite & déliée qu'elle eſt, perfectionne des ouvrages, dont les piques, avec leur grandeur & leur groſſeur, ne peuvent venir à bout. Les philoſophes moraux aſſurent auſſi, que mille amis ne ſuffiſent pas pour s'oppoſer à un ſeul ennemi. L'on dit de plus, que ce n'eſt pas aſſez d'amis d'en avoir mille, & que c'eſt trop d'ennemis d'en avoir un ſeul.

Afin de ne point paſſer pour un ingrat, dit Choutourbeh en reprenant la parole, je ne commencerai pas les actes d'hoſtilités le premier. Mais ſi le lion m'attaque, je ferai tout ce qui ſera en mon pouvoir pour défendre ma vie, afin que l'on connoiſſe que je ne ſuis pas un lâche, & que je ne manque ni de cœur, ni de courage.

Demneh ravi de voir Choutourbeh dans cette réſolution, dit pour l'y fortifier : Lorſque vous verrez que le lion ſe levera de ſon ſéant, qu'il marquera la terre de ſes ongles, qu'il la frappera de ſa queue, qu'il reniflera, qu'il rugira & qu'il aura les yeux élevés & enflammés, ſachez que cela s'adreſſera à vous, & qu'il aura réſolu votre mort. Je vous ſuis très-obligé, repartit Choutourbeh; je ne feindrai pas, je vous aſſure, à la moindre de ces marques, & l'on ne me verra pas reculer en arrière : je donnerai d'abord ſur lui.

Demneh laiſſa Choutourbeh dans ce ſentiment où il avoit déſiré de le voir; & après avoir pris congé de lui, il ſe retira avec joie & en riant en lui-même du bon acheminement de ſes fourberies. De chez Choutourbeh, il alla rejoindre Kelileh. Celui-ci lui demanda : Eh bien, comment vont vos affaires? où en êtes-vous avec Choutourbeh? Je rends grâces au ciel de mon bonheur, répondit Demneh, tout va le mieux du monde, je me ſuis mis l'eſprit dans une tranquillité entière, & j'ai réuſſi avec toute la facilité imaginable. Par ces paroles, il fit connoître la diſpoſition de ſon cœur, & la joie intérieure dont il jouiſſoit. Mais par la tempête qui s'éleva contre lui, le tems fit connoître la vérité de la maxime, qui dit;

Que ceux qui se réjouissent seroient heureux, si leur joie étoit constante, & si elle duroit toujours !

Kelileh & Demneh ne poussèrent pas la conversation plus loin ; ils partirent ensemble pour aller faire leur cour, & Choutourbeh arriva presqu'en même-tems qu'eux. Selon la leçon de Demneh, du plus loin que le lion apperçut Choutourbeh, il commença de prendre un air de gravité, d'armer ses yeux de colère, & de répandre en même-tems la frayeur autour de lui, en aiguisant ses ongles & en grinçant des dents.

Choutourbeh connut fort bien son malheur à toutes ces marques, & il ne douta pas qu'il ne fût au dernier moment de sa vie. Il avança courageusement vers le lion, & après qu'ils se furent donnés de part & d'autre les signes dont Demneh les avoit prévenus, il y eut un sanglant combat entr'eux ; leur furie fut si grande, qu'ils firent trembler tous les lieux des environs par leurs cris effroyables.

Pendant que tous les animaux étoient attentifs à ce spectacle, Kelileh avoit tiré Demneh à part, & lui faisoit de sanglans reproches sur ce qui se passoit : Malheureux, lui dit-il, c'est donc vous qui êtes la cause de cette sanglante catastrophe ? Ne vous appercevez-vous point

de la fin malheureuſe qui vous attend ? Quelle fin malheureuſe appercevez-vous vous-même, repartit Demneh, je ne vois rien en ce qui ſe paſſe qui puiſſe m'affliger.

Vous êtes l'auteur de cette affaire, reprit Kelileh ; & en allumant ce feu, vous avez manifeſtement commis des fautes irréparables. Premièrement, ſans qu'il y eut aucune néceſſité, vous avez engagé votre bienfaiteur dans le danger où il eſt préſentement de perdre la vie. En ſecond lieu, vous manquez à la reconnoiſſance des obligations que vous lui avez, en le jetant dans une infamie irréparable, par une action de cette violence & indigne de lui, que vous lui avez fait commettre. En troiſième lieu, vous êtes cauſe de la mort & de la perte de Choutourbeh ſans ſujet. En quatrième lieu, vous êtes vous-même ſon aſſaſſin, & coupable de ſa mort. Cinquièmement, vous donnez occaſion à tous les ſujets du roi, d'avoir des ſoupçons très-déſavantageux à ſa majeſté ; peut-être même qu'ils l'abandonneront tous, ſe retireront ailleurs, & préféreront tout ce qu'un exil a de plus affreux, aux ſuites fâcheuſes qu'ils auront ſujet de craindre. En ſixième lieu, vous faites périr le chef de l'armée de ſa majeſté, & vous êtes reſponſable du déſordre qui en naîtra. Vous faites voir vous-même, enfin, votre foibleſſe

& votre peu de courage, par les moyens bas & indignes dont vous vous êtes ſervi pour arriver à votre but. Vous m'aviez fait entendre que la choſe ſe paſſeroit avec douceur, & vous avez fait tout le contraire. Après cela, n'ai-je pas raiſon de vous demander, ſi vous ne voyez pas la fin qui vous attend ? La ſédition dort, dit le proverbe, & dieu maudit celui qui la réveille. Mais cette menace n'a pas été capable de vous toucher.

Vous n'avez peut-être pas entendu dire, répliqua Demneh, qu'il faut employer la force, où l'eſprit ne fournit pas de moyens.

Cette réponſe, reprit Kelileh, ne juſtifie pas votre conduite. Il ne paroît pas que vous ayez employé tous les moyens dont votre eſprit étoit capable, comme vous le prétendez. Vous avez été droit à la violence, comme au moyen le plus prompt pour ruiner d'abord toutes les loix de l'amitié. Vous n'ignorez pourtant pas que la prudence eſt au-deſſus de la valeur, & que le ſage fait plus par ſes paroles, qu'il n'opéreroit à la tête de l'armée la plus puiſſante & la plus invincible. J'ai toujours connu par vos belles entrepriſes, que vous êtes enivré d'amour-propre. Je m'imaginois qu'à la fin vous reviendriez de cet égarement, & de cet aſſoupiſſement épouvantable. Mais puiſque vous y

perſiſtez, il eſt tems que je vous reproche votre inſenſibilité inouie, & que je vous mette devant les yeux quelques-unes de vos infamies. Elles ſont en trop grand nombre pour entreprendre de vous les repréſenter toutes. Mais je puis vous en faire reconnoître quelques-unes plus clairement que le jour.

Demneh interrompit Kelileh en cet endroit : Je ne doute pas, dit-il, que je n'aie dit & fait un grand nombre de choſes inutiles depuis que je ſuis au monde ; l'amitié demande que vous m'avertiſſiez de ce que vous en avez remarqué.

Vos vices, reprit Kelileh, vos égaremens & vos méchancetés, comme je vous l'ai déjà dit, ſont en ſi grand nombre, qu'il ſeroit difficile d'en faire un dénombrement exact. Un de vos plus grands défauts, c'eſt celui de croire que vous n'en avez pas, & de dire toujours beaucoup plus que vous ne faites. L'endroit cependant par où un monarque reçoit le plus de dommage, c'eſt lorſque les actions de ſes miniſtres ne répondent pas à leurs paroles. L'on eſt partagé en quatre claſſes différentes en ce qui regarde les paroles & les actions. Les uns diſent & ne font pas, & ce ſont les calomniateurs & les méchans de profeſſion. D'autres ne diſent rien & agiſſent puiſſamment, & c'eſt ce que pratiquent les honnêtes gens. D'autres diſent

qu'ils agiront, & agiſſent en effet dans le tems, ceux-ci ne ſont pas ſi eſtimables que les précédens; mais au moins ils tiennent leur parole. Les derniers, enfin, ne diſent ni n'agiſſent, & ce ſont ceux qui n'ont ni courage ni élévation d'eſprit. Pour vous, vous êtes de ceux qui diſent qu'ils agiront, & ne font rien de ce qu'ils avancent. Et pour ne rien déguiſer, après avoir bien examiné votre conduite & toutes vos manières, je trouve non-ſeulement que vous dites beaucoup plus que vous ne faites, mais même que, ſous l'apparence d'une grande vertu, vous cachez une infinité de défauts. Le lion perſuadé par vos diſcours pernicieux, a fait une entrepriſe dont l'exécution va mettre tout ce pays en déſordre, troubler le repos de tous ſes ſujets, & cauſer leur perte. Tout cela ne ſe fera pas ſans mille malédictions, qui tomberont toutes ſur votre tête; & par l'événement vous verrez que ceux qui ne font que du mal, finiſſent malheureuſement; & que rompre les branches de l'arbre, c'eſt s'ôter à ſoi-même l'eſpérance d'en manger le fruit.

Pour ſe défendre & s'excuſer ſur tous les points: Le roi, dit Demneh, m'a choiſi pour l'aider de mes conſeils, en qualité de viſir & de miniſtre. J'ai ſuivi mon devoir, & je lui ai inſinué ce qu'il m'a paru qu'il pouvoit faire,

de plus avantageux pour la conservation de sa personne.

Allez, repartit Kelileh, vous mériteriez avec votre fausse éloquence, que la terre s'ouvrît pour vous engloutir. Votre dessein étoit formé, & votre intention étoit que le roi entrât dans vos sentimens & qu'il servît d'instrument à votre passion. Comment vouliez-vous que le roi fît une bonne action, pendant que votre conseil tendoit à lui en faire faire une méchante? Ce que vous saviez étoit bien meilleur, & vous ne deviez pas le lui cacher. Mais la science sans la pratique, est comme la cire séparée du miel, & comme un tronc d'arbre sec & pourri, qui n'est bon qu'à être jeté au feu. La science doit être considérée comme un arbre, & la pratique comme le fruit qu'elle porte. Cinq choses, selon les philosophes, ne sont d'aucune utilité, la parole sans effet, les richesses sans économie, la science sans les bonnes mœurs, l'aumône faite sans intention & hors de propos, & la vie sans la santé. Un roi peut de lui-même être un monarque rempli de justice, & éloigné de toute tyrannie; mais un visir mal-intentionné, & d'un naturel déréglé, n'est que trop capable d'empêcher que cette justice ne se fasse ressentir par les sujets, & que jamais leurs maux ne puissent venir à la connoissance du prince, en

leur fermant les voies de lui en faire des remontrances. En cela, leur ſort eſt ſemblable à celui d'un homme preſſé de la ſoif, qui s'approche d'une rivière, mais qui y apperçoit un crocodile, dont la vue lui ôte la hardieſſe de puiſer de l'eau pour boire.

De tout tems, dit encore Demneh pour ſa défenſe, mon deſſein a été d'arriver au bonheur d'avoir la faveur d'un prince; & je loue dieu de ce que je ſuis venu à la fin de mon ſouhait, par le poſte que je tiens auprès du roi. En y entrant ma vue a été de ſervir, comme je le devois, celui qui m'a fait l'honneur de me recevoir en ſes bonnes grâces, de lui être fidèle, d'être aſſidu à lui faire ma cour, & de me rendre digne de ſa protection, & je crois y avoir réuſſi.

Là-deſſus, dit Kelileh, les miniſtres les plus éclairés & les plus capables de remplir leur dignité, s'appliquent ſur toute choſe, à rendre la cour de leur ſouverain éclatante & nombreuſe. Mais votre unique application eſt d'éloigner tout le monde d'auprès de la perſonne du roi, & de faire un déſert de ſa cour, afin que vous ſoyez le ſeul qui approche de lui, & que perſonne que vous n'ait la liberté de lui parler. Pour ne vous pas flatter, cette manière d'agir eſt la plus haute folie que l'on puiſſe

imaginer; en effet, il n'eſt pas poſſible d'empêcher qu'un prince n'ait abſolument communication avec perſonne. Craignez de vous abuſer, il eſt des princes comme des beautés. Plus une beauté a d'amans, plus elle a de gloire. De même, plus la cour d'un prince eſt nombreuſe, & plus il y a de courtiſans, plus le prince eſt eſtimé & conſidéré. Je vous le répète encore; cette paſſion déréglée de poſſéder le prince vous ſeul, à laquelle vous vous êtes abandonné, eſt une marque de l'excès de votre folie : & de cinq ſortes de folies que les philoſophes ont remarquées, la vôtre eſt de la première claſſe. C'eſt, diſent-ils, être fou, que d'établir ſon bonheur ſur le malheur d'autrui; d'entreprendre de ſe faire aimer des dames par la rigueur & par des marques de haine, plutôt que d'amour; de prétendre devenir ſavant au milieu du repos & des plaiſirs; de chercher de l'amitié en négligeant les devoirs d'ami; & enfin, lorſqu'on eſt ami, de ne vouloir ſe ſoumettre à aucune des choſes dont les amis peuvent avoir beſoin. L'excès de bonté & d'amitié que j'ai pour vous, fait que je vous dis tout ceci : je ſais fort bien néanmoins que mes remontrances ne feront pas d'impreſſion ſur votre eſprit, & que mes conſeils ne ſont pas capables de diſſiper les ténèbres épaiſſes que l'inſenſibilité,

la haine & l'envie forment autour de votre cœur. Mais de même que de l'eau, ſi claire qu'elle puiſſe être, n'eſt pas capable de blanchir du drap teint en noir; de même auſſi rien n'eſt capable de faire changer un méchant naturel comme le vôtre. Quelqu'effort que je faſſe pour vous faire rentrer en vous-même, il eſt de moi comme de celui qui s'efforçoit de perſuader à un oiſeau, de ne pas perdre ſa peine à donner des conſeils, & ne put gagner ſur lui qu'il ſe tût, ce qui fut cauſe que l'oiſeau trouva ce qu'il ne cherchoit pas.

## LES SINGES,

## L'OISEAU ET LE VOYAGEUR,

### *FABLE.*

UNE troupe de ſinges, à ce que l'on rapporte, faiſoient leur demeure ſur une montagne où ils trouvoient des vivres en abondance. Une nuit, à l'entrée de l'hiver, un aquilon terrible & extraordinaire vint troubler leur repos; il ne glaça pas ſeulement l'eau dont ils buvoient, il les ſaiſit même d'un froid ſi cuiſant, que peu s'en fallut que leur ame ne demeurât gelée dans

leur corps. Dans l'embarras où ils se trouvoient, le lendemain, dès qu'il fut jour, ils cherchèrent un abri contre le froid & contre la neige qui commençoit de tomber, & dans leur chemin par hasard, ils rencontrèrent un morceau de cristal qui brilloit; ils crurent que c'étoit un charbon de feu, ils amassèrent du bois à l'entour, & se mirent à souffler pour le faire allumer & se chauffer. Un oiseau les vit dans cette occupation de dessus un arbre voisin: Mes amis, leur cria-t-il, à quoi vous amusez-vous? Quittez votre dessein, ce que vous croyez être du feu n'en est pas, vous ne l'échaufferez jamais. Vous faites la même chose que si vous vouliez étendre du fer à sec, & amolir une pierre naturellement dure. L'oiseau parla tant qu'il lui plut, les singes ne cessèrent pas de souffler.

Un voyageur qui passa par cet endroit-là, s'arrêta pour être spectateur de cette scène, & voulut persuader à l'oiseau que ses conseils étoient inutiles par la connoissance qu'il avoit de l'indocilité & de l'opiniâtreté des singes: Ecoute, lui dit-il, je le pardonne à ta simplicité; mais crois-moi, épargne-toi la peine que tu te donnes, tes conseils sont inutiles, & tu altères tes poumons mal-à-propos. Malgré tes discours, les singes ne cesseront pas leur entreprise, ne te tourmente donc pas davantage.

Tu fais la même choſe que ſi tu ſemois de la graine de coloquinte, pour faire venir des cannes de ſucre, & que ſi tu voulois faire de la thériaque avec du ſublimé.

L'oiſeau obſtiné laiſſa dire le voyageur. Comme il crut qu'il étoit trop éloigné, & que les ſinges ne l'entendoient pas, de tendreſſe qu'il avoit pour eux, il deſcendit de branche en branche pour parler de plus près, & les tirer, s'il pouvoit, de la peine où ils étoient. Les ſinges qui virent qu'il approchoit, allèrent au pié de l'arbre, & avant qu'il eût mis pié à terre, ils lui ſéparèrent la tête d'avec le corps. Vous pouvez vous reconnoître en cette hiſtoire, ajouta Kelileh. Pour moi je perds mon tems inutilement, en voulant vous mettre dans le bon chemin. Il n'y a pas eſpérance que vous vous corrigiez. Je ne ſais même ſi je ne m'attirerois pas quelque malheur, en vous parlant ſi librement.

Le ſoupçon que vous avez de moi, reprit Demneh, me fait injure. Je ne ſuis pas tellement plongé dans le vice, qu'il ne me reſte quelque ſentiment d'honneur. Vous ſavez que l'on a toujours donné les conſeils les plus déſagréables en sûreté, à ceux qui n'en ſont pas entièrement dépourvus. Je vous ſupplie de croire que je ſuis encore de ce nombre. Uſez-en envers moi comme vous en uſeriez envers eux, & dites-

moi toutes choſes avec liberté, quand même je ne devrois pas en profiter.

Je ne me laſſe pas, repart Kelileh, de vous dire ce qui vous eſt avantageux. Mais quel fruit puis-je en eſpérer, dans le tems que vos affaires ſont dans un ſi mauvais état, que vous avez vous-même creuſé votre ruine par vos intrigues frauduleuſes; & ce qui eſt le plus étonnant, dans le tems que vous êtes dans les mêmes penſées, ſans vouloir en démordre. Vous vous repentirez un jour, vous vous affligerez, & vous vous reprocherez à vous-même le mal que vous avez fait, mais ce ſera inutilement. Ceux qui cabalent pour détruire les autres ſans en prévoir les ſuites, tombent dans l'ignominie, & enfin dans une perte irréparable. C'eſt ce qui arriva à Tizouche qui avoit infiniment de l'eſprit, mais qui s'en ſervoit à des ruſes & à des fourberies, pendant que ſon compagnon de voyage, qui n'avoit ni eſprit ni fineſſe, acquit la gloire qu'il méritoit par ſa droiture & par l'uniformité de ſes actions. L'hiſtoire que je veux bien vous en dire, devroit vous ſervir d'exemple:

# LES DEUX VOYAGEURS,

## *FABLE.*

DEUX habitans d'une même ville firent ſociété enſemble, & ſe mirent à voyager dans l'intention de négocier de compagnie. Le premier qui ſe nommoit Tizouche, conformément à la ſignification de ſon nom, qui eſt perſien, avoit l'eſprit fin, ſubtil & pénétrant; & le ſecond qui s'appeloit Hazim, ſuivant la ſignification du ſien, qui eſt arabe, l'avoit ſimple, mais droit & ferme dans ſes réſolutions. Dans leur route, après avoir marché quelques journées, ils trouvèrent un ſac plein de monnoie d'or, dont la ſomme étoit ſi conſidérable, qu'il n'en falloit pas davantage pour faire la fortune de deux marchands auſſi médiocres qu'ils l'étoient l'un & l'autre.

Sur cette bonne rencontre: Camarade, dit Tizouche à Hazim, une infinité de gens, après s'être bien donné de la peine pour y parvenir, n'ont pas fait une ſi groſſe fortune que celle que nous venons de faire. Sans nous fatiguer davantage & ſans aller plus loin, je ſuis d'avis que nous abandonnions le deſſein de voyager,

que nous nous contentions de la bonne fortune que nous venons de trouver, & que nous retournions chez nous avec ce tréſor. Il nous arrive le contraire de ceux qui ſe tuent le corps & l'ame pour devenir riches. Les richeſſes ne leur viennent qu'après avoir beaucoup ſouffert, & nous voilà riches dès le commencement de notre travail. Croyez-moi, ne paſſons pas outre, nous ferons beaucoup plus ſagement de rebrouſſer chemin. Hazim conſentit à ce que Tizouche voulut, & ils retournèrent ſur leurs pas. Lorſqu'ils furent environ à une journée de leur ville: Puiſque notre voyage va finir, dit Hazim à Tizouche, & qu'il en ſera de même de notre ſociété, partageons ce tréſor également entre nous deux, afin que nous jouiſſions chacun de notre portion, & que nous en diſpoſions comme bon nous ſemblera.

Tizouche ſongeoit à tromper ſon compagnon: Cette propoſition de partage, répondit-il, ne convient pas à la durée de notre ſociété dont je m'étois flatté. Sans venir ſitôt à cette extrémité, il me ſemble que nous ferions mieux de prendre chacun ce qui peut nous être néceſſaire pour le préſent, & de cacher le reſte en quelque lieu de ſûreté, pour le conſerver & en prendre de même ſucceſſivement de tems en tems, afin qu'il nous dure davantage.

Hazim qui trouvoit bon tout ce que l'on vouloit, ſe laiſſa tromper par ce diſcours. Ils tirèrent du ſac chacun une portion égale, aſſez médiocre, & ils enterrèrent le reſte au pié d'un arbre à une petite diſtance de la ville, où ils arrivèrent, & ſe retirèrent chacun chez ſoi.

Quelques jours après, Tizouche, ſans en donner avis à Hazim, part de grand matin & va déterrer le tréſor, qu'il emporte pour lui ſeul. Hazim n'eut pas le moindre ſoupçon de la fraude de Tizouche; & lorſqu'il eut achevé de dépenſer, ſelon ſes beſoins, la ſomme qu'il avoit eue en partage, il alla trouver Tizouche: Mon ami, lui dit-il, allons prendre chacun une autre portion, je n'ai plus rien de la première, & j'ai grand beſoin d'argent. Tizouche diſſimula le vol qu'il avoit fait: Que vous en ayez beſoin, répondit-il, ou que vous n'en ayez pas beſoin, cela n'importe; allons, partons. Ils partirent enſemble ſur le champ, & ſe rendirent au pié de l'arbre; ils fouillent, ils cherchent, & ne trouvent rien après beaucoup de peine. Tizouche eut l'effronterie de prendre Hazim au collet: C'eſt toi, lui dit-il, qui a pris cet or, perſonne que toi ne ſavoit qu'il fût caché en cet endroit. Hazim s'écria auſſitôt qu'il ne ſavoit ce que c'étoit, & fit des efforts pour faire quitter priſe à Tizouche; mais Tizouche

le tint ferme ; & le mena par force devant le cadi, auquel il fit sa plainte, & demanda justice.

Hazim nia le fait constamment, jura que c'étoit une pure calomnie, & qu'il étoit innocent du vol dont il étoit accusé. Le cadi demanda des preuves à Tizouche : Seigneur, répondit-il, je n'ai pas d'autre témoin que l'arbre au pié duquel le trésor a été enterré. Quoiqu'il soit insensible & muet, la confiance que j'ai sur la justice de ma cause est si grande, que j'espère néanmoins qu'il prendra la parole pour rendre témoignage de la vérité contre ce perfide & ce voleur, qui m'a privé de la part qui m'est due.

Le cadi embarrassé par la hardiesse de l'accusateur, condescendit à prendre la peine d'aller entendre le témoignage qu'on lui proposoit. Il donna ordre aux parties de se trouver le lendemain au pié de l'arbre, où il se rendroit lui-même. Tizouche raconta l'affaire à son père, & ne lui déguisa rien, pas même la vilaine action qu'il avoit faite. La confiance que j'ai en vous, ajouta-t-il, m'a fait imaginer de prendre l'arbre pour témoin, & le bon succès en est fondé sur le courage & la hardiesse que vous aurez en cette rencontre. Pour peu que vous vouliez m'aider, non-seulement tout le trésor nous

demeurera, nous aurons même la somme à laquelle Hazim sera condamné si nous gagnons notre cause, & avec cela nous vivrons à notre aise, & nous n'aurons besoin de rien le reste de notre vie. Le père, au lieu de reprendre son fils d'une action si noire : Que faut-il, dit-il, que je fasse, afin que la chose réussisse comme tu l'entends ? Mon père, reprit le fils, l'arbre dont il s'agit est creux, deux personnes même peuvent aisément y demeurer sans être vues. Il faut que vous alliez vous cacher cette nuit, & que demain, lorsque le cadi se présentera devant l'arbre, & qu'il le sommera de rendre le témoignage dont il s'agit, vous le rendiez dans les termes convenables, qui marquent que ce n'est pas moi, mais Hazim qui a enlevé ce trésor.

Quoique le père n'eût pas la conscience fort délicate, il eut néanmoins beaucoup de répugnance à condescendre à ce que son fils exigeoit de lui. Mon fils, lui répliqua-t-il, abandonne ce dessein de fraude & de tromperie. Tu peux bien tromper la créature, mais crois-tu que tu tromperas de même le créateur ? Je veux que tu imposes à notre cadi, mais avec quel front imposeras-tu au juge de tout l'univers ? Celui qui connoît tes cheveux un par un, & la moindre petite veine de ton corps, connoît

auſſi ton ſecret. Les fraudes, les fineſſes & les fourberies retombent toujours ſur leurs auteurs, & les couvrent d'ignominie devant tout le monde. Prens garde qu'il ne t'arrive la même choſe qu'à une certaine grenouille, qui périt par les mêmes armes dont elle s'étoit ſervie pour faire périr un ſerpent ſon ennemi. Je veux te raconter cette fable, qui peut te ſervir d'exemple :

## LA GRENOUILLE, LE CANCRE ET LE SERPENT,

### *FABLE.*

UNE grenouille, continua le père, avoit choiſi le lieu de ſa retraite dans un endroit près duquel un ſerpent faiſoit auſſi la ſienne, de ſorte qu'ils étoient voiſins l'un de l'autre. Mais toutes les fois que la grenouille faiſoit des petits, le ſerpent s'étoit fait une habitude de les dérober l'un après l'autre, & cela cauſoit à la grenouille une douleur inexprimable de ſe voir ainſi privée de la ſatisfaction de les élever. Elle fut un jour trouver un cancre, avec lequel elle avoit lié une amitié étroite, pour lui demander con-

ſeil, & le prier de lui enſeigner quelque moyen qui la tirât hors de peine : Cher ami, lui dit-elle, je viens implorer votre ſecours, j'ai un ennemi terrible & fâcheux, qui m'impoſe une loi la plus dure que l'on puiſſe imaginer. De la manière dont je ſuis traitée, il n'eſt pas poſſible que je puiſſe reſter dans le lieu où je fais ma réſidence. D'un autre côté j'ai de fortes raiſons pour ne pas l'abandonner, parce qu'il eſt dans une prairie la plus agréable & la plus commode du monde pour vivre à mon aiſe, par le voiſinage d'une fontaine très-pure & très-claire, dont les environs ſont bordés de roſiers, & accompagnés de tant d'autres agrémens, que perſonne, non plus que moi, ne pourroit ſe réſoudre d'abandonner un lieu comme celui-là, qui va de pair avec les jardins du paradis terreſtre. Je le trouve enfin ſi fort à mon gré, que je ne le quitterois pas pour un monde entier.

J'ai compaſſion de votre douleur, dit le cancre à la grenouille. Ne vous chagrinez pas davantage; ſi fier & ſi puiſſant que ſoit un ennemi, l'on a des moyens pour le terraſſer. L'eſprit eſt capable de bien des choſes, il fait réuſſir les entrepriſes les plus difficiles, & l'on vient à bout de tout, pour peu que l'on ait de génie.

La grenouille conçut de bonnes eſpérances de ce diſcours : Eh bien, demanda-t-elle, par quelle adreſſe croyez-vous que je puiſſe trouver du ſecours dans l'embarras où je ſuis ? A votre avis, que dois-je faire pour me délivrer d'un ennemi ſi cruel ?

Un crocodile terreſtre, répondit le cancre, qui demeure dans notre voiſinage, en un endroit que je vous enſeignerai, fait ſes délices de vivre de ſerpens auſſi-bien que de poiſſons. Prenez un certain nombre de poiſſons, & d'eſpace en eſpace, peu éloignés l'un de l'autre, diſpoſez-les depuis le trou du crocodile juſqu'à celui du ſerpent, le crocodile mangera les poiſſons depuis le premier juſqu'au dernier, & n'épargnera pas le ſerpent lorſqu'il ſera arrivé à ſon trou. Par ce moyen il vous délivrera de lui, & vous vengera de tous les maux qu'il vous a faits.

La grenouille apprit où étoit le trou du crocodile terreſtre, exécuta le conſeil du cancre, & fit périr le ſerpent par cette adreſſe. Mais deux ou trois jours après, le crocodile attiré par la bonne rencontre qu'il avoit faite, ſortit de ſon trou, & en ſuivant la même route qu'il avoit tenue, il ne trouva ni poiſſon ni ſerpent; par malheur pour la grenouille, il ſe détourna un peu de côté, la rencontra elle-même, &

la mangea avec ſes petits. Mon fils, ajouta le père, tu comprens bien par-là que la fin des fourbes eſt toujours malheureuſe, que leur ſort eſt de périr, & que tu t'expoſes toi-même à une perte infaillible.

Mon père, répliqua le fils, ne m'en dites pas davantage, le danger n'eſt pas ſi grand que vous le faites. Il y va de mon honneur de ne pas reculer, nous n'avons preſque rien à riſquer, & nous avons à faire un grand profit.

Le bon vieillard qui ne vouloit pas déſobliger ſon fils, ſe laiſſa perſuader de participer à ſon crime, & par ſon exemple il fit voir la vérité de la maxime qui dit, en s'adreſſant aux pères : Vos enfans & vos richeſſes ſont cauſe de votre perte. Il abandonna donc tous les bons ſentimens où il étoit d'abord ; & après avoir donné ſon conſentement à ce qu'il avoit déſapprouvé, il partit pendant la nuit, & alla ſe cacher dans le creux de l'arbre.

Le lendemain au lever du ſoleil, le cadi, accompagné des principaux de la ville, & ſuivi d'une grande multitude de peuple, curieux de voir le ſuccès de cette affaire, ſe mit en chemin & arriva au rendez-vous. Il obſerva les formalités requiſes, en rapportant en peu de mots l'affirmation de l'accuſateur, & le déſaveu de l'accuſé ; après quoi ayant ſommé l'arbre de

dire la vérité, auſſitôt il entendit cette voix : *C'eſt Hazim qui a enlevé le tréſor, & fruſtré Tizouche de ce qui lui appartenoit.*

Le cadi qui ne s'attendoit pas que l'arbre dût parler, parut d'abord étonné ; comme il s'apperçut néanmoins qu'il étoit creux, il ſe douta que c'étoit un homme caché qui avoit parlé, & fit voir que la ſageſſe découvre les ſecrets les plus cachés. Au lieu de prononcer le jugement que l'on attendoit avec impatience, il ordonna que l'on apportât quantité de bois autour de l'arbre, & que l'on y mît le feu. Le vieillard le laiſſa allumer ; mais la flamme fut ſi violente, qu'il pouſſa bientôt de grands cris en demandant quartier. Le cadi fit auſſitôt écarter le bois allumé, & le vieillard qu'on tira de ſa niche à demi grillé, avoua la choſe comme elle étoit, & expira quelques momens après en préſence de tout le monde. Le cadi déclarant Hazim innocent, condamna Tizouche à lui rendre ce qui lui appartenoit, ſe contentant d'une ſentence ſi modérée, parce qu'il le crut ſuffiſamment châtié par la mort de ſon père, & par la honte & l'infamie qui lui reſtoient. Vous voyez, ajouta Kelileh, de quelle manière les fourberies ſont ſuivies d'une fin très-malheureuſe, & que le mal que l'on fait aux autres, retombe ordinairement ſur ſon auteur.

Il vous est permis, répliqua Demneh, de donner les noms de fraude & de fourberie à ma sagesse & à ma bonne conduite. Après avoir poussé l'affaire par mon esprit au point où elle est, vous voyez cependant que je suis encore au même état & au même poste où j'étois, & il ne m'est rien arrivé de ces prédictions.

Ce que vous dites-là, dit Kelileh en interrompant Demneh, fait bien voir votre peu de bon sens, & que vous avez l'esprit borné plus qu'on ne peut le croire. Je vous le répète encore une fois, vous verrez dans peu de tems, l'avantage que vous aurez remporté de la tromperie que vous avez faite à votre roi & à votre bienfaiteur, & le malheur qui vous arrivera des calomnies & des impostures que vous avez avancées.

Je ne sais pas le mal que vous y entendez, répliqua encore Demneh, en retournant la chose comme en plaisanterie; mais je ne vois pas le grand dommage qu'il y a d'être un peu double. La rose n'est la reine des jardins, que parce que ses feuilles sont à double face, c'est-à-dire, également belles de l'un & de l'autre côté. Croyez-moi, il y a souvent de l'avantage à dire d'une manière & à penser d'une autre. C'est un moyen assez sûr pour acquérir beaucoup de biens & de richesses.

N'ayez pas la présomption de vous comparer à la rose, repartit Kelileh. Vous n'avez pas les perfections que vous vous imaginez. L'on a plus de raison de vous comparer à l'épine qui accompagne la rose, parce que vous n'êtes propre qu'à causer du mal.

C'est assez me censurer, reprit Demneh. Le mal n'est pas si grand que vous le faites, & du moment que nous parlons, peut-être que le lion & Choutourbeh se sont raccommodés, & qu'ils sont meilleurs amis qu'ils n'étoient avant.

Ce que vous dites ne peut être, reprit brusquement Kelileh; & vous ne savez pas que trois choses demeurent en l'état où elles sont, tant que trois choses n'arrivent pas; & qu'elles changent d'une manière à ne plus retourner à leur premier état, dès que ces trois autres choses sont arrivées. Premièrement, l'eau douce d'une fontaine demeure toujours douce, tant qu'elle ne rencontre pas la mer; s'est-elle une fois mêlée avec l'eau de la mer, elle perd sa douceur pour toujours. En second lieu, la paix subsiste entre les parens, tout le tems qu'une méchante langue ne se mêle pas de mettre la division entr'eux; dès qu'ils ont écouté de faux rapports, il ne faut plus espérer qu'ils s'aiment, ils s'évitent, ils se séparent, & ne se rejoignent plus. En troisième lieu, la même chose arrive

entre les amis. Leur amitié eſt conſtante tout le tems qu'ils n'écoutent pas, & qu'ils rejetent les rapports que l'on vient leur faire de l'un & de l'autre; mais lorſqu'un envieux eſt venu à bout de ſe faire écouter par l'un des deux, leur amitié ſe rompt & ſe change en une inimitié irréconciliable. Je ſuppoſe que Choutourbeh puiſſe échapper des pattes du roi des animaux; après cela, croyez-vous en bonne foi que Choutourbeh puiſſe jamais ſe fier aux careſſes & aux honnêtetés du lion, & que jamais il rentre en aucun commerce avec lui? Il ſuffit qu'il y ait eu de l'inimitié entr'eux une ſeule fois, la plaie leur en ſaignera long-tems au cœur à l'un & à l'autre. Souvenez-vous que l'on renoue une corde rompue, mais qu'il reſte toujours un nœud qui joint les deux bouts.

Demneh pouſſé à bout par la force des diſcours de Kelileh: Je vois bien, dit-il, que je n'ai pas eu tout-à-fait raiſon de faire ce que j'ai fait. Je vous demande ſi vous êtes d'avis que je faſſe une retraite honnête en abandonnant la cour, & que je paſſe le reſte de mes jours hors de l'embarras du monde, ſous l'aſyle de votre amitié & de votre bon plaiſir.

Dieu me garde, répondit Kelileh, de commettre la faute d'avoir déſormais aucune part à votre amitié, & que l'envie me prenne ja-

mais d'avoir encore commerce avec vous. Dès ce moment, je regarde votre aſpect avec frayeur, & je ſens que mon cœur me reproche la communication que j'ai avec vous. Une des choſes que les ſages recommandent le plus, c'eſt de ne jamais fréquenter les ignorans ni les méchans; & c'eſt une maxime qu'il ne faut pas négliger, lorſque l'on en connoît bien l'importance. Il eſt de la fréquentation des méchans, comme d'élever & nourrir un ſerpent, qui n'épargne pas ſon bienfaiteur. Mais de même que l'on ſent bon en fréquentant les parfumeurs; de même auſſi la fréquentation des ſavans & des honnêtes gens embaume l'ame par la participation des bonnes choſes dont on profite en leur compagnie. Que l'on ſoit aſſis près d'un parfumeur, ou que l'on touche ſeulement ſes habits, c'eſt aſſez pour en prendre une bonne odeur; mais l'on ne gagne que de la noirceur & de la vilenie près d'un forgeron & de ſa forge. De plus, quelle fidélité, quelle conſtance & quelle union peut-on attendre de vous, qui avez abuſé de la bonté & de la faveur du roi, qui, par l'eſtime & la conſidération qu'il avoit pour vous, vous avoit élevé à un degré d'honneur & d'éclat au-deſſus duquel vous n'aviez plus rien à eſpérer? Vous n'avez d'égard ni à la droiture, ni à votre propre honneur. Et ma conduite ſera approuvée lorſque

l'on ſaura que je m'éloigne d'un ami ſi peu digne de mon amitié. Ce n'eſt pas un crime de ſe ſéparer d'avec un ami. On fait ſagement de ſe priver de le voir, lorſque ſon amitié n'eſt pas réciproque, & qu'il a des paſſions oppoſées. L'on tire de grands avantages de la fréquentation des bons; mais la communication des méchans apporte de grands dommages. Quand on eſt parfaitement bien aviſé, l'on fréquente les hommes ſages, ſavans, de bonne vie & de bonnes mœurs, & droits en leurs paroles, & l'on s'éloigne de la compagnie des menteurs, des gens à cabale, des débauchés, des impies, & de toutes ſortes de gens perdus & vicieux. Si l'on ne trouve d'autre ſociété à faire qu'avec eux, il vaut mieux demeurer chez ſoi, juſqu'à ce que l'on rencontre un ami pourvu des qualités que j'ai déſignées. Mais l'on doit uſer de grandes précautions avant que de le recevoir. Tous ceux qui paroiſſent amis ne le ſont pas; & ſouvent lorſque l'on croit en avoir rencontré un bon, il ſe trouve que l'on s'eſt trompé. Parmi pluſieurs exemples, cela arriva à un jardinier, de qui je vous raconterai l'hiſtoire ſi vous voulez l'entendre:

# LE JARDINIER ET L'OURSE,

## *FABLE.*

UN bon payſan avoit borné ſa petite fortune & l'occupation de ſa vie, à la culture d'un jardin, tant pour ſon plaiſir particulier, que pour l'utilité & l'avantage qu'il tiroit des fruits qui y croiſſoient en abondance, & dans toute la perfection & bonté qu'il pouvoit ſouhaiter. Il s'y étoit même attaché avec une paſſion ſi grande, qu'il ne l'eût pas été davantage pour père, mère, femme & enfans.

Il y avoit long-tems qu'il ne s'étoit éloigné de ſon jardin, lorſqu'il en ſortit pour aller prendre le grand air. Dans la promenade qu'il fit, comme il étoit au pié d'une montagne, d'où il repaiſſoit ſes yeux des beautés que la nature lui offroit, il apperçut une ourſe qui s'éloignoit de la montagne & des bois, & venoit vers lui par la plaine. Il ne s'effraya pas de la voir, il alla au contraire au-devant d'elle avec confiance, & avec toutes les démonſtrations qu'il put imaginer pour ne pas l'effaroucher, & marquer au contraire qu'il cherchoit à faire amitié avec elle. L'ourſe de ſon côté,

qui

qui vit quelque reſſemblance de ſa figure dans le jardinier, par ſon air ſauvage & négligé, s'approcha de lui aux careſſes qu'il lui faiſoit.

L'amitié faite entr'eux, le jardinier reprit le chemin de ſon jardin, en attirant l'ourſe par des ſignes qu'il lui faiſoit de tems en tems, afin qu'elle le ſuivît, comme elle le fit. En arrivant il la régala de fruits excellens, & cela acheva d'affermir l'amitié entre l'un & l'autre. Depuis ce tems-là l'ourſe n'abandonna plus le jardinier. Elle ne le quittoit pas lors même qu'après avoir beaucoup travaillé, il ſe repoſoit & s'endormoit à l'ombre d'un arbre. Alors les ſoins qu'elle avoit pour lui, alloient ſi loin qu'elle ſe poſoit à ſa tête, & éloignoit avec ſes pattes les mouches qui s'approchoient pour l'incommoder au viſage : elle diſoit en elle-même qu'elle ne vouloit pas que des mouches inſolentes lui cachaſſent un ſeul moment la vue de ce qu'elle aimoit. Un jour le jardinier s'endormit comme à ſon ordinaire, & l'ourſe prit ſon poſte & ſe mit à chaſſer les mouches ſelon ſa coutume. Elle ne les avoit pas plutôt chaſſées d'un côté, qu'elles retournoient de l'autre avec importunité, & toutes à la fois. Elle eut patience quelque tems; laſſée enfin & pouſſée à bout par la peine que les mouches lui donnoient, elle imagina un moyen pour faire ceſ-

ſer leur jeu, qui fut de les écraſer toutes enſemble. Elle prit une groſſe pierre entre ſes deux pattes, & la lâcha avec force ſur la tête du pauvre jardinier. Qu'arriva-t-il? La pierre ne fit pas de mal aux mouches, mais le jardinier en eut la tête écraſée & demeura mort en la même ſituation & en la même place où il étoit. C'eſt à ce propos que l'on a dit, Qu'il vaut mieux avoir un ennemi qui ait de l'eſprit, qu'un ami ignorant & groſſier. Tout ceci veut dire, ajouta Kelileh, que ce ſeroit m'expoſer à périr miſérablement, que d'être votre ami plus long-tems. L'amitié des inſenſés reſſemble à une marmite vide, qui noircit par dehors.

Votre diſcours eſt trop outré, répliqua Demneh, & je ne ſuis pas inſenſé au point que vous l'avancez, pour ne pas diſtinguer ce qui peut cauſer du bien ou du mal à un ami.

Je tombe d'accord, repartit Kelileh, que vous n'êtes pas abſolument inſenſé à cette extrémité; mais il eſt certain que vous avez l'ame noire & de fort méchantes intentions. N'arriveroit-il pas que vous rompiez avec moi à la première fantaiſie qui vous viendroit en l'eſprit, & que vous viendriez enſuite me faire des excuſes par mille détours extravagans, comme vous venez de faire au ſujet du lion & de Choutourbeh? Vous agiſſez enfin avec vos amis, de même que

Contes et Fables indiennes

Tom. 1. pag. 322.

Elle prit une groſſe pierre entre ſes pattes, et la lacha avec force ſur la tête du pauvre jardinier.

L.P. Marillier inv.

1787.

R... D'Ivoire fecit

ce marchand à qui un autre marchand qu'il avoit trompé, dit : *Dans une ville où une souris mange cent livres de fer, devez-vous vous étonner qu'un épervier emporte un petit enfant?*

## LES DEUX MARCHANDS,

### *FABLE.*

UN marchand ayant dessein d'entreprendre un voyage pour quelque négoce, pria un autre marchand de ses amis, de lui garder cent livres de fer, pour se ménager une ressource à son retour, s'il lui arrivoit d'être volé en chemin.

Le fer fut mis dans un magasin. Le marchand partit, fit son voyage comme il le souhaitoit, & revint chez lui sans accident.

Quelques jours après son arrivée, il alla voir son ami, & le pria de lui remettre le fer qu'il lui avoit confié en partant. Celui-ci, qui l'avoit vendu, se trouva fort embarrassé; mais pour voiler, s'il lui étoit possible, son mauvais procédé, il eut recours à la ruse. Afin, dit-il au marchand, que votre fer fût en sûreté, je le mis, comme vous le savez, dans mon magasin; mais, jugez de mon étonnement! lorsqu'en y entrant par hasard, je ne vis plus votre fer,

mais à ſa place une ſouris qui achevoit d'en ronger le dernier morceau. Si vous doutez de ce fait, venez avec moi vous en aſſurer, afin que le voyant par vous-même, vous ne me ſoupçonniez pas de menſonge ni de mauvaiſe foi. Le marchand ſe doutant de la fourberie, diſſimula ce qu'il en penſoit: Je n'ai pas de peine, lui dit-il, à croire ce que vous me dites; je ſais que les ſouris ſont extrêmement avides de fer, & qu'elles l'avalent comme des confitures.

Le marchand dépoſitaire, entendant ce diſcours, s'applaudit en lui-même du ſuccès de ſa ruſe, & ſe rit de la crédulité groſſière de ſon ami, qui lui parut abandonner ſi facilement la demande de ſon fer ſur un prétexte auſſi peu vraiſemblable. J'ai, lui dit-il, beaucoup de chagrin de ce qui eſt arrivé; mais pour vous en conſoler, venez déjeûner avec moi. Je vous rends grâce pour aujourd'hui, répondit le marchand, une affaire de conſéquence m'oblige, malgré moi, de refuſer préſentement l'offre que vous me faites; mais je l'accepte de bon cœur pour demain à la même heure. En diſant cela, il prit congé de ſon dépoſitaire infidèle. En ſortant, il apperçut, à quelques pas de-là, un des enfans de ce dernier qui s'amuſoit à jouer; cette circonſtance lui parut favorable pour ſe venger: il le careſſe & l'emmène chez lui ſans être vu de perſonne.

Le lendemain matin, le père ne voyant point revenir ſon enfant, court, alarmé, chez le marchand, qui, voulant jouir de ſon embarras, feint d'en ignorer le ſujet. Un de mes enfans, lui dit-il les larmes aux yeux, a diſparu depuis hier; je l'ai cherché vainement par toute la ville, & on n'a pu m'en donner des nouvelles. Je viens vers vous, comme à ma dernière reſſource, pour m'éclairer ſur le ſort de mon malheureux fils, ſi toutefois vous en êtes inſtruit.

Hier, repartit le marchand, en me retirant de chez vous de la manière que vous ſavez, je vis un épervier qui s'enlevoit dans l'air tenant un petit enfant dans ſon bec; c'eſt apparemment le fils que vous cherchez. Cruel que vous êtes! reprit le père affligé, qui vous oblige à me tenir un pareil diſcours? Pourquoi dire une choſe non-ſeulement impoſſible, mais qui n'a aucune vraiſemblance? & pourquoi vous déſhonorer par un menſonge ſi manifeſte? N'eſt-ce pas ſe moquer, de dire qu'un épervier, dont le corps pèſe au plus une demi-livre, puiſſe enlever un enfant dans l'air? Je ne vois pas, répliqua le marchand en ſouriant, pourquoi un épervier ne pourroit pas enlever un petit enfant en l'air, dans un pays où une ſouris ronge & avale cent livres de fer. Le dépoſitaire connut alors ce que cela vouloit dire: Ne vous

affligez pas, dit-il au marchand, la souris n'a pas mangé votre fer. Si cela est, dit le marchand, l'épervier n'a pas emporté votre fils; rendez-moi mon fer, je vous rendrai votre enfant.

Je vous ai rapporté cette histoire, dit encore Kelileh en finissant, afin de vous faire connoître que l'on ne peut attendre rien de bon d'un ami tel que vous, qui trompe son propre bienfaiteur. Vous ne pouvez nier que vous ne l'ayez fait; après cela on ne peut espérer ni sincérité, ni satisfaction de votre part. Il est tems que je rompe pour jamais avec vous, & que je m'éloigne d'un naturel aussi pervers & aussi corrompu que le vôtre. Mon bonheur & mon repos dépendent de cette séparation, & demandent que je cesse de vous voir.

Kelileh & Demneh étoient en cet endroit de leur conversation, lorsque le lion, après un combat opiniâtre & de longue durée, acheva de terrasser & de massacrer Choutourbeh, qui demeura étendu sur la terre teinte de son sang. Lorsque la colère du roi des animaux fut un peu appaisée, & qu'il fut revenu de l'émotion causée par les efforts qu'il venoit de faire, il demeura la tête baissée contre terre, abîmé dans ses pensées & dans les réflexions qu'il fit sur son emportement, dont il commençoit à se repentir. Hélas! disoit-il en lui-même, le pau-

vre Choutourbeh, avec tant de belles qualités, de vertus & de perfections, n'eſt plus, & pour mon malheur je ne ſuis pas bien certain d'avoir eu raiſon de faire ce que viens d'exécuter. Je ne ſais ſi les rapports que l'on m'a faits ſont véritables, ou ſi l'on a voulu me tromper afin de le perdre. C'eſt moi cependant qui l'ai mis en l'état où le voilà, lui qui, de ma propre connoiſſance, m'avoit toujours ſervi avec affection & fidélité. Eſt-ce ainſi que je devois reconnoître ſon amitié ? voudra-t-on jamais me rendre ſervice après le traitement que je viens de lui faire? Au milieu de ces regrets, ce qui l'affligeoit davantage, c'eſt qu'il croyoit voir l'ombre de Choutourbeh lui reprocher ſa barbarie en ces termes : Tu me traites préſentement d'ami ; mais jamais ami n'a tué ſon ami ſans ſujet. Donne-moi plutôt le nom d'ennemi, puiſque tu m'as traité en ennemi. Ces reproches ſecrets le jetèrent dans une profonde mélancolie ; il ne put plus diſſimuler la triſteſſe qui l'accabloit ; des larmes mêlées de ſoupirs lui coulèrent des yeux, & ſes rugiſſemens marquèrent aux animaux qui l'environnoient, qu'il étoit véritablement fâché de l'excès qu'il venoit de commettre.

Demneh qui s'étoit approché comme les autres, après l'entretien qu'il avoit eu avec Ka-

lileh, lui dit : Sire, je ſouhaite que la proſpérité accompagne votre majeſté en toutes choſes, & que ſes ennemis ſoient humiliés. Oſerois-je lui demander ce qui peut cauſer la triſteſſe qu'elle fait paroître? Elle ne peut cependant avoir un plus grand ſujet de joie & de contentement, que celui d'être victorieux d'un ennemi formidable qu'elle a terraſſé & noyé dans ſon ſang. Elle a vu lever le ſoleil avec l'eſpérance de le vaincre, & elle le voit vaincu au coucher du même aſtre.

Je ne puis, répondit le lion, me reſſouvenir de l'aſſiduité des ſervices de Choutourbeh, de ſon zèle, de ſon amitié, de ſon grand génie & de ſes rares qualités, qu'avec une douleur très-ſenſible de l'avoir perdu. Je reconnois qu'il étoit l'appui de mes armes, & le défenſeur de mes états; je perds en lui celui ſur qui tous mes ſoins ſe repoſoient, & ſur la vigilance de qui je vivois tranquille.

Un auſſi grand monarque que votre majeſté, repartit Demneh, ne doit pas avoir de compaſſion pour un traître. Elle doit au contraire rendre grâces au ciel de la victoire qu'elle vient de remporter ſur lui; & ce jour doit être regardé comme le plus glorieux de la vie de votre majeſté, du moins c'eſt ainſi qu'elle doit le conſidérer. Son bonheur, ſa gloire, ſon repos

& ſa réputation, dépendoient abſolument d'une action auſſi éclatante. Elle ſe ſeroit fait tort à elle-même, & elle auroit péché contre la bonne politique, ſi elle eût uſé de clémence dans une circonſtance où il s'agiſſoit d'une vie auſſi précieuſe que la vôtre. C'eſt un uſage reçu de tout tems, de ne donner d'autre priſon à un ennemi dangereux, que le tombeau. L'on coupe un doigt gangrené, pour conſerver le corps entier ; & un ennemi tel que Choutourbeh, doit être banni pour toujours de l'eſprit de votre majeſté.

Ce diſcours appaiſa le lion pour quelque tems. Mais le ciel, vengeur de l'innocence opprimée, permit enfin que le perfide Demneh, dont les crimes furent dévoilés, ſubît la mort la plus violente, digne récompenſe de ſes forfaits. C'eſt ainſi que le méchant trouve le châtiment de ſes crimes à l'inſtant où il y penſe le moins ; de même que le ſcorpion ſe trouve écraſé ſous les ruines de la maiſon où il fait ſa retraite, & où il met ſon venin en uſage. C'eſt en vain que l'on peut eſpérer le bien, lorſqu'on fait le mal. La coloquinte ne porte pas de raiſins, & l'on ne doit pas attendre à recueillir du froment lorſque l'on sème de l'orge. Un ſage dit : Ne fais pas de mal : ſi tu en fais, tu en recevras avec le tems ; au lieu que celui qui fait du bien, le trouve en ce monde & en l'autre.

## CHAPITRE II.

### *De la fin malheureuſe d'un Méchant.*

J'AI bien entendu, dit Dabchelim, l'hiſtoire d'un flatteur, qui, par ſes intrigues, trompa ſon prince, & fut cauſe qu'il maltraita ſes miniſtres; mais contez-moi de quelle manière le lion découvrit les fourberies de Demneh, & ce qui fut cauſe de la fin tragique de ce renard.

Il ne faut pas, répondit le vieux bramine, que les rois ajoutent foi aux divers rapports qu'on leur fait, juſqu'à ce qu'ils ayent reconnu s'ils partent d'amis ou d'ennemis, autrement ils éprouveront ce qui arriva à la cour du lion; & voici comment ſe paſsèrent les choſes que vous voulez ſavoir. Peu de tems après que le lion eut tué le bœuf, il en fut fâché, comme j'ai déjà dit; les réflexions qu'il fit ſur les bons ſervices qu'il en avoit reçus, le plongèrent dans un ſi noir chagrin, qu'il abandonna le ſoin de ſon état, & ſa cour devint un lieu de déſolation. Il parloit ſans ceſſe des bonnes qualités de Choutourbeh; & le bien qu'on lui en diſoit étoit le ſeul ſoulagement que ſa douleur voulût recevoir. Une nuit qu'il s'entretenoit des

vertus de ce bœuf avec un léopard, le léopard lui dit : Sire, votre majesté s'afflige trop d'une chose à laquelle il est impossible de remédier ; & qui s'attache à chercher ce qu'il ne peut trouver, non-seulement ne le trouve pas, mais encore perd ce qu'il a ; ainsi qu'un renard perdit une peau, pour avoir une poule dont il avoit envie. Voyant le lion disposé à écouter cette fable, il la lui raconta :

## LE RENARD, LE LOUP ET LA POULE,

### *FABLE.*

UN renard cherchant de tout côté de quoi manger, trouva un morceau de peau fraîche, qu'une bête sauvage avoit laissé tomber, en mangea une partie, & prit le reste dans le dessein de le porter à sa tanière. En passant près d'un village, il apperçut des poules qui étoient grosses & grasses, qu'un garçon gardoit à vue. Le renard eut tant d'envie de manger de ces poules, qu'il laissa la peau qu'il tenoit pour en attraper quelqu'une. Dans le moment il vint un loup qui lui demanda ce qu'il regardoit avec tant d'attention : Ce sont ces pou-

les que vous voyez, répondit le renard, j'en voudrois bien prendre une. Vous perdez votre tems à les épier, lui dit le loup, elles ſont gardées par un ſerviteur ſi vigilant, qu'il eſt impoſſible de les aborder ſans danger. Contentez-vous de votre morceau de peau, de peur d'avoir le même ſort que cet âne qui, voulant chercher ſa queue, perdit ſes oreilles.

## L'ANE ET LE JARDINIER,

### *FABLE.*

UN âne, continua le loup, avoit perdu ſa queue, ce qui l'affligeoit beaucoup : en la cherchant de toutes parts, il paſſa à travers un pré & entra dans un jardin ; mais le jardinier l'ayant apperçu, & s'imaginant qu'il vouloit ravager ſon jardin, entra dans une furieuſe colère, courut à l'âne & lui coupa les deux oreilles. Ainſi l'âne qui ſe plaignoit de n'avoir point de queue, eut encore plus de raiſon de s'affliger lorſqu'il ſe vit ſans oreilles. Quiconque ne prend pas la raiſon pour guide, s'égare & tombe dans les précipices. Le renard preſſé par l'extrême déſir de manger de ces poules, dit au loup : De quoi vous aviſez-vous de me conter des fables ? Je

veux vous montrer que quiconque a du courage, eſt capable de tout. En diſant cela, il s'avança vers les poules, laiſſant ſon morceau de peau. Le loup voyant que ſa remontrance ne ſervoit à rien, s'en alla d'un autre côté. Cependant le renard s'approchoit tout doucement des poules; mais le garçon qui les gardoit l'ayant vu, lui jeta un bâton ſi adroitement, qu'il lui frappa le pié; le pauvre renard craignant que le garçon ne lui jetât un ſecond bâton, retouna ſur ſes pas au plus vîte, réſolu de ſe contenter de la peau qu'il avoit mépriſée; mais il ne la retrouva plus, un corbeau l'avoit emportée, ce qui mit le renard au déſeſpoir.

Vous voyez, ſire, pourſuivit le léopard, qu'il ne faut pas que votre majeſté ſe déſeſpère, & abandonne la conduite de ſon royaume pour la perte d'un ſujet. Le lion demeura quelque tems ſans parler, après cela il répondit: Vous dites vrai; mais je voudrois venger la mort de Choutourbeh, s'il a été injuſtement accuſé. Ce n'eſt pas le moyen d'y parvenir, que de ſe déſeſpérer, répliqua le léopard; il faut examiner avec ſoin ſi les rapports qu'on vous a faits de lui ſont véritables ou non. S'il étoit coupable, il a été juſtement puni; & s'il ne l'étoit pas, on doit punir l'accuſateur. Alors le lion dit au léopard: Je veux que tu ſois mon

connétable en sa place ; fais tout ce que tu pourras pour découvrir la vérité.

Comme il étoit tard, le léopard prit congé du lion. En retournant à son logis, il passa près d'un petit bois où Kelileh & Demneh s'entretenoient ; il crut entendre qu'ils avoient ensemble quelques débats assez vifs. Comme il soupçonnoit que Demneh étoit un méchant, il eut la curiosité de s'approcher pour les écouter. Kelileh lui reprochoit en ce moment ses perfidies, & tous les artifices dont il s'étoit servi pour perdre Choutourbeh. Le léopard instruit, par ce qu'il venoit d'entendre, des trahisons de Demneh, ne jugea cependant pas à propos d'aller en instruire le roi des animaux ; il n'ignoroit pas combien la vérité est difficile à annoncer aux rois, & craignoit, par cette raison, que ce qu'il avoit à dire n'étant pas bien reçu, il ne se couvrît de confusion. Il ne crut mieux faire dans cette circonstance délicate, que d'aller trouver la mère du lion, à laquelle il conta tout ce qu'il venoit d'entendre : aussitôt elle courut voir son fils, à qui elle dit : Vous avez raison, mon fils, d'être affligé de la perte de Choutourbeh ; il est mort innocent. Quelle preuve avez-vous de son innocence, demanda le lion ? Je ne veux pas, répondit la mère, révéler un secret qui pourroit vous mettre en colère, &

nuire à celui qui me l'a confié, mais je vous prie d'écouter ce conte :

## LE PRINCE ET SON ÉCUYER, CONTE.

UN prince étant à la chasse, dit à son écuyer : Il y a long-tems que j'ai envie de faire courir mon cheval contre le tien, pour voir lequel des deux est meilleur ; l'écuyer, pour obéir à son maître, poussa son cheval à toute bride, & le roi le suivit. Quand ils furent éloignés de tous les grands qui les avoient accompagnés, le roi arrêta son cheval, & lui dit : Je n'avois d'autre dessein, en t'amenant ici, que de te confier un secret, t'ayant reconnu pour le sujet le plus fidèle & le plus discret de ma cour. Je sais que le prince mon frère forme quelqu'attentat contre ma personne, c'est pourquoi je t'ai choisi pour le prévenir, mais sois discret. L'écuyer jura qu'il garderoit le secret ; & après cela ils rejoignirent la troupe qui étoit en peine de sa majesté. L'écuyer, à la première occasion qu'il eut de parler au frère du roi, lui apprit le dessein qu'on avoit de lui ôter la vie ;

le jeune prince le remercia de lui avoir donné cet avis, & lui promit de grandes récompenſes. Mais peu de jours après le roi mourut; ſon frère lui ſuccéda, & la première choſe qu'il fit lorſqu'il fut ſur le trône, fut de faire mourir l'écuyer. Ce miſérable lui reprocha le ſervice qu'il lui avoit rendu : Eſt-ce là, diſoit-il, la récompenſe que vous me promettiez ? Oui, lui répondit le nouveau roi : quiconque révèle les ſecrets de ſon prince eſt digne de mort; & puiſque tu as commis ce grand crime, tu dois mourir. Si tu as trahi un roi qui t'avoit donné ſa confiance, & qui te chériſſoit plus que toute ſa cour enſemble, puis-je me ſervir de toi ? L'écuyer eut beau alléguer des raiſons pour ſe juſtifier, il ne fut point écouté, & il ne put éviter la mort, parce qu'il n'avoit pas ſu garder un ſecret.

Vous voyez, par ce conte, qu'il ne faut pas divulguer un ſecret. Ma mère, lui dit le lion, ſachez que celui qui vous a confié ſon ſecret, veut bien qu'il ſoit divulgué, puiſqu'il eſt le premier à le découvrir : car ſi lui-même ne l'a pu garder, comment veut-il qu'un autre le garde ? Si ce que vous me dites eſt vrai, & que vous ne vouliez pas que j'en aie une entière connoiſſance, du moins ôtez-moi de peine. La mère ſe voyant preſſée, lui dit : Je veux vous préſenter

préſenter un criminel indigne de pardon; & quoique les ſages diſent qu'un roi doit avoir la clémence en recommandation, néanmoins il eſt de certains crimes qui ne peuvent mériter de pardon; c'eſt de Demneh, pourſuivit-elle, que je parle, qui, par ſes faux rapports, a cauſé la mort de Choutourbeh. Ce qu'ayant dit, elle ſe retira, laiſſant le lion dans une profonde rêverie. A la fin il commanda à toute ſa cour de s'aſſembler. Demneh en conçut un mauvais préſage; & abordant l'un des favoris, il lui demanda s'il ſavoit le ſujet de cette aſſemblée. La mère du lion, qui entendit cette demande, lui répondit bruſquement: C'eſt pour réſoudre ta mort, car tes tromperies ſont découvertes. Madame, lui répondit Demneh ſans s'émouvoir, ceux qui ſe rendent recommandables à la cour par leurs vertus, ne manquent jamais d'ennemis & d'envieux. Ah, que les hommes agiſſent autrement que dieu! il ne donne à chacun que ce qu'il mérite; & les hommes, au contraire, puniſſent ſouvent ceux qui ſont dignes de récompenſe, & chériſſent ceux qu'ils devroient haïr. Que j'ai mal fait de quitter ma ſolitude pour conſacrer ma vie au roi! Quiconque ne ſe contente pas de ce qu'il a, & préfère le ſervice des hommes à celui de dieu, s'en repent tôt ou tard, comme on peut le voir par ce conte:

# L'HERMITE

## *Qui quitta les déſerts pour aller vivre à la cour,*

## *CONTE.*

UN hermite ayant renoncé aux plaiſirs du monde, menoit dans une ſolitude une vie fort auſtère. Sa vertu fit dans le monde tant de bruit & en ſi peu de tems, qu'un nombre infini de perſonnes l'alloient voir tous les jours, les uns par curioſité, & les autres pour le conſulter ſur diverſes choſes. Le roi du pays, qui étoit très-dévot & qui aimoit les gens de bien, n'eut pas plutôt appris qu'il y avoit dans ſon royaume un perſonnage ſi vertueux, qu'il monta à cheval pour l'aller viſiter; il lui fit un beau préſent, & le pria de lui faire quelques exhortations dont il pût profiter. L'hermite, pour contenter le roi, lui dit : Sire, dieu a deux habitations; l'une périſſable, qui eſt le monde, & l'autre éternelle, qui eſt le paradis. Votre majeſté, qui eſt généreuſe, ne doit pas s'attacher aux biens de la terre, mais il faut qu'elle aſpire aux tréſors éternels, dont la moindre partie vaut mieux

que toutes les principautés de l'univers. Eſſayez donc, ſire, de vous rendre poſſeſſeur de ces biens éternels. Par quel moyen les peut-on acquérir, demanda le roi? En aſſiſtant les pauvres, répondit l'hermite, & en ſecourant les miſérables. Tous les rois qui veulent jouir de ce repos éternel, doivent travailler à donner le repos temporel à leurs ſujets.

Le roi fut ſi touché de ce diſcours, qu'il réſolut de s'entretenir tous les jours avec ce bon hermite. Un jour qu'ils étoient enſemble dans l'hermitage, ils virent venir une troupe de gens qui demandoient juſtice avec des cris effroyables; l'hermite les fit approcher, les interrogea; & ayant appris leurs différens, les mit tous d'accord ſans peine. Le roi admirant la conduite de cet hermite, le pria de ſe trouver quelquefois dans ſes conſeils, ce que l'hermite promit au roi, croyant pouvoir être utile aux pauvres: il ſe trouvoit donc ſouvent dans les aſſemblées, & le roi s'arrêtoit toujours à ſon opinion. Enfin, il ſe rendit ſi néceſſaire, que rien ne ſe faiſoit dans le royaume ſans ſon avis. Ainſi l'hermite voyant que tout le monde lui faiſoit la cour, commença d'avoir bonne opinion de lui-même; il voulut tenir le rang de premier miniſtre. Pour cet effet, il eut un bel équipage & une groſſe ſuite; il oublia ſes auſtérités & ſes oraiſons;

& ſe regardant comme un homme néceſſaire à l'état, il avoit grand ſoin de ſa perſonne : il étoit mollement couché, & ne mangeoit que des mets délicats. Le roi qui étoit d'ailleurs aſſez content de l'hermite, le laiſſoit vivre à ſa fantaiſie, & ſe repoſoit ſur lui du ſoin des affaires de ſon royaume. Un jour un hermite, ami de celui qui étoit à la cour, étant venu voir ſon confrère, avec qui ſouvent il avoit paſſé la nuit en oraiſon, fut fort étonné de le voir environné d'un grand nombre de domeſtiques ; néanmoins, prenant patience, il attendit que la nuit eût obligé tout le monde à ſe retirer ; alors abordant l'hermite courtiſan, il lui dit : O mon cher ami, en quel état eſt-ce que je vous vois ! Quel changement ! L'hermite courtiſan voulut s'excuſer, en diſant qu'il étoit obligé d'avoir un ſi gros train. Mais ſon confrère, qui étoit un homme d'eſprit & de jugement, s'écria : Ces cauſes ſont dictées par les ſens. Je vois bien que les hommes vous enchantent. Quel démon vous a détourné de nos prières ? Pourquoi, oubliant les devoirs d'une vie retirée, préférez-vous le bruit au ſilence, & le tumulte au repos ? Ne croyez pas, reprit l'hermite courtiſan, que les affaires de la cour m'obligent de diſcontinuer mes pieux exercices. Vous vous trompez, repartit l'hermite, de croire que vos prières puiſſent être

exaucées en ſervant le monde, comme elles l'étoient dans le tems que le ſervice divin faiſoit toute votre occupation. Vous le connoîtrez quelque jour, & vous vous en repentirez : croyez-moi, briſez ces chaînes d'or qui vous attachent à la cour, & retournez dans votre ſolitude, autrement vous éprouverez la cruelle deſtinée de cet aveugle qui mépriſa le conſeil de ſon ami. Je vais vous conter cette aventure :

## L'AVEUGLE,

### *Qui voyageoit avec un de ſes amis,*

### *CONTE.*

IL y avoit deux hommes qui voyageoient enſemble, l'un deſquels étoit aveugle. Un jour que la nuit les ſurprit dans la campagne, ils entrèrent dans un pré pour s'y repoſer juſqu'au point du jour. Auſſitôt qu'il parut, ils ſe levèrent, montèrent à cheval & continuèrent leur chemin. L'aveugle, au lieu de ſon fouet, avoit ramaſſé un ſerpent qui étoit tranſi de froid ; l'ayant entre les mains, il le trouva plus douillet que ſon fouet, ce qui le réjouit, s'imaginant qu'il avoit gagné au change ; c'eſt pourquoi il

ne ſe mit pas en peine de ce qu'il avoit perdu. Mais lorſque le ſoleil commença de paroître, & par conſéquent à éclairer les objets, ſon compagnon apperçut le ſerpent, & faiſant un grand cri, il dit à l'aveugle : O ! camarade, tu as pris un ſerpent au lieu de ton fouet : jette-le avant d'en recevoir de mortelles careſſes. Cet aveugle d'eſprit auſſi-bien que de corps, croyant que ſon ami ne parloit ainſi que parce qu'il avoit envie d'avoir ſon fouet, lui répondit : Etes-vous jaloux de ma bonne fortune ? J'ai perdu mon fouet qui ne valoit plus rien, & le bon dieu m'en a fait trouver un tout neuf. Ne penſez pas, ajouta-t-il, que je ſois ſi innocent, que je ne ſache diſtinguer un ſerpent d'avec un fouet. Son ami ſe mit à rire, & lui dit : Camarade, je ſuis obligé par les loix de l'amitié & de l'humanité, de t'avertir du péril où je te vois : ſi tu veux vivre, éloigne de toi ce ſerpent. L'aveugle, plus aigri que perſuadé par ces paroles, repartit bruſquement : Pourquoi me preſſez-vous de jeter une choſe que vous voulez ramaſſer ? Son compagnon, pour le déſabuſer, jura que ce n'étoit point là ſon deſſein ; & je vous proteſte, ajouta-t-il, que ce que vous tenez entre les mains eſt un ſerpent. Tous ces ſermens furent inutiles, l'aveugle ne changea point d'opinion. Cependant le ſoleil s'élevoit, & les rayons ayant

peu-à-peu échauffé le ſerpent, il s'entortilla autour de ſon bras, & le mordit de manière qu'il lui donna la mort.

Cet exemple nous montre qu'il faut ſe défier de nos ſens, & qu'il eſt difficile de les tromper quand nous poſſédons une choſe qui les flate.

Ce diſcours ſenſé éveilla l'hermite courtiſan du profond ſommeil où il étoit; il ouvrit les yeux ſur les dangers qu'il couroit à la cour, & regrétant le tems qu'il avoit employé au ſervice du monde, il paſſa la nuit à ſoupirer & à pleurer. Mais le jour étant venu, les nouveaux honneurs qu'on lui fit détruiſirent ſes remords; il reprit le ſoin des affaires, & devint injuſte comme les gens du ſiècle. Un jour il condamna à mort une perſonne qui, ſuivant les loix & la coutume, ne méritoit pas de mourir. Après l'exécution de l'arrêt, ſa conſcience lui en fit des reproches qui troublèrent ſon repos pendant quelque tems, & enfin les héritiers de la perſonne qu'il avoit injuſtement condamnée, obtinrent du roi la permiſſion d'informer contre cet hermite, qu'ils accuſoient d'injuſtice. Le conſeil, ſur les informations, ordonna que l'hermite ſouffriroit les mêmes ſupplices qu'il avoit fait ſouffrir au défunt. L'hermite employa inutilement ſon crédit & ſes richeſſes pour ſe ſauver la vie, l'arrêt du conſeil fut exécuté.

J'avoue, dit Demneh, que ſuivant cet exemple, je devrois être puni d'avoir quitté ma ſolitude pour venir ſervir le roi.

Le renard ayant ceſſé de parler en cet endroit, ſon éloquence fut admirée de toute la cour. Pour le lion qui avoit la tête baiſſée, il étoit agité de tant de penſées, qu'il ne ſavoit à quoi ſe réſoudre, ni que répondre à Demneh. Pendant qu'il étoit dans la ſituation que je viens de dire, & que tous les courtiſans gardoient le ſilence, un animal nommé Siahgouſch, qui étoit un des plus fidèles ſerviteurs du lion, s'avança, & parla dans ces termes au renard : Tous ces reproches que tu fais à ceux qui ſervent les rois, ne tournent qu'à ta honte ; outre que ce n'eſt pas à toi à propoſer cette queſtion, apprens qu'une heure de ſervice rendue à un roi juſte, vaut mieux qu'un ſiècle d'oraiſons ; combien a-t-on vu de gens de mérite quitter leurs cellules pour aller à la cour, où, en ſervant les rois, ils ſoulagent les peuples & les garantiſſent des oppreſſions tyranniques ? L'exemple que vous allez entendre peut ſervir de preuve de ce que je dis.

Un marchand de la ville de Cachemire avoit une très-belle femme, qui aimoit & étoit aimée d'un excellent peintre. Ces deux amans ne négligeoient aucunes occaſions de ſe voir. Un jour

elle dit à ſon amant ; Quand vous voulez me parler, vous êtes obligé de contrefaire votre voix, de jeter une pierre, de ſiffler, de touſſer ou cracher ; je voudrois bien vous épargner toutes ces peines. Ne pourriez-vous pas trouver quelques inventions qui nous ſervent de ſignal ? Hé bien, répondit le peintre, je me déguiſerai en femme, j'aurai deux voiles de deux couleurs différentes ; un par ſa blancheur ſurpaſſera la beauté de l'étoile que l'on voit dans l'eau, & l'autre fera honte aux cheveux des maures par la noirceur. Lorſque vous me verrez ſortir avec ces voiles, vous ſaurez ce qu'ils ſignifieront. L'eſclave du peintre, qui n'étoit pas moins amoureux de cette femme que ſon maître, ayant entendu faire cette propoſition, en fut bien aiſe, car il eſpéroit en profiter. Un jour que ſon maître étoit allé faire un portrait en ville, il prit le voile d'aſſignation avec lequel il paſſa, ſur la brune, devant le logis de la marchande, qui étoit à la fenêtre. Elle ne l'eut pas plutôt apperçu, que ſans conſidérer ni le viſage, ni les manières de l'eſclave, elle deſcendit & reçut ſes careſſes comme elle avoit coutume de recevoir celles du peintre. L'eſclave, après s'être contenté, s'en retourna promptement au logis, & remit le voile où il l'avoit pris. Le peintre étant de retour, eut envie de

voir ſa maîtreſſe ; il prit ſon voile & y courut. Elle fut fort étonnée de revoir encore le voile : elle courut au-devant de ſon amant, & lui ayant demandé imprudemment la cauſe d'un ſi prompt retour, il ſe douta de la choſe, ne dit mot, mais la quitta bruſquement, & alla trouver ſon eſclave, à qui il fit payer bien cher le plaiſir qu'il avoit goûté. Puis faiſant réflexion ſur la facilité que ſa maîtreſſe avoit eue à ſatisfaire les déſirs de ſon eſclave, il rompit tout commerce avec elle. Or, ſi cette femme emportée par ſa paſſion ne l'eût pas ſatisfaite ſi promptement avec cet eſclave, & qu'elle eût examiné la différence qu'il y avoit entre lui & le peintre, elle n'auroit pas perdu un amant ſi paſſionné.

La mère du lion remarquant que ſon fils écoutoit avec plaiſir Demneh, eut peur que ce fin renard n'arrêtât, par ſon éloquence, le cours de la juſtice. Il ſemble, dit-elle au lion, que Demneh vous paroiſſe innocent, & que vous regardiez comme des calomniateurs ceux qui ont dépoſé contre lui. Je n'aurois jamais cru qu'un roi qui paſſe pour le plus juſte des rois, pût ſe laiſſer ſéduire par les belles paroles d'un criminel qui tâche d'éviter les rigueurs de la loi. En diſant cela, elle ſe leva de colère, & ſe retira dans ſon appartement. Le lion, pour plaire à ſa mère, ou plutôt commençant à croire Dem-

neh coupable, le fit mettre en priſon. Quand tout le monde fut ſorti de la chambre du roi, ſa mère y entra, & dit : Je ne ſais comment ce bel eſprit s'eſt laiſſé emporter à un ſemblable crime. C'eſt l'envie, répondit le roi, qui lui a fait commettre cette lâcheté. L'envie, continua-t-il, eſt un vice qui tient l'eſprit dans une inquiétude continuelle ; & il y a même des envieux qui ſavent mauvais gré à ceux qui leur font du bien, comme vous le verrez par cet exemple :

## LES TROIS ENVIEUX

### *Qui trouvèrent de l'argent,*

### *CONTE.*

TROIS hommes voyageant enſemble, le plus curieux dit aux autres : Apprenez-moi, s'il vous plaît, pourquoi vous êtes ſortis de vos maiſons pour voyager ? J'ai quitté mon pays, répondit l'un, parce que je ne pouvois ſoutenir la vue de quelques perſonnes que je haïſſois plus que la mort, & cela ne procède que d'une humeur jalouſe qui ne ſauroit ſouffrir le bonheur d'autrui. La même maladie, dit l'autre, me tour-

mente & me fait courir le monde. Nous ſommes donc tous trois, dit le plus vieux, poſſédés de la même paſſion. Or, ces hommes étant de la même humeur, s'accordèrent d'abord aſſez bien enſemble. Un jour, en paſſant par une vallée, ils apperçurent une groſſe ſomme d'argent que quelque voyageur avoit laiſſé tomber en cet endroit. Ils deſcendirent tous trois auſſitôt de cheval, & ſe dirent l'un à l'autre : Partageons cet argent, & retournons à nos logis, où nous nous divertirons : mais ils ne diſoient cela que de bouche; car chacun d'eux ne pouvant ſe réſoudre de laiſſer à ſon compagnon le moindre profit, ne ſavoit s'il devoit paſſer outre ſans toucher à cet argent, afin que les autres en fiſſent de même. Ils demeurèrent dans ce lieu à rêver là-deſſus pendant un jour & une nuit ſans boire ni manger, dans une extrême inquiétude. Deux jours après, le roi du pays, qui chaſſoit avec toute ſa cour, arriva dans la vallée. Il s'approcha de ces trois hommes, & leur demanda ce qu'ils faiſoient-là avec cet argent qui étoit par terre. Se voyant ſurpris, ils ne purent s'empêcher de dire la vérité. Sire, répondirent-ils, nous ſommes tous trois agités de la même paſſion, qui eſt l'envie; elle nous a fait quitter notre patrie, & elle nous accompagne par-tout. Vous feriez une action charita-

ble, ajoutèrent-ils, ſi vous pouviez nous guérir de cette paſſion. Que chacun de vous, dit le roi, m'apprenne juſqu'à quel point il eſt envieux, afin que j'y remédie ſi je puis. Mon envie, dit l'un, va juſques-là, que je ne puis faire du bien à qui que ce ſoit. Vous êtes un fort honnête homme en comparaiſon de moi, s'écria le ſecond; car je ne ſaurois ſouffrir qu'une perſonne faſſe du bien à une autre, loin d'en faire moi-même. Le troiſième dit: Vous ne poſſédez pas tous deux l'envie dans un degré ſi éminent que moi, puiſque non-ſeulement je ne puis obliger ni voir obliger perſonne, mais je ne puis même ſouffrir que l'on m'oblige. Le roi fut ſi étonné d'entendre ces diſcours, qu'il ne ſavoit que répondre. A la fin, après avoir long-tems rêvé, il leur dit: Vous ne méritez pas que je vous laiſſe cet argent; en même-tems il le leur fit ôter, & les condamna à des ſupplices qu'ils méritoient. Celui qui ne pouvoit faire du bien fut envoyé dans les déſerts nus piés & ſans vivres. On coupa la tête à celui qui ne pouvoit voir faire du bien, parce qu'il étoit indigne de vivre, puiſqu'il n'aimoit que le mal; & enfin, celui qui ne pouvoit ſouffrir qu'on lui fît du bien, on le laiſſa vivre, ſa paſſion étant ſon ſupplice, & on le mit dans l'endroit du royaume où il ſe faiſoit le plus d'actions charitables &

de bienfaits, ce qui lui cauſa tant de dépit, qu'il en mourut.

Voilà, continua le lion, ce que c'eſt que l'envie. Il faudroit donc, dit ſa mère, faire mourir Demneh au plutôt, puiſqu'il eſt atteint d'un vice ſi dangereux. Je n'en ſuis pas bien aſſuré, repartit le lion, & je veux l'être avant de le condamner.

Après qu'on eut conduit Demneh en priſon, Kelileh, touché de compaſſion, ne put oublier l'ancienne amitié qui avoit été entr'eux; il l'alla voir, & lui tint ce diſcours : Je vous l'avois bien dit, qu'il ne falloit pas exécuter votre entrepriſe : ceux qui ont de l'eſprit ne commencent jamais une affaire, ſans avoir mûrement conſidéré quelle en ſera la fin : on ne doit pas planter un arbre ſans ſavoir quel fruit il doit produire. Pendant que Kelileh & Demneh s'entretenoient, il y avoit dans la priſon un ſinge qu'ils ne voyoient pas, & qui les écoutoit pour s'en ſervir en tems & lieu.

Le lendemain de grand matin, la même compagnie du jour précédent ſe raſſembla; & après que chacun eut pris ſa place, la mère du lion parla en ces termes : On n'eſt pas moins coupable de différer le châtiment d'un criminel, qu'en précipitant la condamnation d'un innocent; & lorſqu'un roi ne punit pas un méchant, il ne

péche pas moins que s'il en étoit le complice. Le lion trouvant ce raiſonnement judicieux, commanda de travailler au procès de Demneh. Alors le cadi ſe levant, pria les aſſiſtans de dire leur opinion ſur cette affaire, diſant que cela produiroit trois choſes avantageuſes. La première, que la vérité ſeroit connue & la juſtice exercée. La ſeconde, que les méchans & les traîtres ſeroient punis ſelon la volonté de dieu; & la troiſième enfin, que la ſociété ſeroit purgée des fourbes, qui, par leurs artifices, en troublent le repos. Perſonne ne ſachant la vérité de cette affaire, toute l'aſſemblée n'oſa rien dire, ce qui donna lieu à Demneh de parler plus hardiment. Sans cependant faire paroître ſa joie, il dit : Sire, ſi j'avois commis le crime dont on m'accuſe, je tirerois quelqu'avantage de ce ſilence général; mais je me ſens ſi innocent, que j'attends avec indifférence la fin de cette aſſemblée. Je dirai néanmoins en paſſant, que perſonne ne voulant dire ſon ſentiment ſur cette affaire, c'eſt une marque certaine qu'on me croit innocent. Qu'on ne me blâme point de prendre la parole pour me juſtifier; je ſuis excuſable en cela, puiſqu'il eſt permis à chacun de ſe défendre. Je conjure, pourſuivit-il, toute cette illuſtre compagnie, de dire en préſence du roi, tout ce qu'elle ſait de moi; mais qu'elle

prenne garde d'avancer une chose qui ne soit pas vraie; autrement il lui arriveroit l'aventure du médecin ignorant que voici :

## LE MÉDECIN IGNORANT,

### *CONTE.*

IL y avoit un homme sans science & sans expérience qui se disoit médecin; il étoit cependant si ignorant, qu'il confondoit la colique avec l'hydropisie, & ne savoit seulement pas distinguer la rhubarbe d'avec le bezoart. Il ne visitoit jamais deux fois un malade, car il le faisoit mourir à la première. Il y avoit au contraire, dans la même province, un autre médecin très-habile, & qui avoit une connoissance parfaite des simples, & par ce moyen guérissoit les maladies les plus désespérées. Or, ce savant homme devint aveugle; & ne pouvant plus exercer son art, il se retira dans une solitude, pour y vivre en repos. Le médecin ignorant n'eut pas plutôt appris la retraite d'un homme qu'il ne voyoit pas sans envie, qu'il fit éclater par-tout son ignorance, en voulant faire connoître son profond savoir. Un jour la fille du roi de son pays tomba malade : on eut recours

au

au ſavant médecin, parce qu'outre qu'il avoit déjà ſervi la cour, on étoit perſuadé qu'il étoit plus habile que celui qui vouloit tâcher de ſe mettre en vogue. Ce ſavant homme étant près du lit de la princeſſe, & ayant appris le ſujet de ſa maladie, ordonna une pillule compoſée de certaines drogues qu'il nomma. On lui demanda où ces drogues pourroient ſe trouver; il répondit qu'il en avoit vu autrefois dans le tréſor; mais qu'étant aveugle il ne les pourroit diſtinguer, y ayant quantité de boîtes dans leſquelles elles étoient enfermées, & qui étoient confondues avec beaucoup d'autres. Le médecin ignorant dit qu'il connoiſſoit bien ces drogues, & qu'il ſavoit même la manière dont on s'en devoit ſervir. Allez donc dans mon tréſor, lui dit le roi, & prenez ce qu'il faut pour compoſer cette pillule. Il entra dans le tréſor, & ſe mit à chercher la boîte dans laquelle devoient être ces drogues; mais comme il y avoit pluſieurs boîtes ſemblables, il ne put diſtinguer les drogues qu'il falloit, ne les connoiſſant pas. Dans cet embarras il aima mieux prendre une boîte à tout haſard, que d'avouer ſon inſuffiſance; mais il ignoroit que ceux qui ſe méloient de ce qu'ils ne ſavoient pas, s'en repentoient tôt ou tard; car il choiſit juſtement une boîte dans laquelle il y avoit un

poiſon très-ſubtil, dont il compoſa cette pillule, qu'il fit prendre à la princeſſe, & qui mourut ſur le champ. Auſſitôt le roi le fit arrêter & le condamna à mort.

Cet exemple, pourſuivit Demneh, vous montre qu'il ne faut jamais dire ni faire une choſe que l'on ne ſait pas. On voit à votre phyſionomie, interrompit un des aſſiſtans, que vous ne valez rien, & que vous êtes un fourbe. Alors le cadi demanda à celui qui venoit de parler, quelle certitude il avoit de ce qu'il avançoit. Les phyſionomiſtes remarquent, répondit-il, que ceux qui ont les ſourcils ſéparés, l'œil gauche chaſſieux & plus grand que l'œil droit, le nez tourné du côté gauche, & qui, faiſant les hypocrites, ont toujours les yeux baiſſés en terre, ſont ordinairement traîtres & flateurs; c'eſt pourquoi Demneh ayant tous ces ſignes, j'ai cru dire la vérité en diſant qu'il ne valoit rien. Votre ſcience n'eſt pas sûre, s'écria Demneh; c'eſt dieu qui nous forme comme il lui plaît, & nous donne telle phyſionomie que bon lui ſemble. Si ce que vous dites étoit vrai, & que chacun portât écrit ſur ſon viſage tout ce qu'il a dans l'ame, & que par-là on pût, ſans ſe tromper, diſtinguer les bons d'avec les méchans, il ne ſeroit pas néceſſaire d'avoir des juges & des témoins pour terminer les différents qui naiſſent dans la vie civile. Il ſeroit même

injuſte de faire jurer les uns, & de donner la queſtion aux autres pour en tirer la vérité, puiſqu'on la verroit ſi clairement. D'ailleurs, ſi les ſignes dont vous venez de parler, impoſoient une néceſſité à ceux qui les ont, ne ſeroit-ce pas une injuſtice de châtier les méchans, puiſqu'ils ne ſont pas libres dans leurs actions? Il faudroit donc conclure, ſuivant cette maxime, que ſi je ſuis cauſe de la mort de Choutourbeh, ce qui n'eſt pas, je ne mérite pas de châtiment, puiſque je ne ſuis pas maître de mes actions, & que j'ai été forcé par les marques que je porte, à inventer contre le bœuf les plus noires calomnies. Vous voyez donc par ce raiſonnement que le vôtre n'eſt pas bon. Demneh ayant fermé la bouche à celui des aſſiſtans qui venoit de parler, perſonne n'oſa plus rien dire, ce qui obligea le cadi de le renvoyer encore une fois en priſon.

Comme Demneh, en cet état, avoit beſoin de conſolation, il voulut envoyer quelqu'un à Kelileh, pour lui dire qu'il le prioit de le venir voir; mais un renard qui ſe trouva là par haſard, lui épargna cette peine en lui apprenant la mort de ſon ami, à qui la douleur de le voir dans une ſi méchante affaire, avoit ôté la vie. Cette nouvelle toucha ſi vivement Demneh, que ne ſe ſouciant plus de vivre, il parut inconſolable. Le renard eſſayoit de lui remettre l'eſprit, en lui

disant, que s'il avoit perdu un ami si cher, il en avoit trouvé en lui un autre qui ne lui seroit pas moins fidèle. Demneh voyant qu'il n'avoit plus personne en qui il pût avoir de la confiance, & que ce renard lui offroit ses services de si bonne grace, il les reçut. Je vous prie, lui dit-il, d'aller à la cour, & de me rapporter fidèlement ce qu'on y dit de moi; c'est la première preuve d'amitié que je vous demande. Très-volontiers, répondit le renard. Adieu, je vous laisse; je vais observer ce qui se passe à votre égard, en même-tems il partit.

Le lendemain à la pointe du jour, la mère du lion alla trouver son fils, à qui elle demanda ce qu'on avoit fait de Demneh. Il est encore en prison, répondit le roi. Vous avez bien de la peine à le condamner, reprit la mère : craignez qu'il ne vous échappe à la fin par son adresse. Si vous voulez être présente, dit le roi, vous verrez ce qui se résoudra. Après avoir dit cela, il ordonna qu'on fît venir l'accusé, afin qu'on terminât son affaire. Cet ordre fut exécuté promptement, & le prisonnier étant en présence des juges qui étoient assemblés, le cadi se leva, & fit la même demande que le jour précédent; c'est-à-dire, qu'il pria encore les assistans de parler s'ils avoient quelques choses à déposer contre Demneh. Mais personne ne dit rien. Ce que remarquant le renard;

Je vois bien, s'écria-t-il, que perſonne ne veut porter aucun faux témoignage, de peur de s'expoſer au châtiment qu'éprouva le fauconnier pour avoir ſoutenu une fauſſeté :

## LA FEMME VERTUEUSE ET SON ESCLAVE,

### *CONTE.*

UN fort honnête homme avoit une femme auſſi ſage que belle. Il avoit pour eſclave un garçon fort vicieux ; mais il ne pouvoit ſe réſoudre à le vendre, parce qu'il étoit bon fauconnier. Or, comme c'eſt la coutume du levant de tenir les femmes cachées, ſuivant cette loi cet eſclave n'avoit jamais vu ſa maîtreſſe. Mais un jour l'ayant apperçue par haſard, il en devint éperdûment amoureux ; il la fit ſolliciter par une confidente à ſatisfaire ſa folle paſſion ; mais il perdoit toutes ſes peines, ayant affaire à une femme très-vertueuſe. A la fin, déſeſpérant de s'en faire aimer, ſon amour ſe changea en haine, & il médita une ſanglante vengeance. Pour cet effet, il alla acheter au marché deux perroquets, à l'un deſquels il apprit à prononcer ces mots : *J'ai vu ma maîtreſſe couchée avec un de ſes eſcla-*

*ves ;* & à l'autre : *Pour moi je ne dis mot.* Peu de tems après, ſon maître ayant convié quelques-uns de ſes amis à un feſtin, & tout le monde étant à table, ces perroquets commencèrent à répéter leur leçon. Il faut ſavoir que l'eſclave leur avoit appris à dire ces paroles dans le langage de ſon pays, ce que le maître, la maîtreſſe, ni les autres domeſtiques n'entendant pas, perſonne ne prenoit garde à cela. Mais un des conviés, qui, par haſard, étoit du même pays de l'eſclave, n'eut pas plutôt ouï les perroquets, qu'il ceſſa de manger. Le maître étonné lui en demanda le ſujet. N'entendez-vous pas, répondit-il, ce que diſent ces oiſeaux ? Non, dit le mari. Ils diſent, reprit-il, qu'un de vos eſclaves, abuſant de votre facilité, vous déshonore, & eſt en intrigue avec votre femme. Ce pauvre homme fut tellement ſurpris d'entendre ces paroles, qu'il demanda pardon à ſes amis de les avoir amenés dans un lieu où il ſe commettoit cette impureté. L'eſclave alors ſe ſervant de cette occaſion pour aigrir davantage ſon maître, dit que cela étoit vrai, & qu'il avoit vu plus d'une fois ſa maîtreſſe embraſſer un de ſes camarades ſans en oſer rien dire ; ce qui mit cet homme dans une ſi grande fureur, qu'il commanda que l'on fît mourir ſa femme & cet eſclave ſur le champ. Elle dit à ceux qui venoient pour exécuter le commandement de

son mari, qu'elle étoit prête à souffrir le supplice qu'on lui destinoit, mais qu'elle auroit souhaité que son mari l'eût écoutée auparavant, parce que si son innocence étoit reconnue, il se repentiroit inutilement de l'avoir fait mourir. Cela ayant été rapporté à son mari, il la fit venir dans un petit cabinet, & lui ordonna de se tenir derrière un voile, afin qu'elle se justifiât si elle pouvoit : car ces oiseaux, disoit-il, ne sont pas raisonnables, & on ne peut pas les accuser de supposition ni de corruption. Comment vous justifierez-vous donc ? Vous êtes obligé, répondit la femme, de bien connoître la vérité avant de me condamner ; sachez de ces messieurs, si ces oiseaux ont une suite de discours, ou s'ils répètent toujours la même chose. S'ils ne disent que la même chose, c'est un artifice dont s'est servi votre esclave pour me mettre mal dans votre esprit, ne pouvant obtenir de moi les faveurs qu'il désiroit. Cet homme jugeant par ce discours que sa femme pouvoit n'être point coupable, alla trouver les conviés, leur porta ces oiseaux, & les supplia de voir si, pendant quelques jours, ces perroquets diroient la même chose ; ce que les conviés firent. Ils trouvèrent en effet qu'ils ne savoient que la même leçon. Ils en avertirent le mari, qui connut l'innocence de sa femme & la malice de son esclave. Il le fit

venir; il parut auſſi-tôt avec un faucon ſur le poing. O méchant, lui dit la femme, pourquoi m'avez-vous accuſée d'un ſi lâche crime? Parce que vous l'avez commis, répondit-il inſolemment. Il n'eut pas plutôt répondu cela, que le faucon qui étoit ſur ſon poing lui ſauta au viſage & lui creva les yeux. Voilà quel fut le fruit de ſon inſolence & de ſa calomnie.

Cet exemple, pourſuivit Demneh, vous fait voir de quelle importance il eſt de ne porter jamais aucun faux témoignage, car cela tourne toujours à notre confuſion. Après que le renard eut ceſſé de parler, le lion regarda ſa mère, & lui demanda ſon avis. Je vois bien, répondit-elle, que vous aimez ce méchant, qui ne cauſera que du déſordre dans votre cour ſi vous n'y prenez garde. Je vous ſupplie, répondit le lion, de me dire qui vous a ſi fort prévenue contre Demneh. Il n'eſt que trop vrai, répondit la mère du lion, qu'il a commis le crime qu'on lui impute; mais je ne découvrirai point la perſonne qui m'a confié ce ſecret. Cependant je vais ſavoir de lui s'il veut que je l'appelle à témoin, ce qu'elle fit ſur le champ. Elle ſe retira chez elle, & envoya quérir le léopard. Lorſqu'il fut arrivé, elle lui dit : Viens déclarer hardiment ce que tu ſais de Demneh. Quelque péril qu'il y ait, répartit le léopard, à rappeler à ſa majeſté l'injuſtice qu'il a

commiſe en donnant la mort à Choutourbeh, diſpoſez de moi comme il vous plaira. La mère du lion le mena auſſitôt devant le roi, à qui elle dit : Voici le témoin irréprochable que j'ai à produire contre Demneh. Alors le lion demanda, s'adreſſant au léopard, quelles preuves il avoit de la perfidie de l'accuſé. Sire, répondit le léopard, j'ai voulu quelque tems cacher cette vérité, pour voir quelle raiſon il apporteroit pour ſe juſtifier. Alors il fit un long récit de la converſation qu'il avoit entendue entre Kelileh & Demneh. Cette dépoſition ayant été faite en préſence de pluſieurs animaux, elle ne tarda guère à être divulguée par-tout, & à être confirmée par le ſinge dont j'ai parlé ci-deſſus. On interrogea le criminel qui ne ſut que répondre; ce qui détermina enfin le lion à prononcer ſon arrêt. Il fut condamné à être enfermé entre quatre murailles, où on le laiſſa mourir de faim.

Ces chapitres doivent apprendre aux trompeurs & aux flateurs, qu'ils doivent ſe corriger. Je penſe avoir aſſez fait voir qu'un méchant a preſque toujours une fin malheureuſe, outre qu'il ſe rend odieux dans la ſociété. Celui qui plante des épines ne doit pas eſpérer de recueillir des roſes.

## CHAPITRE III.

*Comment on peut ſe faire des amis, & quel avantage on peut tirer de leur commerce.*

VOUS venez, dit le roi, de me raconter l'hiſtoire d'un fourbe, qui, ſous de fauſſes apparences d'amitié, a cauſé la mort d'un innocent. Je vous prie de me dire de quelle utilité ſont les amis dans la vie civile. Il faut, répondit le bramine, que votre majeſté ſache que les honnêtes gens n'eſtiment rien tant au monde qu'un véritable ami, parce que c'eſt un autre nous-mêmes, à qui nous communiquons nos plus ſecrètes penſées, & qui, en partageant notre joie, nous conſole quand nous ſommes affligés : ajoutez à cela que ſa compagnie nous fait beaucoup de plaiſir. Quelques fables de Lokman que je vais vous conter, vous feront mieux comprendre quelles ſont les douceurs d'une amitié réciproque.

# LE CORBEAU, LE RAT, LE PIGEON, LA TORTUE ET LA GAZELLE,

## *FABLE.*

IL y avoit aux environs de Cachemire, un lieu très-agréable; & comme il étoit rempli de gibier, on y voyoit tous les jours des chaſſeurs. Un corbeau apperçut au pié d'un arbre, au haut duquel il avoit ſon nid, un homme qui tenoit un filet en ſa main. Le corbeau eut peur, s'imaginant que c'étoit à lui que le chaſſeur en vouloit; néanmoins il ceſſa de craindre, lorſqu'il eut obſervé les mouvemens du perſonnage, lequel, après avoir tendu ſon filet à terre, & répandu quelques grains pour attirer les oiſeaux, alla ſe cacher derrière une haie. Il n'y fut pas plutôt, qu'une troupe de pigeons affamés vint fondre ſur les grains ſans écouter leur chef qui voulut les empêcher, en leur diſant qu'il ne falloit pas ſi brutalement s'abandonner à ſes paſſions. Ce ſage chef qui étoit un vieux pigeon nommé Montavala, les voyant ſi indociles, eut envie de s'éloigner d'eux; mais le deſtin qui nous

entraîne impérieuſement, le contraignant de ſuivre la fortune des autres, il deſcendit à terre avec eux. Lorſqu'ils ſe virent tous ſous le filet, & ſur le point de tomber entre les mains du chaſſeur, qui s'avançoit pour les prendre : Hé bien! leur dit Montavala, me croirez-vous une autre fois? Je vois bien, continua-t-il, (s'appercevant qu'ils ſe débattoient) que chacun de vous ne ſonge qu'à ſe ſauver ſans ſe ſoucier de ce que deviendra ſon compagnon. Ce n'eſt pas-là le procédé des vrais amis; il faut ſonger à ſe ſoulager les uns & les autres, & peut-être qu'une action ſi charitable nous ſauvera tous. Efforçons-nous donc tous enſemble de rompre le filet. Ils obéirent tous à Montavala, & firent en même-tems un ſi grand effort, qu'ils arrachèrent le filet & l'enlevèrent en l'air. Le chaſſeur, fâché de perdre une ſi belle proie, ſuivit les pigeons dans l'eſpérance que la peſanteur du filet les laſſeroit.

Cependant le corbeau voyant tout cela, dit en lui-même : Voilà une aventure bien ſingulière, j'en veux voir la fin; pour cet effet il ſuivit de loin les pigeons. Montavala remarquant que le chaſſeur paroiſſoit réſolu de ne les point abandonner : Ce méchant homme, dit-il à ſes compagnons, ne ceſſera point de nous ſuivre, qu'il ne nous ait perdu de vue. Allons du côté des bois & des vieux châteaux, afin que quelque muraille ou quelque

forêt bien épaiſſe, en nous dérobant à ſes yeux, l'oblige à ſe retirer. Effectivement cet expédient réuſſit, une forêt empêchant bientôt le chaſſeur de les voir, il retourna ſur ſes pas fort affligé. Pour le corbeau il les ſuivoit toujours, & il n'avoit pas peu de curioſité de ſavoir comment ils ſe dégageroient du filet qui les tenoit liés, afin de ſe ſervir de ce ſecret en pareil cas.

Les pigeons ne voyant plus le chaſſeur à leurs trouſſes, en eurent beaucoup de joie; mais ils ne ſavoient que faire pour briſer leurs liens. Montavala, qui étoit fertile en inventions, en trouva une pour cela. Il faut, leur dit-il, nous adreſſer à quelqu'intime ami, qui, ſans trahiſon, nous détache. Je connois, ajouta-t-il, un rat qui ne demeure pas loin d'ici; c'eſt un fidèle ami: il ſe nomme Zirac; il pourra ronger le filet, & nous donner la liberté. Les pigeons, qui ne demandoient pas mieux, y conſentirent. Ils arrivèrent bientôt auprès du trou où étoit le rat, qui ſortit au bruit de leurs aîles. Il fut fort ſurpris de voir Montavala ainſi enveloppé dans un filet. O mon cher ami, lui dit-il, qui vous a mis en cet état? Montavala lui ayant conté toute l'aventure, Zirac commença d'abord à ronger le filet qui tenoit Montavala; mais Montavala lui dit: Je te prie de dégager premièrement mes compagnons. Zirac ſouffroit de le voir ainſi

lié : Je te conjure encore une fois, s'écria Montavala, de mettre mes compagnons en liberté auparavant moi; car outre qu'étant leur chef, je ſuis obligé d'en avoir ſoin, je crains que la peine que tu prendras à me détacher, ne t'empêche de continuer à rendre ce bon office aux autres ; au lieu que l'amitié que tu as pour moi, t'excitera à les délivrer promptement pour venir rompre mes chaînes. Le rat admirant ce raiſonnement, loua la vertu de Montavala, & ſe mit à briſer les liens des pigeons, ce qui fut bientôt fait. Montavala ſe voyant en liberté avec ſes compagnons, prit congé de Zirac, en lui faiſant mille remercîmens. Dès qu'ils furent partis, le rat rentra dans ſon trou. Le corbeau qui conſidéroit tout cela, eut une extrême envie de faire connoiſſance avec Zirac; pour cet effet, il s'approcha du trou, & appela le rat par ſon nom. Zirac effrayé de cette voix inconnue, demanda qui étoit-là. Le corbeau répondit : C'eſt un corbeau qui a quelque choſe d'important à te communiquer. Quelle affaire, reprit le rat, pouvons-nous avoir enſemble, nous qui ſommes ennemis ? Alors le corbeau lui dit qu'il ſouhaitoit d'être des amis d'un rat qu'il ſavoit être un ami ſincère. Je te prie, repartit Zirac, de chercher un animal dont l'amitié convienne mieux à la tienne. Tu perds le tems à me vouloir perſuader une amitié incompatible.

Ne vous arrêtez point à cette incompatibilité, dit le corbeau, & faites une action généreuſe, en ne refuſant à perſonne le ſecours qu'il déſire de vous. Vous avez beau, répliqua Zirac, me parler de généroſité, je connois trop vos fineſſes; en un mot, nous ſommes d'une eſpèce ſi différente, que nous ne pouvons avoir de communications enſemble. L'exemple de la perdrix qui accorda trop légèrement ſon amitié à un faucon qui la lui demandoit, me rendra ſage.

## LA PERDRIX ET LE FAUCON, FABLE.

Une perdrix, pourſuivit Zirac, ſe promenoit au pié d'une colline, & chantoit ſi agréablement, qu'un faucon qui paſſoit par-là, & qui l'entendit, ſouhaita d'avoir ſon amitié. Perſonne ne peut vivre ſans un ami, diſoit-il en lui-même, puiſque les ſages diſent que ceux qui n'ont point d'amis, ſont dans une maladie continuelle. Il voulut donc s'approcher de la perdrix; mais elle ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'elle ſe ſauva dans un trou, agitée d'une frayeur mortelle. Le faucon ne laiſſa pas de la ſuivre; & ſe préſentant à l'entrée du trou: O ma chère perdrix, lui dit-il, j'ai eu juſqu'ici de l'indifférence pour vous, parce

que je ne connoiſſois pas votre mérite ; mais puiſque mon bonheur me le fait connoître aujourd'hui, trouvez bon que je vous offre mon amitié, & que je vous prie de m'accorder la vôtre. Tyran, répondit la perdrix, laiſſez-moi vivre, & ne vous efforcez pas inutilement d'accorder l'eau & le feu. Aimable perdrix, répliqua le faucon, banniſſez ces vaines craintes ; ſoyez perſuadée que je vous aime, & que je veux avoir commerce avec vous. Si j'avois un autre deſſein, je ne m'amuſerois point à vous parler avec tant de douceur pour vous faire ſortir de ce trou ; j'ai de ſi bonnes ſerres, que j'aurois déjà attrapé plus d'une douzaine de perdrix, depuis le tems qu'il y a que je m'entretiens avec vous. Je ſuis ſûr que vous ſerez bien aiſe d'être mon amie. Premièrement, aucun faucon ne vous fera du mal, dès que vous ſerez ſous ma protection. Secondement, étant dans mon nid, vous ſerez honorée de tout le monde ; & enfin, je vous donnerai ma femelle qui vous tiendra compagnie. Quand tout cela ſeroit vrai, repartit la perdrix, je ne dois pas accepter la propoſition que vous me faites ; car, vous étant le prince des oiſeaux, & moi un foible animal, ſitôt que je ferai quelque choſe qui vous ſera déſagréable, vous ne manquerez pas de me tuer. Non, non, dit le faucon, ayez l'eſprit en repos là-deſſus :

on pardonne aiſément une faute à un ami. Enfin, le faucon témoigna tant d'amitié à la perdrix, qu'elle ne put ſe défendre de ſortir de ſon trou. Elle n'en fut pas plutôt dehors, que le faucon ſe mit à l'embraſſer tendrement; il la porta dans ſon nid, où, pendant deux ou trois jours, il ne ſongea qu'à la divertir. La perdrix ravie de ſe voir tant careſſée, voulut parler plus librement qu'elle n'avoit fait encore, ce qui commença à déplaire au faucon; mais il diſſimula. Un jour il tomba malade, ce qui l'empêcha d'aller à la chaſſe: la faim vint; & comme il n'avoit pas de quoi la ſatisfaire, il devint chagrin. Sa mauvaiſe humeur alarma la perdrix, qui ſe tenoit en un coin dans une contenance fort modeſte; mais le faucon ne pouvant plus ſoutenir la faim qui le preſſoit, réſolut de faire à la perdrix une querelle ſans raiſon. Il n'eſt pas juſte, lui dit-il brusquement, que vous ſoyez à l'ombre, pendant que tout le monde eſt expoſé à l'ardeur du ſoleil. La perdrix répondit en tremblant: Roi des oiſeaux, il eſt déjà nuit, tout le monde eſt à l'ombre auſſi-bien que moi, & je ne ſais de quel ſoleil vous voulez parler. Inſolente, répliqua le faucon, eſt-ce que je ſuis un menteur ou un inſenſé? En diſant cela, il ſe jeta ſur elle & la mangea.

N'eſpérez donc plus, pourſuivit le rat, que,

ſur la foi de vos promeſſes, je me mette au haſard d'éprouver avec vous le même ſort. Rentrez en vous-même, répondit le corbeau, & ſongez que je ne puis faire un grand régal d'un petit corps comme le vôtre ; mais je ſais que votre amitié me peut être fort utile : ne me refuſez donc pas cette grâce. Les ſages, reprit le rat, nous avertiſſent de prendre garde de nous laiſſer aller aux belles paroles de nos ennemis, comme ce cavalier dont voici l'hiſtoire :

## L'HOMME ET LA COULEUVRE.

### *FABLE.*

UN homme monté ſur un chameau paſſoit par un bocage ; il alla ſe repoſer dans un endroit d'où une caravane venoit de partir, & où elle avoit laiſſé du feu, dont quelques étincelles, pouſſées par le vent, enflammèrent un buiſſon, dans lequel il y avoit une couleuvre. Elle ſe trouva ſi promptement environnée de flammes, qu'elle ne ſavoit par où ſortir. Elle apperçut en ce moment l'homme dont je viens de parler, & elle le pria de lui ſauver la vie. Comme il étoit naturellement pitoyable, il dit en lui-même : Il eſt vrai que ces animaux ſont enne-

mis des hommes, mais auſſi les bonnes actions ſont très-eſtimables; & quiconque sème la graine des bonnes œuvres, ne peut manquer de cueillir le fruit des bénédictions. Après avoir fait cette réflexion, il prit un ſac qu'il avoit, & l'ayant attaché au bout de ſa lance, il le tendit à la couleuvre, qui ſe jeta auſſitôt dedans. L'homme le retira & en fit ſortir la couleuvre, lui diſant qu'elle pouvoit aller où bon lui ſembleroit, pourvu qu'elle ne nuisît plus aux hommes après en avoir reçu un ſi grand ſervice. Mais la couleuvre répondit: Ne penſez pas que je veuille m'en aller de la ſorte; je veux auparavant jeter ma rage ſur vous & ſur votre chameau. Soyez juſte, répliqua l'homme, & dites-moi s'il eſt permis de récompenſer le bien par le mal? Je ne ferai en cela, repartit la couleuvre, que ce que vous faites vous-même tous les jours; c'eſt-à-dire, reconnoître une bonne action par une mauvaiſe, & payer d'ingratitude un bienfait reçu. Vous ne ſauriez, reprit l'homme, prouver cette propoſition; & ſi vous me montrez quelqu'un qui ſoit de votre opinion, je conſentirai à tout ce que vous voudrez. Hé bien, repartit la couleuvre, voyant une vache, propoſons à cette vache notre queſtion, & nous verrons ce qu'elle répondra. L'homme y ayant conſenti, ils s'approchèrent

de la vache, à qui la couleuvre demanda comment il falloit reconnoître un bienfait. Par ſon contraire, répondit la vache, ſelon la loi des hommes ; & je ſais cela par expérience. J'appartiens, ajouta-t-elle, à un payſan qui tire de moi mille profits ; je lui donne tous les ans un veau ; je fournis ſa maiſon de lait, de beurre & de fromage ; & à préſent que je ſuis vieille & que je ne ſuis plus en état de lui faire du bien, il m'a miſe dans ce pré pour m'engraiſſer, dans l'eſpérance de me faire couper la gorge un de ces jours par un boucher, à qui il m'a déjà vendue. N'eſt-ce pas-là récompenſer le bien par le mal ? La couleuvre prit la parole, & dit à l'homme : Hé bien, ne vous ai-je pas voulu traiter ſelon vos coutumes ? L'homme fut fort étonné & répondit : Ce n'eſt pas aſſez d'un témoin pour me convaincre, il en faut deux. Je le veux, répliqua la couleuvre ; adreſſons-nous à cet arbre qui eſt devant nous. L'arbre ayant appris le ſujet de leur diſpute, leur dit : Parmi les hommes, les bienfaits ne ſont récompenſés que par des maux ; & je ſuis un triſte exemple de leur ingratitude. Je garantis les paſſans de l'ardeur du ſoleil : oubliant toutefois le plaiſir que leur a fait mon ombrage, ils coupent mes branches, en font des bâtons & des manches de coignée, &, par une hor-

rible barbarie, ils ſcient mon tronc pour en faire des ais. N'eſt-ce pas-là mal reconnoître un bienfait reçu ! La couleuvre alors regardant l'homme lui demanda s'il étoit ſatisfait. Il ne ſavoit que répondre, tant il étoit confus. Néanmoins cherchant à ſe tirer d'affaire, il dit à la couleuvre : Prenons encore pour juge le premier animal que nous rencontrerons : donne-moi cette ſatisfaction, je t'en prie ; car tu ſais que la vie eſt fort chère. Pendant qu'il parloit ainſi, il paſſa par-là un renard que la couleuvre arrêta, le conjurant de mettre fin à leur différent. Le renard voulut ſavoir de quoi il s'agiſſoit. J'ai rendu un grand ſervice à la couleuvre, dit l'homme ; & elle me veut perſuader que, pour récompenſe, il faut me faire du mal. Elle a raiſon, s'écria le renard. Mais apprenez-moi quel bien elle a reçu de vous ? L'homme lui raconta de quelle manière il l'avoit retirée des flammes avec le petit ſac qu'il lui montra. Quoi, reprit le renard en riant, vous prétendez me faire accroire qu'une ſi groſſe couleuvre eſt entrée dans un ſi petit ſac ? Cela me paroît impoſſible ; & ſi la couleuvre y veut rentrer pour me convaincre, j'aurai bientôt jugé votre affaire : Très-volontiers, répondit la couleuvre, & en même-tems elle entra dans le ſac. Alors le renard dit à l'homme : Tu es maître de la

vie de ton ennemi, ſers-toi de cette occaſion. L'homme auſſitôt lia le ſac, & le frappa tant de fois contre une pierre, qu'il aſſomma la couleuvre, & finit par ce moyen la crainte qu'il avoit de l'un, & les diſputes de l'autre.

Cette fable, pourſuivit le rat, vous apprend qu'il ne faut pas ſe fier aux belles paroles de ſes ennemis, de peur de tomber dans de pareils accidens. Tu as raiſon, dit le corbeau; mais il faut auſſi ſavoir bien diſtinguer les amis d'avec les ennemis. Je te jure que je ne m'éloignerai pas d'ici que tu ne m'ayes accordé ton amitié. Zirac voyant que le corbeau agiſſoit franchement, lui dit: C'eſt un honneur pour moi de porter le titre de ton ami; & ſi j'ai ſi long-tems réſiſté à tes ſollicitations, ce n'a été que pour t'éprouver, & pour te faire voir que je ne manque pas d'eſprit & d'adreſſe. En diſant cela il ſortit; mais il demeura à l'entrée du trou. Que ne ſors-tu hardiment, lui dit le corbeau, eſt-ce que tu n'es pas encore aſſuré de mon affection? Ce n'eſt point cela, répondit le rat; mais je crains tes compagnons qui ſont ſur ces arbres. Sois ſans inquiétude là-deſſus, répliqua le corbeau, ils te regarderont comme leur ami; car c'eſt une de nos coutumes, que quand un d'entre nous lie une étroite amitié avec un animal d'une autre eſpèce,

nous aimons tous cet animal. Le rat, ſur la bonne-foi de ces paroles, s'approcha du corbeau, qui lui fit force careſſes, lui jurant une amitié inviolable, & le priant d'aller demeurer avec lui chez une tortue de ſes amies, dont il lui vanta le bon caractère. J'ai conçu tant d'inclination pour vous, dit le rat, que je vous ſuivrai par-tout déſormais comme votre ombre; auſſi-bien ce n'eſt pas ici ma propre demeure. Je ne me ſuis réfugié ici que par un accident que je vous raconterois, ſi je ne craignois de vous ennuyer. Le corbeau lui répondit : Mon cher ami, pouvez-vous avoir cette crainte, & ne devez-vous pas être perſuadé que je prends part à tout ce qui vous regarde ? Mais la tortue, ajouta-t-il, dont l'amitié eſt une bonne acquiſition que vous ne pouvez pas manquer de faire, ſera bien-aiſe d'entendre le récit de vos aventures. En même-tems il prit le rat dans ſon bec, & le porta chez la tortue, à laquelle il apprit ce qu'il avoit vu faire à Zirac. Elle félicita le corbeau de s'être acquis un ami ſi parfait, & elle careſſa le rat, qui, de ſon côté, ſavoit trop bien vivre pour ne lui pas témoigner qu'il étoit extrêmement ſenſible à toutes les honnêtetés qu'elle lui faiſoit. Après beaucoup de complimens de part & d'autre, ils allèrent tous trois ſe promener au bord d'une

fontaine. Enſuite ayant choiſi un endroit fort écarté du grand chemin, le corbeau preſſa Zirac de raconter ſes aventures, ce qu'il fit de cette ſorte :

## *AVENTURES DE ZIRAC.*

Je ſuis né & je demeurois dans une ville des Indes nommée Marout ; j'avois choiſi un lieu où régnoit le ſilence, pour vivre ſans inquiétude ; j'y goûtois les douceurs d'une vie tranquille avec quelques rats de moi humeur. Il y avoit en notre voiſinage un moine qui ſe tenoit dans ſon monaſtère, pendant que ſon compagnon alloit à la quête ; il mangeoit une partie de ce qu'il lui apportoit, & gardoit l'autre pour ſon ſouper ; mais il ne trouvoit jamais ſon plat dans le même état qu'il l'avoit laiſſé ; car pendant qu'il étoit dans ſon jardin, je me rempliſſois la panſe, & j'appelois mes compagnons, qui s'acquittoient auſſi-bien que moi de leur devoir. Le moine voyant ſa pitance diminuée peſtoit contre nous, & cherchoit dans ſes livres quelque recette ou quelques machines pour nous prendre ; mais tout cela ne lui ſervit de rien, parce que j'étois toujours plus fin que lui. Un jour un de ſes amis qui venoit de faire un long voyage, entra dans ſa cellule pour le ; après qu'ils eurent dîné, ils ſe mirent à

s'entretenir de voyages. Le moine demanda à ſon ami ce qu'il avoit vu de plus rare & de plus curieux dans les pays étrangers. Le voyageur commença de lui raconter tout ce qu'il avoit remarqué de plus beau ; mais pendant qu'il s'amuſoit à lui faire la deſcription des endroits agréables par où il avoit paſſé, le moine l'interrompoit de tems en tems par le bruit qu'il faiſoit en frappant ſes mains l'une contre l'autre, & battant du pié contre terre pour nous chaſſer, parce qu'effectivement nous faiſions ſouvent des ſorties ſur les proviſions, ſans nous ſoucier de l'incivilité qu'il commettoit. Le voyageur trouvant à la fin mauvais que le moine ne l'écoutât pas, lui dit bruſquement : Vous ne deviez pas me retenir ici pour vous moquer de moi. Dieu me garde, répondit le moine tout ſurpris, de me moquer d'une perſonne de mérite. Je vous demande pardon de vous avoir interrompu. Mais il y a dans ce monaſtère une troupe de rats qui me mangeront juſqu'aux oreilles ; & il y en a un qui eſt ſi hardi, qu'il me vient mordre le nez quand je ſuis au lit, & je ne ſais que faire pour l'attraper. Le voyageur parut ſatisfait des excuſes du moine, & lui dit : Il y a quelque myſtère en ceci, & cette aventure me fait ſouvenir d'une hiſtoire que je vous raconterai ſi vous voulez m'écouter avec attention :

# LE MARI ET LA FEMME,

## *CONTE.*

UN jour le mauvais tems, continua-t-il, m'obligea de m'arrêter dans un bourg, où j'allai loger chez un de mes amis qui me reçut fort honnêtement. Après le ſouper, il me fit monter, pour me repoſer, dans une chambre qui n'étoit ſéparée de la ſienne que par une cloiſon de bois, d'où j'entendis malgré moi la converſation qu'il eut avec ſa femme. Je veux, lui dit-il, convier demain les principaux de ce bourg, pour donner quelque divertiſſement à mon ami, qui m'a fait l'honneur de me venir voir. Vous n'avez pas de quoi entretenir votre famille, lui répondit ſa femme, & vous parlez de faire beaucoup de dépenſe : penſez plutôt à ménager un peu de bien à vos enfans, & non pas à faire des feſtins. La providence de dieu eſt grande, reprit le mari, & il ne faut pas ſonger au lendemain, de peur qu'il ne nous arrive ce qui arriva au loup. Je vais te faire le récit de cette aventure :

# LE CHASSEUR ET LE LOUP,

## *FABLE.*

UN chaſſeur revenant un jour de la chaſſe avec un daim qu'il avoit pris, apperçut un ſanglier qui ſortoit d'un bois & qui venoit droit à lui : Bon, dit le chaſſeur, cette bête augmentera ma proviſion. Il banda ſon arc auſſitôt & décocha ſa flèche ſi adroitement, qu'il bleſſa le ſanglier à mort. Cet animal ſe ſentant bleſſé, vint avec tant de furie contre le chaſſeur, qu'il lui fendit le ventre avec ſes défenſes, de manière qu'ils tombèrent tous deux morts ſur la place.

Dans ce moment, paſſe en cet endroit un loup affamé, qui voyant tant de viandes, par terre, en eut grande joie. Il ne faut pas, dit-il en lui-même, prodiguer tant de biens ; mais je dois, ménageant cette bonne fortune, conſerver toutes ces proviſions. Néanmoins comme il avoit faim, il en voulut manger quelque choſe. Il commença par la corde de l'arc, qui étoit de boyau ; mais il n'eut pas plutôt coupé la corde, que l'arc qui étoit bien bandé lui

donna un ſi grand coup contre l'eſtomac, qu'il le jeta roide ſur les autres corps.

Cette fable, dit le mari, fait voir qu'il ne faut point être avare. Puiſque cela eſt ainſi, lui dit ſa femme, invitez à dîner, demain, qui bon vous ſemblera.

Le lendemain, comme elle apprêtoit à dîner, & qu'elle faiſoit une ſauce avec du miel qu'elle avoit acheté, elle vit tomber dans le pot au miel un rat qui lui fit mal au cœur. Ne voulant plus ſe ſervir de ce miel, elle le porta au marché, & prit des pois en échange. Je me trouvai par haſard près d'elle, & lui demandai pourquoi elle faiſoit un marché ſi déſavantageux, & donnoit le miel au prix des pois : C'eſt qu'il vaut moins que les pois, me répondit-elle tout bas. Je ne doutai plus après cela qu'il n'y eût quelque myſtère là-deſſous. Il en eſt de même de ce rat ; il ne ſeroit pas ſi hardi s'il n'avoit une raiſon de l'être que nous ne ſavons pas. Pour moi je crois qu'il y a quelqu'argent caché dans ſon trou. Le moine n'eut pas plutôt entendu parler d'argent qu'il prit une coignée, & fit ſi bien qu'en perçant la muraille, il découvrit mon tréſor, qui étoit une ſomme de mille deniers d'or que j'avois amaſſés avec peine. Je les comptois tous les jours ; je prenois plaiſir à les manier & à me rouler deſſus, faiſant en

cela consister tout mon bonheur. Hé bien, dit le voyageur au moine, n'avois-je pas raison d'attribuer l'insolence de ces rats à une cause que nous ignorions ?

Je vous laisse à penser du désespoir dont je fus saisi, quand je vis ma demeure ravagée de la sorte. Je résolus de changer de logis ; mais tous mes compagnons me quittèrent, & me firent bien éprouver la vérité de ce proverbe : *Quiconque n'a point d'argent, n'a point d'amis.* D'ailleurs, les amis d'aujourd'hui ne nous aiment qu'autant que notre amitié leur est avantageuse. Un jour on demandoit à un homme qui étoit riche & qui avoit beaucoup d'esprit, combien il avoit d'amis. Pour des amis de ce siècle, répondit-il, j'en ai autant que d'écus ; mais pour des amis véritables, il faut attendre que je sois dans la misère ; car c'est alors qu'on les connoît.

Pendant que je faisois des réflexions sur l'accident qui m'étoit arrivé, je vis passer un rat, je l'appelai, & lui demandai pourquoi il me fuyoit comme les autres. Penses-tu, me répondit-il, que nous soyons assez fous de t'aller servir pour rien ? Lorsque tu étois riche, nous étions tes serviteurs ; mais à présent que tu es pauvre, nous ne voulons point nous associer à ta pauvreté, parce que les plus misérables de

ce monde ſont ceux qui n'ont rien. Tu ne dois pas tant mépriſer les pauvres, lui dis-je, puiſqu'ils ſont chéris de dieu. Il eſt vrai, répondit-il; mais ce ne ſont pas les pauvres qui ſont faits comme toi. Dieu aime ceux qui ont quitté le monde, mais non pas ceux que le monde a quittés. Je ne ſus que répondre à ces paroles. Je demeurai pourtant encore chez le moine, pour voir ce qu'il feroit de l'argent qu'il m'avoit ôté. Je remarquai qu'il en donna la moitié à ſon ami, & que chacun mettoit ſa part ſous ſon chevet. J'eus envie de leur aller enlever cet argent; pour cet effet je m'approchai doucement du lit du moine; mais ſon ami qui obſervoit toutes mes actions ſans que je m'en apperçuſſe, me jeta un bâton ſi rudement, qu'il penſa me rompre le pié, ce qui m'obligea de gagner promptement mon trou, non ſans beaucoup de peine. Une heure après j'en ſortis pour la ſeconde fois, croyant le voyageur endormi; mais il faiſoit trop bien la ſentinelle, parce qu'il craignoit de perdre ſa bonne fortune. De mon côté je ne perdis point courage; j'avançai, & j'étois déjà près du chevet du moine, lorſque ma témérité penſa me coûter la vie. Le voyageur me donna un ſecond coup ſur la tête ſi adroitement, que me ſentant tout étourdi, je ne pouvois preſque retrouver l'entrée de

mon trou. Cependant le voyageur me jeta pour la troiſième fois un bâton ; mais comme il ne m'attrapa point, j'eus le loiſir de gagner mon aſyle, où je ne fus pas plutôt, que je proteſtai de ne plus pourſuivre une choſe qui m'avoit coûté tant de peine & d'inquiétude. Enſuite de cette réſolution je ſortis du monaſtère, & me retirai dans l'endroit où vous m'avez vu avec le pigeon. La tortue fut bien aiſe d'avoir appris les aventures du rat. Elle lui dit en le careſſant : Vous avez bien fait d'abandonner le monde & ſes intrigues, puiſqu'on n'y ſauroit trouver une parfaite ſatisfaction. Tous ceux que l'avarice & l'ambition agitent, ſe procurent la mort comme le chat, dont vous ne ſerez pas fâché d'entendre l'hiſtoire :

## LE CHAT GOURMAND,

### *FABLE.*

UN homme nourriſſoit chez lui un chat fort frugalement ; mais le chat qui étoit gourmand, ne ſe contentant pas de ſon ordinaire, furetoit de tous côtés pour attraper quelque bon morceau. Paſſant un jour au pié d'un colombier, il y vit de petits pigeons qui n'avoient preſque point de plumes encore. L'extrême envie qu'il

avoit de tâter d'une viande si délicate, lui faisoit venir l'eau à la bouche. Il monta au colombier sans regarder si le maître y étoit; il se préparoit à satisfaire ses désirs; mais le maître ne vit pas plutôt le chat entré, qu'il ferma la porte & les endroits par où il pourroit sortir; enfin il fit si bien qu'il l'attrapa & le pendit dans un coin du colombier. Le hasard conduisit le maître du chat de ce côté, & quand il vit son chat pendu: Ah! malheureux gourmand, lui dit-il, si tu te fusses contenté de ton petit ordinaire, tu ne serois pas maintenant en cet état! Voilà comme les gens insatiables causent leur propre mort. Outre cela les biens de ce monde n'ont point de constance. Les sages disent qu'il y a six choses dont il ne faut point espérer de fidélité: 1°. D'une nuée, car elle se dissipe en un instant. 2°. D'une feinte amitié, parce qu'elle passe comme un éclair. 3°. De l'amour d'une femme, parce qu'elle change pour une bagatelle. 4°. De la beauté, car la moindre injure du tems, une disgrace ou une maladie la détruit. 5°. Des fausses louanges, car ce n'est que de la fumée. 6°. Des biens de ce monde, puisque tout finit tôt ou tard.

Les gens d'esprit, continua le rat, ne s'attachent jamais à la recherche de toutes ces choses vaines; il n'y a que l'acquisition d'un véritable ami qui les puisse tenter. Le corbeau prenant la parole,

parole, dit : Il eſt vrai qu'il n'eſt rien de comparable à une amitié parfaite & réciproque ; je prétens vous le prouver par le récit de cette hiſtoire :

## LES DEUX AMIS,

### *CONTE.*

UN homme entendit frapper à ſa porte à une heure indue : il demanda qui c'étoit ; & quand il ſut que c'étoit un de ſes meilleurs amis, il ſe leva & s'habilla ; enſuite commandant à une jeune eſclave fort jolie, d'allumer de la chandelle & de le ſuivre, il l'alla trouver. Cher ami, lui dit-il en l'abordant, je ne puis vous voir ici ſi tard, ſans m'imaginer que vous venez pour m'emprunter de l'argent, ou pour me prier de vous ſervir de ſecond, ou enfin pour chercher une compagnie qui vous divertiſſe. J'ai pourvu à ces trois choſes, pourſuivit-il : ſi vous avez beſoin d'argent, voilà ma bourſe ; ſi vous avez des ennemis, je vous offre mon bras & mon épée ; & ſi c'eſt l'amour qui vous met en campagne, voilà une eſclave qui eſt aſſez agréable pour vous donner la ſatisfaction que vous déſirez : en un mot, tout ce qui dépend de moi eſt à votre ſervice. Je ne ſouhaite rien moins que tout cela, répondit

ſon ami : je venois ſeulement voir l'état de votre ſanté, parce que je craignois que le mauvais ſonge que je viens de faire ne fût véritable.

Pendant que le corbeau racontoit cette fable, ils virent de loin une gazelle, ou chevreuil de montagne, qui venoit à eux avec une vîteſſe incroyable ; ils crurent qu'elle étoit pourſuivie, c'eſt pourquoi ils ſe ſéparèrent ; la tortue ſe gliſſa dans l'eau, le rat ſe fourra dans un trou, & le corbeau ſe cacha parmi les branches d'un arbre fort élevé. La gazelle s'arrêta tout court au bord de la fontaine ; & le corbeau qui regardoit de tous côtés, n'appercevant perſonne, appela la tortue, qui parut d'abord ſur l'eau. Comme la gazelle ſembloit n'oſer boire, la tortue lui dit : Buvez hardiment, l'eau eſt fort nette. Apprenez-moi, je vous prie, pourquoi vous êtes ſi échauffée ? C'eſt, répondit la gazelle, que je viens de me ſauver des mains d'un chaſſeur qui m'a bien perſécutée. Ne vous éloignez pas d'ici, reprit la tortue, & ſoyez de nos amies, notre commerce vous ſera de quelqu'utilité.

Les ſages diſent que le nombre d'amis diminue les peines ; & quand on a mille amis, il ne les faut compter que pour un ; & au contraire, lorſque l'on a un ennemi, il le faut compter pour mille, tant il eſt dangereux d'avoir un ennemi. Enſuite de ce diſcours, le corbeau & le rat s'ap-

prochèrent de la gazelle, & lui firent mille honnêtetés. Elle en fut si pénétrée, qu'elle promit de demeurer avec eux toute sa vie. Ainsi ces quatre amis passoient le tems fort agréablement ensemble. Mais un jour que le corbeau, le rat & la tortue s'étoient assemblés à leur ordinaire, la gazelle ne s'y trouva pas, ce qui les mit fort en peine, ne sachant quel accident pouvoit lui être arrivé. Le corbeau s'éleva en l'air, pour voir s'il ne la découvriroit point; & comme il regardoit de toutes parts, il l'apperçut de loin engagée dans un filet qu'un chasseur lui avoit tendu. Cette nouvelle les affligea extrêmement tous trois. Il faut songer, dit la tortue, à tirer la gazelle du péril où elle est. Le corbeau prit la parole, & dit au rat: Il n'y a que vous qui puissiez délivrer notre bonne amie. Il faut promptement l'aller dégager, de peur que le chasseur ne mette la main dessus. Je ferai mes efforts pour la délivrer, répondit le rat. Allons, ne perdons point de tems. Aussitôt le corbeau prit Zirac, & vola vers la gazelle. Etant arrivés, le rat commença à ronger les liens qui tenoient les piés de la gazelle, & dans le même moment arriva la tortue. Dès que la gazelle l'apperçut, elle fit un grand cri: Pourquoi, lui dit-elle, vous êtes-vous hasardée à venir ici? Comment, répondit la tortue, vouliez-vous que je soutinsse davantage

une abſence qui m'étoit inſupportable ? O ma chère amie, répliqua la gazelle, votre arrivée en ce lieu me met plus en peine que je ne l'étois de ma liberté ! car ſi le chaſſeur arrivoit maintenant, comment feriez-vous pour vous ſauver ? Pour moi, je ſuis déjà preſque déliée, & mon agilité me délivreroit du danger de tomber entre ſes mains. Les autres trouveroient leur ſalut dans la fuite ; vous ſeule ne pouvant courir, deviendriez la proie du chaſſeur. A peine la gazelle avoit prononcé ces paroles, qu'on vit paroître le chaſſeur. La gazelle qui étoit détachée gagna pays, le corbeau s'envola, le rat ſe retira dans un trou, & la pauvre tortue demeura là. Quand le chaſſeur arriva, il fut très-fâché de voir ſon filet rompu. Il regarda de tous côtés pour voir s'il ne découvriroit rien : il apperçut la tortue. Bon, dit-il, je ne m'en retournerai pas les mains vides, il faut que j'emporte cette tortue ; c'eſt toujours quelque choſe. Il la prit & la mit dans ſon ſac, puis le jetant ſur ſon épaule, il s'en alla. Quand il fut parti, les trois amis ſe raſſemblèrent, & ne voyant plus la tortue, ils jugèrent de ſa diſgrace. Alors ils formèrent les plaintes du monde les plus touchantes, & verſèrent un torrent de larmes. A la fin le corbeau interrompit cette triſte harmonie, en diſant : Mes amis, nos regrets ne ſoulagent pas la tortue, il faut

ſonger à la ſauver. Les grands diſent que quatre ſortes de perſonnes ne ſont connues que dans quatre ſortes d'occaſions : les hommes courageux dans les combats ; les gens de probité, lorſque l'on traite de quelques affaires où il s'agit de donner ſa parole ; l'amitié d'une femme, quand il arrive quelque malheur à ſon mari ; & enfin, le véritable ami dans une extrême néceſſité. Nous voyons notre chère tortue dans un triſte état, il la faut ſecourir. Il me vient dans l'eſprit un bon expédient, dit le rat, il faut que la gazelle aille ſe préſenter devant le chaſſeur, qui, dès qu'il la verra, ne manquera pas de mettre ſon ſac par terre, dans le deſſein de la prendre. C'eſt bien aviſé, dit la gazelle, je ferai la boiteuſe, & m'éloignerai de lui peu-à-peu ; en me ſuivant il s'éloignera de ſon ſac, ce qui donnera le tems au rat de mettre en liberté notre bonne amie. Ce ſtratagême fut approuvé ; la gazelle paſſa devant le chaſſeur, foible & boiteuſe ; mon galant crut la tenir, & mettant ſon ſac à terre, il courut de toutes ſes forces après la gazelle, qui s'éloignoit à meſure qu'il la pourſuivoit. Cependant le rat voyant le chaſſeur bien loin, s'approcha du ſac & rongea le lien qui le tenoit fermé ; la tortue en ſortit & ſe cacha dans un buiſſon. A la fin le chaſſeur s'étant laſſé de courir inutilement après ſa proie, revint à ſon ſac, &

n'y trouvant plus la tortue, il en fut fort étonné; il crut qu'il étoit dans la région des lutins & des eſprits, voyant tantôt une gazelle ſe délivrer de ſes filets, & tantôt ſe préſenter devant lui en faiſant la boiteuſe; & enfin la tortue, qui eſt un animal ſans force, rompre le lien du ſac & ſe ſauver. Toutes ces conſidérations frappèrent ſon eſprit d'une telle frayeur, qu'il s'enfuit de toute ſa force, penſant avoir des follets à ſes trouſſes. Après cela les quatre amis ſe raſſemblèrent, ſe firent de nouvelles proteſtations d'amitié, & jurèrent de ne ſe ſéparer jamais les uns des autres qu'à la mort.

## CHAPITRE IV.

*Comment il faut toujours se défier de ses ennemis, & savoir parfaitement ce qui se passe chez eux.*

VENONS présentement, dit Dabchelim, au quatrième chapitre, qui est qu'un homme d'esprit ne doit jamais espérer d'amitié. Enseignez-moi, ajouta-t-il, de quelle manière il faut éviter leur trahison. On doit, répondit le bramine, se défier des ennemis; quand ils témoignent de l'amitié, c'est pour mieux cacher leurs mauvais desseins; & quiconque aura de la confiance en son ennemi, sera trompé, comme le hibou dont je vais conter la fable à votre majesté :

## LES CORBEAUX ET LES HIBOUX,

### *FABLE.*

DANS une province de la Chine, il y a une montagne dont le sommet se perd dans les nues; il y avoit au-dessus un arbre dont les branches sembloient aller jusqu'au ciel : elles étoient toutes

chargées de nids de corbeaux, qui obéiſſoient tous à un roi nommé Birouz. Une nuit le roi des hiboux, qui s'appeloit Chabahang, c'eſt-à-dire, Marche-nuit, vint à la tête de ſon armée ravager la demeure des corbeaux, contre leſquels une vieille haine les animoit. Le lendemain Birouz aſſembla ſon conſeil pour délibérer ſur les moyens dont ils ſe ſerviroient pour ſe mettre à couvert des inſultes des hiboux. Cinq des plus habiles de ſa cour, d'après les intentions de ſa majeſté, dirent leurs avis : Grand monarque, dit le premier, nous ne pouvons rien imaginer que votre majeſté n'ait déjà penſé auparavant nous ; néanmoins puiſque vous ſouhaitez que nous vous diſions l'un après l'autre ce que nous jugeons à propos de faire pour nous venger des hiboux, nous devons vous obéir. Je vous dirai donc, ſire, que les politiques ont toujours tenu pour maxime, qu'il ne faut point attaquer un ennemi plus fort que ſoi, autrement c'eſt bâtir ſur le paſſage d'un torrent. Le roi ſe tournant du côté du ſecond, lui ordonna de parler : Sire, dit le ſecond viſir, la fuite ne convient qu'aux ames baſſes & timides; il eſt plus à propos de prendre les armes, & d'aller venger l'affront que nous avons reçu. Un roi n'eſt jamais en repos qu'il n'ait porté la terreur dans le pays & dans l'ame de ſon ennemi. Le troiſième viſir dit enſuite ſon opinion. Je ne blâme

point, dit-il, le conſeil de mes camarades, mais auſſi je ne l'approuve pas. Je ſuis d'avis d'envoyer des eſpions pour connoître l'état & la force de l'ennemi, & ſur leurs rapports nous ferons la guerre ou la paix : c'eſt le moyen de vivre en repos. Un roi doit toujours travailler à conſerver la paix dans ſon royaume, tant pour le repos de ſon eſprit, que pour le ſoulagement de ſes ſujets. Il ne doit jamais déclarer la guerre qu'à ceux qui troublent la paix; & quand l'ennemi qu'il veut combattre eſt trop fort, il faut avoir recours aux artifices, & ſe ſervir de toutes les occaſions qui ſe préſentent de lui nuire par fineſſe. Le quatrième prenant la parole, repréſenta au roi qu'il valoit mieux quitter le pays, que de s'expoſer à perdre la réputation de leurs armes, qui avoient toujours eu l'avantage ſur leurs ennemis. Que ce ſeroit une démarche trop honteuſe aux corbeaux d'aller faire une ſoumiſſion aux hiboux, qui juſqu'alors leur avoient été ſoumis ; qu'il falloit tâcher de pénétrer leurs deſſeins, & ſe réſoudre plutôt à combattre, qu'à ſubir un joug ignominieux, puiſqu'enfin la perte de la vie étoit moins conſidérable que celle de la réputation. Le roi, après avoir oui ces quatre viſirs, fit ſigne au cinquième de parler à ſon tour : ce viſir ſe nommoit Carchenas, c'eſt-à-dire, Intel-

ligent. Le roi, qui avoit une confiance particulière en lui, le pria de dire avec ſincérité ce qu'il jugeoit à propos que l'on fît en cette affaire. Déclarerons-nous la guerre, ajouta le roi, propoſerons-nous la paix, ou bien abandonnerons-nous ce climat ? Sire, répondit Carchenas, puiſque vous m'ordonnez de parler avec franchiſe, il me ſemble que nous ne devons pas attaquer les hiboux, parce qu'ils ſont en plus grand nombre que nous. Il faut uſer de prudence ; cette vertu a ſouvent plus de part aux grands ſuccès que la force & les richeſſes. Que votre majeſté, avant de prendre ſa dernière réſolution, conſulte encore ſes miniſtres, leurs conſeils pourront vous aider à faire réuſſir vos deſſeins : les fleuves ne ſe groſſiſſent que par les ruiſſeaux. Pour moi, je n'aime ni la guerre, ni les troubles, mais je ne puis ſouffrir qu'on ait la lâcheté de faire des ſoumiſſions. Les gens d'honneur ne doivent déſirer une longue vie, que pour laiſſer à la poſtérité des exemples de vertus dignes d'admiration. Nous ne devons même prendre ſoin de nos jours, que pour les expoſer dans les occaſions où l'honneur nous appelle : il vaudroit mieux n'avoir jamais exiſté, que d'avoir mené une vie obſcure. Ainſi, je ne conſeille pas à votre majeſté de faire voir de la timidité dans cette conjoncture ; mais vous devez prendre un parti devant moins de monde,

afin que les ennemis ne puiſſent ſavoir vos deſſeins.

Un des miniſtres interrompit en cet endroit Carchenas, & lui dit : A quoi penſez-vous ? Pourquoi ſe tiennent les conſeils, ſi ce n'eſt pour délibérer entre pluſieurs des affaires importantes ? & pourquoi voulez-vous qu'une délibération de cette conſéquence ſe faſſe dans un cabinet où il n'y aura perſonne ? Les affaires des rois, dit Carchenas, ne ſont pas celles des marchands, qui ſe communiquent à toute la ſociété ; les ſecrets des princes ne peuvent être découverts que par leurs conſeillers ou leurs ambaſſadeurs. Que ſavez-vous s'il n'y a point ici des eſpions qui nous écoutent, pour rapporter ce que nous réſoudrons à nos ennemis, qui, ſur leur rapport, ou préviendront nos entrepriſes, ou du moins les déconcerteront ? Les ſages diſent : Si vous voulez avoir un ſecret, tenez-le caché ; autrement vous courez le riſque d'être trahi comme le roi Quechemir. Birouz, qui étoit fort curieux, obligea Carchenas de lui raconter cette aventure.

# LE ROI ET SA MAITRESSE,

## *CONTE.*

DANS la ville de Quechemir régnoit autrefois un roi, qui étoit auſſi juſte que puiſſant. Ce prince avoit une maîtreſſe qui étoit ſi belle, que tous ceux qui la voyoient, ne pouvoient ſe défendre de l'aimer. Le roi en étoit tellement épris, qu'il la vouloit voir à chaque inſtant; mais il s'en falloit beaucoup qu'elle aimât autant le roi qu'elle en étoit aimée. L'attachement de ce prince flatoit ſa vanité, ſans toucher ſon goût; & comme toutefois le cœur eſt fait pour aimer, elle ſe laiſſa prévenir d'une violente paſſion pour un page qui étoit admirablement beau & bien fait. Elle lui apprit bientôt par ſes regards ce qu'elle ſentoit pour lui, & le page lui fit connoître par les ſiens qu'elle ne pouvoit s'adreſſer à un homme plus diſpoſé à profiter d'une ſi bonne fortune; enfin il ne leur manquoit qu'une occaſion de ſe parler en particulier, pour ſatisfaire des déſirs que les obſtacles irritoient. Un jour que le roi étoit aſſis auprès de ſa maîtreſſe & qu'il la regardoit avec un extrême plaiſir, le page qui étoit debout, dans la même chambre, jetoit, de moment en moment, les yeux ſur

cette charmante perſonne ; elle, de ſon côté, attachoit ſur lui les ſiens d'un air ſi paſſionné, que le roi s'en apperçut. Il ne comprit que trop ce langage muet, & il en eut tant de dépit & de jalouſie, qu'il réſolut de les faire mourir tous deux. Il diſſimula toutefois ſon deſſein, parce qu'il ne vouloit pas agir avec précipitation. Il ſe retira dans ſon appartement, où il paſſa la nuit dans la plus grande perplexité. Le matin il alla donner audience à ſon peuple ; & après avoir donné à ſes ſujets la ſatisfaction qu'ils demandoient, il entra dans ſon cabinet : il y appela ſon viſir, & lui découvrit le deſſein qu'il avoit de faire empoiſonner ſa maîtreſſe & le page. Le viſir en ayant appris les raiſons, les approuva, promit de garder le ſecret, & ſe retira chez lui. Il trouva ſa fille dans une grande triſteſſe ; il lui en demanda la cauſe : Mon père, lui répondit la fille, la maîtreſſe du roi m'a maltraitée ſans raiſon ; cela me fâche, & ſi je ne m'en venge point, je vous aſſure que ce n'eſt pas manque de bonne volonté. Conſolez-vous, ma fille, dit le viſir, vous en ſerez bientôt délivrée.

Comme les femmes ſont curieuſes, la fille preſſa tant ſon père de lui apprendre de quelle manière elle ſeroit vengée de ſon ennemie, qu'il fut aſſez foible pour lui révéler les deſſeins du roi. Elle s'engagea par ſerment de ne le découvrir

à perſonne; mais une heure ou deux après, l'eunuque de la maîtreſſe du roi étant venu voir la fille du viſir pour la conſoler, lui dit qu'il falloit ſouffrir les défauts de ſon prochain. Bientôt, interrompit-elle avec un viſage riant, je ne la craindrai plus. Il la preſſa tellement de s'expliquer, qu'elle ne put s'en défendre; elle lui raconta tout ce que lui avoit dit ſon père, après lui avoir fait jurer qu'il garderoit inviolablement le ſecret; mais l'eunuque ne l'eut pas plutôt quittée, que croyant être plutôt obligé de trahir ſon ſerment que de le garder, il alla trouver la maîtreſſe du roi, & lui fit part de la réſolution violente que le roi avoit priſe contr'elle. Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer à tout tenter pour prévenir le roi. Elle envoya chercher ſecrètement le page, avec lequel elle prit de ſi bonnes meſures, que le lendemain matin on trouva le roi mort dans ſon lit.

Vous voyez par cette hiſtoire, continua Carchenas, que les rois ne doivent découvrir leurs ſecrets qu'à des gens dont ils ont éprouvé la diſcrétion & la fidélité. Mais quels ſecrets encore, dit Birouz, importe-t-il plus de cacher? Sire, répondit Carchenas, il y en a de telle nature, que les rois ne les doivent confier qu'à eux-mêmes; c'eſt-à-dire, les tenir ſi cachés, que perſonne ne les puiſſe découvrir. Il y en a d'autres qu'ils peuvent communiquer à leurs miniſtres

les plus fidèles, & ſur leſquels ils doivent les conſulter. Birouz trouvant ce que diſoit Carchenas fort judicieux, s'enferma dans ſon cabinet avec lui; & avant de parler de l'affaire dont il s'agiſſoit, il le pria de lui dire la funeſte origine de la haine des corbeaux & des hiboux. Sire, dit Carchenas, une ſeule parole a produit cette inimitié dont nous venons d'éprouver les cruels effets.

## L'ORIGINE

### *De la haine des Corbeaux & des Hiboux,*

### *FABLE.*

UN jour une troupe d'oiſeaux s'aſſembla pour ſe choiſir un roi. Chaque eſpèce prétendoit à la couronne. Enfin, il y en eut pluſieurs qui donnèrent leur voix aux hiboux; mais les autres ne voulant pas obéir à un animal ſi laid, rompirent l'aſſemblée, & ſe jetèrent les uns ſur les autres avec tant de furie, qu'il y en eut quelques-uns de tués. Le combat auroit duré plus longtems, ſi, pour le faire ceſſer, un oiſeau ne ſe fût aviſé de crier aux combattans, qu'ils s'arrêtaſſent, & qu'il voyoit venir un corbeau qu'il falloit prendre pour juge. Tous les oiſeaux y

conſentirent unanimement ; & quand le corbeau fut arrivé, & qu'il eut appris le ſujet de la querelle, il leur parla de cette ſorte : Êtes-vous fous, meſſieurs, de vouloir prendre pour votre roi, un oiſeau qui traîne avec lui tous les malheurs enſemble ? Voulez-vous mettre une mouche à la place d'un griffon ? Que ne choiſiſſez-vous plutôt un faucon, qui a du courage & de l'adreſſe, ou bien un paon, dont le port eſt ſi majeſtueux ? Pourquoi n'élevez-vous pas plutôt ſur le trône un aigle, dont l'ombre eſt ſi heureuſe, qu'elle fait les rois ; ou enfin un griffon, qui, par le ſeul bruit de ſes aîles, fait trembler les montagnes ? Quand ces oiſeaux que je viens de nommer ne ſeroient pas au monde, il vaudroit encore mieux vivre ſans roi, que de vous rendre ſujets d'un animal ſi affreux que le hibou ; car outre qu'il a la mine d'un chat, il n'a point d'eſprit ; de plus, c'eſt que, malgré ſa mauvaiſe mine, il eſt orgueilleux ; & enfin, ce qui le doit rendre mépriſable à vos yeux, c'eſt qu'il hait la lumière de ce beau corps qui anime toute la nature. Quittez donc, meſſieurs, un deſſein qui vous eſt ſi préjudiciable ; procédez à l'élection d'un roi, & ne faites rien dont vous puiſſiez vous repentir. Choiſiſſez un roi qui vous gouverne avec douceur, & qui vous ſoulage dans vos beſoins. Souvenez-vous de

de ce lapin, qui, se disant ambassadeur de la lune, chassa les éléphans de sa patrie.

## LES ÉLÉPHANS ET LES LAPINS,

### *FABLE.*

IL arriva une année de sécheresse dans le pays des éléphans, aux îles de Bad, c'est-à-dire, Vent; de manière qu'étant pressés par la soif, & ne pouvant trouver de l'eau, ils s'adressèrent à leur roi pour l'avertir d'y mettre ordre, s'il ne vouloit les voir tous périr. Le roi commanda aussitôt de chercher par-tout; & enfin on découvrit une source d'eau vive, à laquelle les anciens avoient donné le nom de Chaschmamah, c'est-à-dire, Fontaine de la lune. Le roi vint se camper avec toute son armée auprès de cette fontaine. La vue des éléphans mit au désespoir un grand nombre de lapins qui avoient là leur garenne, parce que les éléphans, à chaque pas qu'ils faisoient, écrasoient quelques lapins.

Un jour les lapins s'assemblèrent & allèrent trouver leur roi, ils le supplièrent de les délivrer de cette oppression. Je sais bien, leur dit-il, que je ne suis sur le trône que pour le bien &

le ſoulagement de mes ſujets ; mais vous me demandez une choſe qui paſſe mes forces ; néanmoins ſongez à quelqu'expédient entre vous autres, & j'emploierai tout mon pouvoir pour le faire réuſſir. Un lapin ruſé voyant le roi embarraſſé & fort touché de la peine dans laquelle il voyoit ſon peuple, s'avança & dit : Sire, votre majeſté agit en roi juſte, quand le ſoin de notre repos vous inquiète ; & lorſque vous nous donnez la liberté de dire nos avis, cela m'inſpire la hardieſſe de vous faire part d'une invention qui me vient dans la tête, pour chaſſer de ce pays les éléphans. Sire, pourſuivit-il, permettez que j'aille trouver le roi des éléphans en qualité d'ambaſſadeur, & je conſens que vous me donniez quelqu'un qui m'accompagne, & qui puiſſe vous raconter tout ce qui ſe paſſera. Non, lui répondit obligeamment le roi, je ne veux pas que perſonne remarque vos actions, car je vous crois fidèle ; allez au nom de dieu, & faites tout ce que vous jugerez à propos : ſouvenez-vous ſeulement qu'un ambaſſadeur eſt l'organe d'un roi : il faut que tous ſes diſcours ſoient peſés, & ſes paroles auſſi nobles que ſon maintien, qui repréſente la perſonne de ſon maître. On doit choiſir pour ambaſſadeurs les plus ſavans hommes de l'état. J'ai oui dire qu'un des plus grands monarques du monde ſe déguiſoit ſou-

vent, & se faisoit son propre ambassadeur. Pour remplir dignement ce caractère, voici les qualités qu'il faut avoir : de la fermeté, de l'éloquence, & des lumières d'une étendue infinie : un esprit violent n'est pas propre pour cet emploi. Plusieurs ambassadeurs, par une parole rude, ont excité des troubles dans le royaume ; & d'autres, par une parole douce & agréable, ont réuni d'irréconciliables ennemis. Sire, dit le lapin, si je ne suis pas doué de toutes les qualités dont votre majesté vient de parler, je tâcherai du moins de les affecter. Ayant dit cela, il prit congé du roi ; & alla vers les éléphans ; mais avant d'y arriver, il pensa que s'il se mêloit parmi eux, il pourroit bien en être écrasé comme ses camarades ; c'est pourquoi il monta sur une butte d'où il appela le roi des éléphans, qui n'étoit pas loin de là. Je suis, lui dit-il, ambassadeur de la lune ; écoutez ce que j'ai à vous dire de sa part : Vous savez que la lune est une déesse, dont le pouvoir n'est point limité, & qu'elle hait surtout le mensonge. Le roi des éléphans eut grande peur en l'entendant parler de la sorte, & lui dit d'exposer le sujet de son ambassade. La lune, reprit le lapin, m'envoie ici pour vous dire que quiconque s'enorgueillit de sa grandeur & mépriſe les petits, mérite la mort. Vous ne

vous êtes point contenté d'opprimer les petits, vous avez eu la témérité de troubler une fontaine consacrée à la lune, où tout est pur. Je vous avertis de vous en corriger, autrement vous serez infailliblement puni. Si vous n'ajoutez pas foi à mes paroles, venez voir la lune dans la fontaine, & puis retirez-vous. Le roi des éléphans demeura fort étonné de ce discours, & alla aussitôt à la fontaine, dans laquelle il vit effectivement la lune, à cause que l'eau étoit fort claire. Le lapin dit à l'éléphant : Prenez de l'eau pour vous laver, & faites votre adoration; l'éléphant en prit, mais il troubla l'eau de manière que la lune disparut. O méchant, dit alors le lapin, vous vous êtes approché avec trop peu de respect de la fontaine, ce qui est cause que la déesse est irritée : retirez-vous promptement d'ici avec toute votre armée, de peur qu'il ne vous arrive quelque malheur. Le roi des éléphans fut effrayé de cette menace, & commanda en tremblant à toute son armée de se retirer, ce qu'elle fit; ainsi les lapins furent délivrés de leurs ennemis par l'adresse d'un de leurs compagnons.

Je n'ai cité cet exemple que pour vous montrer qu'il faut que vous fassiez choix d'un roi prudent & habile, qui vous assiste dans vos adversités, & non pas d'un hibou qui n'a ni

valeur, ni esprit. Il n'a seulement que de la malice, qui vous sera funeste, comme le fut un chat à la perdrix, qui le pria de juger un différent qu'elle avoit avec un autre oiseau :

## LE CHAT ET LA PERDRIX,

### *FABLE.*

IL y a quelque tems, continua le corbeau, que j'avois fait mon nid sur un arbre, auprès duquel il y avoit une perdrix de belle taille & de bonne humeur. Nous liâmes un commerce d'amitié, & nous nous entretenions souvent ensemble. Elle s'absenta, je ne sais pour quel sujet, & demeura si long-tems sans paroître, que je la croyois morte; néanmoins elle revint, & trouva sa maison occupée par un autre oiseau. Elle le voulut mettre dehors; mais il refusa de sortir, disant que sa possession étoit juste. La perdrix de son côté prétendoit rentrer dans son bien, & tenoit cette possession de nulle valeur. Je m'employai inutilement à les accorder. A la fin la perdrix dit : Il y a ici-près un chat très-dévot; il jeûne tous les jours, ne fait mal à personne, & passe toutes les nuits en prières; nous ne saurions trouver un juge plus équitable.

L'autre oiſeau y conſentit ; ils allèrent tous deux trouver ce chat de bien. La curioſité de le voir m'obligea de les ſuivre. En entrant je vis un chat debout, très-attentif à une longue prière, ſans ſe tourner de côté ni d'autre, ce qui me fit ſouvenir de ce vieux proverbe : *Que la longue oraiſon devant le monde, eſt la clef de l'enfer.* J'admirai cette hypocriſie, & j'eus la patience d'attendre que ce vénérable vieillard eût fini ſa prière. Après cela la perdrix & ſa partie s'approchèrent de lui fort reſpectueuſement, & le ſupplièrent d'écouter leur différent, & de les juger ſuivant ſa juſtice ordinaire. Le chat faiſant le ſourd, écouta le plaidoyer de l'oiſeau, puis s'adreſſant à la perdrix : Belle fille ma mie, lui dit-il, je ſuis vieux & n'entends pas de loin ; approchez-vous & hauſſez votre voix, afin que je ne perde pas un mot de tout ce que vous me direz. La perdrix & l'autre oiſeau s'approchèrent auſſitôt avec confiance, le voyant ſi dévot ; mais il ſe jeta ſur eux & les mangea l'un & l'autre.

Vous voyez par cet exemple, qu'il ne faut jamais ſe fier aux trompeurs, & par conſéquent défiez-vous du hibou, qui ne vaut pas mieux que le chat dont je viens de parler. Les oiſeaux, perſuadés que le corbeau avoit raiſon, ne ſongèrent plus au hibou, qui ſe retira méditant de ſe venger du corbeau, pour lequel il conçut

une haine que le tems n'a fait depuis que fortifier de plus en plus.

Voilà, sire, poursuivit Carchenas, la cause de cette inimitié entre nous & les hiboux. Venons présentement, dit le roi des corbeaux, aux mesures que nous devons prendre pour réparer l'affront que j'ai reçu. Carchenas reprit ainsi la parole : Sire, je ne suis point de l'avis de vos autres visirs, qui veulent la guerre, la fuite, ou une honteuse paix. Il faut suivre cette maxime : Quand la force nous manque, on doit avoir recours aux artifices, & tromper l'ennemi, en lui supposant une chose pour une autre, comme vous l'allez voir par cet exemple :

## LE DERVICHE ET LES VOLEURS, CONTE.

UN derviche avoit acheté un mouton gras, dans le dessein d'en faire un sacrifice. Il l'avoit lié d'une corde & le tiroit vers son monastère. Quatre voleurs qui l'apperçurent, eurent envie d'avoir ce mouton ; mais ils n'osèrent le lui ôter par force, à cause qu'ils étoient trop près de la ville ; ils se servirent de stratagême : ils

ſe ſéparèrent, & comme s'ils fuſſent venus de divers endroits, ils abordèrent l'un après l'autre le derviche, qu'ils connoiſſoient pour un innocent. Le premier lui dit : Bon-homme, où menez-vous ce chien ? Le ſecond venant d'un autre côté, lui cria : Vénérable vieillard, où avez-vous pris ce chien ? Et enfin le troiſième ayant demandé au derviche s'il vouloit aller à la chaſſe avec ce beau chien ; déjà le pauvre moine commençoit à douter que le mouton qu'il menoit fût un mouton, lorſque le quatrième voleur acheva de lui troubler l'eſprit, en lui diſant : Combien avez-vous acheté ce chien ? Le derviche ne pouvant s'imaginer que quatre perſonnes qui paroiſſoient venir de différens lieux, ſe trompaſſent, il crut que le marchand qui lui avoit vendu ce mouton étoit un ſorcier qui lui avoit faſciné la vue ; de manière que refuſant d'ajouter foi au rapport de ſes yeux, il demeura perſuadé que le mouton étoit un chien ; &, retournant ſur ſes pas pour obliger le marchand à lui rendre ſon argent, il laiſſa le mouton, que les voleurs emmenèrent.

Sire, dit Carchenas, votre majeſté voit par cette aventure, que ce qui paroît ne pouvoir être exécuté par la force, peut l'être par adreſſe. Mais, interrompit le roi, quelle invention trouverons-nous pour nous venger des hiboux !

Que votre majesté, reprit Carchenas, se repose sur moi du soin de sa vengeance. Commandez seulement que l'on m'arrache toutes le plumes, & qu'on me laisse tout sanglant sur cet arbre. Ce ne fut pas sans peine que le roi Birouz donna un ordre qui lui sembloit si cruel; cependant il le donna, & il alla avec son armée attendre Carchenas dans le lieu que cet affectionné visir lui avoit marqué.

Cependant la nuit vint, & les hiboux fiers de la victoire qu'ils avoient remportée la nuit précédente, revinrent pour achever la destruction de l'odieuse espèce des corbeaux. Mais, qu'ils furent étonnés, lorsqu'ils ne trouvèrent point l'ennemi qu'ils comptoient surprendre! Ils le cherchoient inutilement de tous côtés, lorsqu'ils entendirent une voix plaintive: c'étoit Carchenas qui se plaignoit au pié d'un arbre. Le roi des hiboux s'approcha de lui, & lui demanda de quelle naissance il étoit, & quel rang il tenoit à la cour de Birouz. Carchenas ayant satisfait à toutes ses demandes: J'ai bien entendu parler de vous, lui répondit le roi des hiboux; mais, dites-moi où sont les corbeaux. Hélas! dit Carchenas, l'état où je suis vous fait assez connoître que je ne puis vous l'apprendre. Quel crime, reprit Chabahang, avez-vous commis pour être dans un état si déplora-

courut embraſſer ſon mari. Il ſe réveilla, & fut ſi tranſporté de joie de voir ce qu'il aimoit entre ſes bras, qu'il s'écria : A qui dois-je un bonheur ſi rare ? Je voudrois bien en connoître l'auteur pour l'en remercier. A peine eut-il prononcé ces mots, qu'il vit le voleur. Sois le bien-venu, lui dit-il, prends tout ce qu'il te plaira, je ne ſaurois aſſez te payer le bon ſervice que tu viens de me rendre.

On voit, par cet exemple, que nos ennemis nous ſervent quelquefois à obtenir des choſes dont nous avons inutilement recherché la poſſeſſion par le ſecours de nos amis. Ainſi ce corbeau pouvant nous être utile, il faut lui conſerver la vie ; c'eſt à quoi je conclus. Le roi interrogea le troiſième viſir, qui répondit : Sire, non-ſeulement on ne doit point faire mourir ce corbeau, mais il faut même le careſſer, & l'obliger par des bienfaits à nous rendre quelque ſervice important. Les ſages étoient toujours d'avis d'attirer quelqu'un de leurs ennemis pour s'en ſervir contre les autres, & pour profiter de leur diviſion. La diſpute que le diable eut avec un voleur, fut cauſe qu'ils ne purent, ni l'un ni l'autre, nuire à un derviche très-vertueux. Chabahang ayant ſouhaité d'entendre cette hiſtoire, le viſir la lui raconta de cette manière :

# LE DERVICHE, LE VOLEUR ET LE DIABLE,

## CONTE.

AUX environs de Babylone, il y avoit autrefois un derviche qui vivoit en vrai ſerviteur de dieu; il ne ſubſiſtoit que des aumônes qu'il recevoit, & du reſte il s'étoit abandonné à la providence, ſans s'intriguer des choſes du monde. Un jour un de ſes amis lui envoya un bœuf gras; un voleur le voyant conduire, réſolut de l'avoir à quelque prix que ce fût. En allant au couvent, il rencontra le diable déguiſé en homme. Il lui demanda qui il étoit, & où il alloit; le diable lui répondit: Je ſuis le démon, qui ai pris la forme que vous voyez, & je vais à ce monaſtère pour tuer le moine qui y demeure, parce que ſon exemple me nuit beaucoup, en rendant pluſieurs méchans, hommes de bien. Je veux, continua-t-il, l'aſſaſſiner, puiſque juſqu'ici mes tentations ont été inutiles. Mais vous, dites-moi auſſi qui vous êtes, & où vous allez? Je ſuis, répondit le voleur, un inſigne larron, & je vais à ce monaſtère comme vous, pour dérober un bœuf gras qui a été

donné au moine que vous voulez tuer. Je suis bien aise, répliqua le diable, que nous soyons tous deux de la même humeur, & que nous ayons dessein l'un & l'autre de faire du mal à ce moine.

Pendant qu'ils s'entretenoient de la sorte, ils arrivèrent au couvent; la nuit étoit déjà un peu avancée; le derviche avoit fait ses prières ordinaires, & s'étoit couché. Le voleur & le diable se préparoient à faire leur coup, quand le voleur dit en lui-même : Le diable fera crier le moine en le tuant, si bien que les voisins viendront aux cris, & m'empêcheront de dérober le bœuf. Le démon de son côté raisonnoit en lui-même de cette sorte : Si le voleur va pour prendre le bœuf avant que j'aie exécuté mon dessein, le bruit qu'il fera en ouvrant la porte, réveillera le moine qui se tiendra sur ses gardes. C'est pourquoi il dit au larron : Laisse-moi tuer premièrement le derviche, & puis tu prendras le bœuf à ton aise. Attends plutôt que je l'aie pris, répondit le voleur, après cela tu assassineras le derviche. L'un ne voulant point céder à l'autre, ils se querellèrent & en vinrent ensuite aux mains. Le voleur ne se sentant pas le plus fort, se mit à crier au derviche : Bonhomme, voici un démon qui te veut tuer. Le diable se voyant découvert, s'écria : Au voleur,

qui veut dérober le bœuf ! Le moine se réveillant à ces cris, appela ses voisins, ce qui obligea le voleur & le diable à prendre la fuite. Ainsi le moine sauva sa vie & son bœuf.

Le premier visir ayant ouï conter cette fable, se mit en colère, & dit au roi : Je vois bien que vous vous laisserez tromper par ce corbeau, ainsi qu'un menuisier se laissa tromper par sa femme, comme je vais vous le conter :

## LE MENUISIER ET SA FEMME,

### CONTE.

SIRE, il y avoit dans la ville de Sarandib, un menuisier parfait en son art, qui possédoit une femme si belle, que le soleil sembloit emprunter la clarté de ses yeux. Elle étoit tellement aimée de son mari, qu'il étoit au désespoir lorsqu'il étoit obligé de s'éloigner d'elle. Cette femme étoit si artificieuse, qu'elle avoit trouvé le secret de faire accroire à son mari qu'elle l'aimoit uniquement, quoiqu'elle eût plusieurs galants qu'elle ne rebutoit point. Elle avoit pour voisin un jeune homme très-bien fait, qui se fit aimer, de manière qu'elle commença à ne pouvoir plus

souffrir les autres. Ils en devinrent si jaloux, qu'ils avertirent le menuisier de ce commerce. Ce bon mari n'en voulut rien croire sans en être bien assuré. Et pour apprendre une vérité qu'il craignoit de savoir, il feignit d'avoir un petit voyage à faire ; & prenant quelques provisions, il dit à sa femme : Qu'à la vérité le chemin n'étoit pas long ; mais qu'il devoit demeurer deux ou trois jours dans l'endroit où il avoit affaire, ce qui le fâchoit extrêmement, puisqu'il ne la verroit point pendant ce temps-là. Sa femme le paya de la même monnoie, & se plaignit de cette absence, & même pleura ; mais ce fut plutôt de joie que de douleur. Elle apprêta tout ce qui étoit nécessaire pour le départ de son mari, qui, pour mieux dissimuler, lui recommanda de bien fermer la porte, de peur que les voleurs, durant son absence, ne fissent quelque désordre en sa maison. Elle promit d'avoir grand soin de toutes choses, & ne cessoit point de s'affliger du départ de son mari. Mais il ne fut pas plutôt parti, qu'elle fit signe à son amant de la venir trouver. Il n'y manqua pas. Pendant qu'ils étoient ensemble, le menuisier revint au logis, y entra sans être vu, & se mit dans un coin pour les observer.

Cependant le galant caressoit sa maîtresse, qui recevoit ses caresses avec plaisir. Ils soupèrent,

& puis ſe déshabillèrent pour ſe mettre au lit. Le menuiſier, qui n'avoit rien vu juſques-là qui pût le convaincre de ſa honte, s'approcha doucement pour les prendre ſur le fait; mais ſa femme l'ayant remarqué, dit tout bas à ſon amant de lui demander lequel elle aimoit davantage de lui ou de ſon mari. Auſſitôt le galant élevant la voix, lui dit : M'aimez-vous plus que votre mari? Pourquoi, répondit la femme, me faites-vous cette queſtion? Ne ſavez-vous pas que les femmes quand elles témoignent de l'amitié à quelqu'autre qu'à leur mari, ce n'eſt que pour contenter leurs plaiſirs, & que lorſqu'elles ſont ſatisfaites, elles n'y ſongent plus? Pour moi, j'idolâtre mon mari, je l'ai toujours dans l'eſprit; &, ſelon moi, une femme eſt indigne de vivre ſi elle n'aime pas ſon mari plus qu'elle-même. Ces paroles conſolèrent en quelque ſorte le menuiſier, qui ſe reprocha la mauvaiſe opinion qu'il avoit eue de ſa femme. La faute qu'elle commet à préſent, dit-il en lui-même, doit être imputée à mon abſence & à la foibleſſe de ſon ſexe. La perſonne du monde la plus chaſte péche d'effet ou de volonté; ainſi, puiſqu'elle m'aime tant, je lui pardonne ſon crime, & ne veux pas lui ravir un moment de plaiſir. Ce débonnaire époux, après avoir fait ces réflexions, ſe re-

tira dans un coin, & leur laiſſa paſſer la nuit à leur aiſe.

Le galant étant ſorti de grand matin, la femme demeura dans le lit, faiſant l'endormie; le mari alors s'approcha d'elle, & ſe mit à la careſſer. Elle ouvrit les yeux, & faiſant l'étonnée, elle dit à ſon mari : Eh ! mon cœur, depuis quand êtes-vous de retour ? D'hier au ſoir, répondit le menuiſier, mais je n'ai point voulu faire de mal à ce jeune homme qui a couché avec vous, parce que vous ſongiez à moi pendant que vous receviez ſes careſſes, que vous n'auriez pas reçues ſi vous ne m'aviez cru abſent. La femme, à ces paroles favorables, lui demanda pardon, & le contenta de menſonges & de fauſſes marques de tendreſſe.

Cet exemple vous montre qu'il ne faut pas ſe laiſſer gagner par de belles paroles, les ennemis, quand ils ne peuvent parvenir à leurs deſſeins par la force, ont recours aux artifices & s'humilient pour tromper. Carchenas en cet endroit s'écria : O vous, qui me tendez le bout de vos flèches ! pourquoi dites-vous tant de choſes inutiles pour augmenter mon mal ? Quelle apparence de perfidie trouvez-vous dans une perſonne bleſſée comme je le ſuis ? Quel fou voudroit ſouffrir tant de mal pour faire du bien

à un autre ? C'eſt, repartit le viſir, en quoi conſiſte la fineſſe : la douceur de la vengeance que tu médites, te fait dévorer tes douleurs ; tu veux te rendre recommandable comme le ſinge qui ſacrifia ſa vie pour ſa patrie. Je conjure le roi d'écouter cette hiſtoire.

## LES SINGES ET LES OURS, *FABLE.*

UN grand nombre de ſinges demeuroient dans un pays rempli de toutes ſortes de fruits, & fort agréable. Un ours y paſſant par haſard, & conſidérant la beauté de ce ſéjour & la vie douce des ſinges, dit en lui-même : Il n'eſt pas juſte que ces petits animaux ſoient ſi heureux, pendant que je cours les bois & les montagnes pour trouver de quoi manger. En même-tems il alla vers les ſinges, & en tua quelques-uns dans ſon dépit ; mais ils ſe jetèrent tous ſur lui, & comme ils étoient en très-grand nombre, ils le mirent tout en ſang, de façon qu'il n'eut pas peu de peine à ſe ſauver. Ainſi puni de ſa témérité, il gagna une montagne où il fit tant de cris, qu'il attira une troupe d'ours, à

qui il raconta ſon aventure ; ils ſe moquèrent tous de lui : Tu es bien poltron, lui dirent-ils, de te laiſſer battre par ces petits animaux. Il ne faut pas toutefois ſouffrir cet affront, & nous devons nous en venger pour l'honneur de la nation. Effectivement, à l'entrée de la nuit, ils deſcendirent tous de la montagne, & allèrent fondre ſur les ſinges, qui ne ſongeoient à rien moins qu'à cette irruption. Ils étoient tous retirés & prenoient leur repos, lorſqu'ils furent enveloppés par les ours, qui en tuèrent une partie, le reſte ſe ſauva en déſordre. Ce lieu plut tellement aux ours, qu'ils le choiſirent pour leur demeure ; ils prirent pour roi celui d'entr'eux qui avoit été ſi maltraité, & après cela ils ſe mirent à manger les proviſions que les ſinges avoient amaſſées.

Le lendemain au point du jour, le roi des ſinges, qui ne ſavoit rien de tout ce déſordre, parce qu'il étoit à la chaſſe depuis deux jours, en revenant au logis, rencontra pluſieurs ſinges eſtropiés qui lui racontèrent tout ce qui s'étoit paſſé le jour précédent. Le roi, à cette fâcheuſe nouvelle, ſe mit à pleurer & à regrèter le beau tréſor qu'il avoit perdu, accuſant le ciel d'injuſtice, & la fortune d'inconſtance : outre cela ſes ſujets le preſſoient de ſe venger ; de manière que ce pauvre roi ne ſavoit de quel côté ſe

tourner. Parmi tous les ſinges qui s'étoient ralliés, il y en avoit un nommé Maimon, qui étoit un des plus habiles & des plus ſavans de la cour, & le favori du roi; voyant ſon maître triſte & ſes compagnons conſternés, il s'avança & leur dit : Ceux qui ont de l'eſprit ne s'abandonnent jamais au déſeſpoir, qui eſt un arbre qui ne porte que de mauvais fruit, & la patience, au contraire, fournit mille inventions pour ſortir des plus fâcheux embarras. Le roi, que ce diſcours rendit plus tranquille, dit à Maimon : Comment pourrons-nous avec honneur nous tirer d'une ſi dangereuſe affaire ? Maimon pria ſa majeſté de lui donner une audience ſecrète, & après l'avoir obtenue, il parla en ces termes : Sire, ma femme & mes enfans ont été maſſacrés par ces tyrans; jugez de ma douleur, de me voir privé pour jamais des douceurs que je goûtois au milieu de ma famille. Je ſuis réſolu de mourir pour terminer mes déplaiſirs; mais je veux que ma mort ſoit funeſte à tous mes ennemis. O Maimon, dit le roi, on ne ſouhaite ſe venger de ſes ennemis, que pour ſe procurer du repos ou une ſatisfaction d'eſprit; mais quand vous ſerez mort, que vous importe que le monde ſoit en guerre ou en paix ? Sire, reprit Maimon, dans l'état où je ſuis, la vie m'étant inſupportable, je l'im-

mole avec plaiſir au bonheur de mes compagnons. Toute la grâce que je demande à votre majeſté, c'eſt de vous ſouvenir quelquefois de ma généroſité quand vous ſerez rétabli dans vos états. Commandez qu'on m'arrache les oreilles & les dents, qu'on me coupe les piés, & puis qu'on m'abandonne la nuit dans le coin de la forêt où nous étions logés. Retirez-vous, ſire, avec ce qui vous reſte de ſujets; éloignez-vous d'ici de deux journées, & à la troiſième vous pourrez revenir à votre palais, parce que les ennemis n'y ſeront plus. Le roi fit avec douleur exécuter ce que Maimon déſiroit, & le laiſſa dans le bois, où il ne ceſſa toute la nuit de faire les plaintes du monde les plus touchantes.

Le jour étant venu, le roi des ours qui avoit entendu la voix de Maimon, s'avança pour voir ce que c'étoit, & trouvant le pauvre ſinge en cet état, il en fut touché de compaſſion, malgré ſon humeur cruelle. Il lui demanda qui l'avoit maltraité de la ſorte, & qui il étoit. Maimon jugeant par les apparences que c'étoit le roi des ours qui lui parloit, le ſalua, & lui dit: Sire, je ſuis le viſir du roi des ſinges; j'étois allé à la chaſſe avec lui, & à notre retour ayant appris le ravage que votre majeſté avoit fait dans nos maiſons, il me tira en par-

ticulier pour me demander ce que je croyois qu'il y eût de meilleur à faire dans cette conjoncture. Je lui répondis ſans balancer, qu'il falloit nous mettre ſous votre protection pour vivre en repos. Le roi mon maître dit là-deſſus beaucoup de choſes contre l'honneur de votre majeſté, ce qui fut cauſe que je pris la hardieſſe de lui repréſenter que vous étiez un roi couvert de gloire, & plus puiſſant que lui. Il fut tellement irrité de mon audace, qu'il me fit mettre ſur le champ dans l'état où vous me voyez; puis il me dit d'un air furieux: Vas avec mes ennemis, puiſque tu tiens leur parti; je verrai comme ils te vengeront: après cela il me fit tranſporter en cet endroit. Maimon n'eut pas plutôt achevé ce diſcours, qu'il ſe mit à répandre des larmes en ſi grande abondance, que le roi des ours en fut attendri, & ne put s'empêcher de pleurer auſſi. Il demanda à Maimon où étoient les ſinges? Dans un déſert nommé Mardazmay, répondit-il, où ils raſſemblent une puiſſante armée; & je ne doute pas que vous ne les voyiez bientôt venir à vous. Le roi des ours effrayé de cette nouvelle, interrogea Maimon ſur les moyens de ſe garantir des entrepriſes des ſinges. Que votre majeſté, repartit Maimon, ne les craigne point; ſi je n'avois pas les piés rompus, je m'en irois avec

une troupe de vos gens, & je les mettrois bientôt en fuite. Je ne doute pas, dit le roi, que vous ne ſachiez les avenues de leur camp : conduiſez-nous où ils ſont, nous vous en ſerons obligés, & nous vous vengerons de leur barbarie. Cela m'eſt impoſſible, reprit Maimon, parce que je ne puis marcher. Il y a remède à tout, reprit le roi, & je trouverai bien le moyen de vous y conduire. En même-tems il appela ſon armée, & lui commanda de ſe tenir prête pour partir, & en état de combattre. Ils obéirent tous, & attachèrent Maimon, pour leur ſervir de guide, ſur la tête d'un des plus grands ours.

Maimon les conduiſit dans le déſert Mardazmay, où il ſouffloit un vent empoiſonné, & où la chaleur étoit ſi grande, qu'on n'y voyoit aucun animal. Quand les ours furent entrés dans ce dangereux déſert, Maimon, pour les engager plus avant, les preſſoit, diſant : Allons vîte pour les ſurprendre avant le jour. Ils marchèrent toute la nuit ; mais le lendemain ils furent bien étonnés de ſe trouver dans un lieu ſi funeſte : non-ſeulement ils ne virent paroître aucuns ſinges, mais ils s'apperçurent que le ſoleil avoit échauffé l'air d'une telle ſorte, que les oiſeaux qui voloient, tomboient grillés ; & le ſable y étoit ſi brûlant, que les piés des

ours en étoient rôtis. Alors le roi dit à Maimon : En quel déſert nous avez-vous menés, & quel tourbillon enflammé vois-je venir à nous ? Le ſinge voyant qu'ils alloient tous périr, parla franchement, & répondit au roi des ours : Tyran, nous ſommes dans le déſert de la mort; ce tourbillon qui s'approche eſt la mort même qui vient te punir de tes tyrannies. Pendant qu'il parloit ainſi, le tourbillon arriva & les conſuma tous.

Deux jours après le roi des ſinges retourna dans ſon palais, comme lui avoit dit Maimon; & n'y trouvant plus d'ennemis, il continua de vivre en paix avec ſes guenons.

Votre majeſté, pourſuivit le viſir, voit par cet exemple, qu'il ne faut point ſe fier aux belles paroles de ſes ennemis : il faut que celui-là périſſe qui tâche de nous faire périr. Ce diſcours mit en colère le roi des hiboux, qui dit bruſquement au viſir : Pourquoi voulez-vous empêcher que ce pauvre miſérable éprouve ma clémence ? Ne ſavez-vous pas que vous pouvez tomber dans le malheur qui lui eſt arrivé ? En même-tems il commanda à ſes chirurgiens de panſer Carchenas & d'en avoir un ſoin particulier. Carchenas ſe gouverna ſi bien, qu'en peu de tems il fut aimé de toute la cour. Le roi des hiboux lui donna ſa confiance, & com-

mença à ne rien faire ſans le conſulter. Un jour Carchenas harangua le roi en préſence d'un grand nombre de courtiſans, & voici ce qu'il dit : Sire, le roi des corbeaux m'a ſi injuſtement maltraité, que je ne mourrai point content que je ne ſois vengé. Il y a long-tems que j'en cherche les moyens dans ma tête ; mais j'ai ſongé que je ne puis me venger honnêtement ni ſûrement, tant que j'aurai la figure d'un corbeau. J'ai oui dire à des hommes d'eſprit, que celui qui a été maltraité par un tyran, s'il fait quelque ſouhait, il faut qu'il ſe mette dans le feu ; pendant qu'il y ſera, tous les vœux qu'il fera ſeront exaucés. C'eſt pourquoi je ſupplie votre majeſté de me faire jeter dans le feu, afin qu'au milieu des flammes je demande à dieu qu'il me change en hibou, peut-être qu'il exaucera ma prière ; alors je ſaurai bien me venger de mon ennemi. Le hibou viſir qui avoit parlé contre Carchenas, étoit préſent à cette aſſemblée, il s'écria : O traître ! à quoi tend ce langage, tu médites une perfidie ! Sire, ajouta-t-il, ſe tournant vers le roi, vous avez beau careſſer ce méchant, il ne changera jamais de naturel : la ſouris fut métamorphoſée en fille, & toutefois elle ne laiſſa pas de ſouhaiter d'avoir un rat pour mari. Vous aimez fort à raconter des fables, dit le roi en raillant, je conſens d'écou-

ter encore celle-là ; mais je ne vous reponds pas que j'en profite beaucoup.

## LA SOURIS

### CHANGÉE EN FILLE.

### *FABLE.*

UN homme de bien se promenant un jour au bord d'une fontaine, vit tomber à ses piés une souris du bec d'un corbeau, qui ne la tenoit pas trop bien. Cet homme par pitié la prit, & la porta chez lui ; mais craignant qu'elle ne fît quelque désordre, il pria dieu de la changer en une fille, ce qui lui fut accordé ; de manière qu'au lieu d'une souris, il vit tout d'un coup une petite fille qu'il fit élever. Quelques années après, le bon-homme la voyant assez grande pour être mariée, lui dit : Choisis dans toute la nature l'être que tu voudras, je te promets de te le faire épouser. Je veux, répondit la fille, un mari qui soit si fort, qu'il ne puisse être vaincu. C'est donc, répliqua le vieillard, le soleil que tu demandes ? C'est pourquoi le lendemain il dit au soleil : Ma fille désire un époux qui soit invincible, voudriez-vous bien l'épouser ? Mais le soleil lui répondit : La nuée

empêche ma force, adreſſez-vous à elle. Le bon-homme fit le même compliment à la nuée. Le vent, lui dit-elle, me fait aller où bon lui ſemble. Le vieillard ne ſe rebuta point,, & pria le vent d'épouſer ſa fille; mais le vent lui ayant repréſenté que ſa force étoit arrêtée par la montagne, il s'adreſſa à la montagne: Le rat eſt plus fort que moi, répondit-elle, puiſqu'il me perce de tous côtés, & pénètre juſques dans mes entrailles. Le vieillard enfin alla trouver le rat, qui conſentit de ſe marier avec ſa fille, diſant qu'il y avoit long-tems qu'il cherchoit une femme. Le vieillard retourna au logis, & demanda à ſa fille ſi elle vouloit épouſer un rat; il s'attendoit à la voir témoigner de l'horreur pour ce mariage; mais il fut bien étonné quand il vit qu'elle marquoit beaucoup d'impatience d'être mariée au rat; le bon-homme auſſitôt ſe mit en prière, pour demander que la fille redevînt ſouris, ce qu'il obtint.

Le roi des hiboux attribuant ces remontrances à la jalouſie qu'il croyoit que le viſir avoit du corbeau, n'en fit guère de cas. Cependant Carchenas obſervoit les entrées & les ſorties des hiboux, & quand il fut parfaitement inſtruit de toutes choſes, il les quitta ſecrètement & retourna vers les corbeaux. Il apprit à ſon roi tout ce qui s'étoit paſſé, & lui dit: Sire,

c'eſt maintenant que nous pouvons nous venger de nos ennemis ; dans une caverne il y a une montagne où tous les hiboux s'aſſemblent tous les jours, elle eſt environnée de bois, votre majeſté n'a qu'à commander à toute ſon armée de porter une grande quantité de ce bois à la porte de la caverne. Pour moi, je me tiendrai auprès, & avec du feu que j'aurai pris aux cabanes des bergers voiſins, j'allumerai le bois ; alors tous les corbeaux battront des ailes alentour, afin de l'allumer davantage ; ainſi les hiboux qui ſortiront ſeront brûlés des flammes, & la fumée étouffera ceux qui demeureront.

Ce conſeil plut au roi des corbeaux. Il ordonna à tout ſon monde de partir ; enfin, on fit ce qu'avoit dit Carchenas, & tous les hiboux périrent. On voit par cet exemple, qu'il eſt quelquefois néceſſaire de ſe ſoumettre à ſes ennemis, pour en tirer raiſon. La fable qui ſuit peut encore en ſervir de preuve.

# LE SERPENT ET LES GRENOUILLES,

## *FABLE.*

UN ſerpent devenu vieux & foible, & ne pouvant plus chaſſer, ſe plaignoit des incommodités de ſa vieilleſſe, & regretoit inutilement la force de ſes premières années; la faim lui fit pourtant trouver ce ſtratagême pour ſubſiſter. Il alla au bord d'une fontaine où demeuroit une infinité de grenouilles qui avoient élu un roi pour les gouverner. Le ſerpent affecta d'être fort triſte & malade; une grenouille lui demanda ce qu'il avoit. J'ai faim, répondit-il; je vivois autrefois des grenouilles que je prenois; mais je ſuis préſentement ſi malheureux, que je n'en puis prendre aucune. La grenouille alla promptement donner avis à ſon roi de l'état & de la réponſe du ſerpent. Sur ce rapport, le roi ſe tranſporta lui-même ſur le lieu pour conſidérer le ſerpent, qui lui dit: Sire, un jour voulant prendre une grenouille, elle s'enfuit chez un moine, & entra dans une chambre obſcure où dormoit un petit enfant; comme je ſuivois ma proie, j'entrai auſſi dans

la chambre, je ſentis le pié de l'enfant, & m'imaginant que c'étoit la grenouille, je le mordis, de manière que l'enfant mourut auſſitôt. Le moine irrité de mon audace, me pourſuivit de toute ſa force; mais ne pouvant me joindre, il demanda à dieu que pour me punir de mon crime, je ne puſſe jamais attraper de grenouilles, à moins que leur roi ne m'en donnât par charité, & enfin il ajouta qu'il ſouhaitoit que je devinſſe leur eſclave, & que je leur obéiſſe. Ces prières du moine ont été exaucées, & je viens pour me ſoumettre à vous, & pour obéir à vos ordres, puiſque c'eſt la volonté de dieu.

Le roi des grenouilles le reçut avec orgueil, & lui dit fièrement, qu'il ſe ſerviroit de lui. Le ſerpent durant quelques jours porta le roi ſur ſon dos; mais il lui dit à la fin: Puiſſant monarque, ſi vous voulez que je vous ſerve longtems, il faut me nourrir, ou je mourrai bientôt de faim. Tu as raiſon, répondit le roi des grenouilles; je te donnerai par jour deux de mes ſujets à croquer. Ainſi le ſerpent par ſa ſoumiſſion à ſon ennemi, s'aſſura à ſes dépens une nourriture pour le reſte de ſa vie.

Sire, dit Bidpaï, votre majeſté voit par ces exemples, que la patience eſt une grande vertu pour faire réuſſir un deſſein. Les gens d'eſprit

ont raiſon de dire, que la prudence vaut mieux que la force ; on peut par adreſſe ſe tirer d'un mauvais pas, mais apprenez qu'il ne faut point ſe fier à ſes ennemis, quelque proteſtation d'amitié qu'ils faſſent. Un ſerpent ſera toujours ſerpent. Ce n'eſt qu'aux vrais amis qu'il faut donner ſa confiance, & il n'y a que leur commerce qui puiſſe être utile.

*Fin du dix-ſeptième Volume.*

TABLE

# TABLE
## DES CONTES,
### TOME DIX-SEPTIÈME.

## CONTES DE BIDPAÏ.

*AVENTURE d'Humaioun-fal*, page 1
*Hiſtoire de Dabchelim & de Bidpai*, 24
*Teſtament du roi Houſchenk*, 33
*Les deux Pigeons*, Fable, 44
*Le Vautour & le jeune Faucon*, Fable, 62
*La Vieille & le Chat maigre*, Fable, 70
*Le Fils d'un Artiſan*, Conte, 79
*Le jeune Léopard*, Fable, 88
CHAPITRE I. *Qu'il ne faut pas écouter les diſcours des médiſans*, 100
*Un Marchand & ſes deux Fils*, Conte, 102
*Le Roi & le Derviche*, Conte, 106
*Le Derviche & la petite Corneille*, Conte, 116
*La Souris prodigue*, Fable, 123

*Le Singe & le Menuisier*, Fable, page 134
*Les deux Voyageurs*, Conte, 139
*Le Renard & le Tambour*, Fable, 163
*Le Derviche & le Voleur*, Conte, 174
*Les deux Moineaux & l'Epervier*, Fable, 187
*Le Tyran*, Conte, 194
*Le Corbeau, le Serpent & le Renard*, Fable, 198
*Le Héron, l'Ecreviſſe & les Poiſſons*, Fable, 199
*Le Loup, le Lièvre & le Renard*, Fable, 208
*Le Lion trompé par le Lièvre*, Fable, 214
*Les trois Poiſſons & les Pêcheurs*, Fable, 227
*La Tortue & le Scorpion*, Fable, 232
*Le Canard & la Lune*, Fable, 248
*Le Faucon & le Coq*, Fable, 252
*Le Payſan & le Roſſignol*, Fable, 258
*Le Chaſſeur, le Renard & le Léopard*, Fable, 264
*Le Corbeau, le Loup, le Renard, le Lion & le Chameau*, Fable, 268
*Les Titavis & la Mer*, Fable, 280
*Les deux Canards & la Tortue*, Fable, 282
*Les Singes, l'Oiſeau & le Voyageur*, Fable, 301
*Les deux Voyageurs*, Fable, 305
*La Grenouille, le Cancre & le Serpent*, Fable, 310
*Le Jardinier & l'Ourſe*, Fable, 320

*Les deux Marchands*, Fable, page 323

CHAPITRE II. *De la fin malheureuse d'un Méchant*, 330

*Le Renard, le Loup & la Poule*, Fable, 331

*L'Ane & le Jardinier*, Fable, 332

*Le Prince & son Ecuyer*, Conte, 335

*L'Hermite qui quitta les déserts pour aller vivre à la cour*, Conte, 338

*L'Aveugle qui voyageoit avec un de ses amis*, Conte, 341

*Les trois envieux qui trouvèrent de l'argent*, Conte, 347

*Le Médecin ignorant*, Conte, 352

*La Femme vertueuse & son Esclave*, Conte, 357

CHAPITRE III. *Comment on peut se faire des amis, & quel avantage on peut tirer de leur commerce*, 362

*Le Corbeau, le Rat, le Pigeon, la Tortue & la Gazelle*, Fable, 363

*La Perdrix & le Faucon*, Fable, 367

*L'Homme & la Couleuvre*, Fable, 370

*Aventures de Zirac*, 376

*Le Mari & la Femme*, Conte, 378

*Le Chasseur & le Loup*, Fable, 379

*Le Chat gourmand*, Fable, page 383
*Les deux amis*, Conte, 385

CHAPITRE IV. *Comment il faut toujours se défier de ses ennemis, & savoir parfaitement ce qui se passe chez eux*, 391

*Les Corbeaux & les Hiboux*, Fable, ibid.
*Le Roi & sa Maîtresse*, Conte, 396
*L'origine de la haine des Corbeaux & des Hiboux*, Fable, 399
*Les Eléphans & les Lapins*, Fable, 401
*Le Chat & la Perdrix*, Fable, 405
*Le Derviche & les Voleurs*, Conte, 407
*Le Marchand, sa femme & le Voleur*, Conte, 411
*Le Derviche, le Voleur & le Diable*, Conte, 413
*Le Menuisier & sa femme*, Conte, 415
*Les Singes & les Ours*, Fable, 419
*La Souris changée en Fille*, Fable, 427
*Le Serpent & les Grenouilles*, Fable, 430

Fin de la Table.